

CONFUSION

CAT CLARKE

La vie est un beau mensonge


Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/isbn_9782221127179



Collection dirigée par Glenn Tavennec

L'AUTEUR

Née en Zambie, Cat Clarke a grandi à Édimbourg, puis dans le Yorkshire. Après avoir été auteur de non-fictions, elle se consacre désormais à la littérature pour jeunes adultes. Son premier roman, *Confusion*, publié en 2011, a rencontré un grand succès en Angleterre. Cat vit actuellement dans le sud de Londres et écrit son quatrième roman.

CAT CLARKE

CONFUSION

traduit de l'anglais (Angleterre) par Alexandra Maillard

roman



Titre original : ENTANGLED
© Cat Clarke, 2012
Published by arrangement with Miles Stott Children's Literary Agency
Traduction : © Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2012

ISBN 978-2-221-12717-9 ISSN 2258-2932
(édition originale : ISBN : 978-1849163941)
Quercus, Londres.

À maman, pour tout.
Elspeth Margaret Clarke 1947-2010.

Jour 3

J'ai rencontré Ethan la nuit où j'avais prévu de me suicider. Pas super pratique, quand on y pense.

Les mêmes questions n'arrêtent pas de tourner dans ma tête :

Qu'est-ce qu'il me veut ?

Comment ai-je pu laisser une chose pareille arriver ?

EST-CE QUE JE VAIS MOURIR ? (Ma préférée.)

Ce n'est pas exactement ce que j'avais prévu. Or *j'aime* que les choses se passent comme prévu.

Mais une étape à la fois : je n'ai qu'à écrire et je verrai bien où cela me mène. J'imagine que ce tas de papier est là pour ça. Et tous ces stylos. On dirait qu'il y en a assez pour tenir une éternité. Ce qui n'est pas, mais vraiment pas rassurant. Je crois que je devrais aller m'allonger une minute.

Je ne sais pas depuis combien de temps je me trouve ici. Je n'ai pas ma montre. Ni mes vêtements. Qu'il m'ait déshabillée alors que j'étais inconsciente me met particulièrement mal à l'aise. Et on ne peut pas dire que la robe qu'il m'a passée soit hyper tendance. C'est comme si on allait m'opérer. Et j'espère vraiment que ce n'est pas le cas. Je tiens à mes organes. Je dois être en train de perdre la tête – faire de l'humour dans un moment pareil… Mais faire de l'humour au mauvais moment a toujours été ma grande spécialité.

Il faut que je trouve à tout prix le moyen de sortir d'ici. Je peux peut-être le raisonner ? Je dois découvrir ce qu'il veut. Même si une partie de moi n'y tient franchement pas.

Eh merde… je crois qu'il vient.

Eh bien, ça a été bref et agréable. Il m'a apporté mon plateau-repas, m'a regardée assise à la table, un stylo à la main, et s'est contenté de hocher la tête. Et moi, je suis restée figée comme une idiote, à le fixer bouche bée. Il n'a pas cherché à lire ce que j'avais écrit – il m'a simplement observée avec l'air de savoir *exactement* à quoi je pensais. Puis il est reparti. Il a verrouillé la porte derrière lui. Évidemment.

Le repas était délicieux. C'est l'une des choses vraiment, mais vraiment bizarres dans cette histoire. La nourriture est excellente. Est-ce que vous avez souvent entendu parler de cas d'enlèvement où la victime a sa propre salle de bains ? Et le lit le plus

confortable du monde ? J'aimerais juste que tout soit *moins blanc.* Ça me donne mal à la tête, tout ce blanc. Quelquefois, je suis même obligée de fermer les yeux pour me rappeler qu'il existe d'autres couleurs. Heureusement que l'encre des stylos n'est pas blanche. Ça aurait été… énervant. Parce que écrire me fait *vraiment* du bien. Rien que le processus : tracer des lettres pour former des mots qui formeront eux-mêmes des phrases. Je trouve ça apaisant. Qu'est-ce qu'il veut que j'écrive ? Et *pourquoi* veut-il que je le fasse ? C'est hyper louche. Mais peut-être la vie m'offre-t-elle l'occasion de devenir l'écrivain que j'ai toujours voulu être ? Enfin, une dernière occasion.

De toute façon, on ne parle que de ce qu'on connaît, non ? Autant commencer par Ethan, du coup. On le retrouvera sans doute un jour (probablement des années après que mon squelette aura été découvert, assis à cette putain de table, un Bic entre les os de mes doigts). Je pense qu'il mesure un mètre quatre-vingts. Je me base sur Nat, qui se vante de son mètre quatre-vingts alors qu'il fait à peine un mètre soixante. *Fais gaffe, t'as le nez qui pousse, Pinocchio !*

Mais revenons à Ethan. Il est beau. Vraiment. Trop beau, je veux dire. Il a des cheveux noirs mi-longs et une mèche devant les yeux. Ses yeux ?… Ils sont gris. Vert-de-gris ? Gris ardoise ? Gris du ciel-avant-un-orage-d'été-spectaculaire ? Non, simplement gris gris. Son visage est parfait. Sérieux, on le croirait tout

droit sorti d'un tableau ou d'un truc dans le genre. Ses pommettes, ses sourcils, son nez, sa mâchoire. Il a tout ça, et plus encore. Cette bouche… il a les lèvres les plus sexy que j'aie jamais vues. J'ai vraiment trouvé ça très agréable, de les embrasser.

Quoi d'autre, quoi d'autre ? Il a le teint pâle. Presque livide, comme dans je-ne-m'expose-jamais-à-la-lumière-du-jour-parce-que-en-fait-je-suis-un-vampire. Hier, au cours d'une crise de folie (après une nuit *blanche*), j'ai même cru que c'était réellement le cas. Jusqu'à ce que je me souvienne qu'on n'est pas dans *Twilight*. Ethan a une peau incroyable. Je serais capable de tuer pour en avoir une aussi claire. Je ne sais pas quel âge il peut avoir. Au début, j'aurais dit vingt ans, mais à certains moments, il a l'air plus vieux ; à d'autres, on croirait un petit garçon perdu.

Une cicatrice court de la base de son nez jusqu'à sa lèvre supérieure. Je me revois l'effleurer du bout des doigts. Certaines cicatrices peuvent être très belles.

Vous ne serez pas surpris si je vous dis qu'il a un corps parfait. Svelte, mais fort. Lisse. Et il l'habille de vêtements flatteurs. Cette nuit-là, il portait une veste blanche, un jean délavé et de vieilles Converse noires. Les couleurs, c'est clairement pas son truc – il ne met que du blanc, du noir et du gris. Ce qui lui va bien, mais j'adore les couleurs. Le violet et le vert surtout. Un vert très vif peut donner l'impression (l'envie ?) de crier. Le vert me manque.

Alors, Ethan a plutôt l'air sexy, non ? Vous devez penser qu'il m'attire. C'est le cas, mais cette histoire d'enlèvement a... légèrement mis un frein à notre relation. Et il est sans doute encore un peu tôt pour que j'éprouve ce syndrome... comment ça s'appelle, déjà ? Vous savez, quand un otage s'identifie à son ravisseur, tombe amoureux de lui, et l'aide pour ses kidnappings, meurtres et autres réjouissances de ce genre... Tout ça pour dire que quelqu'un qui le rencontrerait pour la première fois le trouverait sexy, direct – et je ne pourrais pas contredire cette personne.

Je n'arrive pas à deviner d'où il vient. Je ne crois pas qu'il soit du coin – il ne ressemble à aucun garçon d'ici (ou de là-bas, plutôt – de chez moi, je veux dire... MAIS OÙ SUIS-JE ?). Quand je lui ai posé la question, lundi soir, il a répondu « des environs », ce qui aurait *peut-être* dû éveiller mes soupçons. Mais ce côté mystérieux m'a sans doute paru séduisant sur le moment. Quelle idiote !

Ethan. L'incarnation du petit ami parfait. Mis à part cette légère tendance à enlever des filles instables, trop bourrées pour se rendre compte de ce qui leur arrive. Je vois d'ici la petite annonce que ça pourrait donner :

Beau garçon grand et ténébreux cherche fille aux yeux verts. Aime les films, les longues balades sous la pluie, manger italien, et pratiquer le kidnapping de temps en temps.

Filles saines d'esprit s'abstenir.

• Ce que je sais d'Ethan (en dehors de son côté je-suis-beau-comme-un-dieu) :

1. Il conduit une camionnette neuve gris métallisé.

2. Il ne ressemble pas au psychopathe classique des films d'horreur.

3. Il s'est donné beaucoup de mal pour que je me sente bien : le lit, la salle de bains, la nourriture délicieuse… Intrigant au plus haut point.

4. Il ne m'a pas choisie. C'est moi qui l'ai choisi. C'est moi qui ai décidé d'aller m'asseoir à côté de lui, sur la balançoire. Peut-être savait-il déjà ce qu'il comptait faire, mais n'avait-il pas encore trouvé sa victime ? C'est comme si c'était lui qui avait mordu à l'hameçon – assis là, tout seul, aussi lumineux qu'un phare –, et pas moi. Il m'a complètement retourné la tête.

5. Il aime écouter. Pas du genre bavard.

6. Il n'a pas cherché à me faire de mal. Pour le moment.

7. Je n'ai pas de point sept. Pourtant, le sept est mon chiffre porte-bonheur, et j'aurais bien besoin d'un peu de chance.

Dors, dors. Ne crains rien. Endors-toi. Aucun charmant vampire/psychopathe ne t'enlèvera.

Jour 4

Bon, où est passée la kidnappée au moral d'acier que j'étais hier encore ? On devrait toujours appeler comme ça une personne qui a été enlevée. Un kidnappeur, une kidnappée. Ça paraît logique. Et ça sonne bien.

Je me sens beaucoup moins optimiste, aujourd'hui.

Pourquoi faut-il que ça m'arrive à moi ?

Arrête de penser. Continue d'écrire. Garde ce stylo sur le papier et remue tes doigts.

J'ai eu besoin d'un petit (bon d'accord, d'un gros) remontant pour m'aider à m'y mettre. J'ai une bouteille de vodka planquée sous mon lit. Ensuite, j'ai choisi mes vêtements en prenant tout mon temps ; ce n'est pas parce qu'on va mourir qu'il faut se laisser aller. J'ai mis mon nouveau jean, celui qui me fait de longues jambes super fines. J'ai

essayé à peu près tous mes hauts avant de me décider pour mon vieux T-shirt vert (mon T-shirt vert porte-bonheur – ha ! ha ! ha !). Le choix des chaussures m'a posé plus de problèmes, mais j'ai finalement opté pour le confort – des bonnes vieilles Adidas. On ne peut pas dire qu'elles soient super glamour, mais elles apportaient un côté chic *old school* vraiment parfait. Je me suis maquillée – trop, vu les circonstances –, en pensant : *Plus jamais d'eye-liner pour toi, ma grande, dernière fois que tu mets du gloss et que tu te regardes dans la glace en sachant que ça ne te rendra jamais jolie,* et d'autres trucs dans le genre.

Après ça, je n'ai plus eu qu'à glisser un couteau dans mon sac, et j'étais prête à partir.

J'ai descendu les escaliers comme si de rien n'était. Crié : « Je sors, j'ai rendez-vous avec Sal. Ne m'attends pas ! » à ma mère, qui matait la télé dans le salon. Au lieu de claquer la porte d'entrée, j'aurais pu passer une tête au moment où elle a dit : « Grace, attends une sec… » Mais je ne l'ai pas fait. Je n'aurais pas supporté de rester une minute de plus avec elle.

Je ne lui ai donc pas dit au revoir, et je n'ai pas laissé de mot. Quel intérêt ? Les lettres de suicide sont toujours *mauvaises,* de toute façon. Et si j'avais laissé un mot, tout le monde me croirait morte. Ce que je ne suis pas (pour le moment).

Je suis montée dans le bus. Me suis assise tout au fond – ce que je ne fais jamais. Mon dernier trajet en bus. Voilà ce que j'ai pensé, sur le moment. C'était sans doute le cas, d'ailleurs, maintenant que j'y réfléchis. Tout s'est déroulé normalement. Pour un trajet en bus, je veux dire. À part la femme qui se trouvait juste devant moi et qui avait de très longs cheveux gris. Tellement longs que ses pointes fourchues balayaient mon jean. Carrément répugnant. Passé un certain âge, on ne devrait plus avoir le droit de porter les cheveux longs. Mais heureusement, la Femme Aux Cheveux Poisseux est descendue du bus avant que je vomisse.

Je me suis sentie beaucoup mieux après son départ. J'ai fermé les yeux et j'ai respiré un bon coup. *Je vais le faire – je suis vraiment partie pour le faire. Sûr de sûr.* Voilà ce que je me suis dit. Et : *Oh, ils seront tous tellement tristes...* J'ai même souri en entendant cette voix chanter dans ma tête.

Je ne sais trop quoi penser de ce oui-tu-étais-vraiment-sur-le-point-de-te-foutre-en-l'air. Mais je ne me sens pas prête à me pencher sur mes sentiments. Pas encore. C'est comme si on m'avait enveloppée dans un bandage, qu'on m'avait dit plus ou moins pourquoi, et que je deviendrais folle si jamais on le défaisait et que je découvrais une plaie suppurante en dessous.

Je suis descendue du bus, puis j'ai repéré une épicerie. Une fois à l'intérieur, j'ai mis du temps à

me décider, mais j'ai finalement pris une bouteille de gin, ce qui m'étonne parce que je déteste ça. Ça me rappelle papa. Ensuite, j'ai foncé tête baissée vers le type à la caisse qui avait la pire acné de la terre (bon, à part celle de Scott Ames en troisième, mais il a fini par s'en débarrasser et il est plutôt pas mal, aujourd'hui). Et là, il s'est passé un truc totalement ridicule : on m'a demandé ma carte d'identité ! Il faut que vous compreniez : *ça ne m'arrive jamais.* J'ai commencé à acheter de l'alcool à l'âge de quatorze ans, putain. J'ai même cru qu'il s'agissait d'une espèce de signe divin, du genre : « Grace, tu peux te suicider si c'est vraiment ce que tu veux, mais sache que je ne vais pas te faciliter les choses. » J'ai lancé mon regard le plus tu-plaisantes-j'espère à Acné Boy, et je lui ai dit : « Tu te fous de moi ? J'ai vingt et un ans ! Est-ce que j'ai l'air d'une gamine ? » Mais il s'est contenté de pointer du doigt une affichette : « Si vous avez moins de dix-huit ans, bla, bla, bla, bla, bla. » J'ai perdu au moins deux minutes à lui expliquer que j'avais laissé mes papiers dans ma veste, et ma veste à la maison étant donné qu'il faisait super chaud pour la saison. Mais ça n'a pas pris. Franchement énervant, le gars. Bon, j'imagine qu'il faut bien se défouler de temps en temps, quand on a un visage aussi répugnant et couvert de pus que le sien, et aucun, mais alors aucun espoir d'avoir des relations sexuelles un jour. Je suis sortie du magasin avec un air indigné, puis

je me suis engouffrée dans la boutique d'à côté où j'ai acheté exactement la même bouteille, mais moins cher. Je crois que Dieu ne m'avait pas envoyé de signe, au final.

Alors que je descendais la rue avec ma bouteille sous le bras, j'ai croisé un couple de mon âge. *Allez-vous-en allez-vous-en allez-vous-en !* Le type a plaqué la fille contre la devanture d'une boutique et l'a embrassée. Ça me manque, qu'on m'embrasse comme ça. J'ai continué mon chemin, et je suis tombée sur une bande de gros nazes de la ville aux chaussures brillantes et aux coupes de cheveux trop ridicules. L'un d'eux m'a regardée et m'a crié : « Souris, chérie, sinon ça ne t'arrivera jamais, tu sais ! » Je lui ai adressé un large sourire. *Oh si, fais-moi confiance…*

J'ai fini par arriver devant les grilles du parc. Mon père m'y emmenait tout le temps, quand j'étais petite. Je me souviens que je donnais à manger aux canards et que je courais partout comme une folle. Papa me pourchassait en faisant semblant d'être un zombie. Ensuite, il me poussait sur la balançoire – tellement fort que j'avais peur de faire le tour de la barre – et je lui criais de pousser plus fort. J'adorais ça.

Après le départ de papa, le parc a commencé à signifier d'autres choses pour moi. Des trucs dont je suis contente qu'il n'ait rien su : fumer, boire de

l'alcool et faire n'importe quoi avec des garçons pas très fréquentables. Et d'autres encore.

J'ai beaucoup de souvenirs, dans ce parc. Bons et mauvais. (Mauvais pour la plupart.) Mais l'endroit était aussi parfait qu'un autre pour mon rendez-vous avec la mort. J'avais décidé de le faire dans la planque située en haut du mur d'escalade. J'essayais de ne pas penser au fait qu'un gamin pourrait trouver mon cadavre en se baladant. *Avec un peu de chance, c'est le gardien du parc qui y aura droit – celui qui a l'air d'un pédophile. Dégueu. Il a intérêt à pas me toucher. Mais bon, je serai trop morte pour en avoir quelque chose à foutre, de toute façon.*

Je me suis éloignée de la mare. Elle avait été vidée plusieurs années auparavant. Je trouvais ça presque triste, qu'elle ne puisse pas remplir sa seule et unique fonction dans la vie. Mince, je deviens sentimentale alors que je n'ai même pas bu. Je n'ai qu'à parler de la mélancolie des arbres ou du caractère déprimant des poubelles, tant que j'y suis.

Après ça, je me suis rendue au repaire, glissée à l'intérieur, et assise par terre. Le sol était propre, et moi plutôt contente de me trouver là.

J'ai sorti le couteau de mon sac.

Fixé la lame des yeux.

Chaque détail de cette nuit me transperce le cœur.

Et chaque raison de ne pas vivre tordait la lame – la déformait, vraiment.

J'ai débouché la bouteille et bu une gorgée.

Puis une autre.

J'ai fermé les paupières.

Inspiré profondément.

J'étais prête.

Coupe.

Mais soudain, j'ai entendu quelque chose. Un crissement, un craquement sourd. Mais quand même relativement fort. *Merde. Il y a quelqu'un dehors.*

J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre et c'est alors que je l'ai vu. Sur la balançoire. En train de se balancer d'avant en arrière, aussi haut qu'il le pouvait, comme j'avais moi-même l'habitude de le faire.

Merde. Je ne peux pas faire ça maintenant, pas vrai ? Il faut absolument que je trouve le moyen de le faire décamper. Pour qu'il me laisse tranquille. Du coup, j'ai remis le couteau dans mon sac, attrapé la bouteille et je suis sortie.

Si seulement je n'avais pas bougé, si seulement j'avais attendu qu'il parte.

Il nous a vues arriver, moi et ma démarche chancelante, tandis que j'avançais dans sa direction. Dès que je me suis retrouvée assez près de lui pour l'observer… bon, ce n'est pas la peine de revenir

là-dessus. *Il y a pire, comme façon de vivre ses derniers instants. Parle un peu avec lui. Il finira bien par s'en aller.* Lorsque je suis parvenue à sa hauteur, il a arrêté de se balancer. Il m'a regardée et je l'ai regardé. Je me suis assise sur la balançoire près de lui et je lui ai dit bonjour. Il avait une façon étrange de me dévisager que je n'arrivais pas à interpréter. Maintenant, je crois savoir ce que c'était – c'était comme s'il me reconnaissait.

Et, encore plus bizarre, j'ai l'impression que je l'ai reconnu, moi aussi.

Ce qui est tout simplement impossible.

Jour 6

Le jour 6. Comment une chose pareille peut-elle m'arriver ? Hier, je suis restée au lit, à crier ou pleurer la plupart du temps (voire les deux en même temps). Horrible. La première fois qu'Ethan est venu, je ne suis pas sortie de sous la couette. Je ne supportais pas de le voir là. Et lorsqu'il est venu rechercher mon plateau-repas, j'ai tenté de plaider ma cause auprès de lui. C'était trop gênant – ce que je lui ai dit, la façon dont j'ai essayé de négocier avec lui, ce que je lui ai *proposé*. Mais plus que tout, je n'ai pas arrêté de lui demander pourquoi. Il est resté debout le dos contre la porte et en silence pendant un très long moment. J'aurais voulu attraper ses oreilles d'ahuri et frapper sa tête d'abruti contre la porte jusqu'à ce que sa cervelle jaillisse de son crâne. Au lieu de ça, je n'ai rien fait.

Oh, j'ai bien pensé l'attaquer physiquement. J'y ai même pensé très fort. Du coup, j'ai échafaudé des plans tout pourris, comme le coup classique du je-me-cache-derrière-la-porte-avec-un-vase, mon favori. Seulement, ça posait problème : je n'ai pas de vase. Et, je sais pas pourquoi, j'imagine qu'un oreiller ne serait pas aussi efficace. Mais je pourrais toujours essayer. Le frapper dans les testicules, lui arracher un œil, exécuter quelques mouvements à la Bruce Lee (ce n'est pas que je connaisse ses mouvements, mais une fille est capable d'improviser). Je n'arrive pas à comprendre pourquoi je n'ai pas tenté un truc dans le genre. Il m'a peut-être jeté un sort vaudou. Ouais, ça doit être ça.

Bon, où est-ce que j'en étais ? Ah oui, à ma plaidoirie méprisable, à mes pleurnicheries et à ma demande d'explications. Il a écouté en m'observant avec ce regard ombrageux-sexy-trouble. Il semblait désolé. Il donnait réellement l'impression d'être désolé pour moi. Comme s'il en avait sincèrement quelque chose à faire. Je ne comprends pas. Comment est-ce qu'il peut me regarder comme ça et m'embarquer QUAND MÊME dans une situation pareille ? S'il veut que j'insiste/pleurniche moins, il n'a qu'à ME LAISSER PARTIR, PUTAIN !... Non ?

Pour finir, lorsque je me suis retrouvée par terre comme une espèce de tas chiffonné et sanglotant, il m'a dit avec douceur : « Grace, les choses doivent se passer de cette façon. Tu ne peux rien y faire. Je

suis désolé. » Il s'est retourné, a ouvert la porte, et sur un dernier « Je suis désolé » particulièrement horripilant, il a tourné les talons. J'ai frappé la porte avec mes poings si fort qu'ils ont commencé à enfler et se couvrir de bleus, ce qui ne m'a pas empêchée de hurler : « ÇA PEUT SE PASSER AUTREMENT ! LAISSE-MOI PARTIR, JE NE DIRAI RIEN À PERSONNE ! JE TE LE JURE ! ETHAN ? ETHAN ? REVIENS… S'IL TE PLAÎT, ETHAN, REVIENS ! » Encore, et encore, et encore. Au bout d'un moment, je me suis laissée glisser contre la porte et me suis adossée contre le battant – plus déprimée que jamais.

On peut dire que la journée d'hier a été vraiment pourrie. Ça va mieux aujourd'hui, mais pas beaucoup mieux. Pour une excellente raison : mes mains me font un mal de chien. Se réduire les poings en purée à force de les frapper contre une porte n'est pas franchement un bon plan quand la seule activité à disposition pour passer le temps est ÉCRIRE. Quelle conne…

Avant de revenir sur la *Tragique Histoire de la Prétendue Dernière Nuit de Grace Carlyle sur Terre*, je me dis que ce serait une bonne idée de décrire ma chambre/cellule/ou je ne sais quoi. Elle est plutôt chouette.

• Ma chambre/cellule/ou je ne sais quoi – une liste en sept points :

1. Elle fait pratiquement deux fois la taille de ma propre chambre. Les murs, le plafond et le plancher sont d'un blanc immaculé. Elle sent la peinture fraîche.

2. La salle de bains. Blanche, elle aussi. Il y a des toilettes, un lavabo, une douche. Deux serviettes blanches (qu'Ethan change tous les jours et qui dégagent une bonne odeur de frais). Il y a même sous le lavabo des produits nettoyants pour faire le ménage, mais Ethan apporte toujours d'autres produits quand il pressent que j'ai envie de tout nettoyer. C'est sans doute la première fois dans l'histoire de l'humanité qu'une fille a le droit de ne pas s'occuper de tâches ménagères sans en subir les conséquences.

3. La fenêtre. Ah, la fenêtre – c'est ce que j'aime le moins. Condamnée (par des planches blanches, évidemment). Malheureusement pour moi, Ethan a plutôt bien bossé, sur ce coup-là, car même en appuyant le plus possible mon corps contre le mur, je n'aperçois qu'un tout petit filet de lumière dans l'angle inférieur gauche. C'est très facile de perdre le sens du jour et de la nuit, dans des conditions pareilles, mais je fais de mon mieux pour que ça ne se produise pas.

4. Le lit. Blanc, lui aussi (vous visualisez le thème, ça y est ? Ethan souffre peut-être d'une espèce de complexe ou d'un truc dans le genre. La pureté. L'innocence. La virginité ? *Désolée, mais tu n'as pas*

attrapé la bonne fille, dans ce cas). Deux oreillers blancs, une housse de couette blanche, des draps blancs.

5. La table et la chaise (blanche, et encore blanche). Au milieu de la pièce, face à la porte. Le papier et les stylos étaient déjà sur la table à mon réveil, le premier jour. Il y a quarante-sept stylos. Ce sont tous des Bic. J'aurais vraiment préféré des crayons de couleur, mais j'imagine que nécessité fait loi, tout ça. Parce que si ce n'était pas le cas, je crois que je réclamerais une chaise un tout petit peu plus confortable. Celle-là me fait super mal aux fesses. Et vu les trois énormes tas (ramettes ?) de papier…

6. La lumière. Une ampoule pend du plafond juste au-dessus de la table. Honnêtement, elle gâche le décor.

7. La porte. Eh bien, c'est par là qu'on entre dans la chambre ou qu'on en sort, mais ne l'ayant pas moi-même testée, je ne pourrais vous en dire plus. Il n'y a pas de trou de serrure. On croirait que quelque chose derrière la bloque. Cette porte a l'air hyper solide.

L'heure de la sieste.

Je viens juste de me réveiller. J'ai d'abord cru que j'étais dans ma chambre à la maison. Et après, j'ai

dû faire un atterrissage forcé sur terre. La pire expérience de ma vie.

C'est le fait de ne pas savoir qui me mine le plus. Je ne suis pas en train de dire que ce serait préférable qu'Ethan m'ait vraiment fait quelque chose, mais ça me permettrait au moins de mieux cerner la situation contre laquelle je suis censée me battre. Contre un violeur pervers, je pourrais tenter quelque chose. Mais contre Ethan…

Je me suis donc assise sur la balançoire à côté du garçon et je lui ai dit bonjour. Et il m'a lancé son fameux regard. Je lui ai redit bonjour et, cette fois, il m'a répondu d'une voix enrouée, s'est raclé la gorge et a réessayé d'ânonner quelque chose, mais plus fort ce coup-là. Ça m'a rappelé ces lendemains de fête après une nuit à se soûler la gueule. Ceux où je flemmarde et où je mate les programmes pour enfants à la télé dans une espèce de stupeur brumeuse postalcoolique, jusqu'à ce que le téléphone sonne et que je m'aperçoive que je n'arrive pas à parler correctement parce que je n'ai pas dit un mot depuis douze heures ou quelque chose dans le genre.

Je me suis présentée et j'ai tendu la main pour prendre la sienne. Il m'a regardée comme s'il ne savait pas ce qu'il devait faire puis, juste au moment où j'allais la retirer, il a tendu la sienne. Ses doigts étaient doux et forts, et sa poigne, ferme. J'ai oublié

de le mentionner auparavant, mais Ethan a des mains parfaites. Comme celles d'un pianiste. Franchement, *tout* est beau chez lui. C'en est écœurant.

Il m'a dit son nom et j'ai été surprise. Maman m'a raconté un jour que si j'avais été un garçon, elle m'aurait appelée Ethan. C'était la première fois que je rencontrais un Ethan.

J'ai demandé s'il voulait boire un coup de gin. Il a hoché la tête lentement et m'a regardée de façon bizarre, la tête penchée sur le côté cette fois, et avec un air interrogateur, comme s'il essayait de dire : « Tu es sûre que c'est une bonne idée de boire ça ? » Mais étant donné qu'il n'avait pas formulé la question à voix haute, j'ai estimé que c'était mon droit le plus entier de l'ignorer. J'ai bu quelques gorgées supplémentaires. J'ai même trouvé que ça commençait à avoir bon goût.

À ce stade, la conversation n'était pas encore tout à fait spontanée, mais je ne me suis pas laissé démonter. Je lui ai demandé d'où il venait, et c'est là qu'il a répondu : « Du coin. » (Le genre de réponse-qui-devrait-éveiller-les-soupçons-de-toute-personne-s'intéressant-vaguement-à-ceux-qui-vivent-ou-meurent dans « le coin ».) Après ça, je me suis mise à jacasser à tort et à travers : du parc, du gars super énervant de l'épicerie, du temps (ouais, *du temps* – incroyable, hein ?). Ensuite, j'ai abordé d'autres sujets. De *vrais sujets*, je veux dire. Et au fur et à mesure, j'ai complètement oublié que j'étais

censée le faire partir. J'ai bu encore, et eu bientôt cette impression-oh-tellement-familière que les mots étaient trop gros pour ma bouche, et que je devais veiller à BIEN AR-TI-CU-LER.

Mon bavardage n'a pas paru gêner Ethan. Il a souri de temps à autre, et posé des questions à propos de choses que j'avais pu dire.

À bien y repenser, il m'en a même posé beaucoup. Mais chaque fois que je lui en ai posé à mon tour, il s'est arrangé pour les éviter soigneusement, soit en se la jouant Maître du Flou, soit en me les retournant. Bref, en trichant.

Je n'ai pas éprouvé la moindre méfiance à son égard. En fait, je me suis même sentie étrangement en sécurité. Je ne dirais pas que j'étais heureuse. Après tout, j'avais toujours l'intention de me foutre en l'air. Comment une fille pourrait-elle être heureuse dans un tel moment ? C'est juste que j'avais la sensation que parler avec Ethan était une bonne façon de vivre les derniers instants qu'il me restait. C'était comme si nous étions connectés. Argh ! Ça paraît encore plus bizarre à l'écrit que dans ma tête.

Bon, venons-en au Grand Événement, dont je me souviens étonnamment bien. Le temps a passé, le niveau de la bouteille de gin a continué de baisser, et mon cerveau de s'embrumer. Puis soudain, je me suis rendu compte que j'avais envie d'embrasser Ethan ; je n'aimais pas tellement l'idée que Nat soit le dernier garçon que j'embrasserais jamais. Mais je

savais que je le ferais à un moment ou à un autre. Que ce n'était qu'une question de temps…

Nous étions assis là sans rien dire depuis quelques minutes (un silence agréable, amical, il me semble) lorsque j'ai approché ma balançoire plus près de la sienne. Ethan s'est tourné vers moi, si bien que nos visages se sont retrouvés pratiquement collés. Il m'a regardée à travers les mèches qui tombaient devant ses yeux. J'ai effleuré la cicatrice au-dessus de sa lèvre du bout des doigts en lui demandant comment il se l'était faite. Il a haussé les épaules. C'est à ce moment-là que je l'ai embrassé. Il a paru surpris – non pas que je lui avais caché mes intentions une seule seconde. Ses lèvres étaient chaudes, douces, réconfortantes. Mais on ne peut pas dire qu'il m'ait embrassée en retour.

Je lui ai demandé ce qui n'allait pas, mais il s'est contenté de hausser les épaules. Encore. « Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Désolé. » Aïe !

J'ai fait ce que n'importe quelle fille avec un peu d'amour-propre aurait fait après un coup pareil : je me suis mise à pleurer. Pathétique. Mais comment étais-je censée savoir que j'essayais de draguer un garçon qui avait l'intention de me kidnapper ?

Ethan a alors passé un bras autour de moi et articulé un « Chut, ne pleure pas » pour me réconforter. J'étais complètement perdue, soûle, et j'ai peut-être commencé à me rappeler que j'avais quelque-

chose-à-faire-ce-soir-alors-je-ferais-mieux-d'aller-m'en-occuper-si-ça-ne-te-dérange-pas.

Puis j'ai vomi sur sa veste.

Bien, il n'y a pas grand-chose à ajouter concernant cette nuit, la phase postvomi étant la plus floue de toutes. Ce dont je me souviens, c'est qu'Ethan n'a pas réagi comme je l'aurais fait si une pauvre paumée m'avait gerbé dessus. Je me suis excusée. On aurait dit une folle, je sanglotais même toujours, je crois, lorsqu'il a brusquement retiré sa veste avant de la jeter dans la poubelle juste derrière les balançoires. Il a dit quelque chose comme : « C'est l'heure d'y aller », et m'a tendu la main. J'ai dû marmonner un truc du genre *je préfère rester dans le parc*, mais je me sentais tellement mal que je l'ai laissé m'aider à me lever de la balançoire et m'entraîner loin de cet endroit. Je me souviens de la camionnette. Je me rappelle qu'Ethan s'est penché au-dessus de moi pour me mettre ma ceinture. Et ensuite… plus rien. Je crois me souvenir qu'on a pris la direction de la maison. Du gin – mais quelle idée, franchement ! Tout ce que je sais, c'est que j'ai dû m'endormir après ça. Et que je me suis réveillée ici.

Jour 7

Aucun changement. Rien à signaler.

Jour 8

Mauvais jour.

Jour 9

Un-deux-trois-quatre-cinq-six-sept-huit-neuf.

Jour 10

Prête à écrire'n'roll. Les derniers jours ont été plutôt pourris. Il n'y a pas grand-chose à en dire ; j'ai surtout fait les cent pas. Ça me rend dingue, de ne pas être libre de mes mouvements. J'ai besoin d'espace. Ou au moins d'un tapis de jogging. Ethan a lavé les draps, et il a remplacé ma tenue d'opération par des vêtements neufs – j'ai le choix entre deux pyjamas différents, désormais. C'est peut-être un progrès.

Il m'a à peine dit un mot en quatre jours. J'étais couchée à chacune de ses visites, ou presque. Il a chaque fois regardé dans la direction de la table avec une sorte d'espoir, et semblé déçu (découragé ?) de ne pas m'y trouver en train de griffonner des pages. S'il venait et me voyait maintenant, il serait certainement content pour le reste de la journée. Mais je n'ai aucune envie de lui faire ce cadeau.

Parfois je le fixe des yeux, juste pour le mettre au défi de dire quelque chose. Et parfois, il donne l'impression qu'il va parler, pour toujours se raviser. Mais qu'est-ce qu'il veut ?!

Plus cette situation dure sans qu'il se passe rien, moins j'y comprends quelque chose. Je n'ai plus vraiment peur. Peut-être qu'on ne peut avoir peur à ce point que pendant un certain temps, jusqu'à ce que ça devienne trop fatigant.

Ça fait dix jours que je suis là. Je me demande comment va maman. Elle doit probablement être dans tous ses états. Elle fait peut-être du shopping dans le centre commercial, histoire de se changer les idées. À moins qu'elle ne soit assise sur notre canapé avec une femme flic à côté d'elle, comme dans les séries. À jouer les bonnes mères – une mère qui en aurait quelque chose à faire de sa fille. Je me demande si la police enquête toujours. Ils ont sans doute abandonné les recherches, à l'heure qu'il est. Peut-être qu'on ne peut pas non plus garder espoir au-delà d'un certain temps.

Je n'arrête pas de penser à Sal. Est-ce qu'elle se sent mal ? Est-ce qu'elle éprouve *quoi que ce soit* ? Son ventre est-il noué par la culpabilité et la honte ?

Sal… Je ne sais même pas par où commencer. Sans doute par le début. Bref. Elle a déménagé d'Édimbourg pour venir vivre ici avec ses parents et un petit frère particulièrement agaçant il y a environ un an. Avant l'arrivée de Sal, j'étais plus ou

moins amie avec Ces Filles de l'école – celles qui se croient mieux que tout le monde. Mais j'avais toujours été un peu en marge, plutôt distante, sans amie attitrée. Cela dit, je n'ai jamais eu l'impression de rater quelque chose, en n'ayant pas de vraie meilleure amie.

La première fois que je l'ai vue, j'ai su que nous finirions par devenir copines. Je l'ai tout de suite compris, c'est tout. Elle était assise dans un coin de la salle commune, à écrire comme une folle dans un calepin. Mais cette nouvelle, visiblement mal à l'aise, ne laissait échapper aucun autre détail de sa personnalité. À part qu'elle avait des cheveux impressionnants et des vêtements chers. Ce n'est pas que je sois superficielle, mais ce genre d'information aide, quand on essaie de savoir si ça vaut le coup de faire des efforts avec quelqu'un ou pas. OK, je suis peut-être superficielle, *en fin de compte*, mais comme tout le monde dans ce cas.

Je me suis laissée tomber sur la chaise à côté d'elle et je lui ai demandé ce qu'elle écrivait. Elle a répondu : « Une histoire. » C'était une chose que nous avions en commun elle et moi – nous aimions toutes les deux écrire. Du coup, nous nous sommes mises à discuter. Je n'avais jamais vraiment parlé du fait que j'écrivais avec quelqu'un auparavant. (Les profs ne comptent pas, bien sûr.) À partir de ce jour-là, nous avons commencé à nous voir de plus en plus souvent, Sal et moi ; à déjeuner, pendant les pauses,

pendant notre temps libre. On a passé un peu plus de temps ensemble chaque jour, jusqu'à ce que je prenne tout juste la peine de parler à quelqu'un d'autre. J'ai arrêté de traîner avec la bande habituelle, ce que personne n'a semblé remarquer.

Un mois après notre rencontre, j'étais prête à franchir l'Étape Suivante. C'est toute une histoire, de transformer une relation de lycée en *on-se-voit-à-l'extérieur.* Mais j'étais décidée. J'ai invité Sal à la maison un vendredi où maman était partie rendre visite à une copine à Londres.

On a commandé des pizzas et glandé sur le canapé. J'en ai appris plus sur ma nouvelle amie : la pizza aux pepperonis était sa préférée ; nous estimions toutes les deux que les réseaux sociaux étaient pour les losers ; elle voulait être avocate, écrivaine, océanographe, biologiste ou vedette dans une comédie musicale ; elle était raide dingue amoureuse de Chris, un garçon de son ancien lycée, mais comme elle n'avait rien tenté, il n'en avait jamais rien su, et maintenant c'était trop tard parce qu'il vivait à plus de trois cents kilomètres d'ici. Ce que j'avais trouvé plutôt nul à la réflexion, mais je l'ai laissée tranquille avec ça. J'ai préféré ne rien dire.

Pour parler franchement, j'étais plus qu'excitée (en secret, bien sûr) d'avoir une Nouvelle Meilleure Amie. Non pas qu'elle en remplaçait une autre. Mais Sal me faisait du bien. Elle était toujours contente, et pas de cette façon qui vous tape sur les

nerfs. Juste lumineuse comme il faut. Elle faisait preuve d'optimisme à propos de tout. Demain serait forcément un jour meilleur, avec elle, et nous aurions ce que nous voulions dans la vie. J'aurais dû savoir que c'était impossible.

Sal et moi sommes devenues pratiquement inséparables. Je passais tous mes week-ends ou presque chez elle. Ça ne paraissait pas embêter maman. Je pense que la situation nous convenait très bien à toutes les deux : elle a dû se dire qu'elle n'avait pas d'enfant et donc pas de souci à se faire, et moi que j'avais une mère qui m'aimait vraiment. Et un père aussi, juste histoire de faire bonne mesure.

Une nuit un peu avant Noël, j'ai dormi chez Sal (on a mangé chinois, bu du vin et maté des DVD de la série *Skins*). On se préparait à aller se coucher – on se brossait les dents devant le miroir de la salle de bains – lorsque j'ai tendu le bras pour attraper une serviette de toilette. Sal m'a pris le poignet en disant : « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Mon estomac a fait cet horrible mouvement de haut en bas, comme une machine à laver qui commence un cycle. J'ai recraché la mousse de dentifrice que j'avais dans la bouche bien lentement pour me laisser le temps de la réflexion, même si je ne m'étais jamais imaginé que mes cicatrices étaient invisibles ou un truc dans le genre. J'ai tenté de dédramatiser : « Ce n'est rien, juste une éraflure

que je me suis faite petite, le jour où le chat de ma grand-mère m'a griffée… »

Ça a été dur de croiser ses yeux. Et encore plus dur de me regarder, moi. Elle a pris mon menton et tourné mon visage vers elle avant de planter son regard dans le mien. « Grace, tu sais que tu peux *tout me dire.* Tu es ma meilleure amie. » Je n'avais été la meilleure amie de personne, dans ma vie. Je n'avais pas d'autre option que de lui raconter la vérité, toute la vérité et rien que cette foutue vérité. J'ai suivi Sal jusque dans sa chambre, je me suis assise sur son lit, et j'ai commencé à parler.

Je venais tout juste d'avoir quinze ans, la première fois que je me suis coupée. Je me trouvais dans ma chambre où je bossais sur une rédaction. J'avais mis la musique à fond, comme d'habitude. C'était une soirée tout à fait normale. Je n'étais pas plus déprimée qu'un autre jour. Pour une bonne et simple raison : je ne me suis jamais sentie heureuse, jamais vraiment. Comme si je m'étais contentée de vivre un jour après l'autre dans une sorte d'étrange vide émotionnel. Ça ne veut pas dire que je n'étais pas heureuse par moments – évidemment, que ça arrivait, mais toujours par instants fugaces, tous envolés avant même que j'aie eu le temps de les apprécier.

Je cherchais un truc à faire pour me distraire de mon devoir. J'ai commencé par colorier les ongles de mes mains avec un stylo-bille rouge. Ensuite, j'ai ouvert le tiroir de mon bureau et je me suis mise à

farfouiller dedans. Pour trouver le vieux couteau suisse de papa. J'ai déplié toutes les lames, ce qui m'a permis de tomber sur une pince à épiler dont j'ignorais l'existence. La dernière était celle d'un couteau. Aiguisée, brillante, et étonnamment attirante. D'une façon que je ne m'expliquais pas.

J'ai appuyé le tranchant contre mon pouce ; une simple petite pression – pas assez fort pour me faire saigner. *Oh. Pas très efficace.*

J'ai glissé la lame le long de mon avant-bras – fort, ce coup-ci. Durant un millième de seconde, j'ai eu l'impression de n'avoir strictement rien fait, hormis une légère trace sur ma peau. Jusqu'à ce que du sang se mette à couler très, très vite. Il était tellement rouge. Et il y en avait tellement. *Mieux. Beaucoup mieux.*

C'était hypnotisant. J'ai tenu mon bras en l'air et regardé le sang goutter, goutter, goutter dans le creux de mon coude. Une ou deux gouttes ont même éclaboussé le bureau. Je me sentais légèrement flottante et bizarre – mais bien, surtout.

J'avais un peu mal. Mais la douleur me donnait l'impression d'être bonne, propre.

Cette première nuit, je ne me suis coupée qu'une fois. Personne ne s'en est rendu compte. Je n'ai pas vraiment l'habitude de me balader les bras tendus pour que tout le monde puisse les inspecter.

Après cette fameuse soirée, j'ai refait ça souvent. Et accumulé une sacrée quantité de cicatrices.

J'ai commencé à mieux choisir les endroits où le faire, et trouvé des façons de cacher les entailles rouge vif au reste du monde. Et, plus tard, de camoufler les marques sombres. Je n'avais pas vraiment réfléchi au fait qu'il y aurait des séquelles. Je n'avais pas réfléchi tout court.

Mais moi, je ne vois qu'elles. Elles se détachent de ma peau comme si elles criaient : « Regardez-la ! Regardez ce que cette dingue se fait à elle-même ! »

Un peu comme un long murmure qui s'adresserait à tous ceux qui voudraient bien l'écouter.

Sal écoutait.

Elle était assise en face de moi, jambes croisées comme une enfant de sept ans dans une classe d'école. Je savais qu'elle me regardait avec un mélange d'inquiétude et de pitié, mêlé d'autre chose, sans doute (de l'horreur ?). Je ne lui ai pas jeté de coup d'œil pour vérifier cependant. J'ai préféré me concentrer très, très fort sur la couette. *Rayure rouge, rayure blanche, rayure rouge, rayure blanche. Rouge. Blanche. Rouge.*

Une fois mon explication inadaptée et mes réponses à ses questions formulées (tout aussi inadéquates), Sal a pris mon bras entre ses mains pour l'observer. L'observer *vraiment.* Mon avant-bras était parfaitement éclairé, les cicatrices ressortaient mieux que jamais. Elle les a touchées du bout des doigts en murmurant : « Qu'est-ce que tu t'es fait ? »

Je n'ai rien trouvé à répondre. Même pas une petite plaisanterie bien glauque. Seules les larmes me sont montées aux yeux.

J'ai pleuré comme je ne l'avais jamais fait en présence de quelqu'un. Sal m'a serrée dans ses bras et a caressé mes cheveux tout en me disant que tout irait bien. J'ai pleuré jusqu'à ce que mon visage soit marbré de rouge et tout gonflé, et que je m'endorme.

Lorsque j'ai rouvert les yeux, la pièce était plongée dans le noir, et Sal, étendue à côté de moi, bien réveillée. Je me suis excusée d'avoir fait une scène pareille en essayant de plaisanter sur le sujet. J'étais hyper gênée. Je n'ai pas l'habitude de perdre le contrôle de cette façon.

Sal s'est soulevée sur un coude et m'a regardée avec une expression extrêmement sérieuse. « Je crois que tu as besoin d'aide, Grace », a-t-elle murmuré. Cette idée m'a horrifiée. Nous avons tourné autour du sujet pendant un moment, jusqu'à ce qu'elle se rende compte que ça ne menait nulle part.

Ensuite, elle m'a fait promettre que a) je ne recommencerais pas, et que b) chaque fois que je ressentirais le besoin de le faire, je décrocherais le téléphone et je l'appellerais. Elle a dit qu'elle viendrait à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

J'ai alors pensé que a) et b) étaient complètement faisables.

Et j'étais contente de le lui avoir dit, d'une certaine façon. C'était bon de partager ce secret. Mais je me sentais stupide, honteuse et pathétique, en même temps.

Sal et moi sommes devenues encore plus proches après cette fameuse soirée. Liées par mon sale petit secret. Cette scène remonte tout juste à neuf mois.

Ethan vient de partir à l'instant.

Il m'a trouvée assise à la table, à sangloter. Il a posé mon plateau et a ramassé toutes les feuilles avant de les mettre en tas par terre. Puis il a touché mon épaule avec une gentillesse infinie, et a attendu que j'arrête de pleurer. Lorsque les larmes ont enfin cessé de couler, j'ai attrapé ma fourchette et commencé à manger. Au bout de deux bouchées, j'ai dû prendre une gorgée de Coca pour ne pas m'étouffer. Ethan s'est assis sur mon lit et m'a regardée.

« Comment te sens-tu ? a-t-il demandé.

— Pourquoi est-ce que tu me fais ça ?

— Tu devrais manger. Tu te sentirais plus vaillante.

— Pourquoi est-ce que tu me fais ça ?

— Grace… (Son regard était implorant.)

— Je préférerais que tu t'en ailles. Va-t'en, s'il te plaît. »

Ce qu'il a fait.

Jour 11

J'ai rêvé de Sal la nuit dernière. À peine surprenant, vraiment.

Elle était là avec moi et nous étions assises l'une en face de l'autre, séparées par la table. Ethan était appuyé contre le mur et nous regardait. Sal et moi parlions de quelque chose d'important et Ethan répétait tout ce que je disais. Comme ça commençait à m'énerver, je lui ai ordonné de nous laisser tranquilles. Et aussi simplement que ça, il a disparu, et Nat est apparu à sa place. Un Nat plein d'arrogance qui souriait trop. Sal s'est emportée et lui a dit de partir. J'ai lancé un regard complice à Sal et tendu la main par-dessus la table pour prendre la sienne, mais elle s'est transformée en Ethan et a murmuré : « J'ai l'impression que nous progressons, Grace. » Ensuite, je me suis réveillée en me disant que les gens des rêves pourraient au moins

avoir la courtoisie de rester les mêmes et éviter de se transformer sans arrêt, putain !

Je pensais reprendre là où j'en étais hier, faire la chronique du cycle de vie complet d'une amitié. Après avoir parlé à Sal du fait que je me tailladais, les choses se sont bien passées pendant un temps. Personne d'autre n'aurait remarqué de changement, mais j'ai commencé à repérer une différence dans la façon dont Sal m'observait. Elle me donnait l'impression de chercher en permanence à savoir dans quel état d'esprit je me trouvais. Comme si j'avais été grincheuse sans raison particulière (le genre de truc qui pouvait m'arriver de temps à autre, certes). Elle penchait la tête sur le côté et me regardait pensivement. Je l'entendais pratiquement se demander à voix haute si j'allais me mutiler. Sal croyait peut-être se montrer subtile, mais je la surprenais régulièrement en train de rechercher des cicatrices récentes (qu'elle ne trouvait jamais). Ce qui ne me posait pas problème. Elle se comportait exactement comme la meilleure des amies. C'était chouette.

Parfois, elle tentait de me faire parler sur le sujet – les motivations qui me poussaient à le faire. J'écoutais ses théories et m'appliquais toujours ensuite à changer de sujet. Pourquoi devrait-il y avoir une raison à tout ? Certaines choses sont simplement *comme ça.*

Notre amitié devait sembler déséquilibrée aux yeux de certains : moi, tout apitoyée sur moi-même, et Sal, prenant soin de moi la majorité du temps. Et en effet, elle devait souvent veiller sur moi ; chaque fois que je vomissais mon sandwich au fromage dans les toilettes, par exemple. Elle faisait toujours son possible pour venir à ma rescousse lorsque j'étais sur le point de faire un truc que je regretterais, ou contre quelqu'un, pour lequel je m'en voudrais forcément.

Je n'aimais pas particulièrement tenir le rôle de la Pathétique Amie Désespérée, mais Sal paraissait tenir à s'occuper de moi. Et j'en avais sans doute besoin.

Mais tout a changé il y a quelques mois.

J'étais allée à Glasgow rendre visite à ma grand-mère pour Pâques. J'y avais passé un bon moment : un peu de shopping, beaucoup de lecture, de longues conversations agréables accompagnées d'une *délicieuse* tasse de thé (toujours accompagnées d'une *délicieuse* tasse de thé, jamais d'une tasse de thé moyenne). Je suis rentrée toute joyeuse et avec des cadeaux du pays de Sal : une peluche du monstre du Loch Ness et une poupée écossaise joueuse de cornemuse avec des yeux fixes super effrayants.

La Sal que j'ai retrouvée n'était pas la Sal petit-rayon-de-soleil-toujours-optimiste que j'avais laissée. Oh, ce n'était pas flagrant. Elle a ri devant les

cadeaux que je lui avais achetés et écouté avec intérêt le passionnant récit de mes vacances. Mais quelque chose n'allait pas – je le savais. Le sentais. C'était subtil, comme quand le niveau de luminosité du téléviseur est légèrement déréglé. Elle paraissait plus terne, d'une certaine façon, comme un peu effacée. Elle n'avait pas l'air triste, déprimée, inquiète. Rien de tangible sur quoi mettre le doigt. Elle n'était juste plus Sal.

Je lui ai demandé ce qu'il se passait à l'instant où je l'ai vue, mais elle a affirmé de façon catégorique que tout allait bien. Je savais qu'elle mentait, alors j'ai insisté, mais j'ai arrêté dès que je l'ai sentie gênée. Je me suis dit qu'elle me parlerait lorsqu'elle serait prête. Je n'ai simplement pas compris sur le moment que j'attendrais longtemps.

Les choses se sont déroulées plus ou moins de façon normale au cours des semaines suivantes. Sal faisait visiblement de son mieux pour retrouver son optimisme habituel, mais ça ne prenait pas avec moi. Personne d'autre ne semblait remarquer que quelque chose n'allait pas. Ses parents étaient trop préoccupés par Cam, qui avait des problèmes à l'école. Et tout le monde au lycée était centré sur sa petite personne, comme d'habitude.

J'ai passé un mois entier à observer Sal avec attention, à la recherche d'indices. Elle paraissait aller de moins en moins bien. J'ai remarqué qu'elle repoussait sa nourriture au bord de son assiette au

déjeuner – ce qui ne lui ressemblait pas du tout. Et manifestement elle perdait du poids. Mais elle continuait d'affirmer que tout allait bien.

Mon « Eh toi, comment ça va ? » quotidien avait désormais un sens caché, comme dans « Eh toi, comment est-ce que tu vas *vraiment* ? » Mais Sal ne mordait pas à l'hameçon. Elle semblait de plus en plus lointaine. J'avais la sensation qu'elle prenait ses distances par rapport à notre relation. Ce qui était extrêmement contrariant.

Un jeudi après-midi juste avant les examens, Sal et moi sommes allées traîner du côté du parc. On avait l'intention de se rendre chez moi pour réviser un peu le français. Non pas que c'était nécessaire, mais on voulait *donner l'impression* de faire un effort.

La matinée avait été splendide, du genre oiseaux-qui-chantent-une-chanson-tout-droit-sortie-d'un-film-des-années-50, ou je ne sais quoi encore, mais sitôt que nous avons quitté l'école, de lourds nuages noirs ont commencé à traverser le ciel en accéléré avant de finalement laisser une pluie torrentielle s'abattre pile au moment où nous étions en train de franchir la grille du parc.

Nous sommes restées là à nous regarder l'une l'autre en rigolant. En moins d'une minute ou presque, on aurait dit que nous avions pris une douche sans retirer nos vêtements. J'ai attrapé Sal par le bras et couru vers un énorme vieux chêne près des balançoires, sous lequel nous avons ri et

tremblé de froid tout en observant des mères désespérées qui s'efforçaient de fixer les habillages imperméables sur leurs poussettes. Puis nous nous sommes bientôt retrouvées seules dans le parc tandis que la pluie continuait de tomber.

Nous sommes restées assises là pendant un moment, hypnotisées par le spectacle que le ciel semblait donner seulement pour nous. Puis, au bout d'un moment, Sal s'est tournée vers moi et m'a observée comme si elle cherchait à lire dans mes pensées – ou comme si elle réfléchissait à une chose qu'elle avait *elle-même* en tête. *Oh oh, nous y voilà.* Je me suis aussitôt sentie mal. Effrayée.

« Il y a quelque chose dont j'aimerais te parler… » Est-ce que je devinais que ce qu'elle dirait changerait tout ? Sans doute pas. Mais je savais que ce serait énorme.

« Je crois que je suis enceinte. » Six mots, pas un de plus. La seule chose que j'ai réussi à bafouiller, c'est : « Putain ! » *Joli. Beau boulot. D'un grand soutien, vraiment.*

Sal s'est mise à pleurer. J'ai cru que mon cœur allait se briser. Je l'ai prise dans mes bras et serrée fort contre moi. Elle a continué de répéter la même chose encore et encore : « Qu'est-ce que je vais faire ? » J'ai dit que tout irait bien et que nous trouverions une solution, et est-ce qu'elle en était certaine ? Comme ça ne la rassurait visiblement pas, j'ai posé mes mains de part et d'autre de sa tête

pour l'obliger à me regarder dans les yeux. « Écoute-moi, Sal. Es-tu vraiment sûre d'être enceinte ? As-tu fait un test de grossesse ? » Elle a secoué la tête et balbutié en sanglotant : « Je sais que je le suis. Je le sais, je le sais. Comment est-ce que ça a pu m'arriver ? »

On a dû rester assises là vingt bonnes minutes avant que je remarque que Sal tremblait de tout son corps. Elle avait une tête affreuse. Nous sommes parties vers l'arrêt de bus, moi avec un bras passé autour des épaules de mon amie, et elle à trébucher tout le long, en état de choc. Je crois qu'il ne lui restait plus de larmes pour pleurer.

Nous n'avons pas dit un mot pendant le trajet du retour. Je n'aurais pas pu être plus sonnée. *Comment est-ce que ça a pu arriver ? Je pensais qu'elle était vierge… Elle me l'aurait dit, si… Quand ? Avec qui ? Et pourquoi est-ce qu'elle ne m'en a pas parlé avant ?*

J'ai traîné Sal à l'intérieur, puis je l'ai aidée à monter dans ma chambre. Une fois là-haut, nous avons enlevé nos vêtements trempés. J'ai passé mon jean préféré à Sal. Ensuite, elle s'est assise à la coiffeuse, et j'ai donné un coup de peigne à ses cheveux humides et emmêlés. Elle se regardait dans le miroir, mais je crois pouvoir affirmer sans me tromper qu'elle ne devait pas y voir grand-chose.

J'ai contemplé le reflet de Sal. Est-ce que je pourrais dire qu'elle est magnifique ? Sans doute.

Carrément. Elle a des cheveux blonds qui lui arrivent juste au-dessus des épaules. Elle les attache souvent en une espèce de chignon compliqué qui donne pourtant l'illusion d'être naturel. Elle a les yeux bruns et une carnation couleur miel qui ne la quitte pas de l'année. Ça m'énerve !

Une fois les cheveux de Sal peignés et les miens rapidement démêlés (brun terne sous de TRÈS NOMBREUSES couches de teinture rouge), je me suis assise au bord du lit. Sal s'est tournée sur le tabouret pour me faire face. Alors que nos genoux se touchaient presque, j'avais la sensation que nous étions plus distantes que jamais, elle et moi. « Alors, est-ce que tu comptes me dire ce qui s'est passé ? »

Elle a secoué la tête. Et tourné les yeux ailleurs.

« OK ! Tu as combien de retard ? » J'ai cru que les mots resteraient coincés au fond de ma gorge. Je n'arrivais pas à me convaincre que nous avions bien cette conversation.

« Deux semaines », a-t-elle répondu d'une voix faible. Est-ce qu'elle pourrait avoir deux semaines de retard à cause du stress ou un truc du genre ? Ou est-ce que ça voulait dire qu'elle était vraiment enceinte ? Argh ! Je n'avais aucune idée sur la question.

« Très bien. Deux semaines. Tu ne peux pas être vraiment sûre tant que tu n'as pas fait de test, tu sais. Tu es peut-être simplement très stressée. Il ne faut pas tirer de conclusions trop hâtives. » Ces

paroles m'avaient paru parfaites dans ma tête, mais pathétiques et complètement inadaptées, formulées à voix haute. Peut-être qu'on le *sent*, quand on est enceinte. Peut-être le corps donne-t-il la sensation d'être différent ? Comment pouvais-je le savoir, moi ?

La réserve de larmes avait dû avoir le temps de se réapprovisionner, car de nouvelles ont bientôt roulé le long de ses joues. « Je *sais* que je suis enceinte. Je l'ai su dès que…

— *S'il te plaît*, raconte-moi ce qui s'est passé, Sal. Je suis ta meilleure amie – si tu ne peux rien me confier, alors ça veut dire que tu es vraiment dans la merde… » J'ai grimacé. « Désolée… un peu limite, comme choix de mots. » Elle a failli rigoler, mais elle s'est contentée de secouer la tête et de me lancer un regard triste.

« S'il te plaît…, comprends-moi. Je peux pas. » J'ai eu la sensation d'avoir raté une espèce de test, le plus important que notre amitié aurait jamais à passer. Si seulement j'avais dit ce qu'il fallait, je lui aurais permis de s'ouvrir à moi. Au lieu de ça, j'avais mis les pieds dans le plat, comme d'habitude, et plaisanté à propos d'un sujet qui n'était pas, mais *tellement pas*, drôle.

Je l'ai suppliée de me parler, mais elle est restée intraitable. J'ai alors senti une pointe de colère monter en moi. Je lui avais révélé mes secrets les plus intimes, les plus sombres ; est-ce que pareille

chose ne méritait pas une preuve de confiance de sa part ? J'ai détourné les yeux et regardé par la fenêtre pour constater que la pluie avait finalement cessé de tomber.

Sal m'a pris la main. « Ne m'en veux pas, Grace. Je ne le supporterais pas, si tu m'en voulais.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Comment est-ce que je peux t'aider si tu ne peux même pas me parler ? » J'étais en colère, mais je ne voulais pas qu'elle le sache.

« Peu importe ce qui s'est passé. Je préfère ne pas y penser. Grace, s'il te plaît, ne m'oblige pas à y penser. Je ne veux pas que tu me détestes ou que tu me trouves encore plus stupide que ce que tu dois déjà penser. J'ai juste besoin que tu sois là pour moi. »

Voilà qu'elle me suppliait, maintenant. Elle semblait terrifiée, vulnérable et triste. Ma colère s'est aussitôt évanouie.

« Pourquoi est-ce que je te détesterais ? Comment est-ce que je pourrais penser que tu es stupide ? Ce genre de choses arrive. Bon, ça fout un coup, c'est sûr, mais ça va. Je ne penserai jamais du mal de toi, espèce de débile. Tu me connais mieux que ça. Mais puisque tu ne souhaites pas me parler, je crois que je ferais aussi bien de laisser tomber, non ? » *Raconte-moi raconte-moi raconte-moi* IMMÉDIATEMENT *!*

Sal a paru contente que j'arrête d'insister. Elle s'est levée en bâillant. « Ben dis donc, je suis

complètement crevée. Ça te dérange si je fais un petit somme ? Juste quelques minutes… » Sur ces paroles, elle s'est roulée en boule sur le lit comme un chaton.

« Heu… Sal, tu ne crois pas qu'on devrait discuter de certaines choses ? » *Comment peut-elle envisager de dormir dans un moment pareil ?*

« Plus tard, Grace. Plus tard, je te promets. » Elle semblait si épuisée que j'ai décidé d'abandonner – pour l'instant. *Elle se montrera peut-être un peu plus raisonnable après s'être reposée.* Je me suis allongée près d'elle et j'ai fixé le plafond jusqu'à ce que j'entende sa respiration ralentir et prendre le rythme du sommeil.

Alors comme ça, ma douce et innocente meilleure amie était enceinte. Ou pensait-elle l'être, du moins. *Un bébé* grandissait à l'intérieur de son corps. Un vrai bébé/fœtus, peu importe. C'était mauvais, très mauvais même. La situation ne pouvait pas être pire, en fait. Mais une chose après l'autre. Je devais d'abord m'assurer que Sal fasse un test de grossesse, juste pour être sûre. Ce serait dommage de se stresser autant à cause d'une fausse alerte.

Je n'avais pas la moindre idée de *la personne avec qui* elle avait pu avoir des relations sexuelles. Sal n'aurait jamais couché avec n'importe qui – elle est bien trop difficile pour ça. Oh mon Dieu, on l'avait peut-être violée ! *Ça expliquerait qu'elle ne veuille pas*

me dire ce qui s'est passé. J'aurais bien aimé la réveiller à ce moment-là pour lui poser la question. Mais elle semblait si paisible et sereine que je n'ai pas pu.

J'ai pensé qu'une tasse de thé serait la bienvenue. Rien de mieux qu'une bonne tasse de thé en cas de crise. Alors je suis descendue à la cuisine et j'ai mis la bouilloire à chauffer. Je me suis appuyée sur le plan de travail, puis j'ai siroté mon thé. Mes pensées tournaient à toute allure dans ma tête – on aurait dit qu'elles ne pouvaient pas se fixer sur un même sujet plus de cinq secondes de suite. Comment une telle chose avait-elle pu se produire ? Pourquoi Sal n'avait-elle pas pris la pilule du lendemain, bordel ? Et où est-ce que j'étais quand tout cela était arrivé ? Pâques. Ça s'était forcément passé à Pâques. Si j'avais été là, ça ne serait jamais arrivé. Était-ce ma faute ?

Et maintenant, cette drôle de coïncidence. Je venais juste de parler de me préparer du thé quand devinez qui a débarqué ? Ethan : l'Homme Mystère, un mug (blanc) fumant à la main. Il l'a posé devant moi puis l'a doucement fait glisser dans l'angle de la table, loin des papiers recouverts de mon écriture. Qui formaient une sacrée pile, désormais. Ou un bon gros chapitre, disons, sans doute plus long que tous les faux débuts de Mon Roman que j'ai déjà rédigés. Peut-être que cette aventure aurait dû m'arriver avant ? On est trop souvent distraits, « à

l'extérieur », on a toujours de bonnes raisons de ne pas écrire. Si seulement ça pouvait être la même chose, ici.

Le thé est bon. Très chaud, et pas trop fort. C'est ma première tasse de thé depuis que je me trouve dans cet endroit. Peut-être Ethan le gardait-il en récompense ou un truc du genre ? Je me suis penchée au-dessus de la tasse, les doigts crispés autour. On aurait dit un feu brûlant. Ou une étreinte. Ce serait bon, d'être étreinte. Que des bras me serrent et qu'ils éloignent le mal.

Voilà, j'ai terminé. Et je viens de me rendre compte que j'ai raté l'occasion de prendre Ethan par surprise. J'aurais dû lui balancer la tasse à la figure et piquer un sprint.

Est-ce que j'aurais été capable de le faire ?

Est-ce que j'en aurais la force la prochaine fois ?

Je n'en sais rien.

Pourquoi suis-je aussi pathétique ? Il va pourtant falloir que je trouve le moyen de sortir d'ici… n'est-ce pas ?

Est-ce que je dois partir ?… Comment pourrais-je avoir envie de retrouver cette espèce de colossal tas de merde qu'était ma vie ? Rien n'aura changé. Je me demande comment ils se sentent, en ce moment. J'imagine qu'ils doivent être contents que je sois partie. Ça leur facilite sûrement beaucoup les choses. Ils seront sans doute (ou feront mine

d'être) bouleversés un temps, mais je pense que ça leur passera vite.

Oh… est-ce que je suis dans les journaux ? Oui, certainement, sauf si on estime que je suis trop vieille. « Une fille de dix-sept ans portée disparue » frappe moins les esprits qu'un enfant. J'ai dû me retrouver dans le quotidien local le premier jour. J'espère que c'était en une, comme j'espère vraiment, mais alors vraiment, qu'ils ne se sont pas servis de ma dernière photo de classe, parce que j'avais oublié que le photographe devait venir ce jour-là et que je n'avais pas eu le temps de me laver les cheveux. Horrible.

Maman a certainement dû demander à Sal de lui trouver un cliché sympa, vu qu'on n'a pas sorti notre appareil depuis plusieurs années. Nous n'avons même pas de numérique. Papa était le photographe attitré de la famille. Il y a bien des photos de moi à la maison. Huit albums pleins, en fait. Tous soigneusement datés, étiquetés, et planqués dans le placard derrière la télé, sous une boîte de Trivial Pursuit en ruine. L'enfance complète (ou presque) de Grace Carlyle. J'imagine que maman doit se dire qu'elle aurait dû faire l'effort de les mettre à jour plus régulièrement.

À moins que Sal ne leur ait donné la photo qu'elle avait prise le soir où j'avais dormi durant tout le trajet du retour après un concert ? Mais un journal n'imprimerait pas celle-là – j'ai l'air d'un

cadavre, dessus. En admettant que les cadavres bavent, certes. Mais Sal ne me ferait jamais un coup pareil… enfin j'espère ?

Qui est-ce que j'essaie de convaincre, exactement ?

Elle a dû choisir celle de la fête chez Kirsty. Sal avait réussi à me photographier par surprise en m'appelant pour m'obliger à me retourner, et en appuyant aussitôt sur le bouton. Elle avait même trouvé que c'était le truc le plus drôle qu'elle avait jamais vu, parce qu'elle sait combien je déteste qu'on me prenne en photo. J'ai attrapé l'appareil et contemplé le petit écran, bien décidée à EFFACER EFFACER EFFACER. Mais à vrai dire, j'étais plutôt bien. Ma coiffure était top (Sal avait fait des miracles quelques heures auparavant) et j'avais un regard pétillant et amusé, pour une raison parfaitement incompréhensible. J'avais l'air de quelqu'un pour qui de bonnes choses allaient arriver (de quelqu'un *à qui* des choses bien allaient arriver. Désolée). En plus, le haut que je portais faisait croire que ma poitrine était plutôt généreuse, ce qui est un exploit en soi.

Oui. N'importe quel journal aurait opté pour celle-là. À moins qu'ils n'aient trouvé que j'avais un peu l'air d'une pétasse, dessus… Eh merde. Je suis sûre qu'ils ont choisi celle de l'école, du coup. Argh ! Elle est tellement moche qu'elle empêcherait n'importe qui de manger ses corn-flakes le

matin. Espérons qu'ils l'aient imprimée en tout petit.

Je ne pense pas me retrouver dans un journal national. Les gens de mon âge disparaissent tout le temps, non ? Tout le monde doit dire que je me suis enfuie avec un garçon rencontré sur Internet. Maman a peut-être lancé un appel à la télé régionale pour me supplier de rentrer à la maison, et m'assurer qu'on ne me ferait pas d'ennuis.

Mouais. Je crois plutôt qu'elle a dû partir en vacances, ou qu'elle est à Londres, tranquille, et qu'elle s'achète plus de vêtements qu'elle ne pourra jamais en porter. Sérieusement, de combien de paires de chaussures une femme de son âge a-t-elle vraiment besoin ? J'aime les chaussures, comme toutes les filles, mais il me semble que quelque chose ne tourne pas rond chez une femme qui s'offre trois paires identiques avant de les fourrer au fond de sa penderie.

Non. Personne ne me cherche. La voilà, la vérité.

Jour 12

J'ai bien dormi. Ethan m'a apporté des fruits frais pour le petit déjeuner – papaye, melon, mangue, ananas. Il ne m'a pas dit un seul mot, et je me suis fait un plaisir de lui rendre la pareille. Il est passé reprendre le bol pile au moment où je venais de finir de manger. C'est comme s'il savait toujours quand je termine un repas. Et je n'ai jamais droit à de vieux restes non plus, ce qui me va très bien, parce que les mauvaises odeurs me donnent envie de vomir. J'ai regardé s'il y avait des caméras ou des judas planqués dans les coins, mais je n'en ai trouvé aucun. Même si j'ai vu un jour à la télé une émission qui montrait un stylo-bille avec une caméra cachée au bout. Alors peut-être qu'il me surveille, après tout, mais JE M'EN FOUS COMPLÈTEMENT. Ça ne change rien. Je me moque même qu'il lise ceci. Je devrais lui proposer de le faire, d'ailleurs ;

comme ça, il se rendrait compte que je suis un peu déséquilibrée sur les bords et qu'il est temps de me laisser partir.

Bon, je crois que je ferais mieux de revenir sur la mésaventure de Sal.

Alors, avec qui Sal a-t-elle bien pu coucher ? Le monde est grand, et Sal superbe, alors on pourrait soupçonner la population masculine de la terre entière. Mais Sal est difficile, du genre VRAIMENT difficile. Je m'amusais toujours à lui montrer les garçons que je trouvais sexy, et si elle me donnait quelquefois raison, elle ne manifestait jamais un enthousiasme débordant, et me regardait même avec un air sceptique la plupart du temps. Ce que je jugeais extrêmement contrariant.

Elle m'avait confié qu'elle aimait bien ce garçon, là, ce Chris. Du coup, ça faisait de lui un suspect potentiel. Mais elle me l'aurait forcément dit. Nous avions parlé de lui assez souvent. J'en savais tellement sur ce mec que j'aurais été capable de le battre au *Mastermind.* Il a un piercing sur la lèvre (un machin super moche, mais Sal fait une vraie fixette dessus). Il n'appartient à aucune des bandes qu'on trouve au lycée : il est un peu emo, un peu skater, un peu M. Populaire, et même un peu geek sur les bords (il aime la physique...). Il porte des lunettes ringardes, mais plutôt cool. Je me demande s'il ne traverserait pas une sorte de crise d'identité,

mais chacun son truc, après tout. Sal m'a montré une photo de lui à une soirée. Bon d'accord, y avait pire, enfin je crois.

Assise à la table de la cuisine et concentrée sur les taches de thé incrustées, j'ai décidé d'écarter Chris. Pas moyen qu'elle ne m'ait rien dit s'il s'agissait de lui. Même si elle s'était sentie super mal de ne pas avoir utilisé de préservatif. Nous sommes tous passés par là. Bon, OK, nous ne sommes peut-être pas tous passés par là. Ce n'est pas quelque chose dont je suis fière, mais moi au moins, je l'avais avoué à Sal (qui s'était lancée dans un sermon de dix minutes après ça, c'était mignon).

L'autre – et pratiquement le seul – suspect potentiel était Devon.

Je connais Devon Scott depuis huit ans, mais j'avais parlé de rares fois avec lui avant que Sal s'installe dans le coin. C'est juste que je ne le calculais pas, tout simplement. Elle était assise à côté de lui en cours d'histoire, mais dès le premier jour de leur rencontre, tout le monde a vu qu'il vénérait même le sol sur lequel elle marchait. Sal me l'a dit, pas pour se moquer de lui (elle m'avait avoué qu'elle le trouvait adorable), mais parce qu'elle estimait qu'il avait du potentiel. Elle répétait sans arrêt que d'ici un an ou deux, il aurait enfin son style et qu'il devrait repousser les filles à coups de bâton. Ce dont j'étais beaucoup moins convaincue, pour ma part. Il est du genre maigre et ses vêtements ne sont pas

top, mais j'imagine qu'il a un visage plutôt beau et un regard franc.

Sal parlait parfois de lui – toujours comme si le sujet lui avait traversé l'esprit par hasard. Il ne lui a jamais demandé de sortir avec lui, ce que je ne peux pas lui reprocher ; les filles comme Sal ne sortent pas avec des garçons comme Devon, en général. En plus, elle est encore obsédée par Chris. Elle n'a rien voulu écouter, quand je lui ai dit de l'oublier. Même une optimiste béate comme elle devait savoir qu'il ne se passerait jamais rien entre eux. De toute façon, les relations longue distance ne marchent pas.

Alors peut-être que Devon avait trouvé le courage de parler à Sal au final, dans ce cas... ? Ou qu'il l'avait fait boire comme il faut au cours d'une petite conversation littéraire, et qu'ensuite, il lui avait sauté dessus ? Elle ne me l'aurait pas forcément dit, si c'était Devon. Il représentait donc une possibilité-à-ne-pas-mettre-de-côté.

Restait l'option du parfait inconnu, mais ça ne ressemblait tellement pas à Sal, de faire ce genre de choses. Elle croyait à l'amour véritable, au romantisme, et autres conneries du genre. JAMAIS elle n'aurait pu coucher avec un inconnu.

Quant à l'idée qu'elle ait pu être violée... eh bien, c'était juste trop à gérer pour moi.

J'ai avalé les dernières gouttes de thé au fond de ma tasse que j'ai ensuite laissée dans l'évier. L'absence

de lave-vaisselle est un sujet de dispute permanent entre ma mère et moi. Laver des assiettes ne forge *absolument pas* le caractère. Nous avions un lave-vaisselle dans notre ancienne maison. Nous avions tout un tas de choses, dans notre ancienne maison.

J'ai gravi les marches et je me suis arrêtée sur le seuil de la porte de ma chambre. Sal dormait toujours à poings fermés – avec un bras en l'air au-dessus de sa tête, replié au niveau du poignet contre la tête de lit. Elle ronflait même – un bruyant et adorable petit ronflement. Elle était visiblement très loin.

Je savais qu'il n'y avait qu'une chose à faire. Elle me tuerait, mais ça en valait la peine.

J'ai écrit un mot que j'ai posé sur le coussin à côté de Sal. Je ne voulais pas qu'elle se réveille et qu'elle pense que je l'avais abandonnée. J'ai attrapé mon portefeuille avant de me glisser hors de ma chambre à pas de loup, puis j'ai descendu les escaliers et franchi la porte d'entrée. Il avait cessé de pleuvoir, et l'air était frais.

Je ne vais pratiquement jamais dans le magasin du bout de la rue ; la sélection de maquillage laisse beaucoup à désirer, et on n'y trouve aucune couleur de vernis à ongles sympa. On dirait un endroit pour des femmes plus mûres, ou un truc du style. Un carillon a tinté au moment où j'ai ouvert la porte, puis la fille derrière le comptoir a levé les yeux de son livre. *NON NON NON NON NON !*

Je pensais tomber sur une espèce d'adorable petite vieille parfumée à la lavande, avec des lunettes pendues à son cou au bout d'une chaîne dorée.

Mais pas sur Sophie Underwood.

Sophie Underwood… Sérieux. Je me serais attendue à n'importe qui sauf à elle. Sophie et moi, ça remonte à loin. On vivait dans la même rue – elle y habite toujours, ELLE, tandis que moi, je me retrouve dans une maison mitoyenne à la con, paumée en banlieue. Nous étions amies en primaire, et la première année de collège aussi. Jusqu'à ce que je commence à me rendre compte qu'elle n'était peut-être pas le genre de fille avec qui j'avais envie de me retrouver collée tout le restant de ma scolarité. Pas cool, je sais.

C'était quelqu'un d'adorable, amical, et drôle. Mais pas *TRÈS* drôle. Et tellement, TELLEMENT gentille. Jamais un mot méchant sur qui que ce soit, ce qui est très bien, et fait d'elle une bien meilleure personne que moi. Mais mon moi-de-quand-j'avais-douze-ans n'a tout simplement plus rien eu à lui dire. Sophie a commencé à traîner avec un groupe de filles sympas, mais pas super populaires, tandis que moi, à ma façon, j'empruntais lentement mais sûrement la voie des gens populaires. En fait, nous nous sommes éloignées l'une de l'autre, comme il semblerait que ça se produise souvent au cours des deux premières années d'une amitié. Vous jetez

votre dévolu sur une personne, et espérez ensuite que tout se passera bien.

Aucune de nous deux n'a jamais parlé de la mort lente de notre amitié. On se disait encore vaguement « salut » quand on se croisait dans les couloirs.

Ça, c'était justement une de ces choses. Une de ces choses qui vous donne l'impression d'être quelqu'un d'horrible.

Et voilà qu'elle était là, debout face à moi, une expression surprise sur le visage. Pourquoi est-ce qu'il fallait que je tombe sur elle *dans cet endroit* ? Elle habitait à l'autre bout de la ville, bordel ! *Hmm… bizarre.* Je lui ai adressé un discret salut de la main – un geste sympathique et nonchalant – puis j'ai foncé vers le rayon shampoing. Là au moins, je pourrais tourner le dos à Sophie et réfléchir à la manière de me sortir de cette situation.

Il n'y avait aucun moyen que je m'en aille sans rien dire. Et ce ne serait pas la peine de jouer la carte du « C'est pas pour moi, c'est pour une amie », parce que a) elle ne me croirait sans doute pas, et b) si jamais elle me croyait, elle saurait que ce serait pour Sal parce que pour qui d'autre à part elle ?

Alors je n'avais plus qu'à dire que c'était pour moi. *Génial.*

Quelques regards furtifs à l'intérieur du magasin ont confirmé mes soupçons : les tests de grossesse

se trouvaient derrière le comptoir. J'ai inspiré profondément et je me suis dirigée vers Sophie.

« Hey, Soph, comment ça va ? »

Elle m'a toisée avec un demi-sourire et en haussant les sourcils comme pour dire : *Ça remonte à quand, la dernière fois que tu m'as appelée Soph, déjà ?*

« Salut, Grace. Alors, les exams se passent bien ?

— Oh, tu sais, comme d'habitude. Et les tiens ? »

Sophie a roulé des yeux. « Un cauchemar. Je n'ai pas réussi à finir mon devoir de chimie, hier. » *Ouais, c'est ça.*

« Heu… Soph. C'est vraiment gênant, même si je suis sûre que des trucs de ce genre doivent arriver tout le temps, quand on travaille ici, mais j'aurais besoin… j'aurais besoin d'un test de grossesse. Je me sens super gênée. Je ne veux pas que ça se sache, tu comprends, mais je sais que je peux te faire confiance, que tu ne diras rien à personne… » *Et blablabla.* Ça ne changeait rien à la situation, mais Sophie a semblé la plus bizarre et la plus gênée de nous deux. Ses joues sont devenues écarlates – plus à gauche qu'à droite, d'ailleurs.

« Oh. D'accord. Bien sûr. Je ne parlerai jamais… Je ne dirai rien, promis. Est-ce que tu vas bien ? » Elle avait l'air sincèrement inquiète. Elle a tendu le bras par-dessus le comptoir comme si elle allait me toucher, mais a changé d'avis à la dernière seconde. Comme si elle s'était soudain souvenue qu'on

n'était plus amies, et que le fait de me toucher serait une attitude étrange de sa part.

J'ai haussé les épaules. « Ouais, ça va. Je veux juste régler ça pour pouvoir passer à autre chose. Ce n'est probablement rien. Juste un coup de parano. » Pendant un instant, j'ai pensé lui servir une histoire larmoyante à souhait, pour me rappeler qu'il est toujours préférable de faire simple quand on ment.

Sophie m'a tourné le dos puis elle a balayé les étagères du regard. « Nous avons celui-là, il est à affichage numérique. Si tu veux essayer ce genre de modèle.... Il est un peu plus cher, mais il serait fiable à 99 %, à ce qu'on dit. Mais tu peux prendre le vieux modèle. Il paraît qu'il marche très bien aussi...

— Je pense que je vais prendre le modèle numérique. C'est combien ? »

Sophie a attrapé une boîte sur l'étagère et l'a posée sur le comptoir. Son visage était encore marbré de rouge. Elle m'a dit le prix et je lui ai donné du liquide. Elle a pianoté sur le clavier de la caisse enregistreuse et m'a rendu la monnaie en évitant de croiser mon regard. Elle m'a tendu la boîte en me demandant si je voulais un sac.

Je me suis contentée de la fixer des yeux.

Sophie a grimacé. « Évidemment, que tu veux un sac. Désolée. C'est juste, eh bien, c'est un peu bizarre, tout ça, n'est-ce pas ? Écoute, s'il y a quoi

que ce soit que... enfin, tu vois ce que je veux dire... » Elle s'est tue puis a farfouillé sous le comptoir à la recherche d'un sachet.

La clochette de la porte d'entrée a tinté de nouveau et nous avons sursauté toutes les deux. Ce n'était qu'un petit papi au dos voûté et tout tremblant. Je savais repérer une opportunité de m'échapper quand elle se présentait à l'époque. J'ai pris le sac, lancé un rapide – mais sincère – merci à Sophie, et j'ai foutu le camp.

Je suis repartie vers la maison à vive allure. Je me sentais toute drôle ; mélancolique, et triste. J'ai enfoui tout ça dans un coin de ma tête, histoire de me concentrer sur la tâche qui m'attendait.

J'ai ouvert la porte d'entrée et j'ai fait un pas à l'intérieur, pour trouver Sal debout juste devant moi, les yeux larmoyants, les cheveux en bataille.

« Tu penses aller où, comme ça... ?

— Je... » Sa voix avait faibli. Sal était abattue, et pas qu'un peu.

« Tu crois que je vais te laisser t'éclipser comme ça. Et garder mon jean par la même occasion – c'est une blague ! »

Je lui ai souri, puis je l'ai attrapée par les épaules, obligée à pivoter sur ses talons, et à remonter l'escalier. Dans ma chambre, j'ai fait asseoir Sal sur le lit avant de lui servir mon couplet :

« Très bien. Voilà ce que je te propose. Tu crois être enceinte. Mais tu n'en es pas sûre. Tu ne peux

pas en être certaine tant que tu n'as pas fait de test. Du coup, j'ai été t'en acheter un. » Comme j'ai eu l'impression qu'elle allait m'interrompre, je me suis mise à parler aussi vite que possible. « Écoute, je comprends que tu aies peur, mais tu sais aussi bien que moi que tu dois en avoir le cœur net. Il vaut mieux savoir de quoi il retourne pour gérer la situation. Je suis là. Tu ne traverseras pas ça toute seule. Nous gérerons la situation ensemble, quelle qu'elle soit – je te le promets. »

Les secondes ont paru s'écouler avec une lenteur infinie tandis que je m'efforçais de la convaincre d'accepter. J'ai commencé à tambouriner des doigts sur la coiffeuse, entre autres parce que j'étais inquiète, mais surtout parce je savais que ça rendait Sal complètement cinglée. Elle DÉTESTAIT ça.

« Ça ne marchera pas, tu sais.

— Qu'est-ce qui ne marchera pas ? » ai-je demandé. L'image même de l'innocence.

« Tu ne réussiras pas à m'énerver assez pour m'obliger à faire ce que tu veux.

— Il ne s'agit pas vraiment de ce que je veux, vu le contexte, tu ne crois pas ? Tu sais très bien qu'il faut que tu le fasses. Allez, Sal, c'est toi la plus raisonnable de nous deux, normalement, tu te souviens ? C'est comme ça que ça marche : je fais un truc stupide, et tu me dis ensuite comment rectifier le tir. Si tu continues de t'entêter, ça risque de faus-

ser l'équilibre subtil de notre amitié. Les répercussions pourraient être très graves, tu sais ! »

Ces paroles ont réussi à faire monter un minuscule sourire aux lèvres de Sal, ce que j'ai pris comme un bon signe. Du coup, j'ai sorti la boîte du sac et je l'ai ouverte. J'ai jeté un rapide coup d'œil aux instructions qui expliquaient ce que je savais déjà. J'ai tendu à Sal le bâton/baguette magique/bidule. Elle a regardé le test comme s'il allait exploser ou lui mordre la main, rien que ça.

« Allez, va dans la salle de bains, tout de suite. Tu sais ce que tu as à faire. Et ne t'inquiète pas, ce n'est pas un test avec une histoire de trait bleu à la con ou je ne sais quoi. Ce machin nous dira le résultat avec des mots et tout – le miracle de la technologie, hein ? »

Sal s'est levée et elle a inspiré profondément. Je l'ai serrée fort contre moi et je lui ai murmuré : « Ça va aller. On va gérer. » Elle a quitté la pièce, puis la porte de la salle de bains s'est refermée. Je me suis affalée sur le lit et j'ai contemplé le plafond. C'était un véritable enfer, d'attendre.

J'ai entendu la chasse d'eau des toilettes, puis Sal est revenue dans la chambre avant même que je m'en rende compte. J'ai bondi sur mes pieds, ce qui m'a fait tourner la tête.

« Je ne peux pas regarder, Grace. Est-ce que tu pourrais… ? »

Elle m'a tendu le test. Son pouce cachait le petit écran. Je le lui ai pris des mains sans la regarder.

« OK, alors ça dit que le résultat devrait s'afficher d'ici une minute, mais on ferait mieux d'attendre un peu plus, histoire d'être vraiment sûres. »

Nous nous sommes assises en face l'une de l'autre sur le lit. Voilà, on y était. D'ici quelques secondes, nous allions soit nous sentir folles de soulagement (et dans ce cas, nous allions prendre une sacrée cuite – bac ou pas), soit…

J'ai attrapé la main de Sal et je l'ai serrée fort, autant pour me rassurer moi-même que pour la réconforter, elle. Puis, quand il n'y a vraiment plus rien eu d'autre à dire ni à faire, j'ai regardé l'écran.

Jour 13

Alors là, la nuit dernière a été carrément bizarre. J'ai encore fait un de ces rêves avec Ethan. Il était mon médecin et il m'examinait pendant que j'étais allongée sur un lit d'hôpital. Il a écouté mon cœur avec un stéthoscope d'un air inquiet. Puis il a regardé mes yeux avec une petite lumière et a secoué la tête. Ensuite, je me suis réveillée. Ma jambe a dû lui flanquer un coup par réflexe parce que mon pied a touché un truc qui n'était pas mon lit.

Ethan était assis à l'autre bout, à me fixer. Il m'a fait flipper.

« Qu'est-ce que tu fous ? Tu as besoin de me regarder dormir, maintenant ? Putain ! Mais qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? »

J'ai attrapé la couette, me suis enroulée dedans puis pelotonnée dans l'angle du lit aussi loin de lui

que possible. Ethan s'est contenté de m'observer, impassible. La lumière qui entrait par la porte ouverte éclairait son visage. La porte ouverte ! Je tenais peut-être une chance de quitter cet endroit. Je devais faire vite. Pour commencer, il ne fallait surtout pas tourner la tête dans la direction de la porte, si je voulais qu'Ethan se rende compte de son erreur trop tard. Je devais me calmer. Mais mon cœur battait-battait-battait à tout rompre.

Nous sommes restés assis sans rien dire pendant un petit moment. J'ai pris le temps de bien le regarder tout en faisant de mon mieux pour ne pas jeter de coup d'œil vers ma porte de sortie. Il semblait différent. Non seulement il portait de la couleur (pour la première fois), mais en plus MA couleur, le vert. Une chemise cintrée avec les manches remontées jusqu'aux coudes. Les trois boutons du haut étaient défaits, si bien que je parvenais à voir sa poitrine pâle et imberbe. Je me suis demandé s'il savait que c'était ma couleur préférée. Bien sûr que non. Comment aurait-il pu avoir ce genre d'information ? Il avait le même jean que d'habitude – râpé et délavé –, mais pas de chaussures ni de chaussettes. *Ah ah !* Ça pourrait être un sacré avantage, en cas de scénario du style poursuite. Jusqu'à ce que je me souvienne que je me trouvais dans mon lit, et que je ne portais pas vraiment de baskets super rapides non plus. *Quelle idiote !*

« Est-ce que tu as rêvé, Grace ? a-t-il demandé.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— On aurait dit que tu rêvais.

— Je ne m'en souviens pas. » Je ne voulais pas qu'il sache que j'avais rêvé de lui. Et même SOUVENT au cours des derniers jours.

Il a soupiré. « J'aime rêver. C'est mon moment préféré de la journée. Est-ce que tu as déjà remarqué que les rêves peuvent changer la façon dont on se sent ? »

Je me suis contentée de le regarder sans rien dire. S'il voulait se lancer là-dedans, ce n'est pas moi qui allais l'en empêcher. J'essayais toujours de trouver le moyen de m'échapper de cet endroit, après tout.

« Parce que tu vois, on peut très bien avoir un point de vue sur quelqu'un ou sur une situation, et ensuite, en rêver. Et alors, ça n'a en général absolument plus rien à voir avec ce qu'on s'était imaginé. Tu te réveilles, et tout a changé. »

Je n'avais pas la moindre idée de là où il voulait en venir.

Son regard était intense, plus sombre que d'habitude. « La porte est ouverte, Grace. La porte est toujours ouverte. »

J'ai tourné la tête vers la porte, mais elle était maintenant fermée. Et noire. Et Ethan n'était plus là. Le bon vieux truc du rêve-dans-le-rêve. Salaud. RÉVEILLE-TOI !

Je me suis levée et j'ai marché à pas feutrés vers la porte. Elle était verrouillée. Bien sûr, qu'elle l'était ! Je me suis mise à pleurer.

J'ai besoin d'être ailleurs qu'ici.
J'ai besoin de voir le ciel.
J'ai besoin de courir.

Ethan m'a apporté mon petit déjeuner très tôt. Enfin, j'imagine que c'était un petit déjeuner précoce. Impossible de l'affirmer. Tout ce que je sais, c'est que j'avais encore les larmes aux yeux après le rêve. Disons que tout donnait l'impression qu'il était tôt, comme si personne d'autre au monde n'était levé. Ethan ne portait pas de vert, mais un T-shirt noir et un jean gris. Il a l'air fatigué aujourd'hui. Je l'ai trouvé un peu moins parfait que d'habitude. Pour la première fois depuis que je suis ici. Peut-être sa mauvaise conscience l'empêche-t-elle de fermer l'œil la nuit ?

Il m'a demandé si j'avais bien dormi. Pas particulièrement, lui ai-je répondu. Je lui ai dit qu'il avait l'air fatigué lui aussi avant de me coller une baffe mentale – je ne voudrais pas qu'il croie que je m'intéressais à lui.

Il a paru un peu surpris que je m'en sois rendu compte. Il s'est rapproché et a déclaré :

« Ce n'est pas facile, n'est-ce pas, Grace ? »

J'ai secoué la tête pour approuver sans très bien comprendre pourquoi. Il m'a alors adressé un adorable petit sourire, puis il a quitté la pièce.

J'ai sauté sous la douche juste après le petit déjeuner. J'aime que l'eau soit presque brûlante – ça me permet de m'éclaircir les idées. Je suis restée debout

là un moment tandis que le jet ruisselait sur mes épaules. J'ai tendu les bras devant moi ; les cicatrices se découpaient contre ma peau toute rouge. J'ai caressé mon avant-bras gauche du bout des ongles. Encore et encore. De plus en plus fort. Je n'ai pas réussi à me faire saigner, mais la douleur m'a fait du bien. Je me suis sentie plus réveillée. Plus vivante.

Mon bras est entièrement recouvert d'affreuses griffures rouges, à présent. Tant pis. Mais je ne veux pas qu'Ethan le voie. Je ne crois pas qu'il apprécierait.

Sal était bien enceinte. C'est à partir de là que tout a changé – que tout a merdé.

Ça ne s'est pas produit tout de suite. Tout est resté assez normal (mais horrible) pendant un temps. Bien sûr, elle était ravagée. Il y a eu beaucoup de crises de larmes et de coups de fil au beau milieu de la nuit, mais d'une façon ou d'une autre, nous avons quand même réussi à passer notre bac sans péter les plombs. Sal a dû sortir en courant de la salle d'examen de français pour aller vomir, mais elle avait déjà rendu sa copie, donc ça n'a pas posé de problème. Elle a prétexté qu'elle devait faire une intoxication alimentaire parce qu'elle avait mangé chez Gino. Pas très sympa pour Gino.

C'était une mauvaise période pour Sal, mais quelque chose dans cette situation me faisait me sentir bien. Ça paraît monstrueux, dit comme ça. Mais pour la première fois de ma vie peut-être,

j'avais l'impression d'être utile, et… je ne sais pas… désirée ? Ma meilleure amie traversait la pire des épreuves, et moi, étrangement, presque de façon perverse, *j'étais contente.* Qu'est-ce que ça dit de moi ? Alors là, je n'en sais rien. « Contente » n'est sans doute pas le bon terme, mais j'ai ressenti une certaine dose d'excitation pendant ce drame. Je me sentais plus que mal pour Sal, et j'aurais vraiment fait tout ce qui était en mon pouvoir pour arranger les choses. Mais tout ce que je pouvais faire, c'était lui apporter mon soutien pour qu'elle traverse ce coup dur le mieux possible – être le genre de meilleure amie qu'elle méritait. Et que j'ai essayé d'être.

Je l'ai couverte vis-à-vis de ses parents, puisque c'était nécessaire. Chaque fois que c'était nécessaire. Lorsque Devon a « ramené son cul » dans les parages parce qu'il avait senti que quelque chose ne tournait pas rond, je l'ai tenu à distance. J'ai accompagné Sal chez le médecin – j'ai mis plusieurs semaines à la convaincre d'y aller. Elle insistait sur le fait qu'elle voulait passer ses examens d'abord. Je l'ai harcelée encore et encore, mais elle est restée inflexible.

Bien sûr, la question de savoir ce que Sal devait faire ne s'est jamais posée : il n'y avait pas moyen qu'elle garde le bébé. Nous n'avons même pas envisagé cette possibilité. Rien à voir avec ces émissions télé ringardes où on doit prendre des décisions

angoissantes, et où on parle à cœur ouvert de la façon dont une ado pourrait élever un enfant toute seule, le bébé faisant déjà partie d'elle désormais, et blablabla. Non merci. Sal ne voulait pas du bébé, un point c'est tout.

Je cherchais toujours à savoir avec qui elle avait couché. Pour autant que j'étais concernée, je trouvais qu'elle ne jouait pas franc-jeu. Les secrets, c'était chacun son tour (je te raconte pour moi si tu me racontes pour toi). Pourtant, je faisais de mon mieux pour étouffer le ressentiment qui commençait à monter en moi.

En fait, Sal ne tenait pas à ce que je l'accompagne chez le médecin, mais j'ai insisté. Non pas que je ne la pensais pas capable d'y aller toute seule – je trouvais juste normal d'être là. Le docteur a présenté les différentes options à Sal, mais je suis convaincue qu'elle n'a rien écouté. Après qu'il a eu terminé, Sal a calmement expliqué qu'elle s'était déjà renseignée en détail sur les différentes alternatives (mensonge), qu'elle n'était pas idiote (vérité) et qu'elle savait qu'elle n'était pas prête à assumer ce genre de responsabilité (encore vérité). En affichant un calme effrayant tout du long. C'était comme si elle n'avait pas vraiment été là, ou comme si elle avait regardé la scène se dérouler à travers une vitre. Une vitre bien opaque.

La mauvaise nouvelle était que nous n'aurions pas dû attendre deux semaines. Si Sal avait été voir

le médecin plus tôt, il lui aurait donné des cachets pour interrompre sa grossesse. Ça n'aurait pas été agréable, mais elle n'aurait pas eu à connaître l'expérience traumatisante de la clinique. J'avais l'impression d'avoir laissé tomber Sal. J'aurais dû l'obliger à m'écouter. La forcer à se rendre chez un médecin plus tôt. Peut-être avais-je été trop occupée à savourer le caractère dramatique de cette situation ? *Peut-être bien…*

C'était étrange ; alors que nous avions toutes les deux accepté l'idée d'un avortement, nous découvrions qu'elle n'en aurait pas eu besoin si elle n'avait pas attendu avant d'agir. Je ne sais pas pourquoi, mais la perspective de devoir subir une opération nous paraissait mille fois pire que d'avaler des cachets, même si le résultat revenait finalement au même.

Toujours est-il que quelque chose a changé chez Sal à partir de ce jour-là, enfin je crois. Nous avons quitté le cabinet de consultation après avoir pris un rendez-vous à la clinique la semaine suivante. Je lui ai suggéré qu'on aille boire une tasse de thé dans un endroit que je connaissais.

Nous nous sommes assises l'une en face de l'autre au fond du café. Le thé était amer et fort. Sal avait la tête ailleurs, ce qui n'était pas très surprenant. Je ne cessais de répéter à tort et à travers que tout se passerait bien, qu'elle pourrait bientôt tourner la page, et est-ce qu'elle n'avait pas trouvé le médecin sympa ?

Sal m'a coupé la parole. « Grace, est-ce que tu peux juste arrêter s'il te plaît ?

— Arrêter quoi ? »

Elle m'a regardée comme si j'avais été totalement bouchée. « Est-ce que nous pourrions juste… ? Je n'ai pas envie de ça là maintenant. Je vais y aller. » Elle a repoussé sa chaise, qui a crissé contre le lino.

« Où est-ce que tu vas ? Qu'est-ce qui se passe ? » J'étais déconcertée. Je savais qu'elle était contrariée – mais elle était censée s'énerver après moi, et pas traîner là dehors quelque part. Il n'avait jamais été prévu que les choses se déroulent de cette façon.

Sal avait les larmes aux yeux et la voix tremblante lorsqu'elle a dit : « C'est juste que… rien. Je dois rentrer à la maison. » Ensuite, elle a quitté le café avant même que je comprenne qu'elle partait. Et en me laissant régler l'addition. *Sympa.*

J'ai payé, puis je me suis précipitée dehors pour la rattraper. Je m'attendais à la trouver au coin de la rue, prête à s'excuser de tout ce cinéma. Mais elle n'y était pas, alors je lui ai passé un coup de fil. Pour tomber direct sur sa messagerie. Sal ne filtrait jamais aucun appel. *Étrange.* Jamais, jamais. Nous avions passé un accord, à ce sujet.

Les égratignures sur mon bras commencent à disparaître.

Un stylo-bille cassé fait mieux l'affaire que des ongles.

Il y a du sang sur mon pyjama.

Rouge. Blanc.

Encore une visite d'Ethan. Le vrai, pas celui des rêves – enfin, je crois. Il a tout de suite vu le sang, probablement parce que je n'ai pas cherché à le dissimuler.

« Donne-moi ta main », a-t-il dit d'une voix si douce que j'ai même douté qu'il ait vraiment parlé. Il m'a gentiment pris le Bic cassé des mains et l'a mis dans la poche de son jean. « Je vais aller te chercher des vêtements propres. »

Deux minutes plus tard, il revenait avec un autre pyjama identique à celui que je portais.

« Est-ce que tu veux que je t'aide pour ça ? » Du menton, il a désigné mes bras en sang. J'ai secoué la tête, et je me suis alors rendu compte que je me sentais toute cotonneuse, au ralenti.

« Surtout, nettoie-les bien. Il y a de l'antiseptique sous le lavabo. » Je n'ai pas cherché à le contrarier, j'ai récupéré les vêtements posés sur le lit, puis je me suis dirigée vers la salle de bains. J'avais la sensation de marcher sous l'eau.

Lorsque je suis ressortie dix minutes plus tard, Ethan était assis sur le lit, mon foutu stylo-bille à la main. Il ne semblait visiblement pas en avoir grand-chose à faire d'avoir du sang partout sur les doigts.

« Est-ce que je dois t'enlever les stylos ? » Il avait formulé cette question sur un ton neutre.

« Non, s'il te plaît, ne fais pas ça. J'ai… j'ai besoin d'écrire. C'est la seule chose que je puisse faire.

— Tu ne peux pas continuer à te faire ça, Grace. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

J'ai soudain paniqué. Si je ne pouvais pas écrire, je deviendrais complètement folle.

« S'il te plaît, Ethan. Je ne recommencerai pas, je te le promets. »

Il a levé les yeux, et j'ai eu l'impression qu'il *me voyait vraiment.* J'ai soutenu son regard aussi longtemps que j'ai pu avant de le détourner. Il savait que je mentais. Je ne pouvais pas faire de promesse de ce genre. J'avais essayé et échoué auparavant.

Ethan s'est levé et dirigé vers la porte, en me laissant seule en train de fixer le vide devant moi. Au moment où il a ouvert la porte, il a dit : « C'est difficile, quelquefois, de comprendre pourquoi les gens agissent comme ils le font, n'est-ce pas ? » Puis j'ai entendu le cliquetis habituel du verrou. Ensuite, j'ai murmuré un discret : « Si tu veux m'éclairer là-dessus, surtout te gêne pas… » à la pièce.

Je me suis assise sur le lit et j'ai retroussé mes manches. Puis j'ai regardé les différentes cicatrices qui se croisaient sur mes bras, les anciennes comme les récentes, et, pour la première fois, j'ai compris que, oui, en effet, c'était carrément bizarre de s'infliger un truc pareil à soi-même.

Jour 14

Tout ça pour dire que ça a vraiment été quinze jours étranges. Deux semaines complètes ici, et rien n'a changé. En fait, ce n'est pas tout à fait vrai ; j'ai nettoyé la salle de bains, aujourd'hui. Alors là, pour une surprise… Mais je la trouve moins blanche qu'avant. Et pour une certaine raison, ça m'ennuie. Si, par une espèce de miracle, un chevalier dans son armure étincelante venait me secourir (même si j'ai du mal à imaginer que des volontaires fassent la queue pour le job), je ne voudrais pas qu'il pense que j'aime vivre dans une porcherie.

Parfois, je me surprends en flagrant délit de mensonge ; la vérité, c'est que je ne souhaite pas qu'Ethan estime que je suis une truie. Voilà. C'est mieux. Je ne sais pas pourquoi ça compte autant à mes yeux, mais c'est le cas. Maman serait fière. Il

ne m'a fallu que deux semaines de captivité pour que je me mette à certaines tâches ménagères.

Il y a de l'eau de Javel sous l'évier.

Je me demande bien ce que ça fait, d'en boire.

Ethan m'a apporté mon déjeuner tandis que je m'attelais à ma mission de nettoyage. Il a passé la tête par la porte de la salle de bains et m'a souri. Je lui ai souri en retour malgré moi. Aucun de nous deux n'a rien dit. Il m'a préparé une salade en guise de repas. Je l'ai mangée en dix minutes. Récurer la salle de bains à la brosse m'avait visiblement mise en appétit. Je n'ai pas écrit cet après-midi-là ; j'ai fait de l'exercice. Des abdos, quelques étirements, rien de trop hardcore. Et j'ai traversé la pièce d'un mur à l'autre une centaine de fois.

Je n'ai pas réussi à joindre Sal, le soir après que nous sommes allées voir le médecin. Son portable était encore éteint, et personne ne se trouvait chez elle non plus. Ou personne ne décrochait, en tout cas. Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer ma meilleure amie penchée au-dessus du téléphone, roulant des yeux devant l'évidence : je ne lâcherais pas l'affaire ! Je dois bien l'admettre, j'étais franchement inquiète. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait.

Les jours suivants n'ont pas été franchement marrants. J'ai laissé un nombre incalculable de messages sur la boîte vocale de Sal et deux sur son fixe.

La fois où j'ai parlé à son père, il a dit qu'elle était sortie. Je ne tenais pas à la harceler chez elle, pourtant – je ne voulais pas éveiller les soupçons. Elle avait peut-être juste besoin de respirer un peu, ou de temps pour réfléchir à la semaine suivante.

Pour finir, j'ai pensé qu'elle me contacterait lorsqu'elle irait mieux, quand elle se sentirait prête à le faire. Et lorsque ce serait le cas, je l'attendrais avec du thé et toute la sympathie qu'elle méritait. J'ai pris sur moi et écarté le fait que son attitude au café m'avait franchement énervée. Et le fait qu'elle ait rejeté mes appels tout autant. Et plus encore qu'elle ait refusé de me dire avec qui elle avait couché. Ça faisait beaucoup de motifs de lui en vouloir, mais je préférais les mettre de côté. Pour le moment.

J'étais sûre qu'elle me contacterait avant la semaine suivante. Et il n'y avait pas moyen qu'elle traverse ce cauchemar seule. Alors j'ai attendu, et attendu. Mais rien.

La veille du jour du rendez-vous de Sal, j'ai tenté ma chance une dernière fois. J'ai laissé un message suppliant sur son portable lui disant qu'il fallait ABSOLUMENT qu'elle me rappelle, que je comprenais à quel point la situation était difficile, mais que je serais à ses côtés le lendemain, peu importe ce qu'elle dirait. Quelques heures plus tard, je recevais le texto suivant : « Retrouve-moi au parc à 9 heures – près des balançoires. » Bref, pas très sympathique.

Pas de « désolée », pas de « bizzz », rien. Mais au moins, elle acceptait de me voir.

Je suis arrivée au parc dix minutes en avance, du coup je me suis dirigée vers les balançoires en prenant tout mon temps. Sal était déjà là, à mon grand étonnement. Elle qui n'est *jamais* à l'heure. Elle fait une sorte de blocage psychologique sur le sujet. Je l'ai vue essayer de partir de la maison à l'heure pour se rendre compte qu'elle ne savait pas où elle avait rangé ses clés, son téléphone ou son sac ou… « Oh, attends, je vais changer de jean parce qu'on dirait qu'il va pleuvoir dans la journée ». Alors la voir là, à se balancer d'avant en arrière, était légèrement déconcertant.

Sal m'a regardée m'avancer vers elle. Je lui ai fait un grand signe auquel elle n'a pas répondu. *Okaaaay*. J'ai aussitôt eu envie de tourner les talons et de m'enfuir vers la maison, mais ça n'était vraiment pas une option possible. Je me suis approchée lentement et me suis assise sur la balançoire à côté d'elle. Sal ne m'a pas lancé le moindre regard.

« Où étais-tu, Sal ? Je me suis inquiétée.

— Nulle part. J'avais juste besoin d'air. » Elle a levé les yeux vers moi. Elle semblait, je ne sais pas, comme égarée.

« Très bien, je peux le comprendre. Mais tu aurais pu me le dire, tu sais. »

Sal a secoué la tête. Elle avait la main posée sur son ventre qu'elle massait doucement.

« Parle-moi, Sal. S'il te plaît.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

— Eh bien, pour commencer, est-ce que tu veux que je te rejoigne chez toi demain, ou que je te retrouve directement à la clinique ? » Je ne souhaitais qu'une chose : oublier la façon dont elle avait agi – au moins jusqu'à ce que l'avortement ait eu lieu.

« Je ne veux pas que tu viennes. » Il y avait une détermination discrète mais bien présente dans sa voix que je n'aimais pas.

« Sois pas bête – évidemment, que je viens ! Il n'y aurait pas moyen qu'on me laisse traverser ce genre d'épreuve toute seule. Allez, Sal…

— Tu ne m'écoutes pas. Je ne veux pas que tu m'accompagnes.

— Et pourquoi ça ? Est-ce que quelqu'un d'autre y va avec toi ? Tu en as parlé à ta mère ? » Un sourire fugace sur les lèvres de Sal – si fugace que j'ai même douté un instant l'avoir vu.

« Ouais, c'est ça.

— Alors quoi, dans ce cas ? Attends… tu lui as dit, c'est ça ?… À ce garçon, je veux dire ? » Ça pourrait être un progrès. Si Garçon X assumait ses responsabilités, ça ne pouvait qu'être une bonne nouvelle.

Sal a secoué la tête, puis les larmes lui sont montées aux yeux. J'ai tendu la main vers elle, mais elle a tressailli. Carrément sursauté ! *C'est quoi ce bordel ?!*

« Sal, mais qu'est-ce qui ne va pas, à la fin ? C'est pas vrai ! » Je me suis levée de la balançoire et me suis agenouillée devant elle pour l'obliger à me regarder.

« Tu n'en as vraiment pas la moindre idée, n'est-ce pas ? » Elle a secoué la tête avec lenteur.

« Mais je ne lis pas dans les pensées, moi ! Allez, parle-moi. Tu peux tout me dire… tu le sais, non ? »

Elle a pris une longue inspiration tremblante visiblement pour s'armer de courage avant de s'exprimer.

« Tout est de ta faute. »

Je n'ai rien pu dire pendant plusieurs secondes. Et quand j'y suis enfin parvenue, je n'ai pas réussi à articuler le moindre mot digne de ce nom – c'était plus comme une espèce de son incrédule, ou une sorte de voyelle.

« Rien de tout ça ne serait arrivé si je ne l'avais pas fait pour toi. » Sal avait parlé calmement, mais avec une amertume sous-jacente dans le ton que je ne lui avais jamais connue.

Les premières traces de colère sont alors montées en moi, acérées et brûlantes. « Qu'est-ce que tu dis ? Tu n'es pas sérieuse, j'espère ?

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ? » C'était au tour de Sal d'être légèrement énervée.

Comment est-ce qu'une chose pareille peut se produire ? J'avais la sensation de regarder une mauvaise pièce

de théâtre dans laquelle les comédiens se tromperaient sans arrêt de répliques.

« Comment est-ce que ça pourrait être de ma faute ? Pour ce que je sais de cette situation, bon, pas grand-chose étant donné que tu ne m'as strictement rien dit, tu as couché avec un garçon que tu as choisi au hasard, avec qui tu n'as pas mis de préservatif et... eh bien, c'est à peu près tout ce que je sais, non ? Alors maintenant, dis-moi exactement ce qui est de ma faute là-dedans ? Vas-y, dis-le-moi. Et excuse-moi d'être aussi bouchée, c'est tellement évident ! » J'étais debout désormais, pas vraiment en train de crier, mais plutôt de cracher mes mots. Papa disait toujours que j'avais un peu mauvais caractère sur les bords.

Sal a dit : « Tu ne sais pas de quoi tu parles – comme d'habitude. »

La conversation partait en vrille, et je ne voyais pas ce que je pouvais faire pour arrêter ça. « Je ne sais pas ce que tu as dans la tête. Rien de ce que tu dis n'a de sens. Sal, je n'ai rien fait de mal, et tu le sais !

— Et pourquoi est-ce que je me retrouve dans cette situation, d'après toi ? »

J'ai soudain eu l'impression de marcher sur une espèce de piège, mais je ne voyais pas très bien lequel. « Euh... eh bien... voyons... laisse-moi réfléchir. Je suppose qu'il s'agit d'un truc du genre : tu as rencontré un garçon, vous vous êtes un peu

embrassés, il t'a pelotée, tu t'es dit que tu ne voulais pas être la dernière fille vierge sur terre, et qu'attendre le grand amour était peut-être une perte de temps absolue après tout, et ensuite, tu l'as laissé te sauter. Ça a dû durer deux minutes, et tu es certainement rentrée chez toi en pleurant à chaudes larmes durant tout le trajet. » À peine les mots étaient-ils sortis de ma bouche que je me suis rendu compte de mon erreur.

Sal donnait l'impression d'avoir reçu une gifle en plein visage. J'ai essayé de me rétracter.

« Merde, Sal, je suis désolée. Je ne pensais pas ce que j'ai dit. J'ai juste… eh bien, tu sais comment je suis quelquefois – je parle sans réfléchir. Je ne sais plus ce que je dis. » J'ai tendu la main pour lui toucher le bras, mais elle l'a regardée comme s'il s'agissait d'une espèce d'insecte mutant.

« Ne me touche pas », m'a-t-elle ordonné d'une voix caverneuse. « Tu te souviens, ce vendredi soir où nous sommes sorties, un peu avant Pâques ? Tu as dragué, genre, trois ou quatre mecs dans cette boîte, et tu m'as laissée seule dans un coin toute la soirée.

— Ouais, je me souviens. J'ai dit que j'étais désolée. Mais je ne vois pas très bien ce que ça a à voir avec le reste, ai-je commenté d'un air boudeur.

— Tu avais la tête à l'envers quand on est rentrées chez moi. Comme d'habitude. Enfin bref, tu te souviens de ce que tu m'as dit dans la cuisine ? »

J'ai fait défiler mes souvenirs jusqu'à la fameuse nuit en question, mais en vain. J'ai secoué la tête.

Sal a imité mon geste en grommelant. « Typique », a-t-elle murmuré tout bas. « Tu avais dit que si je ne perdais pas vite ma virginité, soit tu me ferais rentrer au couvent soit tu choisirais toi-même un garçon pour moi. »

Aïe. Ça ressemblait effectivement à des paroles que j'aurais pu prononcer.

Sal a poursuivi : « Tu as dit que de faire une fixation sur Chris était une perte de temps, que je me berçais d'illusions si je pensais que quelque chose arriverait un jour de ce côté-là, et que j'étais "mille fois trop difficile". Ça te rappelle quelque chose ?

— Est-ce que c'est vraiment ça que tu me reproches ? Que je puisse dire un truc complètement con parce que je suis bourrée, et que toi tu fasses ce que j'ai dit, c'est-à-dire sortir et baiser avec un mec, parce que je t'ai dit de le faire ? Maintenant, explique-moi comment un truc aussi barge est possible…

— Tu n'as vraiment aucune idée du genre de salope que tu peux être parfois, n'est-ce pas ?

— Oh je t'en prie, *je plaisantais*, Sal. J'étais complètement bourrée. C'est ridicule… » Je me suis éloignée d'elle.

« Il n'y a pas eu que cette nuit-là, Grace – tu n'arrêtais pas de me lancer des piques sur le sujet. Tout le temps. Tu ne t'en souviens peut-être pas,

mais moi, si ! Si ta meilleure amie te répète la même chose sans arrêt, tu finis par le croire. Je n'aurais couché avec personne si je ne l'avais pas fait pour toi – et je n'étais pas prête ! C'est peut-être difficile pour toi de le comprendre, Miss "Oh, ça ne fait que deux minutes que je te connais, mais oui, bien sûr que je vais coucher avec toi ! Ça me donnera l'impression de me sentir mieux et que je suis quelqu'un qui vaut la peine d'être connu, et pas seulement ce monstre qui se mutile dans une espèce de tentative pathétique pour s'attirer la sympathie des gens"... »

À ces mots, j'ai frappé Sal en plein visage, et fort.

Sal était sonnée, mais pas autant que moi. Je n'avais jamais frappé qui que ce soit de toute ma vie. Je suis partie, la laissant debout là, à me regarder bouche bée.

Je me sentais glacée. Comment une chose pareille avait-elle pu se produire ? Notre amitié venait de se terminer – c'était certain. Il n'y aurait pas de retour en arrière possible après ça. Et dire que tout ce temps, j'avais cru que Sal s'intéressait à moi... et ensuite l'entendre vomir un tel flot de méchancetés ?

Je me suis mise à courir. Le plus vite possible. Loin de Sal. Loin de tout.

Mais peu importait la vitesse à laquelle je courais, je n'aurais jamais pu rattraper mes larmes.

Jour 15

J'ai encore fait des rêves. Certains ont paru durer pour toujours, et d'autres ont été très brefs. Il n'y en a qu'un dont je me souvienne de façon claire, cependant ; les autres disparaissent chaque fois que j'essaie de me concentrer sur eux. Ils me reviendront plus tard, peut-être. Je ne suis pas de ces personnes qui pensent que les rêves signifient forcément quelque chose, mais j'ai l'esprit plutôt ouvert sur le sujet.

La nuit dernière, j'ai rêvé que je faisais l'amour avec Nat. Tout s'est passé à la perfection. Son odeur, la façon dont il a touché ma peau, les mouvements des muscles de son dos vigoureux et ferme sous mes mains… Nous n'étions ni dans son lit ni dans le mien – mais dans celui de Sal. C'était très bon de faire l'amour avec lui, peut-être même encore meilleur que dans la vraie vie.

Et alors, le bon vieux truc de transformation dans le rêve a de nouveau eu lieu, puis Ethan s'est tout à coup retrouvé sur moi. Sauf que c'était encore Nat. Ou une sorte d'hybride Nat/Ethan, plutôt ; absolument sublime.

Ensuite, je me suis allongée en reposant ma tête sur son torse. Il n'était plus qu'Ethan, désormais. Sa poitrine était tellement pâle.

Je suis restée étendue là durant ce qui m'a semblé des heures. Jusqu'à ce que je me rende compte que je n'entendais pas son cœur. Sa poitrine ne se soulevait pas de haut en bas comme elle l'aurait dû – il ne respirait pas. Je me suis redressée d'un coup pour observer son visage. Il m'a juste adressé un sourire paisible et m'a dit : « Que se passe-t-il, Grace ? » J'ai répondu que je n'entendais pas son cœur et que j'avais cru qu'il était mort. Il a souri de nouveau et secoué la tête comme si je réagissais de façon exagérée. « Peut-être que tu n'écoutes pas comme il faut ? Si tu écoutes mieux, tu entendras l'océan. » J'ai appuyé mon oreille contre sa poitrine et entendu un *vrai* battement de cœur, indistinct, mais bien présent. Et en effet, l'océan – le courant montant et descendant, montant et descendant. J'ai souri.

Et ensuite, je me suis réveillée – à moitié excitée, à moitié étonnée. Ce que les rêves peuvent être fatigants !

Quelque chose a changé en moi, enfin je crois. Je ne sais pas depuis quand exactement, mais quelque chose a vraiment changé : je ne me demande plus ce que je fais là. Je suis là, c'est tout. C'est comme ça. Je ne sais pas ce qu'il sortira de tout ça, mais ça n'a peut-être aucune importance.

J'aimerais pourtant en savoir plus sur Ethan. Que fait-il de ses journées ? Où dort-il ? Est-ce qu'il sort quelquefois ? Est-il heureux ?

Je vais essayer de parler avec lui. Gentiment. Sans mauvaise humeur, sans larmes.

Je commence aujourd'hui.

Après le déjeuner, Ethan m'a apporté des pantalons gris et deux vestes blanches. Et aussi des sous-vêtements. Tous parfaitement à ma taille. Lorsqu'il m'a tendu la pile de linge pliée avec soin, je lui ai lancé un regard interrogateur.

Il a rougi. « Pour tes exercices. Je me disais que tu… » Je l'ai remercié, tout en remarquant deux survêtements au sommet de la pile. Il avait visiblement pensé à tout. Je me demande bien comment il sait que j'ai commencé à m'entraîner. Comment il a compris que ce ne serait pas exceptionnel.

Ça m'a fait du bien de ne plus porter de pyjamas pour un moment. J'ai eu la sensation de me retrouver. C'était bon de faire de l'exercice – d'être occupée par autre chose que par des souvenirs. J'ai même tenté de faire des pompes, jusqu'à ce que je

me rende compte que c'était un poil trop ambitieux après deux semaines sans bouger ou presque. Il faudrait que j'essaie d'en faire un peu plus chaque jour, si je veux rester en bonne santé.

Ethan est revenu plus tard cet après-midi-là. J'étais allongée par terre, mon cœur battant à tout rompre. J'avais couru sur place pendant dix minutes, ce qui ne m'aurait pas fait dépenser la moindre goutte de sueur, en temps normal. Je me sentais claquée. J'ai entendu la porte s'ouvrir dans mon dos, puis Ethan s'est penché au-dessus de moi, son visage à l'envers.

« Salut, ai-je coassé.

— Bonjour, a-t-il répondu. Comment te sens-tu ?

— Complètement naze. » Je l'ai entendu venir s'asseoir au bord du lit, mais je ne l'ai pas regardé. Je n'ai pas bougé de là où je me trouvais, c'est-à-dire par terre, un bras posé en travers de mon front. Une opportunité se présentait à moi. « Est-ce qu'Ethan est ton vrai prénom ?

— Tu penses que je te mens, Grace ?

— Je n'en sais rien. Peut-être. C'est un de mes prénoms préférés, tu sais.

— Vraiment ? Ça me fait plaisir. » Il a souri.

« Tu as un nom de famille ?

— Est-ce que tout le monde n'en a pas un ?

— Tu es vraiment déroutant....

— Est-ce que ce n'est pas le cas de tout le monde ? »

Cette dernière phrase m'a fait rire. « OK ! Alors, dis-moi, tu fais quoi de tes journées ? Tu ne peux pas passer ton temps à cuisiner et à laver le linge. Plutôt ennuyeux comme programme. Est-ce que c'est toi qui prépares mes repas ? » J'étais bien déterminée à lui tirer les vers du nez.

Il s'est figé. « Ce n'est pas très important. »

J'ai soupiré. On ne pouvait pas dire que mon plan fonctionnait à merveille. « Tu as l'air fatigué. » C'était le cas. Il avait des cernes noirs sous les yeux, et la peau cireuse.

« Tu ne devrais pas t'inquiéter pour moi, Grace. Comment ça se passe ? » Il a désigné le bureau d'un geste.

Je me suis soulevée sur un coude, consciente qu'Ethan aurait une vue encore plus plongeante sur mes seins. « Je ne sais pas. Difficile. C'est douloureux... de penser. »

Ethan m'a fixée durant quelques secondes. « La douleur n'est pas forcément mauvaise. » Il s'est levé et s'est étiré en réprimant un bâillement. « Je te laisse réfléchir à ça. Il commence à se faire tard. » Il a refermé la porte derrière lui et je me suis retrouvée seule à me demander ce qu'il avait voulu dire.

Il ne se fait pas tard.

N'est-ce pas ?

Après ma dispute avec Sal, j'ai fait le trajet jusqu'à la maison en courant. Cinq kilomètres dans une espèce de brouillard. Mes larmes avaient eu bien le temps de sécher lorsque je me suis retrouvée devant la porte d'entrée. J'ai eu du mal à dormir, cette nuit-là. Je n'arrêtais pas de me repasser la conversation dans ma tête encore et encore – en essayant d'y trouver du sens. En vain.

Le jour suivant a été pire. Sachant ce que Sal allait affronter toute seule. Je regardais l'heure sur mon portable toutes les deux minutes. Une heure avant le rendez-vous, n'y tenant plus, j'ai composé son numéro. Pour tomber direct sur sa messagerie. « Sal, c'est moi. Je… je ne sais pas vraiment quoi te dire. J'espère que ça va bien se passer aujourd'hui. À propos d'hier soir… je crois que nous devrions en parler. Appelle-moi. »

Je n'ai pas eu la moindre nouvelle de Sal – ni ce jour-là, ni le suivant. Je savais qu'elle allait se faire avorter. La question ne se posait pas à ce niveau-là. Je n'aimais pas qu'elle doive traverser ce moment toute seule, mais je lui en voulais pour ce qu'elle avait dit.

Je n'arrivais pas à dépasser le fait que Sal ait nourri ces sentiments à mon égard depuis si longtemps. Je lui avais balancé des choses stupides, j'en convenais. Mais oser affirmer qu'elle était enceinte à cause de moi ? Là, elle avait été trop loin. Il s'agissait de Sal – la personne la plus sensible, intelli-

gente et solide de toutes celles que je connaissais. Ça n'avait aucun sens. Toujours était-il que je me sentais complètement nulle à cause de ce que j'avais dit – dans le parc *et* lors de cette fameuse nuit après notre sortie en boîte. Conne au plus haut point, mais Sal savait comment j'étais. Je pensais qu'elle faisait la part des choses entre les moments où il fallait me prendre au sérieux et ceux où il valait mieux ne pas m'écouter. Tout se passait bien entre nous, avant notre visite chez le médecin, non ?

Les jours se sont enchaînés – un tourbillon de larmes, de colère et de confusion. Je me suis coupée. Malgré ce que Sal avait dit.

J'ai tailladé un de mes bras un peu trop profondément. Le sang s'est mis à couler si vite que j'ai cru qu'il ne s'arrêterait jamais. J'ai voulu le goûter. Je l'ai trouvé chaud sur ma langue.

Maman s'est rendu compte que quelque chose n'allait pas. Elle a même tenté de me parler. Je l'ai ignorée. Pourtant, je me sentais seule – j'avais désespérément besoin de discuter avec quelqu'un. Mais pas assez pour parler avec elle.

Pendant une minute, j'ai envisagé d'appeler Sophie. Je lui en voulais un peu. Je trouvais qu'elle aurait pu prendre de mes nouvelles, voir comment j'allais. Après tout, pour ce qu'elle en savait, je pouvais très bien être enceinte. J'avais conscience que je me comportais comme une idiote parce que a) j'avais laissé tomber cette fille comme une vieille

chaussette et que je ne méritais pas qu'elle s'intéresse à moi, et b) parce que je lui avais menti à propos du test de grossesse. Mon indignation n'était vraiment pas légitime.

Je n'ai appelé personne, et personne ne m'a appelée. J'étouffais de solitude. Ma douleur était presque physique. J'avais envie de me déchirer en mille morceaux. J'aurais voulu sortir de ma peau.

Et puis une nuit, tout a changé. J'avais passé la soirée dans ma chambre à boire, à m'efforcer d'oublier. À écouter de la musique déprimante. À faire mon adolescente. Ça m'a même frappée sur le moment : j'étais un vrai cliché, et pas le meilleur.

J'ai alors décidé de me bouger un peu. J'ai enfilé mon legging et un vieux T-shirt, mes fidèles baskets, puis je suis sortie de la maison comme une tornade. Courir quand on est soûle : je le recommande chaudement. J'ai traversé les rues à toute allure. Bon d'accord, j'ai trébuché une fois ou deux, mais l'alcool m'aidait quand même plus qu'il n'était un obstacle. Il ne m'a pas fallu longtemps pour ressentir la montée d'adrénaline que j'éprouve toujours lorsque je cours. J'aurais pu le faire sans jamais m'arrêter. Ça ne m'a pas gênée qu'il se mette à pleuvoir. J'ai même martelé le sol sous mes pieds encore plus fort.

Je n'avais pas pensé aller chez Sal, au départ. Pas de façon consciente, en tout cas. Mais je me suis finalement retrouvée là-bas. Je me suis appuyée

contre un réverbère et j'ai contemplé la fenêtre de sa chambre comme une espèce de détraquée en plein délire. Je suis restée plantée là, à essayer de reprendre mon souffle tout en me demandant quoi faire. Je ne me sentais plus du tout ivre, pour le coup, ça, je le savais. Il n'était pas si tard ; il y avait de la lumière dans la chambre de Sal et les rideaux étaient tirés. J'ai dû me retenir pour ne pas foncer vers la porte d'entrée et sonner. J'étais tiraillée. Une part de moi souhaitait retrouver Sal, la serrer le plus fort possible et prier pour que tout redevienne comme avant. Et l'autre part rêvait de la choper, la secouer, crier, hurler : « Comment as-tu pu me dire une chose pareille ?! » Je voulais faire les deux, et rien à la fois. Pour finir, j'ai tourné les talons.

Je me suis éloignée de la maison de Sal et j'ai regagné la rue d'un pas traînant. L'idée de refaire le trajet jusque chez moi en courant m'a paru bien moins attirante, tout à coup. Je me sentais malade, et… triste, tout simplement. Je me suis dirigée vers l'arrêt de bus le plus proche sans y réfléchir à deux fois. Il y avait un garçon assis dans la pénombre de l'abribus. Le néon devait être cassé. Je me suis installée à l'autre bout du banc ; je n'avais plus assez d'énergie pour tenir debout. J'ai appuyé ma tête contre la vitre, fermé les yeux, et inspiré – profondément, pour me vider l'esprit. Il s'était remis à pleuvoir. J'entendais les gouttes frapper contre le toit

de l'abri, et le bruit humide des pneus sur le bitume détrempé.

Je savais que le garçon me dévisageait. On le sent, ce genre de choses, n'est-ce pas ? J'ai ouvert les yeux en soupirant et je me suis tournée vers lui. Il a aussitôt regardé ailleurs – par timidité. Puis moi de nouveau, pour vérifier si je l'observais toujours. Ce qui était le cas. Du coup, il a de nouveau tourné la tête. Puis encore vers moi ! Je lui ai alors servi un de ces haussements de sourcils dont j'ai le secret.

Il a marmonné : « Désolé. Je… Désolé. » Je n'ai rien dit. Je me suis contentée de le détailler. Il était plutôt sexy : un peu débraillé, mal rasé, avec des cheveux blonds ultracourts. Un beau visage large avec un joli nez droit. Je n'arrivais pas à distinguer la couleur de ses yeux. Il avait ce look, T-shirt à manches courtes sur un autre à manches longues – ce qui lui allait très bien. Malgré l'obscurité, j'ai réussi à apercevoir une paire de baskets d'un blanc lumineux au bas de son jean. Je ne le détaillais pas de la tête aux pieds, vous comprenez. J'avais chopé cette information en un millième de seconde (ou deux, peut-être).

« Est-ce que je peux t'aider ? » ai-je lancé sans la moindre méchanceté.

Il a paru gêné. « Euh, non. Désolé. » Puis il a détourné le regard – et voilà, c'était reparti ! Encore un du genre timide. Très bien. J'ai fermé les yeux sans me soucier de savoir s'il en profitait

pour m'observer ou pas. Je n'étais pas d'humeur à jouer à ça.

J'ai entrouvert les paupières au moment où j'ai entendu le bus arriver. Je m'approchais du véhicule aux phares éblouissants et au conducteur à la mine renfrognée lorsque je me suis rendu compte que je n'avais pas mon porte-monnaie. *Quelle conne !*

« Je… Je crois que j'ai laissé mon porte-monnaie à la maison. »

Le chauffeur m'a regardée avec un certain scepticisme. Au point de me faire le coup du sourcil haussé. À moi !

J'étais indignée. « Je vous jure, c'est la vérité ! S'il vous plaît. Il faut absolument que je rentre chez moi. J'ai froid, je suis trempée. Allez, s'il vous plaît… »

Le conducteur s'est contenté de secouer la tête sans m'adresser la moindre réponse.

Soudain, une main a tapoté mon épaule, puis le garçon de l'arrêt de bus est passé devant moi pour aller se planter en face du chauffeur. « Deux allers simples, s'il vous plaît. » Ensuite, j'ai entendu le cliquetis de la monnaie qui tombait dans la machine-à-collecter-l'argent-et-à-délivrer-les-tickets. Puis, sans me jeter le moindre coup d'œil par-dessus son épaule, il a foncé tout droit et a monté les marches.

Le chauffeur a souri d'un air satisfait. « On peut dire qu'y en a qui ont d'la chance. »

Je suis passée devant lui sans un mot.

Je me sentais tellement soulagée. Mes jambes pesaient une tonne. Boire avant de courir n'était peut-être pas l'idée du siècle, en fin de compte. J'ai gravi les marches. Le bus était à moitié plein, mais de cette façon qui m'énerve – une seule personne par double place. J'ai repéré le garçon de l'arrêt vers le fond. Normalement, j'aime m'asseoir devant. Lorsque mon père m'emmenait au parc, j'avais l'habitude de grimper dans le bus le plus vite possible en priant que le siège de devant soit libre. J'adorais faire semblant de conduire.

Je me suis glissée sur la place à côté de lui en le remerciant. Il a levé les yeux et m'a souri, ce qui m'a permis de croiser son regard. Il avait les iris bleus, les cils les plus longs que j'avais jamais vus chez un garçon, le teint pâle, et l'air aussi fatigué que moi. Je me suis soudain dit que je devais vraiment avoir une drôle de tête. J'ai repoussé une mèche de cheveux derrière mes oreilles et jeté un discret coup d'œil à mon reflet dans la vitre. En vain – mon voisin se trouvait en plein dans mon champ de vision. Je ne portais pas de maquillage, et mes vêtements de jogging empestaient la sueur : je ne voyais pas très bien comment je pouvais l'intéresser. Je n'étais pas intéressée moi non plus, de toute manière. *Qui est-ce que j'essaie de tromper ? Je suis TOUJOURS intéressée.* Ça avait vraiment été une journée de merde. Dire que j'étais installée près d'un

garçon plutôt pas mal et que je ressemblais à une pouilleuse.

« C'est vraiment gentil de ta part, d'avoir payé mon ticket.

— Aucun souci. Je ne pouvais quand même pas te laisser en plan comme ça, si ? » Il a souri de nouveau. Un joli sourire, et de belles dents (très important). « Ce n'était franchement pas le meilleur moment pour sortir courir », a-t-il commenté. Les gouttes de pluie coulaient le long de la vitre à côté de lui.

« Ouais, je n'aurais pas pu choisir un pire moment que celui-là. J'y ai été un peu fort, je crois. Il faudra que j'y aille mollo, la prochaine fois. » À ces mots, j'ai haussé les épaules.

« Ou que tu penses à prendre un ticket de bus avec toi… » Nous nous sommes souri. *Hmm, j'aime bien.*

« Au fait, je m'appelle Grace.

— Et moi Nat. Enchanté.

— Moi aussi, enchantée. Alors, est-ce que c'est dans tes habitudes, de sauver des demoiselles en détresse, Nat ? »

Un petit rictus a effleuré ses lèvres sans que cette gaieté gagne ses yeux. « J'en sais rien, mais je me le souhaite, en tout cas. »

J'ai attendu qu'il en dise plus, mais il a simplement secoué la tête et ajouté : « Laisse tomber. » Ce que j'ai fait.

Du coup, nous nous sommes mis à parler. Disons plutôt que j'ai posé beaucoup de questions, et qu'il

y a répondu de façon amicale et polie. Il m'en a également posé, mais j'ai senti qu'il n'était pas *vraiment* intéressé. Enfin, je veux dire, il l'était, d'une certaine manière, mais je ne percevais pas les signes habituels. Quelque chose m'échappait, et mon radar hurlait ALERTE PETITE AMIE ! ALERTE PETITE AMIE ! Du coup, j'ai posé LA question.

Nat a secoué la tête en répondant non. Je l'ai cru, mais il y avait eu un truc un peu bizarre dans la façon dont il l'avait marmonné. Comme je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus, j'ai décidé de laisser tomber.

• Ce que j'ai appris sur Nat pendant le trajet en bus :

1. Il avait dix-neuf ans.
2. Il venait juste de terminer sa première année à l'université et était rentré pour l'été.
3. Il était étudiant en médecine. (Beau et intelligent – cool !)
4. Il avait acheté ses baskets le jour même et leur aspect blanc et neuf le gênait beaucoup.
5. Il travaillait à temps partiel dans un bar pourri en ville.
6. Il avait passé trois mois dans une mission caritative au Népal au cours de l'été précédent. Du genre bienveillant, généreux.
7. Il était charmant.

Il a également admis – mais vraiment à contrecœur – qu'il n'avait toujours pas son permis de conduire. D'où la nécessité pour lui de prendre le bus à chacun de ses déplacements. Ce qui le mettait à l'évidence mal à l'aise ; et il était si mignon quand il était gêné. Ses cils lui donnaient un air faussement timide et doux.

Pour la première fois depuis des siècles, je m'amusais. Ça me semblait parfaitement normal – de discuter avec un garçon, d'essayer de savoir si je lui plaisais ou non. De chercher-à-deviner-comment-il-me-trouvait-grâce-à-son-langage-corporel (plus difficile qu'il n'y paraît sur un siège de bus plutôt étroit). Pour être honnête, je me sentais tellement seule que j'aurais saisi l'occasion de parler *avec n'importe qui*, ce soir-là. Mais heureusement pour moi, j'étais tombée sur Nat. Le délicieux, l'innocent, le trop-beau-pour-être-vrai Nat.

Mon arrêt s'est présenté bien plus tôt que je ne l'aurais voulu. Un instant, j'ai même envisagé de rester dans le bus avec lui, mais j'étais crevée. Il vaut toujours mieux sortir le grand jeu, dans ce genre de situation. Enfin, à partir du moment où le garçon semble décidé à vous courir après, bien entendu.

« Écoute, je descends au prochain arrêt. Je te remercie encore d'être venu à ma rescousse. D'ailleurs, j'aimerais bien rembourser ma dette. » J'ai laissé mes paroles en suspens un moment avant

d'insister : « Je pourrais peut-être t'offrir un verre pour te remercier ? » *S'il te plaît s'il te plaît s'il te plaît, dis oui.*

Nat m'a fixée durant deux secondes. Je crois qu'il était un peu sur le cul, le pauvre chéri. Et, juste au moment où je pensais qu'il allait dire : « Merci, mais sans façon », il a déclaré : « Ça serait sympa » ! J'ai eu l'impression qu'il avait eu du mal à prononcer ces paroles, mais je n'avais pas l'intention de m'étendre là-dessus. Je lui ai donné mon numéro, vu que je n'avais pas mon portable sur moi (quelle connerie !). Il a promis d'appeler, et je l'ai cru. J'ai carrément failli sautiller de joie dans l'allée centrale. J'ai jeté un petit coup d'œil aux fauteuils du fond, mais Nat regardait par la fenêtre. *Oh, très bien… Mais j'imagine que Je-suis-inaccessible doit pouvoir se jouer à deux.*

J'ai dormi comme je ne l'avais pas fait depuis longtemps, cette nuit-là. Bien sûr, je n'avais pas oublié Sal – rien oublié du tout. Mais au moins, j'avais de quoi penser à autre chose, désormais. Chaque fois que Sal surgissait dans ma tête, je redirigeais mes pensées vers Nat. Et ça fonctionnait. Enfin, plus ou moins.

Jour 16

L'exercice physique me fait décidément du bien. J'y suis allée à fond, aujourd'hui. Je courais sur place en transpirant comme un porc quand Ethan est entré. Je suis restée debout les mains sur les hanches, à respirer fort et à attendre qu'il parle en premier. « Ne t'arrête pas pour moi », a-t-il dit. Du coup, je me suis accroupie et j'ai commencé à faire des abdos tout en observant Ethan s'asseoir à la table. Il n'a même pas pris la peine de jeter un coup d'œil au tas de papier posé là. Ses yeux n'ont jamais quitté les miens. J'ai fait trente abdos sans détourner le regard. Une fois de plus, ce n'était pas normal.

Pile au moment où j'ai senti que je ne pourrais pas le contempler plus longtemps, la tête d'Ethan s'est affaissée sur sa poitrine. Il s'était endormi. Il m'a fallu une minute ou deux pour m'en rendre

compte. Ethan *dormait vraiment.* Rien ne m'empêchait de franchir la porte désormais. Mon cœur battait la chamade. Mais peut-être qu'il faisait semblant ? – qu'il me testait pour voir comment je réagirais.

Je me suis assise par terre, luttant pour entendre le son de sa propre respiration par-dessus la mienne. Un ronflement ou deux m'auraient aidée. Et un peu de bave, également, juste histoire d'être sûre. Je me suis précipitée vers lui pour examiner son visage de plus près. Ses cheveux tombaient devant ses yeux, mais cela ne m'empêchait pas de voir qu'ils étaient fermés. Je tenais ma chance. Je pouvais piquer un sprint. Ou m'éloigner à pas de loup, plutôt. Ce cauchemar pourrait être terminé d'ici quelques minutes, à supposer que le bâtiment n'ait pas été une espèce de labyrinthe.

Alors qu'est-ce qui m'arrêtait ? J'aurais bien voulu le savoir. Au lieu de me sauver, je me suis rassise par terre en repliant les jambes sous moi. Et là, je ne comprends pas ce qui m'a pris, mais j'ai posé ma tête sur la hanche d'Ethan. J'étais folle, à l'évidence, mais mon geste me paraissait… normal. Ethan a gémi doucement et a tourné la cuisse. J'ai retenu ma respiration, certaine qu'il se réveillerait. Mais non.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée dans cette posture – vingt minutes, peut-être ? Je n'arrivais pas à croire qu'il avait pu s'endormir. C'était bizarre. Je veux dire, je me suis assoupie dans le bus de nuit une fois ou deux, mais quel

genre de kidnappeur à la con s'endort en vous laissant la possibilité de vous échapper ? Et quel style de paumée demeure assise là comme une espèce de toutou-à-sa-mémère par peur de s'enfuir ?

J'ai retrouvé mes esprits. Sans faire de bruit, je me suis levée et j'ai reculé vers la porte en gardant Ethan à l'œil à chaque pas. Une fois sur le seuil, j'ai pris une minute pour me préparer. J'ai tendu la main vers la poignée et j'étais en train de la tourner quand, soudain, la panique s'est emparée de moi. Mon cœur s'est mis à battre à tout rompre. J'ai eu chaud, puis froid, et l'impression d'être toute fébrile et bizarre. Je n'arrivais pas à retenir suffisamment d'air dans mes poumons. Comme s'il n'y en avait pas eu assez dans la pièce. J'avais la sensation de mourir.

J'ai senti un haut-le-cœur monter en moi. J'ai couru vers la salle de bains et vomi dans les toilettes en toussant, crachotant et en m'étranglant à moitié. Ensuite, je me suis allongée sur le sol froid et j'ai pleuré. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je ne savais plus du tout où j'en étais – pourquoi est-ce que je n'avais pas été capable de partir, puisque je ne voulais pas être là ?...

... n'est-ce pas ?

Pour finir, je me suis traînée hors de la salle de bains et j'ai rejoint mon lit. Je me suis glissée sous la couette d'où j'ai observé Ethan en essayant de ne pas penser au goût amer au fond de ma gorge.

Au bout d'un moment, Ethan a commencé à bouger. Il a levé la tête, porté les mains à son visage, et s'est frotté les yeux. Ensuite, il s'est tourné vers moi en clignant des paupières.

« Tu es encore là », a-t-il murmuré. J'aurais été incapable de dire s'il était content ou déçu. Peut-être les deux.

« Et où est-ce que tu voudrais que je sois ? »

Il a désigné la porte d'un signe de tête.

« Qu'est-ce qu'il y a dehors ? lui ai-je demandé.

— Tout. »

Ouah ! Ce numéro de l'Homme Mystère commence vraiment à me taper sur les nerfs.

« Grace, pourquoi es-tu encore là ? De quoi as-tu peur ? »

J'ai réfléchi pendant un moment. « De tout. »

C'était la vérité.

Ethan est resté assis encore un moment sans rien ajouter. J'ai senti mes paupières devenir de plus en plus lourdes, jusqu'à ce que je ne puisse plus résister. Je me suis endormie. Je ne me souviens d'aucun rêve en particulier, seulement de quelques images aléatoires sans lien entre elles : l'enterrement de papa sous la pluie ; Sal installée sur un banc dans un parc en train de tenir une silhouette floue par la main. Et Devon, avec la tête de quelqu'un qui n'aurait pas fermé l'œil depuis une semaine – triste et soucieux, affalé sur une chaise visiblement inconfortable.

Nat m'a appelée deux jours après notre rencontre. Je m'en étais vraiment voulu de ne pas avoir pris son numéro. J'avais même commencé à douter qu'il me contacte un jour. Peut-être m'étais-je montrée un peu lourde ? Ou pas assez ? J'avais passé le plus clair de mon temps à fixer le téléphone en priant qu'il sonne. À imaginer Nat se mordre les joues avant de trouver mon numéro dans son répertoire. J'avais désespérément besoin d'un peu de distraction au sein de cette vie de merde – toutes celles qui me tomberaient sous la main. Et j'avais vraiment envie de choper Nat. Lorsqu'il a fini par téléphoner, je n'ai pas réussi à garder mon calme aussi bien que je l'aurais voulu. Nous avons parlé un moment, moi à raconter de telles conneries que j'ai dû me retenir de me frapper la tête avec le téléphone. Mais pour finir, je suis quand même arrivée à le décider à venir boire un verre avec moi ce soir-là.

J'ai vraiment cru que je n'avais pas la moindre chance, cette première nuit. Nat s'est montré amical, mignon et drôle, mais comme un frère. Je ne cherchais pas de frère ni d'ami. Je le voulais, lui. Pour une raison ou une autre, et en quelques jours seulement, c'était comme s'il était passé de « plutôt sexy » à « Mister Beau Gosse », le mec le plus canon de l'histoire du monde – POUR TOUJOURS dans ma tête.

À un certain moment au cours de la soirée, Nat a même été jusqu'à me dire qu'il connaissait un

copain qui serait parfait pour moi. Et moi qui avais trouvé que je n'aurais pas pu être plus claire concernant mes sentiments. Eh bien, apparemment, il aurait fallu lui sauter dessus au beau milieu du café. Ce que les autres clients n'auraient pas beaucoup apprécié. Lorsque j'y repense, je ne sais pas si je lui aurais couru après avec autant de détermination à une autre période de ma vie. Enfin, je veux dire, j'aurais à coup sûr été intéressée, mais j'aurais sans doute tout fait pour garder un semblant de dignité. Aucun garçon ne mérite qu'on s'humilie pour lui.

Nous nous sommes dit au revoir à l'arrêt de bus. Il était décidément mon mec-de-l'arrêt-de-bus. On s'est serrés dans les bras l'un de l'autre, et j'étais sur le point de tourner les talons pour partir quand j'ai pensé : *Oh et puis merde !*, avant de prendre le taureau par les cornes/le garçon par les couilles.

« Écoute, Nat, j'ai passé la soirée à te lancer des perches, et je ne sais pas si tu ne les as pas saisies parce que tu n'as pas compris ou parce que tu n'es pas intéressé – ce que je pourrais digérer, d'ailleurs –, mais sache que tu me plais, et que j'aimerais bien te revoir. Et pas seulement en tant qu'amie. » *Voilà. C'est dit. Argh !*

Il a réagi bizarrement. « Toi aussi, tu me plais, Grace. Mais il y a quelqu'un… »

Je me suis aussitôt repliée sur moi-même. « OK. Je comprends. J'aurais préféré le savoir avant, vu que

j'avais posé la question. Mais ce n'est pas grave. Je… on se croisera bien à un moment ou à un autre. » Et soudain, les larmes me sont montées aux yeux – ridicule ! Je venais juste de rencontrer ce garçon. Ce n'était pas comme s'il avait compté pour moi. Je crois que c'était surtout *l'idée de lui* qui m'attirait. J'avais désespérément besoin que quelqu'un prenne soin de moi, me dise que tout finirait par bien se passer, m'enlace, me touche, et m'aide à me sentir mieux.

Je me suis tournée, gênée. Nat m'a attrapé l'épaule comme si j'étais sur le point de m'enfuir.

« Hé, a-t-il murmuré. Hé, allez. Je n'ai pas de petite amie, si c'est ce que tu crois. Il y a juste eu quelqu'un avec qui… avec qui j'ai cru… je ne sais pas… Disons que je l'aimais bien et que j'ai cru qu'il se passerait quelque chose entre nous. Mais ça ne s'est pas produit. J'essaie de l'oublier, et je ne veux pas me servir de toi pour ça. Je pense que tu mérites mieux, sincèrement. » Je pouvais sentir son souffle contre ma nuque. Il a dégagé une telle honnêteté, à ce moment-là, et je l'ai trouvé si attirant. Je me suis tournée vers lui. Son visage était quasi collé au mien. Il sentait super bon.

« Pourquoi est-ce que tu ne me laisserais pas en juger par moi-même ? » ai-je alors murmuré. Puis je l'ai embrassé, juste un peu. Il m'a embrassée en retour. Délicieux, ce baiser…

Et voilà comment a commencé la seule relation qui ait jamais compté dans ma vie.

Jour 17

Argh… J'ai encore fait un de ces fichus rêves. Et celui-ci a été franchement sanglant. Nat et moi étions au parc, dans le repaire en haut du mur d'escalade. Pour une raison dont nous ne pouvions pas parler – c'était défendu. Nous ne faisions que nous regarder l'un l'autre. Nat ne portait pas de chemise. Il avait des cicatrices qui s'entrecroisaient un peu partout le long des bras. Ça m'a surprise de ne pas les avoir vues auparavant. J'aurais voulu l'interroger à leur propos, mais je n'ai pas pu.

Alors que je les observais, les cicatrices sont devenues blanches, ensuite rouges, puis du sang a commencé à couler le long de ses bras et à mouiller son jean pour finalement éclabousser le sol. J'ai essayé de tendre la main pour toucher Nat, mais je n'ai pas pu bouger. J'ai tenté de crier sans qu'aucun

son ne sorte de ma bouche. Nat s'est mis à rire, puis son rire s'est transformé en crise de larmes et Ethan est apparu à sa place. Il sanglotait et me regardait avec des yeux implorants. Je sentais qu'il voulait me dire quelque chose, mais je n'ai pas réussi à comprendre quoi.

Je me suis réveillée en sueur et tremblante, tout empêtrée dans la couette. J'ai sauté sous la douche et je suis restée sous le jet d'eau brûlant en priant de toutes mes forces que les gouttes qui martelaient ma peau effacent les images dans ma tête. Ensuite, j'ai frotté la buée sur le miroir et je me suis regardée. J'ai fait courir mes doigts à l'intérieur de mon bras gauche, et la fille dans la glace a fait exactement la même chose. Ma peau était toute fripée alors qu'elle aurait dû être lisse. Ce qu'elle ne serait plus jamais.

Je me suis sentie nerveuse, lorsque je me suis déshabillée devant Nat pour la première fois. Je n'en avais jamais eu grand-chose à faire, jusque-là. Les garçons étaient généralement trop soûls pour remarquer quoi que ce soit, et quand ça leur arrivait, je trouvais toujours le moyen de les distraire (ce qui n'était jamais très difficile). Mais là, c'était différent. Je ne voulais pas que Nat pense que j'étais cinglée. Ce que Sal m'avait dit avait réussi à s'implanter dans mon cerveau : j'étais une espèce de tarée qui se tailladait dans le seul but pathétique de s'attirer la sympathie des gens. Chacune de ses

paroles m'avait lacérée plus profondément qu'une lame ne le ferait jamais. Si Nat devait partager son point de vue, je ne savais pas ce que je ferais.

C'était peut-être la troisième ou la quatrième fois qu'on se voyait. Jusque-là, Nat s'était comporté en parfait gentleman. Mais je mourais d'envie d'aller plus loin. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un comme lui auparavant. Je commençais vraiment à partir en vrille – à me demander déjà s'il pouvait être LE BON. Ridicule. Mais il était attentionné, intelligent et bienveillant. Ça m'a rendue un peu triste que Sal ne soit pas là et de ne pas pouvoir lui parler de tout ça. C'était peut-être aussi bien – je l'aurais probablement ennuyée à mourir avec mes « Nat a dit ceci… » et « Nat a fait cela », et « Oh, il est TELLEMENT séduisant ». Bon, sans doute pas avec cette dernière phrase. Jamais je n'aurais osé employer le terme « séduisant », même si j'aurais tout à fait pu l'avoir en tête.

J'ai retrouvé Nat au bar où il travaillait le midi. Normalement, moi vivante, jamais on ne m'aurait vu traîner dans ce genre d'endroit, mais il faut savoir faire des compromis, dans la vie. Je me suis assise au comptoir et j'ai bavardé avec lui pendant qu'il bossait. Il se débrouillait vraiment très bien avec les clients, même avec une espèce de vieux taré qui parlait tout seul à l'autre bout du bar. Nat a une sorte de décontraction naturelle qui met aussitôt à l'aise tous ceux qui s'adressent à lui. Il est

capable de discuter avec n'importe qui sans le moindre problème. Non pas qu'il soit insolent – ce qui reviendrait à de la grossièreté, dans ce cas. Il sait simplement à qui il a affaire, et quoi dire pour que les gens se sentent bien. Sur le moment, j'ai vraiment vu un médecin en train d'annoncer le décès d'un proche à quelqu'un. (Puis rentrer à la maison et me le raconter. Comme je l'ai dit, je commençais à partir en vrille.)

De temps en temps, Nat croisait mon regard et m'adressait un magnifique sourire. Ce soir allait être le GRAND soir. Maman s'était absentée pour le week-end (encore), alors l'horizon était dégagé. J'avais rasé mes jambes, ce matin-là, passé mes sous-vêtements les plus sexy (noirs, bien sûr), et même changé les draps de mon lit (pour la deuxième fois de toute ma vie, je crois). Je me sentais nerveuse et excitée ; un changement plutôt agréable.

Nat a quitté le boulot à 18 heures, puis nous sommes allés chez moi. Nous avons débouché une bouteille de vin rouge et préparé le repas ensemble. J'ai coupé les tomates pendant que Nat s'occupait des oignons. Ce qui l'a fait pleurer un peu. J'ai ri et je l'ai embrassé sur le nez. Ce moment a eu quelque chose de routinier et d'agréable. Durant un bref instant, j'ai même pensé que le mariage devait ressembler à ça. *Ressaisis-toi.*

Il y avait des bougies sur la table. Le repas a été excellent, le vin délicieux et enivrant, et Nat… eh

bien, il était carrément sexy. Jamais je n'avais été attirée à ce point par quelqu'un. J'aimais l'écouter parler des choses qui l'intéressaient. Il devenait tellement passionné dans ces cas-là que ses yeux se mettaient à briller. Après le dîner, nous nous sommes installés sur le canapé. Je me sentais un peu bourrée – suffisamment pour l'interroger sur cette fille qui lui avait plu.

Nat a secoué la tête. « Je n'ai pas envie d'en parler, Grace. Je suis là avec toi en ce moment. »

J'aurais voulu en savoir plus, mais Nat a utilisé mon vieux truc pour détourner l'attention. Il m'a embrassée avec une sorte d'urgence nouvelle. J'ai vite arrêté de jouer les Miss Mystère et je me suis laissée vivre l'instant. Nat s'est bientôt retrouvé sur moi et je l'ai attiré plus près. Il a glissé une de ses jambes entre les miennes et j'ai commencé à me tortiller contre elle. Je pouvais sentir la chaleur de son corps à travers son jean. Il s'est mis à tirer sur mon T-shirt et il m'a fallu toute la force de ma volonté pour murmurer, ou disons plutôt souffler :

« Pas ici… en haut.

— OK, je te laisse prendre de l'avance », a-t-il déclaré en m'adressant un sourire malicieux.

J'ai grimpé les marches deux à deux tandis que Nat me courait après en me tapant sur les fesses, ce qui nous a fait rire comme des idiots. Il m'a rattrapée sur le seuil de ma chambre et m'a obligée à pivoter sur moi-même pour me tourner face à lui.

Ensuite, il m'a poussée contre l'encadrement de la porte et m'a embrassée de nouveau. J'ai commencé à lui retirer son T-shirt, qui s'est retrouvé coincé au niveau de sa tête. J'ai embrassé Nat à travers le coton blanc, puis j'ai découvert sa tête. Il avait les cheveux tout ébouriffés – plus beau que jamais. Plus beau que n'importe qui. Je me suis mise à effleurer sa poitrine. Poilue juste comme j'aime, ni celle d'un gamin ni celle d'un gorille (ouf !). Nous avons trébuché jusqu'au lit, puis je l'ai fait tomber dessus avant de m'asseoir à califourchon sur lui et d'embrasser son torse. Il s'est allongé de tout son long, puis j'ai retiré mon haut.

Le moment était arrivé.

Impossible de me cacher plus longtemps. Nat allait voir mes cicatrices.

Seule la lumière du couloir pénétrait dans la chambre par la porte ouverte, mais elle suffisait à m'éclairer. Bien évidemment, Nat étant un garçon, ses yeux (et ses mains) se sont aussitôt fixés sur mes seins. Mais lorsqu'il a commencé à faire courir ses doigts sur moi, il a soudain remarqué que quelque chose n'allait pas. Il s'est mis à suivre une cicatrice avec son pouce à l'intérieur de mon bras.

« Qu'est-ce que c'est ? a-t-il murmuré entre deux baisers.

— Rien », ai-je répondu avant de chercher ses lèvres du bout des miennes.

Mais Nat s'est dégagé et j'ai roulé sur le côté, me préparant déjà à affronter la suite.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? » Son intérêt semblait sincère.

Je me suis allongée sur le lit en soupirant, incapable de le regarder. Il s'est assis et m'a serré le bras.

« La vache…, a-t-il murmuré. On dirait… C'est toi qui as fait ça, n'est-ce pas ? »

J'ai acquiescé, mais en gardant les yeux tournés. Je sentais son regard détailler les coupures les plus récentes qui n'avaient pas encore guéri. *Sal a raison. Je suis une vraie détraquée.* Puis la honte est doucement montée en moi.

« Regarde-moi, Grace. » Je me suis exécutée – à contrecœur. « Est-ce que tu veux m'en parler ? »

J'ai secoué la tête pour dire non. Nat a opiné, puis il s'est penché en avant et m'a donné un baiser absolument divin. « Tu es magnifique », a-t-il murmuré. Et je l'ai cru. Puis il a commencé à m'embrasser partout et à jouer avec sa langue sur mes cicatrices, ce qui ne m'a ni donné la chair de poule ni paru bizarre. C'était comme s'il avait cherché à les embrasser du mieux possible.

Il n'avait pas de préservatif sur lui (le nul), mais n'a pas semblé surpris ou choqué que j'en planque dans le tiroir de ma table de nuit. Certains garçons sont vraiment drôles. Enfin, surtout crétins, dans la plupart des cas.

Du coup, nous avons pu coucher ensemble. Ça a été plutôt pas mal, mais pas hallucinant. Doux et tendre, et (est-ce que j'ose le dire ?) avec une émotion vraiment proche de l'amour. Une expérience complètement nouvelle me concernant. Après ça, nous nous sommes allongés l'un face à l'autre en entrelaçant nos jambes. J'ai blotti mon visage contre son cou tandis qu'il caressait mon dos.

« Et maintenant, est-ce qu'on peut en parler ? a demandé Nat au bout d'un moment.

— Mmm ?

— De ça ? » Ses doigts vagabonds avaient trouvé une cicatrice.

J'ai cherché à le distraire, mais ça ne prenait pas.

« Grace, parle-moi. »

J'ai soupiré. « Il n'y a rien à dire. C'est juste un truc que je fais de temps en temps. C'est plutôt gênant, et idiot. J'imagine que tu dois penser que je suis un monstre et… » Il m'a fait taire d'un baiser.

« Je ne pense pas que tu es un monstre. Je cherche simplement à comprendre. »

Je me suis rallongée et j'ai fixé le plafond. « Je ne comprends même pas moi-même. Tout ce que je sais, c'est que ça me permet de me sentir mieux quand ça ne va pas. »

Nat s'est soulevé sur un coude et son visage s'est retrouvé au-dessus du mien. Il a posé sa main gauche sur mon ventre. Elle était chaude et réconfortante.

« Est-ce que tu crois que tu pourrais… arrêter de te faire du mal comme ça ? » Je n'ai rien dit. « Est-ce que tu veux arrêter ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai jamais essayé.

— Est-ce que tu pourrais essayer pour moi ? Écoute… on va faire un pacte, toi et moi. Tu arrêtes de te blesser et je… heu… je te donnerai plein d'amour passionné chaque fois que tu le voudras. » Sur ces paroles, Nat a bougé ses sourcils d'une façon qui m'a fait éclater de rire, puis il a glissé sa main plus bas, encore plus bas, et j'ai bientôt eu l'impression de suffoquer. Cet arrangement avait peut-être des chances de fonctionner, après tout.

Nat est resté avec moi, cette nuit-là. Tout le week-end, en fait. Nous avons beaucoup parlé et ri. Nous étions rien que nous deux, comme seuls au monde. Le sexe s'est amélioré, ce qui m'a soulagée. Les deux jours se sont déroulés de façon pour ainsi dire parfaite. Nous n'avons pas réabordé le sujet de l'automutilation. J'ai même commencé à me dire que finalement, je pouvais peut-être oublier ce que Sal m'avait dit.

Nat a jeté une espèce de bombe particulièrement intéressante, le dimanche soir, alors que nous étions allongés sur le lit à discuter de nos familles. Je crois que nous nous étions rendu compte que nous ne savions rien l'un de l'autre. Je lui ai un peu parlé de papa, de la façon dont les choses se pas-

saient avec ma mère, et il s'est montré vraiment super. Puis il s'est mis à me parler de son frère.

« C'est un vrai gamin. Je l'adore, mais il est tellement nerveux. Beaucoup trop sensible. C'est comme si tout était trop pour lui. Tu vois ce que je veux dire ? » J'ai acquiescé.

« Dev est tellement déprimé, par moments. Je m'inquiète beaucoup pour lui – j'ai peur qu'il fasse une connerie un jour.

— Dev ?

— Oui. Devon. Il est tombé sur la paille la plus courte le jour où nos parents ont tiré nos prénoms au sort. Bon, je ne dirais pas que Nathaniel est génial, mais c'est toujours mieux que Devon. » Nat a soudain remarqué que je le regardais bizarrement. « Quoi ?

— Devon est *ton frère* ?

— Ne me dis pas que tu le connais… ? Sérieux ?

— Il est dans la même année que moi au lycée.

— Merde, j'aurais dû y penser. J'oublie toujours qu'on n'a pas le même âge. Dev a l'air tellement jeune, et toi… eh bien… » Il m'a lancé un regard approbateur.

« Comment se fait-il que tu n'aies pas été dans le même lycée que nous, dans ce cas ? J'aurais forcément remarqué un mec comme toi…

— Nos parents se sont séparés il y a neuf ans. Mon père est parti avec une des amies de ma mère – un vrai gentleman, hein ? Maman a complètement cra-

qué après ça. Elle n'y arrivait pas avec moi et Dev. Et il faut bien avouer que je n'ai pas beaucoup arrangé les choses. Je n'ai vraiment pas été cool avec elle – juste pour attirer l'attention. Je n'en suis pas très fier. Bref, le veinard que je suis a eu la chance de se retrouver en pension. Dev aurait dû y aller, lui aussi, mais maman a jugé que ça ne lui conviendrait pas. Ça m'a super énervé, qu'on m'éloigne, alors que le "petit prince chéri à sa maman" pouvait rester à la maison. Mais lorsque j'y repense maintenant, partir d'ici est la meilleure chose qui me soit arrivée. Sans vouloir t'offenser.

— La vache », ai-je juste commenté. Ça faisait beaucoup à encaisser. Je n'arrivais pas à croire que je sortais avec le frère de Devon. *Complètement taré.* Comment était-il possible que je n'aie pas entendu parler de lui avant ? Si ça avait été le cas, je me serais montrée beaucoup plus sympa avec Devon.

« Écoute, Grace. Je ne t'aurais jamais parlé de Devon si je pensais qu'il y avait la moindre chance que tu le connaisses. Je suis un vrai débile, c'est clair. Promets-moi que tu ne diras rien de ce que je t'ai raconté – sur Dev.

— Évidemment, que je ne dirai rien. Je ne connais pas très bien ton frère, de toute façon. Il est plus l'ami d'une amie, en fait. Ne te prends pas la tête à cause de ça. »

J'ai embrassé Nat sur le front et nous sommes restés allongés en silence. Je me suis demandé si Sal avait déjà croisé Nat. Je savais qu'elle avait été chez

Devon une fois ou deux, mais elle me l'aurait certainement dit, si elle l'avait rencontré. Ou pas. Je mourais d'envie d'interroger Nat sur les amis de Devon, pour savoir s'il les connaissait, mais je ne me sentais pas d'aborder le sujet « Sal » pour le moment.

Durant les jours suivants, j'ai pas mal pensé à Devon – à sa dépression. Ça montrait juste qu'on ne peut jamais vraiment comprendre ce que les gens traversent. Sous la surface brillante qu'ils présentent au monde, je veux dire.

Je me demandais s'il arrivait à Devon de se taillader. *Probablement pas. Ça doit être un truc de fille, enfin j'imagine.* C'est dans tous les journaux. Je trouve ça un peu nul de faire partie de ce genre de statistiques sur les adolescents. Je préfère me montrer un peu plus originale, si possible.

Les premières semaines avec Nat ont été vraiment géniales. Je me sentais heureuse à quatre-vingts pour cent. Une première. Et les vingt pour cent manquants concernaient Sal. Bon, peut-être un peu plus que ça, si je suis honnête. J'ai beaucoup pensé à elle et j'ai failli prendre mon téléphone des centaines de fois. Mais pour ce qui était de me distraire, Nat faisait carrément l'affaire.

Nous sortions ensemble depuis environ un mois quand j'ai décidé de rendre une petite visite à Sophie. Je ne sais toujours pas très bien pourquoi. Toujours est-il que je suis entrée comme une tor-

nade dans le magasin à tout hasard pour au final le trouver derrière son comptoir. La boutique était pleine de monde ; une maman superbe avec un bébé hurlant dans un machin bizarre qu'elle portait en écharpe ; deux vieilles dames papotant et se racontant tous leurs petits problèmes ; un garçon du genre fuyant vêtu d'un jean slim gris et d'un T-shirt noir arborant le logo d'un groupe dont je n'avais jamais entendu parler. Il se cachait dans le rayon préservatifs. *Trop drôle.*

J'ai attendu qu'il n'y ait plus que les petites vieilles dans le magasin. Elles étaient imperméables à tout ce qui les entourait, pour ne pas dire légèrement sourdes sur les bords. C'est du moins la raison pour laquelle j'ai cru qu'elles parlaient aussi fort de leurs hémorroïdes. Réjouissant.

J'ai foncé droit vers le comptoir, puis Sophie et moi avons échangé quelques politesses prudentes.

« Comment vas-tu, Grace ? Est-ce que tout va… ?

— Très bien, merci. Oh, ah oui, au fait, c'était une fausse alarme.

— Tu dois être soulagée.

— Heu, tu m'étonnes. » Je me suis forcée à rire, mais Sophie ne m'a pas imitée.

« Alors, écoute, Soph… », ai-je repris en essayant de ne pas me laisser désarçonner par l'expression sur son visage. « J'ai réfléchi… je me demandais si ça te dirait d'aller prendre un verre un de ces soirs. Pour fêter le fait que je viens de réchapper – ouf !

– à un cauchemar de couches et de nuits d'insomnie ? » Je me sentais un peu nerveuse, à mon grand étonnement.

« Heu… je ne sais pas. Peut-être.

— Oh là, on se calme ! Est-ce que tu savais qu'une manifestation d'enthousiasme un peu trop violente pouvait nuire à la santé ?

— Eh bien, disons que je trouve ça un peu bizarre, c'est tout. Ça fait des siècles qu'on ne se parle plus et soudain, tu voudrais aller boire un verre avec moi. » Sophie s'est mise à tapoter le bord du comptoir avec l'ongle de son pouce.

« Eh bien, dit comme ça, ça peut paraître un peu bizarre, en effet. Et pourtant, j'ai eu l'impression de t'entendre rire… mais si tu n'as pas envie, pas de problème.

— Et que devient ta partenaire de crime ? » Je détestais que les gens appellent Sal comme ça. Je ne sais pas pourquoi ça m'embêtait à ce point. En y repensant, c'était plutôt cool. Comme Batman et Robin, ou quelque chose dans le genre. Sauf que j'aurais préféré qu'on dise partenaire CONTRE le crime. Et Robin fait tellement *gay*…

« J'ai d'autres amis, tu sais. Sal et moi, nous ne sommes pas siamoises, que tu le croies ou non. » À ma grande surprise, Sophie a éclaté de rire. Sophie Underwood me riait au nez !

« Ouais, peu importe. On dirait les sœurs Olsen. Ou Dupond et Dupont. » Elle avait carrément une

lueur sarcastique dans le regard. Une chose que je ne lui avais jamais vue.

« Hé !

— Oh, allez, Grace. Tu sais que c'est vrai ! » Elle s'est interrompue, puis a poursuivi : « Bon, j'imagine qu'un verre me ferait du bien. Ce soir ? »

Nat travaillait ce soir-là, alors ça tombait très bien. Non pas que je sois une de ces filles pathétiques qui se sent obligée de passer chaque minute de chaque journée collée à son petit ami. Sophie et moi avons décidé de nous retrouver au Code Bar, un chouette café plutôt calme en centre-ville – mais au nom vraiment débile.

Dès que je suis rentrée à la maison, je suis allée dans la cuisine et j'ai attrapé le pot en forme de pingouin rangé sur l'étagère du haut. Je suis assez grande pour l'atteindre sans avoir besoin de me mettre debout sur une chaise, à présent. Comme toujours, le bocal contenait quelques billets de dix. J'en ai pris trois – c'est-à-dire assez pour passer une soirée digne de ce nom.

Je serais incapable de dire depuis quand je me sers dans ce pot. Maman devait forcément être au courant, même si elle ne m'en avait jamais parlé. C'était comme une espèce d'accord tacite entre nous : je ne tenais pas à lui balancer qu'elle était une mauvaise mère, et elle ne souhaitait pas m'accuser d'être une petite voleuse sournoise. J'ai toujours considéré ça comme une sorte de dédommagement

pour le fait que je me baby-sittais moi-même, et peut-être elle aussi. Sans doute pour ça qu'elle continuait de le remplir de semaine en semaine. C'est la première fois que j'y pense, mais je trouve ça plutôt honnête de sa part. Qu'elle ne m'ait pas coupé les vivres alors qu'elle aurait pu le faire.

Maman a préparé un thé que j'ai eu du mal à avaler. Je me sentais étonnamment nerveuse. Nous avons eu une vraie conversation, ce qui ne nous était pas arrivé depuis des siècles. Elle m'a même demandé ce que j'allais faire ce soir-là (comme si ça l'avait vraiment intéressée). J'ai enroulé quelques spaghettis autour de ma fourchette en observant les ronds de gras orange clair dans la sauce tout autour de mon assiette.

« Je vais boire un verre avec Sophie. » J'ai levé les yeux juste à temps pour voir ses sourcils épilés se hausser de surprise.

« Sophie ?

— Ouais, ai-je marmonné comme la petite peste lunatique que je suis.

— Eh bien, je ne l'ai pas vue depuis… depuis très longtemps, on va dire. Je ne savais pas que vous étiez encore amies.

— Nous ne le sommes pas. En fait, je suis juste tombée sur elle et nous avons décidé de nous retrouver ce soir. » J'ai haussé les épaules comme si ce n'était pas important. Ça ne l'était pas.

« Est-ce que Sal vient aussi ?

— Non, pourquoi devrait-elle venir ?

— Pour rien. C'est juste que ça fait longtemps que je ne l'ai pas vue. » Maman s'est mise à contempler son assiette à son tour. J'ai alors eu la sensation qu'elle avait attendu l'opportunité de m'interroger sur le sujet.

« Et alors ?

— Est-ce que vous vous êtes disputées ? » La façon dont elle a prononcé cette phrase m'a vraiment, mais vraiment donné envie de la frapper. Si nous nous étions *disputées* ?! À l'entendre, on aurait dit que j'avais tiré sur les nattes de Sal, ou qu'elle n'avait pas voulu me prêter ses jouets.

Je lui ai asséné mon regard le plus méprisant qui, je dois bien l'avouer, est extrêmement méprisant. « Non, nous n'avons pas eu de "dispute", mais merci de poser la question. »

Maman a fait mine de ne pas relever ma contrariété. « C'est juste que, eh bien, tu sais que je suis là, si jamais tu as besoin de parler. Tu le sais, n'est-ce pas, mon cœur ? »

J'aurais pu m'étouffer avec mon pain à l'ail ! Pour commencer, oser dire que je pouvais lui *parler* ? Et ensuite, m'appeler *mon cœur* ? Elle était tombée sur un programme télé du style *Comment être une bonne mère,* ou quoi ?

Je l'ai observée pendant quelques secondes : ses cheveux dix fois plus lumineux que d'habitude, son visage sans rides, sans émotion, sans amour ni quoi

que ce soit. Et j'étais censée croire qu'elle en avait soudain quelque chose à faire ? *Ouais, c'est ça. Bien tenté.*

« Merci, *mère* », ai-je dit sur un ton aussi sarcastique que possible. « Je te le ferai savoir, si jamais j'ai besoin d'aborder ce sujet avec quelqu'un. » Je me suis levée, j'ai balancé ma serviette sur mes spaghettis qui se figeaient déjà, et j'ai quitté la table sans rien ajouter. Lorsque je m'apprêtais à rejoindre les escaliers, j'ai jeté un petit coup d'œil par l'encadrement de la porte de la cuisine et je l'ai vue boire une gorgée d'eau le regard perdu dans le vide.

Le bus m'a déposée juste en face du Code Bar. Il y avait un videur à l'entrée, mais il était encore tôt, alors il n'y avait pas la queue. La déco à l'intérieur du bar était du genre rétro chic – des canapés en cuir miteux et des fauteuils aux formes courbes hyper bizarres. J'ai commencé à chercher Sophie, une tâche pas évidente vu le nombre de recoins. C'est comme à l'école, quand on scrute la cantine du regard pour retrouver ses amis – et qu'on fait tout son possible pour ne pas avoir l'air de le faire. Ensuite, je me suis lancée dans un rapide tour des lieux en affichant une attitude aussi décontractée que possible, et j'ai fini par repérer Sophie cachée au fond d'un box dans un coin. Elle pianotait sur son portable tout en jouant avec ses cheveux. Il n'y avait pas de verre devant elle.

« Salut, désolée, je suis en retard », ai-je dit alors que je savais très bien que j'étais exactement à l'heure. Sophie était encore pire que moi (ou meilleure, selon le point de vue d'où on se place) en matière de ponctualité.

Elle a reposé son téléphone et m'a dit bonjour. J'ai demandé si elle voulait boire quelque chose et elle a hoché la tête. « Vodka Coca… double, si possible. » J'ai réussi à dissimuler ma surprise. La petite Sophie Underwood… qui buvait des doubles ? Voyez-vous ça.

Je suis revenue avec les verres et je me suis glissée à l'intérieur du box juste en face d'elle. Après un petit « Santé ! » et une gorgée de vodka, j'ai commencé à l'observer de plus près. Elle ne portait pas ses lunettes et elle était maquillée. Et même bien. Je n'avais pas pris le temps de le faire (enfin, juste le strict minimum, mais ça ne compte pas). Je devais bien l'admettre, Sophie était super jolie. J'ai reconnu le haut qu'elle portait. Un truc plutôt chouette, rouge, qui mettait sa poitrine carrément en valeur. Je me suis soudain sentie mal à l'aise dans ma tenue jean et haut noirs assez banale. Presque gênée. Je devais absolument rétablir l'équilibre entre nous. Après avoir bavardé un peu des exams puis de tout et de rien, j'ai alors commencé à lui parler de Nat. Bon, je déteste vraiment les filles qui se vantent d'avoir un petit ami, comme si elles méritaient une putain de médaille pour avoir réussi à

en dénicher un de bien. Mais je n'ai pas pu m'en empêcher.

Sophie m'a écoutée poliment, hochant la tête au bon moment, disant exactement ce qu'il fallait. Lorsque je me suis retrouvée à bout de souffle, nous avions toutes les deux terminé nos verres. Sophie est allée au bar, cette fois – sans doute pour se donner deux minutes de répit. Dès qu'elle est revenue, je lui ai posé la question fatale. *Je suis vraiment horrible.*

« Non… personne en ce moment. » Elle a ouvert la bouche comme si elle allait dire autre chose, puis l'a aussitôt refermée. J'ai haussé un sourcil interrogateur. Elle a fait tourner le contenu de son verre encore et encore et tinter les glaçons contre le rebord.

« Eh bien, disons qu'il y a quelqu'un que… que j'aime bien. » Sophie a expiré lentement, comme si elle avait fait une confession de la plus haute importance : avouer avoir couché avec tous les joueurs de l'équipe de rugby ou quelque chose du genre. Sa réaction faisait vraiment penser à ça. Toujours est-il que je me suis sentie tout d'un coup plus à l'aise avec Sophie la Bizarre.

J'ai insisté pour qu'elle m'avoue qui était le fameux garçon mystère, mais elle n'a rien voulu dire. Ça avait peut-être quelque chose à voir avec le fait que mon attitude était incroyablement condescendante… Comme si j'étais sa grande sœur

et que je la taquinais parce qu'elle s'intéressait enfin aux garçons. Je me suis excusée et j'ai changé de sujet.

Nous avons parlé du lycée pendant un moment, et nous n'avons bientôt plus eu grand-chose à nous raconter. Nous aurions aussi bien pu n'avoir jamais fréquenté le même établissement. Mais au bout d'un moment – et deux verres plus tard –, la conversation est devenue beaucoup plus décontractée. Sophie faisait preuve d'un humour à froid plutôt étonnant. Elle ne l'avait pas, à l'époque où nous étions amies… enfin je crois. Elle avait dû le cultiver, ou l'acheter sur Internet, ou je ne sais quoi d'autre encore.

Au fil de la soirée, nous avons fini par évoquer nos souvenirs communs. Inévitable. Comme la fois où nous nous étions flanqué une trouille bleue en grimpant à la fenêtre de la vieille maison abandonnée en haut de notre rue. J'étais devenue littéralement obsédée par l'idée qu'un homme chauve terrifiant aux yeux injectés de sang et sans paupières vivait là, tapi dans l'ombre à attendre les enfants du voisinage. Mais les accros au crack qui traînaient dans le grenier nous faisaient encore bien plus peur que tous les scénarios que mon imagination débridée aurait jamais pu inventer.

Sophie tenait bien mieux l'alcool que je ne l'aurais cru. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'on ne peut pas arriver à boire autant en restant

enfermée dans sa chambre tous les soirs pour étudier comme une bonne petite fille.

« Je dois dire, Sophie, que je te trouve plutôt hardcore. La plupart des gens auraient roulé par terre, à l'heure qu'il est.

— Oh ça va, pas la peine d'être aussi surprise !

— Ben, je dois dire que je le suis un peu, ai-je admis avec un air penaud. Je ne pensais pas que…

— Que quoi ? Qu'est-ce que tu ne pensais pas ? Que j'étais "ce genre de fille", mais plutôt du genre "au lit à 22 heures avec mon nounours à lire un livre" ? C'est ça ? »

J'ai haussé les épaules. « Ben… » Nous avons éclaté de rire en même temps.

« Oh, Grace, tu ne comprends vraiment rien, hein ? » J'ai alors remarqué une légère tension dans sa voix, mais nous souriions encore toutes les deux. « Nous ne nous fréquentons plus depuis, quoi… cinq ans ? Est-ce que tu ne penses pas que peut-être, peut-être, j'aurais pu changer un tout petit peu durant ce laps de temps ?

— Heu… oui, si, bien sûr. C'était simplement que… » Je ne trouvais plus les mots.

« Juste quoi ? » Ma gêne a paru amuser Sophie.

« Rien.

— Tu sais, je crois que je pourrais te dire une chose ou deux qui t'étonneraient. » Ces paroles n'avaient pas été exactement insultantes, mais Sophie était sans conteste soûle.

« Ah oui ? Comme quoi ?

— Tu penses vraiment que je vais te livrer mes plus sombres secrets juste comme ça ? Alors là, y a pas moyen.

— Bon, et si on renouvelait l'expérience de temps en temps ? Ça pourrait être… cool. »

Elle m'a regardée dans le but d'évaluer si je mentais ou non.

« Vraiment ?

— Ouais. Je me suis amusée. Pas toi ?

— Ouais. » Elle s'est interrompue avant de poursuivre : « Tu t'es disputée avec Sal, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? »

Sophie a haussé les épaules. « Tu devrais régler les choses avec elle. »

Là, la situation devenait carrément bizarre. J'avais plus qu'envie de lui dire d'aller se faire voir et de se mêler de ses affaires.

« Ne le prends pas mal, Sophie, mais je préférerais ne pas en parler.

— Comme tu veux, mais ne laisse pas tomber avec elle. C'est facile de faire ça, quand les choses ne vont pas bien. » Elle s'est levée en chancelant. « Parfois, il faut creuser un peu plus en profondeur pour arriver à savoir qui une personne est réellement, au lieu de tourner les talons.

— Tu parles de toi ou de Sal, là ? »

Elle a de nouveau haussé les épaules et éclaté de rire. « Qui sait ? Je suis bourrée… Ne m'écoute pas !

Très bien, je vais devoir courir, ou ma mère va me tuer. Ça va aller ? Tu vas réussir à prendre le bus toute seule ? » J'ai acquiescé d'un air las. « OK. On se voit bientôt ? » Un autre hochement de tête de ma part. À ces mots, elle est partie. *Louche. Qu'est-ce qu'elle voulait avec ses paroles d'une sagesse-absolument-pas-cryptée ?*

À peine rentrée à la maison, j'ai soudain eu envie de regarder de vieilles photos. Du coup, j'ai sorti l'album rangé sous mon lit. Je l'avais fait quelques années auparavant, et j'avais décoré la couverture d'images de chat, mais je ne sais pas très bien pourquoi.

Les premières pages étaient entièrement décorées avec des photos de moi petite. J'étais assez mignonne, malgré mes cheveux tout moches et mon sourire qui découvrait des dents écartées. Il y en avait également une de Sophie et moi dans le jardin à l'arrière de la maison, dans les bras l'une de l'autre et avec des regards malicieux. On distinguait mon père en train de s'occuper du barbecue en arrière-plan, une canette de bière dans une main, des pinces dans l'autre. Il adorait ce barbecue. À la première occasion de cuisiner dehors (même si ce n'était pas l'été), on le trouvait là. Il soufflait sur les braises chauffées à blanc tout en m'expliquant comment faire mariner la viande. Je lui posais toujours tout un tas de questions rien que pour le plaisir d'écouter sa voix. Sans très bien

comprendre ce qu'il disait ni en avoir grand-chose à faire, d'ailleurs, mais simplement pour passer du temps avec lui.

Je me demande si ça sera un jour plus facile – de penser à lui. On aurait pu espérer que je me serais habituée à l'idée qu'il ne soit plus là. *Si seulement.* Mes deux mots préférés lorsque je cherche à me faire de la peine.

Si seulement il était encore là.

Si seulement maman pouvait comprendre.

Si seulement je pouvais arrêter de me faire du mal, de me punir.

Des paroles inutiles.

En tout cas, le fait de regarder ces photos me rendait triste et heureuse à la fois. J'en ai sorti une de papa de sa pochette plastique. Je l'avais prise un soir de Noël. On voyait du papier d'emballage disséminé un peu partout. Papa était assis par terre au milieu des morceaux avec des babioles brillantes pendant à ses oreilles. Je me souviens lui avoir dit où se mettre et comment accrocher d'une manière-oh-mais-tellement-artistique ses espèces de boucles d'oreilles. Sur cette image, il rit très fort et il a les yeux fermés. On aperçoit un bout du pied de ma mère dans l'angle en bas à gauche du cadre.

J'ai embrassé la photo puis je l'ai glissée sous mon oreiller. Ensuite, j'ai appelé le meilleur des copains et je lui ai laissé un long message confus (comme il me l'a bien fait remarquer le jour suivant).

Jour 18

Je me sens bien, aujourd'hui. J'ai bien dormi, je n'ai pas fait de rêves qui méritent d'être racontés. Maman prétend qu'elle ne rêve jamais, mais *de quoi* pourrait-elle bien rêver ? De rangées de chaussures qui s'étireraient à perte de vue ?

Ethan était assis sur le lit lorsque je suis sortie de la salle de bains, toute rouge et enroulée dans une serviette qui couvrait à peine ce qu'une fille chercherait à cacher. Il avait laissé un pain au chocolat et une grande tasse de thé sur la table. J'ai pris un morceau de viennoiserie et je l'ai fourré dans ma bouche avant de lécher le chocolat sur mes doigts.

« T'en veux ? »

Ethan s'est contenté de hocher la tête en guise de dénégation.

J'ai haussé les épaules et léché le restant de chocolat sur mes phalanges avant de m'asseoir près de

lui sur le lit. La serviette, qui était pourtant à peine enroulée, est restée accrochée.

« Tu as perdu ta langue ? l'ai-je taquiné.

— Bonjour, Grace. Tu as l'air… différente, aujourd'hui, a-t-il dit.

— Comme la plupart des gens, lorsqu'ils sont tout nus. »

Ethan semblait troublé. Ses yeux cherchaient les miens avec une sorte d'ardeur, comme s'il pouvait voir profondément en moi et y lire une vérité. J'ai soutenu son regard. Ses cernes noirs faisaient penser à des bleus.

« Ethan, je… »

Il a posé un doigt sur mes lèvres pour me faire taire, a ramené quelques mèches de mes cheveux derrière mes oreilles avant de murmurer : « Bois ton thé. » Puis, sur ces paroles, il est parti. Comme ça.

Je suis restée affalée sur mon lit pendant une grande partie de la matinée, sans penser à rien de particulier. Je ne me sentais pas malheureuse. Enfin, seulement un peu, disons. Ethan est revenu avec le déjeuner avant même que je m'en rende compte. J'étais étrangement affamée pour quelqu'un qui n'avait rien fait. Lorsqu'il est venu rechercher mon assiette, je léchais les dernières gouttes de sauce sur la lame de mon couteau. Maman aurait été consternée, mais Ethan a paru content, pour sa part.

« C'était bon ?

— Mmm ! J'adore le poulet rôti, c'est mon plat préféré. J'ai toujours adoré les déjeuners du dimanche midi. »

Un souvenir m'est soudain revenu en mémoire : maman en train de servir des patates au four sur la table. Elle nous en donnait toujours des tonnes à papa et à moi, et n'en prenait en général que deux pour elle-même. Et chaque semaine, papa ne manquait pas de déclarer : « Ce sont les meilleures patates que j'aie jamais mangées de TOUTE MA VIE », et maman de rouler des yeux et répliquer : « Jim, tu dis ça toutes les semaines ! » Mais il était évident qu'elle était secrètement ravie. Et que lui était sincère. Ils s'aimaient vraiment.

Ethan était en train de prononcer mon prénom, et j'ai immédiatement compris à son intonation que ce n'était pas la première fois. Ce souvenir s'est aussitôt dissipé.

« Quoi ? » ai-je dit, énervée. Il était rare que des souvenirs aussi heureux que celui-là me reviennent.

« J'étais en train de t'interroger sur ta famille.

— Pourquoi ?

— Par curiosité.

— Pourquoi ?

— J'aimerais comprendre pourquoi tu es comme tu es.

— Et tu penses que c'est la réponse ? Ma famille ? Et la tienne, de famille ? Est-ce qu'elle explique pourquoi tu es comme ça ? »

Il m'a lancé un regard effrayant et a murmuré :

« Nous ne parlons pas de moi.

— Et pourquoi pas ? Pourquoi est-ce qu'on devrait parler tout le temps de moi ? Je ne suis pas aussi intéressante que ça, tu sais !

— Et moi, je pense le contraire, Grace », a-t-il dit sur le ton de quelqu'un qui n'aurait pas dormi depuis un millier d'années. Ensuite, il m'a regardée droit dans les yeux et a ajouté : « Est-ce que ton père te manque ?

— Tous les jours. Il me manque tous les jours. »

J'ai dégluti en prenant sur moi pour ne pas hurler. Ethan a dû se rendre compte que je n'étais pas d'humeur à m'épancher, car il n'a rien dit de plus. Il s'est contenté de ramasser mon assiette, puis il a disparu. Mais seulement après avoir serré mon épaule d'une façon réconfortante (paternelle ?).

Ce n'est que lorsque la porte s'est refermée que je me suis rendu compte que je n'avais jamais parlé de papa à Ethan. Alors comment était-il au courant ? Comment pouvait-il bien être au courant ?

Pourquoi je suis comme je suis ? Quelle question pourrie ! Pourquoi on est comme on est ? Est-ce la nature ou la culture qui donne le change ? Ou un mélange des deux ? Peut-être que rien de tout ça n'entre en ligne de compte pour certaines personnes ? Peut-être que ces personnes étaient censées tourner d'une certaine façon, mais que quelque chose de terrible leur est arrivé ? Et que rien n'a plus jamais été comme avant après ça… Pourquoi pas ?

Jour 19

J'ai l'impression que c'est le jour. Ça l'est sûrement, à l'heure qu'il est. Je n'arrive pas à dormir. Je n'arrive pas à dormir. JE N'ARRIVE PAS À DORMIR. J'ai essayé tous les trucs que je connais : réciter les noms de tous les rois et reines d'Angleterre (mais je me mélange généralement les pinceaux avec les Henry), tenter de me rappeler les noms de mes camarades de classe en primaire (je n'ai pas réussi à retrouver celui d'un garçon qui avait toujours de la morve au nez). J'ai même été jusqu'à compter les moutons, imaginez le truc ! Je ne sais pas qui a eu l'idée d'inventer une méthode aussi débile – en plus, il s'avère que je sais compter très loin.

J'aurais pu continuer de le faire des heures et des heures. Ce n'est pas comme si j'avais pu descendre à la cuisine me chercher un verre de lait chaud. Du lait chaud ? Quelle horreur !

Les choses allaient bien avec Nat. Sauf que je guettais le moment où quelque chose se passerait mal. Et quelque chose allait forcément mal se passer. Ce n'était qu'une question de temps. Je n'arrivais pas à me débarrasser du sentiment que je ne le méritais pas. Qu'il était trop bien pour moi. Trop gentil *avec* moi. Il m'écoutait parler et attendait patiemment que ce soit son tour de prendre la parole. Il m'avait offert une marionnette de doigt en forme de monstre vert, ce qui m'avait fait rire. Il m'avait serrée dans ses bras et je m'étais sentie bien.

Il m'a emmenée chez lui pour la première fois un après-midi. Sa mère était à son travail. Nous étions dans sa chambre, à traîner, encore presque entièrement habillés, et j'essayais de savoir à quel point il était chatouilleux (pour me rendre compte qu'il appartenait à la catégorie des « très chatouilleux »). Je l'ai coincé sur son lit en maintenant ses mains au-dessus de sa tête. On rigolait comme deux imbéciles tandis que Nat me suppliait de le laisser tranquille. C'est à ce moment-là que la porte s'est ouverte et que Devon est apparu – Devon qui ne s'attendait visiblement pas à me trouver là. Il a bafouillé des excuses, et Nat lui a lancé : « Tout va bien, Dev. Attends ! » Mais Devon est reparti en courant, le visage écarlate. J'ai éclaté de rire et recommencé à chatouiller Nat, mais il ne riait plus.

« Grace, arrête.

— Quoi ? Pourquoi ? Oh, c'est Dev... Ne t'en fais pas, c'est pas grave !

— Je sais. C'est juste que... je ne sais pas. Je trouve ça un peu bizarre. » Il s'est assis et a rajusté sa chemise. « Il faut que j'aille lui parler.

Un doute m'a soudain traversée. « Tu lui as dit, pour nous, j'espère ? »

Son silence a parlé pour lui.

« Eh merde ! Pourquoi est-ce que tu ne lui as rien dit ? Tu m'étonnes, que ses yeux aient carrément failli sortir de leurs orbites. »

Nat a eu le bon goût d'avoir l'air honteux. « Je suis désolé. J'ai juste... je ne savais pas comment il le prendrait. Tu vois ce que je veux dire... Comme vous vous connaissez...

— Qu'est-ce que ça fait, qu'on se connaisse ? ai-je dit sur un ton boudeur.

— Eh bien, disons que... je ne voulais pas qu'il ait peur qu'on parle de lui... C'est tout. »

J'ai soupesé ce qu'il venait de dire tout en rajustant mon haut. « Donc ce n'est pas parce que tu ne veux pas qu'on te voie avec moi ? ai-je articulé en faisant la moue malgré moi.

— Mais ça va pas ! Regarde-toi ! » Il m'a attirée contre lui et m'a donné un très long baiser.

« La flatterie marche peut-être d'habitude, mais pas cette fois, Nathaniel. Allez. Tu lui dois des explications. Va le voir. Je t'attends ici.

— Tout va bien, alors ?

— Ouaip. Allez, sauve-toi ! »

Nat s'est levé d'un bond et a quitté la pièce en trombe. Je me suis allongée en fixant le plafond des yeux. Il y avait une fissure. J'essayais de me convaincre que tout allait bien. Que la raison pour laquelle Nat n'avait rien dit à Devon était parfaitement valable. Et de toute façon, je n'avais rien confié à ma mère pour nous deux non plus. Mais c'était différent. Pour avoir une conversation avec quelqu'un, il est préférable de se retrouver dans la même pièce que cette personne plus de cinq secondes d'affilée. Et j'avais veillé à ce que ça ne puisse pas se produire depuis le fameux soir où elle avait essayé de me parler à cœur ouvert et où j'avais rejoint Sophie.

Tandis que j'étais là, allongée sur le lit de Nat, cernée par ses affaires et son univers, je n'ai pas pu m'empêcher de penser que le moment était peut-être enfin arrivé – que le premier accroc que je redoutais tant venait d'avoir lieu. Un incident qui se transformerait bientôt en gouffre sans fond dans lequel je tomberais forcément – pour ne plus jamais en ressortir.

Nat est revenu au bout de quelques minutes et s'est assis au bord du lit.

« Alors ?

— Il est sorti faire un tour. Il est super énervé. Je ne peux pas vraiment le lui reprocher. » Nat a soupiré et baissé les yeux.

« Hé, allez. Tu n'as rien fait de mal. Tu n'as rien dit à ton petit frère concernant ta nouvelle copine, et alors ? Il n'y a pas de quoi en faire tout un drame. » J'ai tendu la main pour caresser sa nuque juste à l'endroit où ses cheveux étaient courts et clairsemés. Il a détourné la tête à nouveau.

« Ne fais pas ça, Grace.

— Que je ne fasse pas quoi ? Allez… Devon est sorti. On pourrait… » J'ai fait remonter mes doigts le long de sa cuisse.

« Arrête ! » Nat a sauté du lit et s'est éloigné de quelques pas. Sa réaction m'a tellement surprise que j'ai été incapable de dire quoi que ce soit durant une minute ou deux. Il est resté debout près du mur, perdu dans ses pensées.

« OK. Je crois que je vais y aller. » J'ai bondi sur mes pieds et j'ai commencé à rassembler mes affaires tout en me disant intérieurement : *Ne pleure pas, surtout ne pleure pas.* J'étais pratiquement arrivée sur le seuil de la porte quand Nat s'est planté devant moi.

« Grace, je suis désolé. Je suis tellement, tellement désolé. » Puis il s'est avancé d'un pas et il a posé ses mains sur son visage avant d'expirer lentement. Puis il a fini par laisser retomber ses bras, et m'a regardée d'un air triste. « Excuse-moi. Je me comporte comme un vrai con. C'est juste que c'est… compliqué entre Devon et moi. Depuis toujours. J'ai juste besoin de parler avec lui. Je suis sûr que

tout ira bien après ça. » Nat s'est approché et il a pris mes mains dans les siennes. Ses doigts m'ont serrée doucement. J'ai levé les yeux pour croiser son regard et tenter de voir s'il avait été sincère ou non. Je ne saurais dire si je l'ai imaginé, mais il a soudain paru tellement triste et désespéré que ça ne m'a plus du tout semblé important. Du coup, je l'ai pris dans mes bras.

« Parle avec Devon. Appelle-moi quand tu veux. Tout va bien. » Mon comportement mature m'a impressionnée moi-même.

« Tu es sûre ?

— Ouais. » Super enjoué, le « ouais ». Un petit bisou, un « au revoir » joyeux, puis j'ai quitté la chambre sans me retourner.

Je me trouvais au pied des escaliers quand Nat m'a interpellée :

« Grace ! »

J'ai levé les yeux, mais il a préféré détourner le regard pour ajouter :

« Merci. Tu es incroyable. Sincèrement. Tu comptes… je tiens vraiment à toi, tu sais. Je voulais juste que tu le saches. »

Et moi, j'aurais volontiers grimpé les marches quatre à quatre pour lui prouver *à quel point* je pouvais l'être, mais j'étais tellement impressionnée par mon « nouveau moi si mature » (même s'il était temporaire) que j'ai remercié Nat d'un charmant sourire et d'un « Je sais » à peine audible. Ensuite,

j'ai ouvert la porte de devant, et je suis partie. En faisant tout mon possible pour me concentrer sur les paroles d'adieu de Nat et pas sur l'étrange scène qui les avait précédées.

J'ai finalement réussi à me rendormir un peu. Mais apparemment, il est tôt. Ethan ne m'a pas encore apporté mon petit déjeuner. Je suis affamée. Je ne prends jamais de petit déjeuner, à la maison, ce qui énerve maman. Lorsque j'avais quinze ans, pendant une période, je commençais la journée par une tasse de café noir. J'ai dû traverser une phase de « jeunesse rebelle ». Pourtant, je détestais le goût du café ; je devais vraiment faire un effort pour ne pas vomir chaque fois que j'en avalais une gorgée. Mais ça valait quand même le coup, parce que ça l'énervait. Elle était très « Le petit déjeuner est le repas le plus important de la journée » et « Une fille de ton âge ne devrait pas boire ça ». Ce qui n'était pas la meilleure façon de me pousser à faire ce qu'elle voulait. Les mères peuvent être tellement bouchées, quelquefois. C'est comme s'il fallait en permanence approuver tout ce qu'elles disent. Et que nous fassions exactement l'inverse juste pour les contrarier.

Bon. J'ai l'impression que je vais devoir ignorer mon estomac gargouillant et faire tout mon possible pour ne pas penser à des bonnes tartines dégouli-

nantes de confiture. Ou à un œuf à la coque avec des mouillettes…

Le lendemain de la Débâcle Devon, une chose surprenante s'est produite.

Sal m'a envoyé un texto : « Besoin de te parler. S'il te plaît. »

Je me suis demandé ce que j'allais faire, pendant un instant. Ce message me remplissait à la fois de joie et de terreur, et de tous les sentiments situés entre les deux. J'avais très envie de laisser Sal mariner dans son jus un jour ou deux, mais puisque je me comportais désormais de façon mature, je lui ai aussitôt répondu « OK ». Je n'allais certainement pas en écrire davantage si elle-même ne m'en disait pas plus. Je n'ai attendu que deux secondes avant de recevoir le texto suivant : « Merci. Aux balançoires ? 21 h ? » Je me demandais bien pourquoi elle souhaitait retourner là-bas.

Pratiquement deux mois s'étaient écoulés depuis notre dispute. Difficile à croire, mais je ne l'avais plus croisée depuis cette soirée ridicule. J'avais toujours regardé si elle se trouvait dans les parages chaque fois que j'étais sortie (surtout les fois où j'avais été avec Nat). À espérer en secret qu'elle voie combien j'étais heureuse sans elle. Et que le fait de me retrouver de nouveau face à elle réparerait d'un coup de baguette magique ce qui s'était cassé entre nous.

La nuit commençait à peine à tomber lorsque je suis partie rejoindre Sal. Quelques personnes traînaient dans le parc, jouaient au Frisbee, buvaient des bières et faisaient semblant de ne pas avoir froid. Deux adolescents d'environ quatorze ans occupaient les balançoires, et cherchaient visiblement à enfoncer leurs langues le plus loin possible dans la gorge l'un de l'autre. *Classe.* Je me suis assise sur un banc un peu à l'écart, puis je me suis mise à regarder ma montre toutes les deux minutes. 21 h 09, et toujours pas le moindre signe de Sal.

Puis soudain, j'ai senti une petite tape sur mon épaule et entendu un timide « Salut ». Sal a fait le tour du banc et s'est installée à côté de moi. Je lui ai dit « Salut » à mon tour, puis je l'ai observée dans la lumière déclinante. Elle semblait différente. Elle s'était fait couper les cheveux, et ça lui allait super bien. Mais elle avait l'air hyper maigre. Elle n'était pas maquillée et elle avait sous les yeux des cernes noirs qui devaient se voir à un kilomètre à la ronde. Qu'elle ait changé à ce point en seulement deux mois m'a vraiment surprise. J'étais certaine que je devais toujours ressembler à cette vieille bonne Grace, pour ma part – en dehors des ÉNORMES boutons qui menaçaient de sortir sur mon menton à n'importe quel moment.

J'ai été la première à prendre la parole.

« Alors… comment ça a été pour toi ? » L'absurdité de ma question m'a fait rire moi-même, et sou-

rire Sal. « Enfin, je veux dire… bref, je crois que je ne sais pas trop quoi dire. » J'ai frotté la semelle de mes baskets contre le gravier et attendu que Sal veuille bien s'exprimer.

« Grace, je suis tellement, tellement désolée. » C'était un début. Je l'ai laissée poursuivre. « Ça a été un vrai cauchemar. Je ne peux pas te dire le nombre de fois où j'aurais voulu prendre le téléphone et t'appeler… » Elle s'est interrompue. Pour ne pas se mettre à pleurer, j'en suis certaine – mais elle n'a pas réussi à résister très longtemps. « Tu m'as manqué. »

Elle m'a regardée avec ses yeux larmoyants de Bambi et m'a dit doucement : « Tu crois qu'on arrivera un jour à… ? » avant de s'interrompre à nouveau. Elle a fixé le sol sans prendre la peine d'essuyer les larmes qui coulaient le long de son visage. J'avais envie de la serrer contre moi et de lui affirmer que tout irait bien. Mais je n'ai pas pu m'y résoudre.

« Je ne sais pas.

— Grace, tu dois me croire. Je me suis comportée comme une idiote. Je n'ai aucune excuse, mais j'étais terrifiée et en colère, et je ne savais pas quoi faire.

— Alors tu t'es défoulée sur moi ? » Il fallait que ça sorte.

Sal a opiné. « J'avais besoin d'accuser quelqu'un, et c'est tout simplement tombé sur toi. Je ne sais

pas pourquoi. Tu étais la seule à me soutenir, et j'ai tout foutu en l'air.

— Pourquoi maintenant ? » J'avais du mal à la regarder.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ça fait deux mois. Pourquoi est-ce que tu viens me trouver maintenant ?

— J'ai juste… j'ai pensé que tu n'aurais pas accepté de me parler avant. Surtout vu ce que je t'avais balancé. À propos du fait que tu te taillades. » Comme si j'avais besoin qu'on me le rappelle. « Grace, je ne le pensais pas. Tu sais que je ne le pensais pas. J'ai juste sorti la première phrase qui m'est passée par la tête. » Elle a tendu la main pour prendre la mienne. Je l'ai laissée faire. « C'était horrible de te dire ça, et je sais ce que ça a dû te faire.

— Non, je ne crois pas. Lorsque la personne qu'on aime le plus au monde vous balance une chose pareille…

— Mais je ne le pensais pas ! » Sal a serré ma main.

J'ai haussé les épaules. « Peut-être que si…

— Ne sois pas stupide, Grace. Si tu faisais vraiment ça pour attirer l'attention, tu ne le cacherais pas aussi bien, tu ne crois pas ? »

Un nouveau haussement d'épaules de ma part. Je n'allais pas lui faciliter les choses. « Et à propos des garçons ? Le fait que tu m'aies quasiment traitée de salope ?

— Je ne le pensais pas non plus. Ce n'est pas parce qu'on n'est pas d'accord sur le sexe qu'on ne peut pas être amies. » Elle s'est interrompue. « T'as été dure aussi, tu sais. »

J'ai retiré ma main. « Eh bien, disons que j'étais carrément sur la défensive. Ce n'est pas tous les jours que je me prends des reproches de la part d'une fille qui est enceinte, figure-toi, surtout quand on sait que je suis TELLEMENT mal placée pour parler de ce genre de sujet ! »

Nous sommes restées assises sans rien dire un moment. Sal avait arrêté de pleurer et elle jouait avec un trou dans son jean.

« Je me suis fait avorter. » Elle avait prononcé ces paroles d'une voix plate.

« Ça a dû être horrible.

— J'en sais rien… Bizarre, surtout. Et un soulagement, aussi, enfin je crois. J'étais persuadée que tout irait bien après ça, et ça aurait sans doute été le cas si je ne t'avais pas repoussée.

— Tu y as été toute seule ? »

Sal a hoché la tête, et j'ai senti une espèce de poids retomber entre nous.

« J'aurais vraiment voulu être à tes côtés.

— Moi aussi. »

Nous nous sommes regardées, et j'ai alors pensé que peut-être (juste peut-être) les choses pourraient s'arranger. Qu'elles pourraient éventuellement rentrer dans l'ordre. Je ne comptais pas oublier tout

ce qu'elle m'avait dit. Et elle allait certainement faire la même chose de son côté – ni mettre de côté le fait que je l'avais giflée, et pas qu'un peu. Mais nous pouvions sans doute dépasser tout ça.

« Tu m'as beaucoup manqué, toi aussi, tu sais. » Nous avons échangé un sourire timide. « Viens là, toi. » Je l'ai serrée fort contre moi. Ça y est, le moment fatal était arrivé : je me suis mise à pleurer comme un veau à mon tour, et pareil pour Sal.

Au bout d'un moment, je me suis écartée et je l'ai regardée : des yeux brillants de larmes, et un visage bouffi. « Ouah ! J'espère que je n'ai pas la même tête ! »

Sal a éclaté de rire. « Eh ben si, en fait. Mais tu trouves ça peut-être sympa d'avoir le visage défiguré…

— J'ai toujours eu un faible pour les visages défigurés ! Écoute, est-ce que ça te dirait de venir chez moi ? On pourrait se raconter tout ce qu'on a manqué. Ça fait trop longtemps… »

À la maison, j'ai pris un sachet de chips et de la sauce dans la cuisine, puis nous sommes montées dans ma chambre. Il ne nous a fallu que quelques minutes pour retrouver nos habitudes – moi bien calée contre la tête de lit avec des coussins, Sal assise en face de moi en tailleur, et de quoi grignoter entre nous.

« Alors… est-ce que tu as revu ton détraqué préféré, récemment ? »

Sal m'a jeté un coup d'œil nerveux. « Tu veux parler de Devon, j'imagine ? Eh bien non, je ne l'ai pas revu depuis… des siècles. »

J'étais sceptique. « Vraiment ? Quel genre de détraqué c'est, s'il n'est même pas capable de te suivre partout ? Il va devoir rapporter ses lunettes à infrarouges à l'École des détraqués. »

Sal n'a pas relevé ma pauvre tentative d'humour, et je me suis sentie aussitôt coupable de m'être moquée de Devon comme ça.

Elle a croqué bruyamment dans une chips avant de me demander sur un ton détaché si je l'avais revu. En moins d'une seconde, je me suis dit que Devon ne s'était peut-être pas contenté d'espionner Sal, en fin de compte. Puis mes pensées se sont de nouveau concentrées sur ma petite personne. Comme d'habitude. Je préférais ne pas parler de ma relation avec Nat sans savoir au préalable si je pouvais faire totalement confiance à Sal. Mais mon indice de confiance indiquait déjà soixante-quinze pour cent, sans compter que nous vivions un instant familier et réconfortant.

Soudain intimidée, je me suis mise à suivre du doigt le motif de la housse de couette, ce qui ne me ressemblait pas du tout. Mais la situation était différente, d'une certaine façon.

Je me suis éclairci la voix et j'ai déclaré en évitant de lever les yeux sur elle :

« Heu... en fait, je l'ai croisé. Disons que je... Bon, voilà, je vois son frère. »

J'ai jeté un coup d'œil timide à Sal pour voir sa réaction : pas vraiment la surprise totale et expansive à laquelle je me serais attendue, mais une espèce d'approbation ou de regard du style « ah, intéressant ». *Franchement décevant.*

« Vraiment ? » Voilà tout ce qu'elle a réussi à dire. J'ai dû prendre sur moi pour lui cacher que son attitude m'étonnait.

« Ouais. Tu ne m'avais pas dit que Devon avait un frère aussi canon ! Tu voulais le garder pour toi toute seule, c'est ça ?

— Ne sois pas ridicule. Je...

— Sal, *je plaisante* ! » Aucune de nous deux n'a ri.

Ensuite, Sal a lancé :

« Je suis vraiment contente pour toi. Allez, raconte-moi, je veux TOUT savoir. »

Je l'ai regardée en essayant d'évaluer la sincérité de son intérêt, et je dois dire que je n'ai pas pu la prendre en défaut. Ses yeux brillaient et elle souriait de nouveau.

« Eh bien, ai-je commencé en faisant semblant de répondre à contrecœur, il est... trop génial. On ne se voit que depuis quelques semaines, mais je trouve notre relation... je ne sais pas... différente. Nat a quelque chose de spécial. Je pourrais tomber amoureuse de lui. » Je me suis interrompue. « En fait, c'est peut-être déjà fait. » Je n'arrivais pas à croire

que je venais de dire une chose pareille. Mais ces paroles m'avaient paru parfaitement naturelles.

Sal m'a lancé un regard incrédule. « Tu rigoles, là ?

— Heu… non. Pourquoi, c'est si dur à admettre ?

— Non, pas du tout. J'imagine que c'est juste parce que ça ne te ressemble pas. Mais t'inquiète, je trouve ça génial. C'est seulement que tu disais toujours que tu ne croyais pas aux histoires d'amour, tout ça. »

J'ai haussé les épaules. « J'ai dû changer. Il est vraiment différent, tu sais. Les autres garçons, ils étaient… enfin, tu vois ce que je veux dire. C'étaient de vrais losers, quoi ! Tandis qu'avec Nat, j'ai la sensation de valoir quelque chose. Je n'aurais jamais pensé pouvoir rencontrer quelqu'un comme lui. Une partie de moi ne peut pas s'empêcher de penser qu'il va bientôt comprendre qui je suis vraiment et qu'il va se sauver en courant.

— Tu mérites ce qui t'arrive, Grace – que quelqu'un te traite bien.

— Que je le mérite ou non, je peux te dire que je ne vais pas laisser Nat s'échapper comme ça ! » Nous avons éclaté de rire toutes les deux. « J'ai hâte que tu le rencontres. Tu vas l'adorer – enfin, pas trop, j'espère ! On devrait se faire une sortie tous les trois, un de ces soirs. Ce serait super. J'espère que tu l'aimeras. Je suis sûre qu'il va t'adorer. Vous avez beaucoup de choses en commun. Ouh là, je crois

que je radote. Tu peux me dire de la fermer, tu sais !.... »

Sal a souri, visiblement contente que je lui parle de Nat. « Ah ça non, tu ne vas pas te taire maintenant. Alors, dis-moi, qu'est-ce qui le rend aussi spécial ?

— J'imagine que c'est un peu trop si je réponds : ABSOLUMENT TOUT.

— Heu... oui, c'est un tout petit peu trop ! »

Je me suis assise pour réfléchir deux secondes.

« Il me retourne la tête. Il est incroyablement sexy, mais je n'ai pas seulement envie de coucher avec lui – j'ai envie d'être son amie. De parler avec lui et de savoir ce qu'il pense de la vie. C'est comme s'il voyait quelque chose de différent chez moi... Je ne sais pas si je suis très claire. Je me sens bien, quand je suis avec lui. Et en sécurité. »

J'ai regardé Sal, convaincue qu'elle allait me balancer un coussin en pleine tête pour m'être montrée tellement cliché, mais elle avait une expression distante et mélancolique. Je me suis alors dit que c'était sans doute la dernière chose dont elle devait avoir envie de parler, là tout de suite.

« Je suis désolée, Sal. On va dire que je me tais à partir de maintenant. Assez parlé de Nat ! Trouvons un autre sujet. »

Sal a tourné les yeux vers moi et m'a souri. « J'ai peur de ne pas avoir grand-chose d'intéressant à raconter. »

J'en ai profité pour lui dire une chose que j'estimais nécessaire :

« Je sais que tu ne tiens pas forcément à en parler, mais sache que si un jour tu veux me raconter ce qui s'est passé et avec qui tu as couché, je serai là pour t'écouter. Que je ne te jugerai pas et que tu ne me décevras pas, quoi que tu dises. Tu es ma meilleure amie et je t'aime. Tu peux tout me dire. »

Un silence bizarre est retombé jusqu'à ce que Sal dise :

« Merci. Ça compte beaucoup pour moi. Il faut juste que tu comprennes que je n'ai pas envie d'en parler. Tout simplement.

— Pas de problème. »

J'ai haussé les épaules avec une décontraction feinte. J'avais plus ou moins espéré que Sal se confierait à moi si je lui ouvrais mon cœur à propos de Nat. Sauf que ce n'était pas vraiment pareil.

J'aimerais bien savoir quelle heure il est. Je suis épuisée. On ne peut pas dire que ce soit la joie, aujourd'hui. Ethan a fini par m'apporter mon petit déjeuner. Il a demandé si j'avais faim et a semblé sincèrement désolé au moment où je lui ai répondu que j'étais affamée (ce qui était un tout petit peu exagéré, mais mon estomac faisait des gargouillis bien sonores).

Une fois mon petit déjeuner pris, j'ai fait de l'exercice. Deux cents abdos, des étirements divers

et variés, et de la course pendant trente minutes (à vue de nez). Pas étonnant que je me sente tellement crevée, du coup.

Il n'y a pas grand-chose de plus à dire concernant les Grandes Retrouvailles de Sal et Grace. Après avoir passé deux heures de plus à raconter des bêtises, et à ne parler QUE de Nat ou presque (malgré mes efforts pour ne pas le faire), Sal et moi nous sommes endormies. Je me suis réveillée le lendemain matin étalée en travers du lit et encore tout habillée. Sal était roulée en boule dans un coin, ses cheveux rabattus sur son visage.

Je me suis assise et j'ai tendu la main pour attraper le verre d'eau que je gardais toujours près de mon lit, mais ma coordination n'était pas très bonne, si bien que j'ai fini par renverser le verre par terre. J'ai poussé un juron sonore qui a réveillé Sal. Elle s'est étirée, a grogné un peu, et s'est tournée vers moi avant de m'adresser un sourire ensommeillé. À cet instant-là, j'aurais pu parier que nous pensions exactement la même chose. Un truc du genre : *Peut-être que les choses pourraient revenir à la normale entre nous, après tout.*

Mais c'était sûrement une impression personnelle.

Jour 20

J'ai fait un drôle de rêve, hier soir. Je me trouvais dans la salle de bains où je me brossais les dents. Je me suis penchée pour me rincer la bouche, et lorsque je me suis redressée et que j'ai jeté un coup d'œil dans le miroir, j'y ai vu Ethan à ma place. Je me suis regardée pour vérifier que j'étais toujours moi. Et j'étais effectivement toujours moi. Mais quand j'ai de nouveau observé mon reflet, il était là, à me scruter avec perplexité. J'ai tendu la main pour toucher la surface du miroir, et le Reflet Ethan m'a imitée. J'ai posé un doigt sur mes lèvres, et il a suivi la ligne de sa cicatrice. Je n'ai pas complètement flippé. Une partie de mon esprit s'est contentée d'accepter ce qui se passait, si bien que je me suis lavé le visage et brossé les cheveux en fixant le miroir des yeux. Le Reflet Ethan portait un jean et une chemise verte que j'avais

l'impression d'avoir déjà vus sur lui. À un moment, j'ai failli retirer mon pyjama, juste pour vérifier s'il ferait pareil, mais ça ne m'a pas paru une excellente idée.

Je me suis retournée pour quitter la salle de bains, mais j'ai pivoté d'un coup sec sur mes talons et me suis retrouvée face à la glace. Je ne sais pas ce que j'espérais voir exactement, mais il y avait toujours le reflet d'Ethan, et son expression était l'image même de ce que je ressentais – un peu stupide et fuyante. Lorsque je suis revenue dans la chambre, Ethan dormait dans mon lit et portait mon pyjama. Je me suis penchée au-dessus de lui pour l'écouter respirer. Il haletait légèrement. Il a ouvert les yeux tout d'un coup. J'ai eu la peur de ma vie. Je lui ai murmuré : « Réveille-toi, dormeur ! » avant de tendre la main.

Il s'est réveillé. Cette scène était un peu bizarre. Presque paisible. Sereine et résignée. Ce rêve ne m'est revenu que plus tard, après la visite d'Ethan. Avant ça, je m'étais simplement sentie bien, comme après une bonne nuit de sommeil, prête à affronter cette nouvelle journée, peu importait ce qu'elle m'apporterait. Même si je savais très bien qu'elle ne me réserverait que trois plateaux-repas, un mystérieux kidnappeur, et pas grand-chose d'autre.

Lorsque Ethan est revenu après le déjeuner, j'étais assise à la table, le regard perdu dans le vide, à faire des traits dans mon assiette avec le bout de

ma fourchette. Il s'est posé au bord du lit, ce qui commençait à devenir une habitude. Puis, sans un mot, il s'est contenté de mettre ses mains sous ses cuisses comme pour les garder au chaud en me fixant d'un air expectatif. Et, en effet, j'avais bien quelque chose en tête.

« Comment tu sais quels sont mes plats préférés ? »

Ethan n'a rien répondu.

« Sérieusement, comment ça se fait que j'aime tout ce que tu me prépares et m'apportes ? »

Il a haussé les épaules.

« Écoute, je ne voudrais pas paraître ingrate ou quelque chose dans le genre, parce que je te suis reconnaissante de ce que tu fais pour moi, enfin, pour le quotidien, je veux dire. C'est juste que je trouve ça bizarre. Tu aurais dû te tromper, au moins une fois ou deux. Mais je n'ai jamais eu droit à du poisson, des brocolis, des noix ni à des choux de Bruxelles, par exemple…

— Grace, personne n'aime les choux de Bruxelles.

— Heu, ouais, bon… tu marques un point. Mais n'empêche, tu vois ce que je veux dire.

— Que veux-tu que je te réponde ? Que je t'ai espionnée durant des mois et que j'ai noté tous tes plats préférés ? Est-ce que ça te permettrait de te sentir mieux ? »

Il se moquait de moi, et ça ne me plaisait pas du tout.

« Non, j'aimerais simplement que tu me dises la vérité. Et j'apprécierais que tu évites de te montrer sarcastique.

— Nous aimons les mêmes choses, Grace. Tu ne t'en es pas rendu compte ?

— Heu… non. Je ne l'ai pas remarqué. » J'ai soupiré. « Bref. Ça n'a pas d'importance, de toute façon, pas vrai ? Rien de tout ça ne compte.

— Ne sois pas comme ça. Tout est important dans cette histoire. Tout. Quand vas-tu enfin accepter de le voir ? »

Je commençais à me sentir un peu énervée. Oui, un caractère énigmatique peut paraître sexy, comme il peut simplement être agaçant.

« Est-ce que tu peux me laisser, s'il te plaît ? J'ai quelque chose à faire.

— Si tu le dis, Grace. »

Ma grossièreté n'a pas semblé le heurter, car il s'est contenté de ramasser les assiettes et de partir sans ajouter quoi que ce soit.

Une fois Ethan sorti, j'ai réfléchi à notre conversation, ce qui m'a permis de remarquer une chose concernant sa façon de parler. Il dit TRÈS SOUVENT mon prénom. Je trouve ça même un peu étrange. Je veux dire, c'est normal, d'appeler quelqu'un par son prénom de temps à autre, mais pas de le répéter tout le temps. Là, c'est carrément flippant. Je

me demande pourquoi il fait ça, ou s'il s'en rend au moins compte. C'est comme s'il cherchait à me rappeler qui je suis. Au cas où je l'oublierais, enfermée depuis tant de jours dans cette étrange pièce blanche.

Papa avait l'habitude de dire mon prénom souvent, lui aussi. Je pense qu'il aimait la façon dont il sonnait. Parfois, il m'appelait Gracie chérie. Ça me hérissait littéralement le poil, mais je laissais faire, parce que c'était papa. Je crois qu'il a arrêté de m'appeler comme ça quand je suis entrée au collège. Je n'ai rien remarqué de spécial, sur le moment. J'imagine qu'il a dû peu à peu cesser de le faire – une concession au fait que sa petite fille était en train de grandir. J'aurais tout donné pour l'entendre le dire encore une fois. L'entendre dire n'importe quoi, même. Ou juste le voir assis sur sa vieille chaise en cuir toute miteuse, concentré sur ses mots croisés, sourcils froncés.

J'aurais vraiment tout donné pour ça.

Jour 21

Je n'ai pratiquement rien écrit, hier, tellement j'étais déprimée. J'ai pleuré, pleuré, et encore pleuré. Ethan est passé à un moment. Enfin, il me semble. Tout me paraît flou et brumeux, mais je crois qu'il s'est assis près de moi et qu'il a posé la main sur mon épaule tandis que j'étais allongée sur le lit à sangloter. À moins que je ne l'aie rêvé ? Je n'arrive pas à m'en souvenir. *Hmm. Perte de contact avec la réalité = pas bon du tout.*

J'ai vu Nat deux jours après que nous nous sommes réconciliées, Sal et moi. Je ne lui avais jamais parlé de Sal auparavant, ce qui était clairement un peu bizarre. Mais la situation était trop compliquée à expliquer, et elle ne me montrait pas sous mon meilleur jour. Or je tenais absolument à ce que Nat me voie sous mon meilleur jour (son

écoute attentive et sa tête d'ange… enfin, pas trop angélique non plus).

Je ne l'avais pas appelé ni contacté par SMS après l'épisode Devon. La balle était vraiment dans son camp, ce coup-ci. Cette situation me torturait. Je ne suis pas la personne la plus patiente sur terre. Je fais toujours en sorte d'accélérer le mouvement plutôt que d'attendre que les choses viennent à moi. En plus, comme je ne suis jamais tout à fait sûre qu'elles vont vraiment venir à moi, je préfère m'assurer qu'elles le font bien. Mais cette fois, j'étais déterminée à patienter. Ça a été un tel soulagement, lorsque j'ai enfin reçu son texto. Je suppose que lui et Devon avaient dû clarifier la situation.

Nous avons convenu de nous retrouver dans un bar en ville après son travail. L'endroit était calme au moment où je suis entrée. Nat était assis tout au fond dans un angle, une pinte devant lui, à fixer le téléphone entre ses mains. Il bougeait sa jambe droite nerveusement sous la table, et il portait les mêmes baskets que la nuit de notre rencontre. Elles avaient perdu leur blancheur lumineuse. Il était absolument canon.

J'ai marché jusqu'à lui et je lui ai touché l'épaule. Il a sursauté et a fourré son téléphone dans sa poche avant de se lever pour m'embrasser. Son haleine sentait un peu la bière, mais de façon plutôt agréable. Ça ne faisait que quelques jours qu'on ne

s'était pas vus, lui et moi, mais ses baisers m'avaient manqué. Il m'a rapporté un verre sans même que j'aie à lui demander de le faire.

J'ai bu une gorgée. « C'est un double, ou je rêve ? Vous ne chercheriez pas à me soûler, par hasard, monsieur ? »

Il m'a regardée en haussant les sourcils. « Pourquoi ? Ça poserait un problème ?

— Tant que tu me promets que tu profiteras de moi plus tard, ça me va. » Je me suis penchée au-dessus de la table pour l'embrasser de nouveau. « Alors, qu'est-ce qu'il avait de si fascinant, ton portable ? Il vaudrait mieux pour toi que ce ne soit pas des photos d'une autre fille nue. Ni d'un mec à poil, d'ailleurs. » J'ai fait une grimace moqueuse à cette pensée.

« C'était peut-être des photos de toi toute nue.

— Menteur, t'en as pas ! Et n'essaie pas de me dire que tu en as pris une pendant que je dormais, parce que je sais que tu ne ferais jamais un truc pareil. Tu es bien trop gentleman pour ça.

— N'en sois pas si sûre ! Non, c'était juste un texto. Rien d'important. »

Ce mystérieux texto titillait ma curiosité, mais je ne tenais pas à passer pour la copine-folle-de-jalousie, alors j'ai laissé courir. Nat m'a raconté ce qu'il avait fait au cours des derniers jours. Je l'ai écouté, mes doigts entremêlés entre les siens, à le regarder avec

fascination la plupart du temps. Argh ! Je DÉTESTE être ce genre de filles.

Après quelques verres de plus et un débat plutôt agité à propos des mérites de certaines universités comparées à d'autres, je lui ai enfin parlé de Sal. J'avais trop hâte qu'ils se rencontrent.

« Ah, ouais, Devon m'a parlé d'une fille qui serait une de tes amies. »

Nat ne semblait pas du tout curieux à propos d'elle, ce qui m'a légèrement vexée. Mais je suppose que c'était normal. Il ne pouvait pas comprendre, comme on dit.

« Ce n'est pas "une fille". C'est ma meilleure amie. On a arrêté de se voir pendant un moment. On était en froid. C'était juste avant que je te rencontre. Bref, un truc idiot, mais tout est arrangé.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as jamais parlé d'elle ? »

Nat contemplait sa pinte dont il faisait tourner le contenu.

« J'en sais rien. J'imagine que je n'ai pas jugé nécessaire de le faire. Je ne pensais pas que Sal et moi, on pourrait se réconcilier un jour… Et je me sentais complètement conne à propos de cette histoire. Et triste. Je ne voulais pas plomber l'ambiance entre nous.

— Tu aurais quand même pu m'en parler, tu sais.

— Je suis désolée. J'aurais dû le faire, mais parlons d'autre chose, d'acc ? Sal meurt d'envie de te

rencontrer. Il va falloir organiser quelque chose un de ces quatre. Tu vas l'adorer !

— Ça pourrait être cool. Je vais nous chercher de quoi boire. »

Pendant que Nat était au bar, je me suis repassé la conversation dans ma tête. Alors ça l'embêtait un peu que je ne lui aie rien dit… Même s'il ne sautait pas de joie à l'idée de rencontrer Sal. Mais c'était un mec, et les mecs ne s'emballent pas pour les mêmes choses que nous, les filles. J'étais certaine qu'il passerait bientôt à autre chose.

Un peu plus tard, Nat m'a demandé pourquoi je m'étais disputée avec Sal. Peut-être qu'il se sentait concerné, après tout. Je n'avais aucune intention de lui dire la vérité – Sal m'en voudrait. Je n'étais pas exactement ravie de lui mentir, mais parfois l'honnêteté n'est pas la meilleure stratégie.

« C'est arrivé à cause d'un truc stupide, vraiment. Juste une dispute ridicule qui a dégénéré. Et comme nous sommes aussi butées l'une que l'autre, on a mis des plombes à s'excuser. »

Nat a eu l'air sceptique.

« Alors ça n'était pas vraiment sérieux, si je comprends bien ?

— Non, pas vraiment. Ça semblait sérieux sur le moment, mais c'est derrière nous.

— Eh ben dis donc, ce que vous pouvez être bizarres, vous, les filles. »

J'ai souri. « Hé ! Fais gaffe à ce que tu dis ! » Je lui ai donné une petite tape sur l'épaule. « Tu ne t'es jamais disputé avec un de tes potes, peut-être ?

— Heu, non, enfin si, j'imagine qu'on pourrait dire ça comme ça. » Il a réfléchi quelques secondes. « Hé, ça va ?

— Oui, pardon. J'étais juste en train de penser à...

— À quoi ? »

Il a secoué la tête lentement et a dit : « Rien, laisse tomber. » Sur ces paroles, il a attrapé sa pinte, bu quelques gorgées, puis il a tendu le bras par-dessus la table pour me prendre la main. Et alors il m'a adressé un de ces fameux regards. « Écoute, partons d'ici. Il n'y a personne chez moi.

— Excellent ! Parce que ma mère est à la maison, pour une fois. Et même si je suis certaine qu'elle ADORERAIT te rencontrer, je ne pense pas que ce soit franchement le meilleur moment... vu ce que j'ai l'intention de te faire. »

Je me suis penchée au-dessus de la table et j'ai frôlé l'oreille de Nat avec mes lèvres en lui murmurant les choses les plus obscènes auxquelles je pouvais penser. Ce qui a produit l'effet désiré. J'ai à peine eu le temps d'attraper mon sac avant de me retrouver à l'extérieur du bar.

Nat a hélé un taxi, puis nous nous sommes installés sur la banquette arrière. Nous n'arrêtions pas de nous toucher. C'est à peine si nous avons réussi

à ne pas dépasser certaines limites. En plus, je n'aimais pas beaucoup les coups d'œil que le chauffeur me lançait dans le rétroviseur. L'idée qu'il nous mate me dérangeait. Je me suis écartée de Nat pour le regarder droit dans les yeux. *Magnifique.* Il me désirait. Il me désirait vraiment. À cet instant, j'ai eu la sensation d'avoir énormément de chance. Et, plus étrange, d'y avoir droit. Il était submergé de désir. C'était comme si j'avais pu l'obliger à faire tout ce que je voulais. Heureusement pour Nat, tout ce que je souhaitais, c'était qu'il s'occupe de moi.

Nous avons fait l'amour d'une façon carrément incroyable. On aurait dit que Nat était différent – c'était lui qui avait le contrôle, cette fois. Un changement plutôt agréable. Ensuite, je me suis étendue près de lui, mon corps contre le sien, ma jambe gauche lovée entre les siennes.

J'étais heureuse.

Ça devient de plus en plus difficile. J'ai envie de poser mon stylo et de déchirer les feuilles en petits morceaux, de les jeter en l'air et de les laisser retomber comme des flocons. Je crois que je pourrais transformer cette chambre en une espèce de boule à neige géante. Ou je pourrais faire couler l'eau de la baignoire et remplir la pièce jusqu'au plafond. Je me noierais, mais ce serait plutôt cool.

Jour 22

Ethan est là. Chaque fois que je lève les yeux, je le trouve en face de moi, à fixer le vide devant lui. Il est passé prendre mon plateau-repas, puis il est revenu deux minutes plus tard pile au moment où je m'asseyais pour écrire. Il semblait un peu nerveux. Je lui ai lancé un regard curieux.

« Hé, salut !

— Salut, Grace. »

J'ai attendu qu'il dise quelque chose, mais il a paru hésiter à le faire. Je me suis redressée, le stylo suspendu en l'air, tandis qu'il s'adossait contre la porte.

« Est-ce que tu as besoin de quelque chose ? »

J'aurais voulu qu'il réponde – la situation devenait un peu gênante.

« Non. Je… Est-ce que ça t'embêterait, si je restais un moment ? Je ne te dérangerai pas. »

Comme j'hésitais, Ethan a poursuivi :

« J'aimerais juste rester là. »

Voilà qui était intéressant. Comme je ne savais pas quoi dire, j'ai simplement acquiescé en silence. Il a articulé un « Merci » à peine audible, puis il s'est installé par terre dans l'angle à côté de la porte.

Et nous voilà, tous les deux assis dans une espèce de silence complice et sympathique. Ethan a le dos appuyé contre le mur et les jambes relevées, qu'il tient entre ses bras. Il a le menton posé sur ses genoux. On dirait un petit garçon – un petit garçon perdu. Il a les pieds nus, son jean effiloché laisse apparaître ses orteils. De temps à autre, il se frotte machinalement le poignet droit avec sa main gauche, avant de remonter ses genoux contre sa poitrine.

Je me demande si je devrais dire quelque chose ou aller le voir.

Je ne le ferai pas.

Je ne peux pas.

Sal et moi venons d'avoir les résultats des exams. Malgré les événements des derniers mois, elle les a littéralement pulvérisés. Moi aussi, d'ailleurs. Ce qui ne nous a surprises ni l'une ni l'autre – soulagées peut-être, mais c'est tout.

J'ai aperçu Sophie dans les couloirs du bahut. Elle parlait avec Devon. Je ne savais pas que ces deux-là se connaissaient, mais ce n'était pas très étonnant.

Ce n'est pas pour être méchante ou quoi, mais ils sont tous les deux un peu geek. Je le pense sans aucun cynisme. J'ai essayé de croiser le regard de Sophie, mais elle était trop occupée à coller Devon et à loucher sur le morceau de papier qu'il tenait à la main. Eux non plus n'avaient certainement aucun souci à se faire concernant leurs notes.

Tanya se trouvait dans le coin, entourée de sa cour habituelle. Elle m'a aperçue et m'a fait signe d'approcher.

« Grace ! Ça vous dirait de venir chez moi ce soir, Sal et toi ? Mes parents sont à La Barbade et notre maison exige que j'organise une fête ! »

Deux ans plus tôt, j'aurais sauté sur sa proposition. Mais plus aujourd'hui. C'est drôle, comme les choses peuvent changer.

« Ah, désolée, j'peux pas, Tan. J'ai déjà un truc de prévu. » *Un truc qui n'impliquerait pas que je couche avec un inconnu dans la chambre de tes parents.*

« Bon sang, Grace, ce que tu peux être CHIANTE ! Impossible d'arriver à te faire sortir avec nous ou de passer un moment avec toi, ces derniers temps. » Elle a boudé une minute puis a éclaté de rire. « Laisse tomber. Félicitations pour tes notes. Il paraît que tu as éclaté les scores. »

Je suis restée discuter encore une minute ou deux avant de prendre le chemin de la maison de Sal. Je savais que l'idée d'aller à la fête de Tanya la séduirait aussi peu que moi.

Une fois dehors, j'ai envoyé un texto à Nat pour lui annoncer mes résultats. Je cherchais à l'impressionner. Il était étudiant en médecine, après tout. Il n'avait jamais dû avoir de note au-dessous de 16 de toute sa scolarité. Bon, moi non plus, si vous voulez tout savoir. (En fait, j'en ai eu deux, mais qui a dit qu'il fallait tenir les comptes ?)

Nous avons déjeuné chez Sal. C'était chouette de revoir ses parents et son petit frère. La famille de Sal m'avait toujours paru normale. J'ai trouvé ça agréable de me retrouver avec eux pendant un moment. Ils ne m'ont posé aucune question concernant le fait qu'ils ne m'avaient pas croisée depuis deux mois, ce qui m'a franchement soulagée. J'ignorais ce que Sal avait pu leur dire. Ça avait dû être affreux, de leur cacher ce qu'elle traversait. Je ne sais pas comment elle avait réussi à le faire. Ça aurait été super facile, avec une mère plus souvent absente que l'inverse. J'aurais pu accoucher de triplés et les élever à la maison sans que maman s'en aperçoive. Mais avec deux parents qui en ont *vraiment* quelque chose à faire de leur fille ? Et un petit frère qui fouine partout ? Je trouve ça super impressionnant.

Les parents de Sal étaient hyper fiers de ses résultats et semblaient pratiquement aussi heureux des miens, ce qui était adorable de leur part. Ils ont même ouvert une bouteille de champagne en notre honneur. J'ai noté dans un coin de ma tête qu'il

fallait que je téléphone à la maison un peu plus tard pour annoncer mes notes à maman. Bien sûr, je devrais d'abord commencer par lui rappeler que j'avais passé des examens. Sal et moi sommes montées finir le champagne dans sa chambre et nous préparer. Nous avions prévu de faire la méga fête – ce serait la première fois depuis que la méchanceté avait tout foutu en l'air entre nous. Je n'attendais que ça.

Lorsque Sal a été prête, je lui ai lancé un regard approbateur. Elle était trop sexy. Je me suis sentie un peu jalouse, mais à peine. C'était la soirée de Sal. J'étais bien déterminée à lui faire oublier tout ce qu'elle avait traversé, le temps d'une virée. Et pas seulement pour qu'elle roule sous la table ivre morte. Enfin, que les choses soient claires : j'avais carrément l'intention de lui faire prendre une cuite d'enfer, mais le but de cette sortie était avant tout de rigoler un bon coup. Et si Sal devait flirter avec un mec canon ou deux, je n'y voyais aucun inconvénient.

« La vache, Sal… t'es trop belle ! »

Elle a paru toute gênée. « Tu trouves ?

— Oh oui. Tu vas avoir des problèmes, ce soir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

J'ai éclaté de rire. « Ne t'inquiète pas ! Ce que je veux dire, c'est que tu vas attirer l'attention… particulièrement avec ce haut… » Il avait un décolleté super plongeant.

Sal s'est précipitée vers le miroir de la salle de bains pour s'examiner sous toutes les coutures.

« Tu crois que c'est un peu trop ?

— Ben, en fait, je dirais que ce n'est pas assez !

— Je vais mettre autre chose. »

Elle a commencé à retirer son haut. Je me suis levée d'un bond pour l'en empêcher.

« T'as pas intérêt à faire ça ! Tu es sublime. Bon, on y va ? Allez, prends ton manteau, chérie. »

Je lui ai adressé un clin d'œil, et elle m'a regardée avec un air sceptique avant de rajuster son haut à contrecœur et de se jeter un dernier coup d'œil dans le miroir.

« Grace, je ne suis pas vraiment d'humeur, ce soir.

— Ouais, mais on ne sait jamais. Le prince charmant t'attend peut-être au coin de la rue, ou accoudé au comptoir d'un bar, plutôt …

— C'est trop tôt. Je ne me sens pas prête du tout. Tu comprends, non ? S'il te plaît, dis-moi que tu comprends, sinon autant rester à la maison. »

J'ai soupiré. « Ouais, je comprends. Pas de problème. Mais tu me le diras, quand tu te sentiras prête, parce que je te trouverai un mec hallucinant, d'accord ? Je ne promets pas qu'il sera aussi incroyable que le mien, mais je verrai ce que je peux faire ! »

Sal semblait tellement ailleurs que je l'ai traînée jusqu'à la porte en me demandant si elle réussirait à laisser ses mauvaises pensées derrière elle. Nous avons dit rapidement au revoir à ses parents. Quand il nous a vues, son père a sifflé de cette façon gênante dont les pères ont le secret. Sal a roulé des yeux dans ma direction, et nous avons éclaté de rire.

À un moment pendant le trajet en bus qui nous conduisait en ville, mon téléphone a vibré à l'intérieur de mon sac. Un texto de Nat : « Hé, toi ! Félicitations. Belle ET intelligente ! On se retrouve pour fêter ça ? »

Sal regardait par la fenêtre tandis que je réfléchissais à ma réponse. On était censées passer la soirée entre filles. Juste Sal et moi. *D'accord, mais on pourrait peut-être retrouver Nat un peu plus tard… Ça n'embêterait pas Sal, c'est sûr !* Elle mourait d'envie de le rencontrer. Bon, disons que je pensais qu'elle en mourait d'envie – je crois que je voulais m'afficher avec lui, ou un truc dans le genre. J'ai renvoyé le texto suivant : « Merci ! Suis prise pour le moment, mais rdv au Code Bar. À 21 h ? Bizz. »

Je me suis sentie légèrement nerveuse au moment d'appuyer sur le bouton « envoi », mais j'ai quand même réussi à le faire. Ensuite, j'ai jeté un coup d'œil à ma montre. Il n'était pas loin de 18 heures. Nous avions du temps devant nous, Sal et moi, avant que Nat ne nous rejoigne. Ce serait vraiment l'occa-

sion idéale pour les faire se rencontrer. Mille fois mieux qu'un truc programmé à l'avance. La spontanéité fait toujours loi dans ces cas-là, non ?

J'ai préféré ne pas prévenir Sal que Nat nous rejoignait plus tard. Je ne voulais pas qu'elle soit dégoûtée que je gâche notre « soirée filles ». Je trouvais mieux de le lui annoncer après quelques verres. Ou de lui laisser la surprise. Je ne savais pas exactement pourquoi je n'avais pas dit à Nat que je sortais avec Sal. Sans doute parce que je voulais lui éviter le stress de devoir faire bonne impression à ma meilleure amie. Mais j'étais peut-être juste curieuse de voir leur réaction au moment où ils se rencontreraient. Quelle meilleure façon pour voir la réaction spontanée des gens que de les prendre par surprise ? Je me suis félicitée intérieurement pour l'ingéniosité de mon plan.

J'ai oublié qu'Ethan se trouvait là. Il est tellement silencieux. Enfin, sauf depuis qu'il chantonne à voix basse. J'ai entendu cette chanson quelque part, d'ailleurs, j'en suis certaine. Qu'est-ce que c'est déjà ? Argh ! Ça me rend dingue.

J'ai posé la question à Ethan. Il m'a regardée, surpris, comme si je l'avais réveillé en plein rêve. J'ai dû me répéter.

« Quelle chanson ?

— Heu… celle que tu chantonnes depuis je ne sais combien de temps.

— Oh…

— Alors, c'est quoi ? Tu dois bien le savoir. »

Il a secoué la tête lentement. « Je ne m'étais même pas rendu compte que je chantonnais. Désolé. Ça te dérange, peut-être ?

— Non, absolument pas. C'est juste que cet air me dit quelque chose et ça me rend dingue.

— Je me demande où tu as pu l'entendre.

— Hé, c'est toi qui es censé savoir ça ! Ça nous aiderait, si tu pouvais t'en souvenir. »

Je me sentais contrariée. Je ne sais pas pourquoi ; ce n'était qu'une chanson. Pourquoi est-ce qu'elle comptait autant, tout à coup ?

« Je suis désolé, Grace. »

J'ai soupiré. « Laisse tomber. Ce n'est pas grave. Sincèrement.

— Tu es sûre ? » Ethan a soudain eu l'air très sérieux.

« Ce n'est qu'une chanson. Comment est-ce que ça pourrait être important ?

— Tout l'est, le moindre détail. Ce sont même les détails qui comptent le plus, parfois, tu sais. »

Il s'est levé et m'a lancé un regard lourd de sous-entendus (bon, disons qu'il l'aurait été si j'avais su où Ethan voulait en venir) avant de quitter la pièce.

C'était il y a vingt minutes, environ, et cette espèce d'air débile continue de tourner en boucle dans ma tête.

J'aimerais bien que ça s'arrête, d'ailleurs.

Encore un autre rêve.

J'étais étendue sur mon lit dans mon ancienne maison en train de parcourir les pages d'un magazine lorsque j'ai vaguement entendu maman crier que le dîner était servi. Pendant deux minutes, j'ai fait comme si je ne l'entendais pas et j'ai poursuivi ma lecture. Puis papa a lancé : « À table, Grace ! » Je savais que je devais descendre, mais je n'en avais aucune envie. Si seulement je pouvais rester dans ma chambre, la vie serait parfaite. Une autre minute s'est écoulée puis mon père a passé la tête par la porte. « Grace chérie, si tu n'es pas à table dans les trente secondes qui arrivent, j'attaque les patates au four. Et ensuite, je m'attaque au pudding… » J'ai levé les yeux de mon magazine, souri et dit : « Dans tes rêves ! Le premier arrivé en bas… ! » Papa a lancé : « Tu as déjà perdu ! » avant de disparaître de mon champ de vision.

Alors que je m'apprêtais à bondir de mon lit, j'ai jeté un dernier coup d'œil à la revue. Sauf que ce n'était plus une revue. C'était un double du journal local. Il y avait une photo de papa en une. J'ai essayé de déchiffrer les gros titres, mais ils n'avaient aucun sens. Les mots formaient des lignes qui se tortillaient. Elles se tordaient comme des vers. J'ai paniqué. Pourquoi est-ce que je n'arrivais pas à lire ? Je *savais* lire. Peut-être qu'avec des lunettes… Il y en avait une paire sur la table de nuit, mais je

n'en portais pas, d'habitude, alors j'ai trouvé ça franchement bizarre. Je les ai attrapées. C'était celles que papa mettait pour lire, mais je les ai chaussées quand même. Un des verres était cassé. J'ai jeté un coup d'œil circulaire dans ma chambre : tout était fissuré, bousillé. J'ai soudain eu l'impression que j'allais vomir.

Je me suis réveillée et je me suis mise en boule contre le mur, ruisselante de sueur. J'ai à peine eu le temps d'atteindre la salle de bains avant que le contenu de mon estomac remonte dans ma gorge. J'ai toussé et crachoté en m'étranglant à moitié. Des larmes ont commencé à rouler le long de mes joues, puis je me suis étendue, tremblante, sur le sol de la salle de bains. Ce rêve m'avait paru si réel. Papa avait été là devant moi, bien vivant, à rire, les yeux plissés. Une douleur lancinante me poignardait la poitrine. C'était comme si on m'avait frappée en plein cœur ou quelque chose dans le genre. J'ai laissé retomber ma tête contre les carreaux en céramique bien frais. J'avais l'impression de sentir le sang palpiter à l'intérieur de mon crâne, mon pouls battre à une allure folle, et mon estomac se soulever de nouveau. Je me suis demandé si j'allais mourir. J'ai dû m'évanouir après ça.

Tout ce dont je me souviens ensuite, c'est d'Ethan m'appelant d'une voix étouffée, comme s'il s'était trouvé à l'autre bout d'un long tunnel. J'ai eu des difficultés à parler, au début. Puis sa voix

s'est rapprochée, plus près, encore plus près, et lorsque j'ai rouvert les paupières, il était penché au-dessus de moi, cerné par une lumière aveuglante. Comme elle faisait mal aux yeux, je les ai refermés. J'ai senti la main douce, chaude et réconfortante d'Ethan se poser sur ma joue. J'ai essayé d'ouvrir les yeux de nouveau et cette fois, j'ai trouvé ça plus facile. Ethan m'a aidée à m'appuyer contre le lavabo de la salle de bains. Je me suis inspectée sous toutes les coutures ; il y avait du vomi sur ma veste et partout par terre. J'en avais aussi sur la pointe du menton et toujours dans ma bouche.

J'ai à peine senti Ethan m'essuyer la bouche avec une serviette humide, puis me retirer ma veste en répétant que tout allait bien. Il m'a soutenue jusqu'à mon lit et m'a déshabillée. J'étais trop hébétée et malade pour éprouver la moindre gêne. Je me suis enfoncée sous les couvertures, puis Ethan a tiré une chaise près du lit et s'est assis. J'ai fixé le plafond un moment, puis, soudain, j'ai éclaté en sanglots. Les larmes ont commencé à couler lentement de part et d'autre de mon visage, chatouillant mes oreilles et mouillant mes cheveux. Ethan m'a alors pris la main.

Au bout d'un moment, il a dit :

« Est-ce que tu veux m'en parler, Grace ?

— Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Ces rêves… c'est étrange. Je sens… je ne sais pas… j'ai

l'impression que je suis sur le point de comprendre quelque chose.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Je me suis assise, puis j'ai essuyé mon visage plein de larmes et je me suis emmitouflée dans la couette avant de poursuivre :

« J'aimerais pouvoir l'expliquer. J'ai l'impression de ne plus faire la part entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. Les seules choses auxquelles je peux me raccrocher, c'est cette chambre, et toi. Il n'y a que ça qui ait du sens, pour moi. Pourtant, le fait d'être ici me paraît... juste, d'une certaine façon. Comment est-ce possible ? Je devrais être en train de faire mes devoirs ou de sortir avec des amis – ça, ce serait "normal". Mais ça me semble tellement loin que j'arrive à peine à croire que ma vie était comme ça avant. Je suis assise là, jour après jour, à écrire, écrire et écrire encore sur tout ça. Mais pour quoi faire ? Pourquoi est-ce que je me fatigue à le faire ? » J'ai eu un rire bref et caverneux.

Ethan s'est penché en avant sur sa chaise.

« Grace, qu'est-ce que tu as voulu dire, tout à l'heure, quand tu as dit que tu étais sur le point de comprendre quelque chose ? » Il parlait posément, comme s'il prenait le temps de choisir les mots justes.

« Oh, je ne sais pas. Rien de particulier. »

Il a paru déçu.

« Tu dois faire plus d'efforts, Grace. Sois honnête avec moi, je ne t'en demande pas plus.

— Je ne comprends pas ce que tu essaies de me dire. Je suis honnête. Je ne vois pas ce que tu attends de plus.

— Tu es si près du but.

— OK, là, tu commences vraiment à me faire flipper. Explique-moi pourquoi. Pourquoi est-ce que je suis ici ? »

Ethan a secoué la tête lentement avant de se lever de sa chaise et de la faire glisser sous la table. J'ai eu l'impression d'avoir échoué, d'une certaine façon.

Tandis qu'il se dirigeait vers la porte, j'ai lancé :

« Désolée. S'il te plaît, ne m'en veux pas. »

Mes paroles m'ont paru pathétiques et pleurnichardes, et je ne savais pas très bien pourquoi je les avais prononcées.

Ethan s'est retourné.

« Je ne suis pas en colère après toi, Grace. Je souhaiterais simplement que tu te montres honnête – si tu ne peux pas l'être avec moi, alors au moins avec toi-même. Qu'est-ce que tu as l'impression d'être sur le point de comprendre ? »

Et, sans même que j'y aie réfléchi, la réponse m'est montée spontanément aux lèvres :

« La vérité. »

À partir de là, c'est devenu carrément étrange. À l'évidence, j'avais dit ce qu'il fallait, parce que Ethan a souri et a hoché la tête avant de quitter la pièce. Et même s'il n'avait pas agi de cette façon, j'aurais su que c'était la bonne réponse.

J'espère qu'il reviendra plus tard. Je crois qu'il me manque un peu. Mais ça me fait bizarre de lui parler – ce n'est pas comme d'avoir une conversation normale. Parfois, j'ai l'impression que c'est un peu comme si je me parlais à moi-même.

Une question tourne dans ma tête telle une boule de flipper : la vérité à propos de quoi ?

LA VÉRITÉ À PROPOS DE QUOI ?

J'ai toujours été nulle au flipper.

Jour 23

Ethan n'est pas revenu. J'étais tellement convaincue qu'il le ferait. J'ai passé une mauvaise nuit : trop de rêves, de cauchemars et de pensées morcelées qui n'avaient aucun sens. Et comme musique de fond, reliant entre elles ces étranges scènes, ce foutu air qu'Ethan fredonnait hier.

J'ai bien tenté de le chantonner moi aussi, mais je n'en retrouve pas la mélodie. Maman disait toujours que je n'avais pas l'oreille musicale. Évidemment, je ne tenais pas la comparaison avec sa voix magnifique. Elle avait l'habitude de chanter pour moi, quand j'étais petite. Si je me réveillais suite à un cauchemar, elle venait et s'asseyait près de moi sur mon lit, et me caressait les cheveux en fredonnant doucement. Sa voix était comme du miel qu'on aurait mélangé à de l'alcool ; elle par-

venait toujours à me calmer et m'aidait à me rendormir.

Et puis un jour, maman n'a plus chanté.

Quand Sal et moi sommes arrivées au Code Bar, l'endroit était bondé. Il n'y avait aucun visage familier du lycée, cependant. Ceux qui faisaient partie du groupe des élèves populaires devaient déjà être chez Tanya, vu l'heure, et les autres, probablement dans le café miteux à l'angle de la rue du bahut. Nous avons réussi à nous dégotter un box au calme – celui où Sophie et moi avions passé une soirée. Sal a proposé d'aller chercher la première tournée, et je l'ai regardée gagner le bar. Deux mecs qui se trouvaient là se sont aussitôt donné des coups de coude en louchant dans sa direction. Elle ne s'est aperçue de rien, tellement elle était concentrée sur sa mission (ultra importante, certes). Tandis que le barman derrière le comptoir servait nos verres, l'un des garçons s'est approché de Sal. Son copain a pris son verre et bu une gorgée en faisant son possible pour ne pas la mater. J'ai vu les lèvres de Mec Numéro Un bouger quand il s'est adressé à Sal.

Il était assez mignon, c'était évident. Il dégageait une sorte d'impudence, et portait l'une de ces espèces de T-shirts artificiellement usés tout à fait ridicules. Cinquante euros pour un truc aussi pourri couvert de taches de peinture et plein de trous ? Tu parles d'une affaire. Son jean était aussi

râpé et en lambeaux, mais ce look vintage ne s'étendait pas à ses chaussures, qui étaient noires, brillantes, et légèrement pointues. Tout bien considéré, ce n'était pas le style le plus cool de la terre. Je savais que Sal devait penser la même chose, parce qu'elle n'a pas pris la peine de se tourner vers lui quand il lui a parlé. Elle avait quand même dû lui dire un truc, parce que le gars continuait de la baratiner en se penchant en avant sur le bar et en faisant tout pour obtenir un contact visuel. Sal lui a jeté un petit coup d'œil avant de fixer de nouveau le dos du barman intensément, laissant le pauvre garçon la dévisager en vain. Au bout d'un moment, il a haussé les épaules avec autant de décontraction que possible puis s'est retourné vers son pote, qui a secoué la tête et ricané nerveusement.

« Alors, qu'est-ce qu'il t'a dit ? » J'ai souri tandis que Sal posait les verres sur la table en veillant à ne pas en renverser : chaque goutte était précieuse.

Sal semblait gênée.

« Qui a dit quoi ?

— Ben voyons ! Mister Tout Lisse, là-bas, accoudé au bar. J'ai tout vu. »

Elle s'est assise et a bu une grande gorgée.

« Lui ? Pas grand-chose – enfin tu vois.

— Mais il a quand même tenté le coup, non ? Tu as vu ses chaussures ? Mais bon, il est plutôt pas mal, à part ça.

— Tu trouves ? »

Elle s'est retournée vers le bar où les deux garçons rigolaient. Le Garçon Tellement Déçu n'avait pas l'air si déçu, en fin de compte, malgré le vent qu'il s'était pris.

« Ouais. Beau corps, et beau visage. Dommage pour les vêtements… Mais je suis sûre que tu arriverais à les lui faire enlever en quelques minutes…

— Grace ! » Sal a fait semblant d'être horrifiée.

« Je plaisante ! Tu pourrais certainement avoir tous les garçons qui se trouvent ici, si tu le voulais. Et je suis sûre que certains ont forcément bon goût en matière de chaussures. »

Nous avons éclaté de rire toutes les deux en même temps.

« Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Ça te dirait de tenter le coup avec l'un d'eux ? »

Sal m'a lancé un regard qui disait « Ne va pas par là », mais qui ne m'a pas empêchée d'insister quand même.

« Tu as le droit de t'amuser un peu, tu sais. Bien sûr, tu viens de traverser des épreuves plutôt balèzes, mais c'est peut-être justement ce qu'il te faut. T'amuser un peu avec un garçon mignon, même s'il ne l'est pas tant que ça. Ça fait du bien à l'ego, tu sais. Tu n'es pas obligée de coucher avec l'un d'entre eux… Flirte un peu, c'est tout.

— C'est facile à dire pour toi. Tu as Nat. »

Je n'ai pas réussi à déchiffrer son expression. Je ne savais pas si elle commençait à s'énerver, ou si je pouvais continuer dans cette voie.

« Je t'aurais dit exactement la même chose avant de le rencontrer, et tu le sais très bien. » J'ai tendu la main pour prendre celle de Sal avant de la serrer fort. « Écoute, tout ce que j'essaie de te dire, c'est que tu n'es pas obligée de prendre les mecs trop au sérieux. Tu as connu une expérience terrible, et même si je ne sais pas ce qui s'est passé exactement… Est-ce que je t'ai dit que j'aimerais bien le savoir ? » Je lui ai balancé un regard effronté pour lui montrer que je plaisantais. « Mais les choses ne doivent pas forcément se passer de cette façon. Si tu as envie d'embrasser le premier venu, alors fais-le. Pourquoi est-ce qu'il devrait être le Bon, ou approcher du Bon ? Fais juste comme tu le sens. Ne laisse pas ce qui s'est passé te gâcher la vie. C'est du passé. »

Sal n'a rien dit.

« Heu… le cours est terminé. Désolée. Je veux juste ton bonheur. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

Sal a soupiré. « Je sais que c'est ce que tu veux, et j'apprécie, vraiment. J'aimerais que ce soit aussi simple. On ne peut pas toujours avoir ce qu'on veut, dans la vie – ça ne marche pas comme ça.

— Et qu'est-ce que tu voudrais ?

— Je n'en sais rien. Remonter le temps, pour commencer, ce serait un bon début. » Sal m'a adressé un petit sourire narquois.

« Trinquons à ça ! »

Ce que nous avons fait. Je me sentais soulagée. Je n'avais pas voulu que la conversation prenne un tour aussi sérieux – et pas pour notre premier verre !

Deux cocktails plus tard, l'ambiance avait radicalement changé. Nous étions mortes de rire, à dire du mal de tout le monde et à nous rassurer comme nous le pouvions en pensant que les choses étaient comme avant entre nous. C'était génial de voir Sal heureuse et normale après tout ce qui était arrivé. Elle s'apprêtait à me raconter une histoire sur un professeur de son ancien bahut qui avait un penchant pour les lycéennes lorsque j'ai fait un truc parfaitement inexplicable. J'imagine que ça me titillait depuis un bout de temps. Je ne sais pas pourquoi ça m'a traversé la tête à ce moment-là, alors que tout se déroulait si bien. Et pourtant, cette drôle de pensée est passée directement de mon cerveau à ma bouche en moins d'un millième de seconde.

« Sal, est-ce que tu as été… est-ce que quelqu'un t'a violée ? »

Le silence est retombé entre nous. Le café et tous ses occupants ont disparu. Il n'y a plus eu que Sal et moi. J'aurais voulu que le sol s'ouvre sous mes pieds et m'engloutisse pour mon manque de tact. Je n'ai rien ajouté. Sal non plus. Elle s'est contentée de me regarder, les yeux légèrement plissés. Elle ne

semblait pas choquée ni même surprise. C'est plutôt moi, qui étais choquée – ma capacité à tout foutre en l'air rien qu'en ouvrant la bouche arrivait encore à m'étonner au bout de dix-sept ans.

Sal a repris la parole la première après avoir bu une petite gorgée dans son verre.

« Pourquoi ? »

J'ai secoué la tête sans répondre.

« Pourquoi est-ce qu'il a fallu que tu poses cette question ? Et pourquoi maintenant ? » Sa voix était calme et impassible.

« J'en sais rien. Honnêtement, je n'en sais rien.

— Qu'est-ce qui te fait penser… que ça ait pu m'arriver ? »

Elle n'a même pas pu prononcer le mot qui m'avait pourtant échappé facilement.

« Ce n'est pas ce que je pense. » Je me suis interrompue pour essayer de formuler ce que je m'apprêtais à dire sans aggraver la situation. « J'imagine que j'ai simplement besoin de comprendre ce qui s'est passé. J'ai besoin de comprendre – non, ce n'est pas tout à fait ça. J'ai l'impression d'avoir besoin de comprendre. Bref, disons que j'ai du mal à croire que tu puisses sortir et coucher avec le premier venu. »

Sal a secoué la tête.

Une serveuse a surgi de nulle part de derrière le comptoir, a ramassé nos verres vides, puis a essuyé notre table. Elle a semblé mettre des heures à la

frotter centimètre par centimètre jusqu'à ce qu'elle soit éclatante de propreté. Lorsqu'elle a fini par partir, Sal a demandé :

« Qu'est-ce que ça veut dire, en plus ? »

Je ne comprenais pas.

« De quoi tu parles ?

— Du viol. »

J'en croyais à peine mes oreilles.

« Quoi ?

— Je dis juste que, parfois, les choses ne sont pas si simples. Que ce n'est pas forcément blanc ou noir, dans la vie.

— Heu… si, ça l'est ! Comment est-ce que tu peux dire un truc pareil ? Tout ce que je te demande, c'est de me dire ce qui s'est passé. Je peux t'aider. Si quelqu'un t'a… violée, nous irons voir la police. Il n'est pas trop tard. Tu pourrais bénéficier d'un soutien psychologique, ou un truc du genre. »

Sal a une nouvelle fois secoué la tête, ce qui m'a énervée.

« Arrête ! Allez, Sal, parle-moi ! »

Elle a secoué la tête encore plus fort, comme si elle essayait d'évacuer physiquement des pensées de l'intérieur de son crâne.

« Non, il ne m'est rien arrivé de ce genre. Je ne sais même pas pourquoi j'ai dit ça. J'ai fait la conne. OK, à mon tour, maintenant. »

Elle avait parlé sur un ton faussement léger et avec une drôle de frénésie dans le regard.

« Sal, attends…

— Non. Il n'y a rien à ajouter. Personne n'a… ne m'a fait une chose pareille. Nous nous ressemblons peut-être plus que ce que tu crois, tu sais. »

Elle s'est faufilée jusqu'au bar sans même me laisser le temps de répondre.

Les deux garçons étaient toujours là. Sal a foncé droit sur eux et a joué des coudes pour les obliger à s'écarter et à lui faire de la place. Non pas que cette situation ait paru les gêner, bien évidemment. Je l'ai regardée rire, blaguer avec eux et toucher le bras de Garçon Déçu, qui a vraiment eu l'air déçu, cette fois… ou légèrement déconcerté, plutôt. Sal a reposé les verres sur le bar et l'a attrapé par le T-shirt avant de l'attirer vers elle presque violemment. Ensuite, elle l'a embrassé comme si sa vie en dépendait. Elle y a été franchement. Le copain de Garçon Déçu m'a adressé un regard plein d'espoir, mais je me suis contentée de dire non d'un signe de la tête et de détourner les yeux.

Il était tellement évident que ce spectacle m'était destiné. À quoi jouait-elle ? Est-ce qu'elle essayait de prouver qu'elle était comme moi ? Nous savions toutes les deux que ce n'était pas le cas. Elle aurait pu sortir avec un type du bar (ou même avec des filles… pourquoi pas ?), sans me convaincre pour autant. Qu'est-ce qui avait bien pu lui arriver ?

J'étais plus que déterminée à connaître le fin mot de cette histoire.

Sal est revenue, s'est assise, et m'a dévisagée comme on regarde un chat savourer la crème qu'on vient de lui donner. Non pas que le chat ait réclamé de la crème au départ ; le chat avait même tout fait pour prouver le contraire…

« Très joli spectacle.

— Je ne vois pas de quoi tu parles », a répondu Sal sur un ton désinvolte et avec un air à la fois innocent et moqueur.

Ça m'a vraiment mise hors de moi, mais j'ai tenu ma langue. Elle avait suivi mes conseils à la lettre, après tout, non ? Je ne pouvais donc pas me plaindre. Cependant, notre précédente conversation m'avait laissé une sensation désagréable dont je n'arrivais pas à me débarrasser, mais que je devais pourtant absolument mettre de côté. Pour le moment, en tout cas.

« Alors, tu vas lui demander son numéro ?

— Le sien ? Y'a pas moyen. Il a encore besoin de travailler un peu sa technique. »

Je me suis à moitié étranglée de rire dans mon verre.

« Vraiment ? Tu n'avais pas l'air de te plaindre, tout à l'heure.

— Ben, disons qu'il a payé nos verres. J'ai trouvé que ça méritait bien une petite récompense.

— Je comprends, c'est normal !… »

Nous avons gloussé nerveusement et trinqué avant de vider nos verres d'une traite. Je ne croyais pas UNE SEULE SECONDE à sa nouvelle attitude, mais ça ne faisait pas de mal de lui laisser penser le contraire un moment. J'aurais tout donné pour avoir la paix.

Un peu plus tard, j'ai remarqué que le bar s'était considérablement rempli. J'ai vérifié l'heure – Nat était en retard. J'ai profité de ce que Sal partait aux toilettes pour lui envoyer un texto : « Hey, bb, ou è tu ? C full, ici. Suis dans un box derrière le comptoir. À droite toute. Biz. » Je me suis dit qu'il fallait aider le pauvre garçon. Il ignorait qu'il allait passer le Test de la Meilleure Amie (qui se jouait toujours à ses risques et périls).

Lorsque Sal est revenue, je suis allée aux toilettes à mon tour avec la ferme intention d'avoir regagné le box au moment où Nat arriverait. Hmm. Qu'est-ce qu'on dit, déjà, à propos des plans les mieux conçus ? Ça m'a pris du temps de vérifier que mon maquillage n'avait pas coulé, que ma coiffure allait toujours… Et puis je me suis retrouvée embarquée dans une conversation avec une nana bourrée qui se demandait si elle devait se séparer de son mec.

J'ai finalement réussi à me sauver des toilettes des filles en poussant un soupir de soulagement, que j'ai ravalé lorsque j'ai distinctement vu un garçon avec la silhouette de Nat debout devant notre box. Merde. Je ne voyais que son dos. Son corps

m'empêchait d'apercevoir Sal et donc d'espionner cet étonnant revirement de situation de loin. Je me suis discrètement faufilée jusqu'à lui et j'ai passé les bras autour de sa poitrine. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il a été surpris. Il a pivoté sur ses talons et s'est retrouvé face à moi, les yeux écarquillés.

« Grace ! Tu m'as fait une de ces peurs ! »

J'étais sur le point de l'embrasser, mais il a légèrement détourné la tête et du coup, j'ai embrassé sa joue. *Hein ?* Je l'ai attrapé par la main, puis je l'ai entraîné dans le box. Ensuite, je me suis glissée en face de Sal, à qui j'ai adressé un regard impatient.

« Alors… tu as rencontré Nat, j'imagine ? »

Sal a acquiescé. « Oui, je crois qu'on peut dire ça. » Elle a souri à Nat, qui lui a adressé un sourire bizarre en retour.

« Pas besoin de faire des présentations à la con, dans ce cas. Parfait ! » Sur ces paroles, je me suis tournée vers Nat avec un air consterné. « Dis donc, tu n'as rien à me dire, par hasard ? »

Lorsqu'il m'a regardée, j'ai eu l'impression qu'il était légèrement paniqué, mais c'était peut-être le fruit de mon imagination. Ses yeux n'arrêtaient pas de se poser sur Sal puis sur moi, puis sur Sal de nouveau, et encore sur moi… comme si la réponse à cette question s'était trouvée sur nos visages.

« Heu… je ne crois pas.

— Allez… J'attends ! » J'ai alors pensé que je ferais mieux de l'aider. « La raison pour laquelle nous sommes là ce soir… ? Ça ne te dit rien ? Fêter l'extraordinaire génie de ta petite amie ? Ou plutôt le fait qu'elle ait toujours une chance hallucinante aux examens. »

Nat s'est frappé le front.

« Comment ai-je pu oublier ?! T'es trop forte ! »

Il m'a serrée contre lui, mais rapidement. J'en ai profité pour adresser un coup d'œil à Sal par-dessus son épaule. Elle nous observait en silence avec un air amusé. Ensuite, Nat a demandé à Sal comment elle s'en était sortie, elle aussi. *Quel amour…* À l'évidence, il sait comment faire bonne impression lorsqu'il rencontre quelqu'un pour la première fois. Je les ai écoutés discuter pendant un moment, me félicitant intérieurement que mon plan soit remis sur rails malgré mon premier faux pas.

Soudain, Nat a frappé du plat des mains sur la table.

« Très bien, vous deux. Ça mérite un toast. Qu'est-ce que les géni… les deux génies, euh… les filles trop intelligentes que vous êtes diraient d'un peu de champagne ?

— Ah, voilà, tu as enfin retrouvé ta langue ! Merci, chéri. »

Ouah. Il sortait vraiment le grand jeu. Et moi qui croyais que tous les étudiants étaient fauchés. Même

s'il le faisait surtout pour se faire bien voir de Sal, son geste n'en restait pas moins adorable.

Nat s'est levé et s'est dirigé vers le bar (où il s'est assis à côté de Garçon Déçu) et je me suis tournée vers elle, impatiente de l'interroger sur ses premières impressions concernant mon sublime mec. Mais Sal ne semblait pas dans son assiette. Vraiment pas.

« À quoi joues-tu ? »

J'ai feint de ne pas comprendre.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je croyais qu'on était censées se faire une virée entre filles. Juste toi et moi… tu te souviens ?

— Je sais, je sais. Je suis désolée. C'était ce que j'avais prévu, mais Nat m'a envoyé un texto pour me proposer de sortir faire la fête, et je me suis dit que ça serait sympa. » Je me suis interrompue et j'ai jeté un coup d'œil à Sal qui n'avait pas l'air franchement impressionnée par mon argumentation, avant de poursuivre. « Écoute, je suis désolée, Sal. Je sais, j'aurais carrément dû te poser la question d'abord. C'est juste que j'étais trop pressée que tu le rencontres. J'ai trouvé que cette soirée était l'occasion idéale sans que ça paraisse trop bizarre.

— Mais oui, bien sûr, parce que ce n'est *absolument pas* bizarre, n'est-ce pas ? Putain, c'est vraiment toi tout craché. Ce serait tellement bien si tu pouvais réfléchir avant d'agir de temps en temps. J'avais vraiment envie de passer cette soirée avec toi, moi.

— Je sais. Moi aussi, je te le jure, mais t'inquiète, on va quand même passer un bon moment – fais-moi confiance. Et on pourrait sortir ensemble la semaine prochaine, toi et moi, si tu veux ? Rien que toi et moi, comme avant… Bon, d'accord, pas "comme avant", mais tu vois ce que je veux dire. » Je ne pouvais pas attendre plus longtemps ; je devais lui poser la question. « Alors… Comment tu le trouves ? Est-ce qu'il n'est pas juste… OK, je me tais. »

Sal a roulé des yeux, mais au moins, elle avait l'air un peu plus joyeuse.

« Il a l'air sympa.

— *Il a l'air sympa ?* Ouah, fais gaffe, Sal – tu t'emballes trop.

— Excuse-moi. Je le trouve sympa, je veux dire. Et c'est trop gentil qu'il nous offre du champagne. Je trouve ça très, très sympa. »

Nous avons éclaté de rire.

J'ai regardé en direction de Nat. Il tapotait sa cuisse du bout des doigts en rythme avec la musique tandis que le barman débouchait la bouteille.

« Il est tellement sexy… tu ne trouves pas ? »

J'étais bien déterminée à obtenir plus qu'un enthousiasme à moitié feint de la part de Sal.

« Euh… ouais, j'imagine. Mais Nat est ton copain, Grace, pas le mien !

— Ha ! Ouais, d'ailleurs, bas les pattes ! Je pense pas que ce soit ton genre, de toute façon, non ? Pas de piercing bizarre ou un truc du style.

— Très drôle.

— Ils ne se ressemblent pas beaucoup, Devon et lui, tu trouves pas ? Difficile de croire qu'ils ont les mêmes parents, tous les deux.

— Peut-être, même si je trouve que Devon…

— … que Devon quoi ?

— Je… Rien. C'est juste que j'aimerais que tu arrêtes de te moquer de lui tout le temps, comme ça. Il a été super sympa avec moi.

— Ah ouais ? Je croyais que ça faisait des plombes que tu ne l'avais pas vu… ?

— Je ne l'ai pas croisé récemment. Je parle d'avant. »

Mais avant même que j'aie eu le temps de réfléchir à ce que Sal venait de dire, Nat était de retour et posait un seau devant nous dans un grand bruit. Alors qu'il nous passait nos verres, j'ai déclaré :

« Merci, *darling*. J'étais en train de dire à Sal que je trouve incroyable que vous soyez frères, toi et Devon. On ne peut pas dire que vous vous ressemblez beaucoup, t'es d'accord ?

— Oh, tu connais Dev ? Je ne le savais pas. » Nat avait prononcé ces paroles sur un ton décontracté légèrement forcé. À moins que je ne l'aie imaginé. « Bon, buvons tant que le champagne est frais. » Il a levé son verre et nous a fait signe de l'imiter. « Tchin à vous deux ! et à votre réussite ! »

Nous avons trinqué et bu une gorgée de champagne. J'ai donné un petit coup de coude à Nat en

lui chuchotant à voix basse : « Ma plus grande réussite sera pour ce soir, si tu t'y prends bien ! » Il m'a fixée en haussant les sourcils et a jeté un regard gêné à Sal avant d'avaler une autre gorgée. Certaines personnes peuvent être si facilement mal à l'aise.

Puis le silence est retombé – un silence vraiment, vraiment étrange. Sal a toussé et observé les gens au bar. Nat a fait tourner le pied de son verre entre ses doigts. Et moi… eh bien, je me suis contentée de scruter mes deux compagnons de soirée. Le silence a paru durer une éternité, mais je ne savais pas trop quoi dire. Heureusement, au bout d'un moment, Sal a osé un : « Alors, Nat… Grace m'a dit que tu voulais devenir médecin ?

— Heu, oui, c'est ça. Enfin, ce serait un rêve, en tout cas. »

Puis ils ont continué de discuter des études de Nat. Mais il y avait quelque chose de bizarre dans leur façon de s'exprimer. Je n'ai pas réussi à mettre tout de suite le doigt dessus, mais au bout d'un moment, j'ai fini par me rendre compte qu'ils se parlaient avec ce ton faux qu'on utilise lorsqu'on s'adresse aux parents de quelqu'un – vous savez, quand on essaie d'être extrêmement poli et de se comporter le plus convenablement possible. Sal s'exprimait comme si elle n'avait pas bu la moindre goutte d'alcool, et Nat semblait oh-tellement-sérieux. Mais ils avaient surtout l'air carrément MAL À L'AISE.

Je me suis adossée contre le dossier du banc, perplexe.

La soirée s'est poursuivie – sans incident, enfin je crois. Les choses m'ont même donné l'impression de s'améliorer un peu plus à chaque verre. Au point que je me suis dit que j'avais dû être la seule à avoir trouvé le début de soirée étrange. Peut-être avais-je été paranoïaque sur les bords parce que j'avais eu peur que Sal et Nat ne s'apprécient pas ? Sans compter que j'étais COMPLÈTEMENT soûle.

• Ce dont je me souviens concernant le reste de la soirée :

1. Avoir embrassé Nat tandis que Sal commandait des verres au bar. Une fois encore, je me suis dit que je devais me faire un coup de parano et être la seule à trouver l'ambiance chelou – que Nat ÉTAIT aussi présent que moi. Qu'il ne s'était PAS écarté comme s'il avait reçu un choc électrique au moment où mes lèvres avaient touché les siennes.

2. Avoir demandé à Nat s'il n'aurait pas un copain sympa pour Sal. Qu'elle m'a lancé un regard furieux, et que Nat a soigneusement évité de répondre à ma question.

3. Être revenue du bar avec un plateau rempli de *shots* en me disant que Sal et Nat semblaient s'entendre beaucoup mieux.

4. Avoir enchaîné les verres jusqu'à ce que tout devienne flou. Puis quelqu'un m'a dit de ralentir le rythme. Nat ou Sal ? Je ne m'en souviens pas.

5. Avoir vomi aux toilettes, et m'être sentie beaucoup mieux après ça.

6. De Nat qui m'aide à monter dans un taxi en me tendant un billet. Est-ce que je l'ai supplié de rentrer avec moi ? Il me semble que oui, mais je crois qu'il a répondu un truc comme quoi il devait se lever tôt le lendemain.

7. Heu… c'est à peu près tout.

Ethan n'a pas dit grand-chose aujourd'hui. La journée d'hier a sans doute été un peu trop intense pour lui comme pour moi. Je me sens vide, et nouée. J'ai mal à la gorge, aussi.

Je suis fatiguée de penser tout le temps.

Je suis fatiguée de me souvenir.

Jour 24

J'ai trouvé le déjeuner vraiment excellent, aujourd'hui – un sandwich très bien préparé. Un genre de merveille, sincèrement. Lorsque Ethan est venu reprendre mon assiette, nous avons discuté pendant quelques minutes. Une conversation quasi normale. Jusqu'à ce que je gâche tout.

« Ethan, est-ce que je peux te demander quelque chose ? Quelque chose de sérieux. Et je compte sur toi pour ne pas me répondre par une autre question ni par une espèce de réponse cryptée. J'aimerais juste que tu répondes le plus honnêtement possible. D'accord ? »

Il a soupesé ma demande un bref instant.

« Je peux toujours essayer. »

J'ai inspiré profondément, enfin prête à poser la question que la peur (ou la bêtise) m'avait empêchée de soulever jusque-là.

« Est-ce que tu comptes me laisser partir un jour ? »

Il m'a observée avec une certaine curiosité. J'ai réussi à soutenir son regard alors que les larmes me brûlaient les yeux. J'avais peur d'entendre sa réponse.

« Ce n'est pas la bonne question, Grace. »

À ces mots, je l'ai giflé. Je me suis jetée sur lui en faisant tomber ma chaise par terre au passage. Ensuite, je lui ai flanqué un coup de poing sur la bouche, puis je l'ai poussé contre le mur. Il n'a opposé aucune résistance ; c'était comme s'il avait à peine été là. À moins que la colère ne m'ait donné davantage de force ? Je criais au visage d'Ethan, mes poings agrippés à son T-shirt. Ma tête ne se trouvait qu'à quelques centimètres de la sienne, et je criais, hurlais, tempêtais et divaguais, tout ça en lui postillonnant à la figure. Un filet de sang est apparu à l'endroit où je l'avais frappé, juste sous son nez. J'avais dû l'atteindre avec l'une de mes bagues – pile là où il y avait sa cicatrice, également. La vue du sang m'a permis de retrouver mes esprits. J'ai arrêté de crier et j'ai contemplé les gouttes écarlates couler jusqu'à sa lèvre supérieure et s'immobiliser une seconde avant de poursuivre leur chemin vers ses commissures.

J'ai relâché un peu ma prise sans reculer pour autant. J'ai regardé Ethan droit dans les yeux en redoutant d'y trouver de la stupeur et de la colère. Sauf que, bien sûr, il s'agissait d'Ethan, et que ce genre de manifestation était impossible de sa part. Ses magnifiques yeux étaient parfaitement clairs et

observaient les miens avec le plus grand calme. Aucun de nous deux ne parlait quand soudain, quelque chose m'est apparu, une chose que j'ai alors comprise avec une conviction absolue : la scène qui venait de se dérouler n'avait pas pris Ethan au dépourvu. Il avait anticipé mon attaque.

Mais qu'est-ce que tout ça signifiait ? Pourquoi m'avait-il parlé de cette façon s'il avait su comment je réagirais ? Et, plus important encore, comment avait-il bien pu deviner ma réaction ?

Pour la première fois depuis des semaines, j'ai eu peur. Je me suis éloignée d'Ethan en secouant la tête. J'ai trébuché vers le lit sans le quitter des yeux une seule seconde. Son regard ne m'a pas lâchée non plus. Je n'avais aucun moyen de lui échapper. C'était comme s'il avait pu lire en moi, ou comme si je m'étais effacée peu à peu. Je me suis recroquevillée sur moi-même dans l'angle du matelas, le plus loin possible dans cette pièce blanche totalement insensée… cette prison.

J'ai fermé les yeux, mais cela ne m'a pas apporté le moindre soulagement. Je *sentais* encore son regard sur moi. J'ai enfoui mon visage entre mes mains et appuyé mes paumes contre mes paupières si fort que j'ai bientôt vu des étoiles.

Au bout d'une minute ou deux, j'ai repris la parole d'une voix étouffée :

« Qui es-tu ? »

Pas la moindre réponse. Hormis ma respiration haletante, le silence régnait dans la pièce. Je savais qu'Ethan m'avait entendue. Il m'avait FORCÉMENT entendue. J'ai donc levé les yeux avec prudence. Il avait soulevé le bas de sa veste et essuyait le sang sur sa bouche avec. J'ai jeté un rapide coup d'œil à son ventre : incroyablement ferme. J'étais abasourdie.

« Réponds-moi, putain ! Qui es-tu, à la fin ? »

Ethan a laissé retomber sa main. Elle était pleine de sang, à présent. Cette vision m'a déroutée et un peu écœurée. Il a ouvert la bouche pour dire quelque chose avant de s'interrompre de lui-même. Et de reprendre :

« Tu sais qui je suis. Tu me connais. »

J'étais trop étonnée pour parler. Une vague de fatigue m'a soudain engloutie, au point que j'ai dû réprimer un bâillement. J'avais tellement de questions à lui poser, mais à quoi bon ? J'avais l'impression d'avoir déjà perdu la bataille.

Ethan a lâché :

« Tu es fatiguée, Grace. Tu devrais te reposer. »

J'y ai consenti et me suis glissée sous les couvertures. J'ai entendu la porte s'ouvrir puis se refermer, et j'ai marmonné à voix basse pour moi-même un « Je ne sais pas du tout qui tu es, je ne comprends plus rien à rien ». Ensuite… Eh bien, je sais que ça va peut-être paraître cinglé, mais il faut me comprendre, j'ai des circonstances atténuantes…

Ensuite, j'ai surpris la voix d'Ethan dans ma tête. Ce n'était pas mon imagination – je l'entendais vraiment. Alors qu'il n'était plus dans la chambre. Sincèrement – j'ai vérifié. Je jure sur ma vie que c'était le cas. Et voici ce qu'Ethan-dans-ma-tête se disait à lui-même :

« Tu en sais beaucoup plus que tu ne le penses. Tout ce que tu as à faire, c'est te souvenir. »

C'est quoi, ce bordel ?!

Je perds la tête. Il n'y a pas d'autre explication. J'imagine que le cerveau ne peut enregistrer qu'un certain nombre d'informations avant de commencer à se fragmenter ; comme des pièces de dominos qui tomberaient une à une. Je devrais sans doute me sentir reconnaissante d'être restée saine d'esprit aussi longtemps. J'imagine que d'ici peu, j'irai m'asseoir par terre et je me mettrai à me balancer d'avant en arrière et à me cogner la tête contre les murs en bavant.

Je ne peux m'empêcher de me dire que je vais devenir folle – et ça me rend dingue. Comme je n'arrive pas à oublier ce que j'ai entendu. Alors comme ça, j'en saurais beaucoup plus que ce que je crois… ? Mais où cette information se cache-t-elle, dans ce cas ? Dans un coin bordélique de mon cerveau recouvert de toiles d'araignée ? Ou à côté de cette putain de chanson dont je ne parviens pas à me rappeler, peut-être ?

Tout ce que j'ai à faire, c'est me souvenir. Me souvenir. Me souvenir du 5 novembre.

Je pourrais être morte, le 5 novembre.

Je crois que j'ai dormi tout l'après-midi. Je me sens mille fois mieux, à présent. Je n'ai plus l'impression d'être folle. Enfin, pas une vraie tarée – juste légèrement excentrique. Ce n'est pas parce que j'ai entendu Ethan dans ma tête que ça signifie quoi que ce soit. D'ailleurs, je me suis tellement habituée à ses réponses cryptées que je pourrais les penser moi-même. Cela me rappelle un peu Sal et moi, quand nous disions la même chose exactement au même moment avant de crier : « Chips ! » en même temps. Quand on passe beaucoup de temps avec une personne, on finit toujours par penser un peu comme elle, non ? Ethan est devenu si prévisible pour moi que je *sais systématiquement à l'avance* ce qu'il va dire. Je n'aurais quasiment plus besoin de parler avec lui ; je pourrais lui faire la conversation dans ma tête. Ce qui donnerait un truc du style :

Moi : Comment as-tu deviné que j'allais t'attaquer ?

Ethan-dans-ma-tête : Comment crois-tu que je l'aie su, Grace ?

Moi : Va te faire foutre.

Ouais. Aussi simplement que ça. Je connais Ethan. Et il me connaît. Nous sommes liés. Nous ne sommes qu'un.

Jour 25

Le lendemain matin de la Grande Rencontre entre Sal et Nat, j'ai vraiment eu l'impression que j'allais crever. Pas très surprenant, franchement. Un marteau-piqueur me martelait la tête, et lorsque j'ai passé la langue sur mes lèvres, j'ai bien cru qu'elle était trois fois plus grosse que d'habitude, et que toute l'humidité qu'elle contenait avait été aspirée. J'étais étalée en travers du lit dans une pose genre étoile de mer, tout habillée, avec du maquillage incrusté dans ma peau pour l'éternité. Tout bien considéré, j'étais belle à faire peur – heureusement que Nat n'était pas rentré avec moi !

Je me suis levée lentement afin d'évaluer si un quelconque mouvement déclencherait une autre crise de vomissement. Mais heureusement, l'opération s'est bien passée, et j'ai pu me rendre dans la

salle de bains. Une odeur de café et de brioche flottait à l'étage. Les odeurs de nourriture peuvent susciter deux réactions très différentes, quand on s'est mis la tête à l'envers à ce point : soit a) on se rend compte que c'est exactement ce dont on a besoin, OU b) on se retrouve avec la tête dans la cuvette des toilettes en moins de cinq secondes. Ce matin-là, des tartines c'était tout ce qu'il me fallait. Mais la signification de cette odeur, la meilleure qui soit, m'hallucinait complètement : ma mère préparait le petit déjeuner. Rien de très étrange pour des êtres humains normaux, sans doute, mais *ma mère* ? Elle n'avait plus préparé le petit déjeuner depuis des années. *Alors pourquoi ce jour-là ?*

C'est alors que je me suis souvenue – mes résultats. *Merde !* Est-ce que je lui avais bien envoyé un texto la veille au soir ? Tout était un peu flou dans ma tête. Je me suis dépêchée de regagner ma chambre et de fouiller mon sac pour prendre mon téléphone. Quatre appels manqués, tous de maman. J'ai vérifié mes messages, et soupiré de soulagement lorsque j'ai vu que je lui avais bien envoyé un SMS : « 18 et 16 – du gâteau ! Je rentre tard. À 2main. G. »

Sans doute pas le message le plus sympathique du monde, mais il avait eu son effet. Les appels en absence avaient tous été passés à intervalles d'une demi-heure après mon texto. *Hmm. Pas bon du tout.*

Comme je n'avais pas le temps de prendre une douche, je me suis simplement nettoyé le visage à la va-vite et brossé les dents. Ensuite, je me suis traînée jusqu'au rez-de-chaussée en tâchant de réfléchir à la meilleure façon de manœuvrer. Tout dépendrait de ma mère. J'allais devoir improviser.

Je me suis arrêtée sur le seuil de la cuisine, et je l'ai vue debout devant le plan de travail, préparant une salade de fruits. Elle avait même passé un tablier ! On aurait dit une parodie de la femme au foyer parfaite. Rien n'avait l'air vrai, et j'ai bientôt compris pourquoi – elle souriait ! Juste un petit rictus tandis qu'elle finissait d'éplucher une pomme.

Je me tenais debout dans l'encadrement de la porte, à contempler cette scène étrange en silence, quand maman s'est tournée vers moi, son espèce de sourire toujours aux lèvres.

« Grace ! Tu es enfin levée. Juste à temps pour le petit déjeuner. Là, assieds-toi, je vais te chercher du jus d'orange. »

Je me suis exécutée. Qui était cette femme et qu'avait-elle fait de ma mère ? Cette inconnue m'a servi un verre de jus d'orange (fraîchement pressé !) avant de me préparer des tartines. Je n'ai pas dit un mot, par peur de rompre la magie vaudoue de cet instant.

Nous nous sommes retrouvées assises en face l'une de l'autre de chaque côté de la table, à manger en silence.

Je me suis éclairci la voix.

« Je suis désolée. Je n'ai répondu à personne hier soir. Mon téléphone est resté dans mon sac – je ne l'ai pas entendu. »

Maman m'a regardée dans les yeux. J'ai remarqué qu'elle ne s'était pas maquillée à la truelle, pour une fois. Ce qui lui allait mieux. Elle semblait plus lumineuse, plus jeune.

« C'est bon, ne t'inquiète pas. Tu as passé une bonne soirée ?

— Ouais, sympa… enfin, pour autant que je m'en souvienne. »

Son sourire s'est légèrement crispé.

« Tu ne devrais pas boire autant, tu sais. »

Je me suis aussitôt tendue, sans mordre à l'hameçon, toutefois. J'ai simplement continué de mâcher ma tartine.

« Félicitations pour tes résultats. Je suis… tu es tellement plus brillante que moi à ton âge. » Elle a laissé échapper un petit rire délicat. « J'ai à peine réussi à finir ma terminale. Non, ça, tu ne tiens certainement pas tes neurones de moi. Ils te viennent de ton père… »

Le fait qu'elle mentionne papa m'a fait un véritable choc. Elle ne parlait JAMAIS de lui. Chaque fois que j'essayais de le faire, elle changeait systématiquement de sujet. Ce que je détestais, d'ailleurs.

Maman a alors tendu la main par-dessus la table et l'a posée sur la mienne.

« Il aurait été très fier de toi, Grace. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

J'ai opiné. Ma gorge m'a soudain paru complètement serrée. Il valait mieux ne rien dire. Je ne pleurerais pas devant ma mère. Puis, sans que je m'en sois rendu compte, ce moment magique avait disparu. Comme si maman s'était tout à coup rappelé qui elle était.

« Enfin… Bon, je ne vais pas rester assise là toute la journée. J'ai beaucoup de choses à faire. Tu te souviens que je pars ce soir, non ? Je rentrerai lundi – non, mardi, plutôt », a-t-elle babillé, visiblement mal à l'aise. Puis elle s'est agitée dans la cuisine avant de débarrasser nos assiettes et d'essuyer la table.

Je me suis levée pour partir.

« Merci, maman. C'était vraiment super, ce petit déjeuner.

— Oui, eh bien, ne t'y habitue pas trop. D'ailleurs, je compte sur toi pour m'aider un peu plus, à partir de maintenant. Je ne vois pas pourquoi je devrais passer mon temps à m'occuper de toi… », et blablabla.

Étrangement, j'étais toujours assez à l'aise dans ce genre de situation. Je retrouvais la mère que je connaissais et que j'aimais. Heu… tolérais, plutôt.

J'ai passé le reste de la journée dans ma chambre, à me sentir assez mal à propos de la manière dont les choses s'étaient déroulées la veille au soir. Je

m'en voulais d'avoir trop bu en présence de Nat. J'essayais de justifier mon attitude en me disant que si j'assumais de me comporter comme une idiote complètement bourrée devant lui, cela prouvait peut-être que j'étais plus sereine à propos de notre relation. *Ouais, c'est ça.*

J'ai appelé Nat, mais il n'a pas décroché. Ce qui arrivait plus souvent que je n'aurais aimé et commençait à m'énerver sur les bords. J'ai tout de même laissé un message que j'ai trouvé équilibré, m'excusant d'avoir trop bu sur un ton discrètement séducteur.

Ensuite, j'ai passé un coup de fil à Sal, qui s'est mieux déroulé que prévu. Elle a accepté mes excuses pour lui avoir imposé Nat ET pour avoir picolé comme une débile au point de rouler sous la table. Elle ne semblait pas disposée à faire notre traditionnel débriefing de lendemain de soirée, en revanche. En fait, je l'ai même trouvée plutôt distraite. Pas distante, mais certainement pas présente comme elle l'est d'habitude. J'ai proposé de sortir une autre fois tous les trois avec Nat – je tenais absolument à ce qu'ils apprennent à mieux se connaître. Pour obtenir un vague « Ouais, peut-être » en récompense de mes efforts. Puis elle m'a fait remarquer que mon mec repartait à l'université d'ici quelques semaines, et que ce ne serait donc pas évident à organiser. *Comme si j'avais besoin qu'on me le rappelle.* Nat et moi n'en avions pas vraiment

parlé. L'avenir peut vraiment être effrayant, parfois, surtout quand on a du mal à croire qu'on puisse avoir autant de chance ici et maintenant.

Ce n'était pas comme si Nat déménageait à l'autre bout du pays ou un truc du genre. Un trajet d'une cinquantaine de minutes en train n'est vraiment rien, quand on y pense. Et ce serait sympa d'aller le retrouver dans son appart. En plus, là-bas, il y aurait peu de chance qu'un *certain petit frère* entre en trombe dans sa chambre sans prévenir. Je ne voyais pas pourquoi les choses devraient changer entre Nat et moi. Je pourrais lui rendre visite tous les week-ends, et même en semaine de temps en temps – je n'aurais qu'à rentrer par le premier train du matin. Aucun problème. J'aurais simplement aimé que Sal s'abstienne d'en parler. Je n'avais que quelques semaines devant moi – maximum – pour profiter de Nat, et j'avais bien l'intention de savourer chaque seconde. Puisque maman s'en allait une fois de plus (qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir de si génial à Londres ?), une excellente occasion de passer de bons moments avec lui se présentait à moi. Je me sentais presque reconnaissante de l'inutilité de ma mère. Presque.

J'ai envoyé un texto à Nat pour lui proposer de venir chez moi le lendemain. Je comptais cuisiner quelque chose de spécial (quelque chose de vaguement comestible, disons) et rester ensuite au lit avec lui jusqu'à la fin du week-end. Nat n'aurait

qu'à se faire porter pâle au travail, et je l'aurais pour moi toute seule pendant trois jours. Cette seule pensée m'a fait frissonner de la tête aux pieds.

Nat a mis des siècles avant de répondre à mon SMS. Maman était déjà partie, telle la tornade de panique qu'elle est toujours dans ces cas-là : en ne laissant rien derrière elle hormis un nuage persistant de parfum beaucoup trop sucré et une liste de plats préparés qu'elle avait pris soin de stocker en grande quantité. Mais le texto est enfin arrivé, court et direct – un « OK, à + ». Pas vraiment ce à quoi je m'attendais. Peut-être Nat m'en voulait-il à cause de mon attitude de la veille ? Ou peut-être se comportait-il simplement comme un garçon ? Ils peuvent vraiment être nuls, des fois, question communication.

Je me suis couchée tôt et j'ai dormi tard. Trop tard. Je me suis réveillée dans le brouillard, au ralenti. Du coup, j'ai décidé d'aller courir pour redonner à cette journée un nouveau départ. Les premières vingt minutes (environ) ont été absolument terribles. Mes poumons semblaient sur le point d'éclater, et mes jambes n'avançaient pas au rythme que je souhaitais. J'étais certaine de m'effondrer bientôt comme une masse transpirante sur les pavés. Mais ça ne s'est évidemment pas passé de cette façon. J'ai fait comme d'habitude dans ces cas-là – j'ai couru encore plus vite pour dépasser cette

sensation. J'ai même commencé à apprécier la douleur, à y prendre plaisir. Puis, lorsqu'elle s'est subitement évanouie, j'ai eu l'impression de voler.

Je ne pensais qu'à Nat. Je l'aimais, j'en étais certaine. Rien ne m'avait jamais paru aussi clair dans ma vie. Rien ne m'avait jamais semblé aussi *bien* auparavant. Être avec Nat était tellement différent de ce à quoi j'étais habituée, à tout point de vue. Cela faisait des semaines que je ne m'étais pas coupée. Étais-je en train de changer ? Avais-je compris ce qu'une relation normale pouvait apporter, et la nôtre me transformait-elle déjà ? Peut-être pouvais-je moi aussi avoir une existence banale, après tout, comme ces filles avec leurs petites vies brillantes, leurs adorables copains qui les soutenaient toujours et veillaient sur elles ?

Avant que ma tendance au cynisme n'ait eu le temps de relever son immonde tête, je l'ai frappée à coups de pensées de Nat et de considérations à propos du fait qu'il était tout simplement parfait. Même si je savais qu'il ne l'était pas, déjà à ce moment-là. Bien sûr. J'aurais volontiers changé certains détails, d'ailleurs, si j'en avais eu la possibilité : parfois, Nat était un peu trop sérieux. Et (bien) plus souvent que l'inverse, je me retrouvais à élaborer des plans et des stratégies pour que nous puissions passer du temps ensemble. J'appelais toujours la première. Et il y avait cet autre truc, là, ce je-ne-réponds-jamais-au-téléphone. Mais bon, tout allait

quand même bien – chacun ses qualités et ses défauts. Il s'avère que j'étais douée en matière d'organisation, et Nat excellait dans le registre du mec sexy.

Devais-je lui dire que je l'aimais ? Ou valait-il mieux attendre qu'il le dise le premier ? Cette situation était complètement nouvelle pour moi. Le mieux que j'avais jamais obtenu en la matière avait été un « J'adorerais xxxxxx (prière d'insérer n'importe quelle grossièreté à cet endroit) avec toi » murmuré à mon oreille. Pas tout à fait une déclaration à la *Roméo et Juliette.* Mais cette histoire d'« amour pour de vrai » n'avait rien à voir. C'était juste que… je pensais que Nat aimerait le savoir avant de le dire à son tour. Je l'embrasserais, et nous ferions l'amour (même si nous ne l'avions fait que deux fois), puis nous vivrions heureux pour toujours dans une petite maison au toit de chaume à la campagne, où nous aurions un chien nommé Junior, mais pas d'enfants, parce que les enfants, c'est relou. *Fin.*

Mais si jamais il ne me disait rien ? Si jamais un silence lourd et gênant suivait ma déclaration ? Ces trois mots marqueraient-ils la fin de notre histoire ?

Je me suis laissée tomber sur le canapé en haletant comme un chien (nommé Junior ?), complètement perdue. Il n'y avait plus qu'une chose à faire : Sal avait raison quatre-vingts pour cent du temps, ce qui signifiait que j'atteignais à peine un misé-

rable score de vingt pour cent. Face à de tels chiffres, on ne peut que s'incliner.

Sal a répondu au bout d'un million de sonneries.

« Hé ! Salut, toi.

— Hé ! Salut toi-même ! Qu'est-ce que tu as de prévu aujourd'hui ?

— Pas grand-chose. J'imagine que tu n'as pas très envie de sortir ce soir ? Je m'ennuie à mourir.

— Ouh là, Sal, j'adorerais sortir avec toi, mais j'ai déjà rendez-vous avec Nat... Il doit passer chez moi plus tard. Et il ne sait pas encore que j'ai l'intention de faire de lui mon esclave sexuel jusqu'à la fin du week-end. » J'ai éclaté de rire, mais je n'ai rien entendu à l'autre bout du fil. « Désolée, ma chérie, j'aurais vraiment adoré sortir avec toi. On n'a qu'à se prévoir un truc la semaine prochaine... ? » J'ai pris un instant de réflexion. « Ou tu pourrais venir chez moi dimanche et passer la journée avec nous ? Ce serait l'occasion pour toi de mieux connaître Nat. Et je promets de ne pas me mettre la tête à l'envers.

— Hmm, je ne sais pas, Grace. Ça ne me dit pas trop de tenir la chandelle, si tu vois ce que je veux dire – vous regarder vous peloter n'est pas exactement l'idée que je me fais d'un dimanche sympa.

— Allez, ça ne se passera pas comme ça, fais-moi confiance. Je te le promets. S'ilteplaît-s'ilteplaît-s'ilteplaît. Dis-moi que tu vas venir. Pour moi ? Allez, tu sais très bien que tu en as envie...

— Je n'ai pas vraiment le choix, on dirait.

— Non, en effet. Bon, c'est décidé. Ça va être génial… tu verras. » J'ai inspiré profondément. « En fait… il y a un truc dont j'aurais aimé discuter avec toi… J'ai l'intention de lui dire que je l'aime. » J'ai expiré de soulagement. *Voilà. C'est fait.* Seul le silence a résonné à l'autre bout de la ligne. « Sal ? Tu es toujours là ?

— Je suis toujours là. » Sa voix était sourde.

« Alors, qu'est-ce que tu en penses ? J'ai besoin que tu me dises ce que je dois faire.

— Est-ce que tu l'aimes ? Vraiment, je veux dire ?

— Oui, je l'aime vraiment. Il est… je ne sais pas. Juste bien, si tu vois ce que je veux dire. »

Un autre silence du côté de Sal. Je me demandais à quoi elle pouvait bien penser.

« Sal, est-ce que je devrais le lui dire ?

— Tu es la seule à avoir la réponse. Je ne peux pas t'aider sur ce coup-là. Tu comprends, non ?

— Mais qu'est-ce que tu ferais ? Tu es douée pour ce genre de choses.

— Quel genre de choses ? L'amour, tu veux dire ? Tu plaisantes ? Tu as complètement zappé les deux derniers mois, ou quoi ?

— Ce que je veux dire, c'est que tu sais toujours ce qu'il faut faire, et que tu me connais mieux que personne. Et s'il ne partageait pas mes sentiments ? Est-ce que tu crois que je casserais tout, en lui avouant les miens ?

— Je ne sais pas. Les relations cassent pour toutes sortes de raisons.

— Heu… merci pour cette remarque hyper positive !

— De rien. C'est juste que… on ne sait jamais comment les choses vont tourner. Écoute, Grace, je vais devoir raccrocher – on vient de sonner à la porte. Je te souhaite bonne chance, quelle que soit ta décision. »

J'ai à peine eu le temps de dire au revoir et de confirmer notre programme du dimanche qu'elle m'avait raccroché au nez. Je ne savais vraiment plus quoi penser de la situation avec Nat, à présent. Et l'attitude de Sal me laissait vraiment perplexe. Je n'avais entendu aucun carillon de sonnette. Et les parents de Sal avaient fait installer l'un de ces bidules affreusement bruyants.

Un peu plus tard, j'ai sauté dans un bus pour aller faire des courses au supermarché en vue du week-end. J'ai parcouru les rayons en espérant que l'inspiration me viendrait. Qu'est-ce que je pouvais bien cuisiner pour Nat sans que ce soit une catastrophe absolue ? J'ai fini par me décider pour du steak. Il y avait peu de chances que je rate la cuisson… De plus, la viande rouge me semblait être le menu idéal pour un garçon. L'éventail de choix proposé m'a littéralement sidérée : bavette, rumsteck, filet, faux filet. Tout ça n'était que de la viande, pour

moi. Au bout d'une longue hésitation, j'ai opté pour du filet.

« Je ne choisirais pas ça, si j'étais toi. Le rumsteck est bien meilleur ; beaucoup plus savoureux. »

Je me suis tournée pour me retrouver nez à nez avec Devon.

« Salut ! Heu… merci du tuyau. »

Je me sentais mal à l'aise. Je n'aimais pas tomber sur des gens dans des endroits inhabituels. Je préférais les croiser dans leur contexte : Devon, au lycée, par exemple. Je trouvais étrange de le voir là, avec un panier en train de se balancer au bout de son bras. J'ai d'ailleurs remarqué qu'il n'y avait rien d'autre dedans que trois morceaux de fromage.

« Aucun souci. J'imagine que tu comptes cuisiner ça pour mon frère. »

Je ne savais pas quoi penser du ton sur lequel il avait prononcé ces paroles, mais j'avais légèrement l'impression qu'il s'était moqué de moi.

« Ouais, il doit passer chez moi ce soir. J'espère qu'il aime la viande rouge. Est-ce qu'il aime ça ? Ou est-ce qu'il vaudrait mieux que je prépare autre chose ? Du poulet, peut-être ? Ou de l'agneau ? C'est très bon, l'agneau… »

Je parlais à tort et à travers sans parvenir à m'arrêter.

Devon s'est mis à sourire. « Grace, je suis sûre que le rumsteck ira très bien. Prends ces deux morceaux, là. » Il a tendu la main et a effleuré mon

bras nu du sien. Le fait qu'il me touche m'a fait bizarre. Pendant une seconde, j'ai presque oublié qu'il était le petit frère de mon copain. Ça m'a fait frissonner.

« Merci. Alors… comment ça va ? Tu t'en es bien sorti avec les exams ? Je t'ai vu au lycée l'autre jour. Ah, d'ailleurs, désolée, je ne suis pas venue te dire bonjour. »

Il a paru gêné.

« Quoi ? Oh, pas de problème. Ouais, ça s'est bien passé. J'ai entendu dire que tu t'en étais super bien tirée ?

— C'est Sal qui te l'a dit ?

— Heu… non. C'est Nat. »

Cette annonce m'a surprise – je n'aurais pas cru que Nat parlait de moi à Devon. Mais peut-être ce dernier ne voyait-il aucun problème à ce que je sorte avec son frère, en fin de compte ?

« Ça doit être un peu bizarre pour toi. Enfin, tu sais… que je sorte avec Nat. »

Il a secoué la tête et il allait parler lorsque je l'ai interrompu :

« Ouais, ça doit quand même l'être un peu. Tu es ami avec Sal, moi avec elle, et maintenant, je sors avec Nat. Et tout ça alors que nous ne nous connaissons pas vraiment – toi et moi, je veux dire. » *Qu'est-ce que tu fous ? Arrête ça tout de suite, Grace !*

« Eh bien, disons qu'il a fallu s'y habituer. Mais ça va. Vraiment. »

On aurait dit qu'il avait envie de disparaître.

« À ce propos, on pourrait peut-être sortir ensemble un de ces soirs, tous les quatre ? »

J'ai su au moment où je la formulais que c'était la pire idée de l'univers. Devon a eu l'air de penser exactement la même chose.

« Je ne sais pas si c'est vraiment une bonne idée. Je ne pense pas que Nat serait très partant. Ni Sal, en fait, pour les mêmes raisons que lui. »

J'ai soudain remarqué que ses yeux avaient une forme identique à ceux de Nat. C'était simplement difficile de s'en rendre compte avec ses affreuses lunettes.

« Ouais, tu dois avoir raison. » J'avais réussi à adopter un ton décontracté et indifférent. « Tu as vu Sal récemment ?

— Non. Enfin, pas vraiment. Je l'ai croisée la semaine dernière, mais c'était… je ne sais pas. »

Il s'est interrompu et a regardé ses pieds avant de les frotter contre le sol brillant.

« C'était quoi ?

— Non, rien. Vraiment. Écoute, je ferais mieux d'y aller. J'espère que le rumsteck te plaira. »

Sur ce, il est parti. Je l'ai vu parcourir l'allée à toute allure et foncer droit vers les caisses avec ses fromages.

J'ai erré dans le supermarché encore un moment, nettement moins contente qu'auparavant. Ma rencontre avec Devon m'avait énervée et déconcertée.

Pourquoi avait-il réussi à me mettre à ce point sur les nerfs ? Qu'est-ce qui m'avait pris de parler de Nat et de moi ? Et pourquoi n'avais-je jamais remarqué que Devon était plutôt pas mal ? Tout ça me semblait tellement bizarre que je ne parvenais même pas à mettre des mots dessus.

Nat est arrivé avec vingt minutes de retard. Cela commençait à devenir une habitude, et pas de celles que j'appréciais particulièrement. Cependant, il sentait bon et ses cheveux à peine séchés et ébouriffés lui donnaient un air trop mignon. Je l'ai embrassé comme si je ne l'avais pas vu depuis des années. Sa bouche avait un goût de menthe fraîche – à croquer. J'ai attiré mon sublime copain contre moi et je l'ai embrassé encore plus fort. Je souhaitais me rapprocher le plus près possible, sans doute pour me rassurer après cette brève attirance pour Devon au supermarché. Mais maintenant que j'avais le vrai Nat en chair et en os en face de moi au lieu d'une pâle imitation (au sens premier du terme), je savais qu'il n'y avait que lui qui comptait.

J'ai commencé à tirer sur le T-shirt de Nat et à faire courir mes doigts le long de sa colonne vertébrale. Il m'a plaquée contre le mur du couloir et s'est appuyé fort contre moi exactement comme je voulais qu'il le fasse. Juste au moment où les choses devenaient intéressantes, il s'est brusquement écarté en haletant.

Il m'a regardée et a éclaté de rire.

« Heu… tu ne crois pas qu'on devrait peut-être fermer la porte d'abord ? »

Il a jeté un coup d'œil à la porte entrouverte par-dessus son épaule, pour tomber sur le chat de la voisine perché en haut d'un mur qui nous observait avec ce regard dédaigneux tellement… typique d'un chat. Ensuite, j'ai contemplé Nat, avec sa ceinture défaite et son pantalon qui commençait à tomber de ses hanches.

« Entre, je t'en prie. Je ne voudrais pas que les voisins aient une crise cardiaque. »

Nat a contemplé ses vêtements, puis il a fermé la porte et s'est tourné face à moi.

« J'ai apporté du vin. » Il a désigné d'un signe de tête le sac qu'il avait dû jeter par terre lorsque je l'avais pris d'assaut. « Et des fleurs. » Il a fouillé à l'intérieur du sac dont il a sorti des tulipes toutes chiffonnées.

« Elles sont magnifiques. Merci. » J'ai posé les fleurs sur la table basse avant d'aller m'asseoir sur le canapé. « Allez, viens par ici. » J'ai tapoté la banquette juste à côté de moi.

« Tu ne veux pas les mettre dans l'eau d'abord ? a demandé Nat en me rejoignant.

— Je pense qu'elles pourront attendre quelques minutes de plus. Moi, en revanche… »

J'ai commencé à faire remonter mes doigts le long de sa cuisse.

« Hé, attends une minute. Pourquoi es-tu si pressée ? » Il a attrapé ma main baladeuse. « Est-ce qu'on ne pourrait pas parler un peu avant ? »

J'ai éclaté de rire, et commencé à le caresser de mon autre main. Qu'il a également saisie, si bien que mes deux poignets se sont retrouvés bloqués au niveau de ses cuisses, c'est-à-dire affreusement près de leur cible. J'ai tenté de me dégager, mais Nat était trop fort pour moi. Il a soulevé mes bras en l'air et m'a regardée en haussant les sourcils comme pour me dire : « Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant, hein ? » Du coup, j'ai grimpé sur lui et je me suis assise à califourchon sur ses jambes précisément à l'endroit d'où il avait retiré mes mains quelques instants auparavant. Je me suis collée contre lui très fort en bougeant lentement mon bassin. Nat ne gagnerait pas cette bataille – de toute façon, je la gagnais déjà.

« Hé ! C'est… tu triches, là ! »

Sa voix était rauque et son souffle brûlant dans mon cou. Il a relâché mes mains et a caressé mes seins.

« Voilà qui est mieux, ai-je murmuré. Bon, je t'explique. Ça fait des jours que j'attends ça, alors tu vas être un gentil garçon, tu vas enlever tes vêtements et me faire l'amour. Tout de suite. »

Ce qu'il a fait.

Plus tard ce soir-là – beaucoup plus tard –, j'ai fait cuire le rumsteck. Nat m'a aidée à ne pas le transformer en morceau de charbon. Devon m'avait bien conseillée ; la viande était tendre. Un vrai délice.

Je me suis réveillée au milieu de la nuit et j'ai trouvé Nat en position fœtale, dos tourné. Je l'ai observé tandis qu'il dormait. J'adorais son dos. Et sa nuque. Et ses cheveux. Et l'arrière de ses oreilles. Et toutes les autres parties de son corps que je ne voyais pas. J'avais failli dire au cours du dîner les fameux trois petits mots que j'avais en tête, mais le bon moment ne s'était pas présenté. J'avais préféré ne pas le faire après que nous avions fait l'amour sur le canapé – l'instant m'avait paru trop… sexuel pour ce genre de confidence. Je commençais à me demander si je les lui dirais jamais.

Lorsque je me suis réveillée le lendemain matin, Nat était déjà habillé et au rez-de-chaussée, appuyé contre le plan de travail de la cuisine, où il mastiquait bruyamment une tartine grillée. J'ai marché lentement jusqu'à lui et j'ai passé mes bras autour de son cou avant de l'embrasser.

« Quelle idée de se lever aussi tôt…

— On ne peut pas dire qu'il soit vraiment tôt ! Il est 11 heures 30. Ce qui signifie que je vais être en retard au boulot. »

Merde… J'avais complètement oublié ce petit détail.

« Oh non !... Le travail ? Vraiment ? Je pensais... que peut-être... tu aurais pu appeler pour dire que tu es malade. Comme ça, on pourrait passer la journée au lit », ai-je suggéré de ma voix la plus enjôleuse.

Puis j'ai tenté de l'embrasser en faisant glisser une main autour de sa taille, mais Nat a bougé la tête à la dernière seconde, si bien que mes lèvres se sont retrouvées sur son oreille au lieu de sa bouche. Là-dessus, il s'est dégagé doucement et a battu en retraite vers l'autre côté de la cuisine, les bras en l'air en signe de reddition. Sauf qu'il ne se rendait pas.

« Non, non, non et non. Ça ne marchera pas. Pas cette fois. Je dois vraiment aller travailler. Je suis désolé. Je sais, c'est nul.

— Mais, Nat... » J'ai détesté le ton légèrement pleurnichard de ma propre voix.

« Je suis désolé. Je serai là vers 19 heures. »

Je savais reconnaître les moments où j'avais perdu une bataille. J'ai soupiré.

« OK. Mais tu me revaudras ça plus tard. »

Je plaisantais, mais à moitié seulement. J'étais vraiment dégoûtée qu'il préfère aller travailler dans une espèce de bar pourri plutôt que de passer la journée avec moi.

« Très bien, ça marche. On se voit plus tard. »

Il m'a embrassée rapidement sur le front, puis il est parti.

Après avoir péniblement grimpé les marches jusqu'au premier, j'ai jeté un coup d'œil à mon reflet dans le miroir du palier : j'avais l'air revêche et les cheveux en bataille. Pas étonnant que Nat ait fiché le camp aussi vite – qui serait resté pour ça ?

Les plans les mieux élaborés tournent toujours mal, de toute façon.

Mon humeur ne s'est améliorée qu'après une bonne douche et quand j'ai réussi à faire quelque chose de mes cheveux. Je me suis même dit que c'était bien que Nat prenne son travail au sérieux. Cela prouvait qu'il avait de la maturité et un certain sens des responsabilités, et d'autres qualités encore que je ne possédais pas. Sans pour autant signifier qu'il était un petit saint qui ne se rebellerait pas si on lui crachait au visage. Et heureusement, il ne serait pas parti très longtemps. Je devais juste trouver quelque chose à faire pour occuper ma journée en l'attendant – c'était tout. Pas franchement un problème.

J'ai englouti des céréales et passé plusieurs heures devant la télé, à zapper entre les milliards de chaînes différentes en essayant de garder de l'avance sur les pages de pub afin de n'en voir aucune. Puis je suis montée dans ma chambre où j'ai commencé à trier mes vernis à ongles, jetant ceux qu'on ne pourrait même pas décrire tant ils étaient secs. Ça m'a au moins pris cinq bonnes minutes, après quoi je les ai alignés par ordre de couleur, ce que j'ai trouvé

étrangement satisfaisant. Ensuite, j'ai téléchargé des chansons sur mon iPod avant de les écouter, et de me demander pourquoi je m'étais embêtée à le faire.

Après cela, je me suis retrouvée totalement désœuvrée.

Alors, ce samedi après-midi-là, comme cette abrutie de pendule refusait d'avancer plus vite, j'ai fait une chose inexplicable. Je me suis coupée.

Ethan et moi ne nous sommes pas parlés, aujourd'hui. Pas franchement étonnant. Il est passé à différentes reprises, mais ça a toujours été le même scénario : il me regarde, je le regarde, il détourne les yeux. La plaie sur sa lèvre supérieure est vilaine, et la peau autour, enflée et jaune. Difficile de croire que c'est moi qui lui ai fait ça. Je me sens hyper mal, d'ailleurs, mais chaque fois que j'ai essayé de m'excuser, quelque chose m'en a empêchée. On ne peut pas retenir une personne enfermée aussi longtemps sans s'attendre à ce qu'elle devienne un peu folle. En plus, c'était Ethan qui avait amené le sujet sur le tapis. Pour ainsi dire.

Après chacune de ses visites, j'ai écouté attentivement au cas où je l'aurais de nouveau entendu dans ma tête. En vain. Jusqu'à ce que je me rende compte de la grosse débile que j'étais, et que je rie à gorge déployée.

Jour 26

Un autre jour se lève. Ou pas. Pour ce que j'en sais, le soleil a cessé de briller et le monde ne devrait pas tarder à disparaître. Ethan et moi sommes peut-être les derniers survivants sur Terre ? Pas une pensée des plus rassurantes. Mais si nous sommes les seuls humains encore en vie, je vais devoir lui parler. Je ferais sans doute aussi bien de commencer aujourd'hui si je ne veux pas mourir de solitude. En plus, nous serons peut-être obligés de repeupler la planète. Ou un truc dans le genre.

C'est lorsque je suis seule que le doute s'insinue. C'est comme ça depuis des années. Tant qu'il y a des gens autour de moi, je fais comme si tout allait bien. Mais j'ai besoin d'un public à qui jouer la comédie pour que cela marche. Seule avec moi-même, je me berne moins facilement.

Ce n'est pas que je redoute la solitude, pas vraiment. J'arrive toujours à me distraire en rêvassant comme une abrutie, mais au final, j'en reviens systématiquement à moi. La seule chose qu'il me reste : moi, et seulement moi. Alors que c'est justement ce dont j'ai le plus peur. Moi. Et les idées noires que je tente d'évacuer en me coupant. Les souvenirs qui paraissent un peu plus bruyants et lumineux à mesure que j'essaie de les oublier. Les pourquoi et les si. Et, tapie quelque part au fond, attendant de me mettre à terre chaque fois que tout semble enfin bien aller, la pensée – la certitude – qui me brise le cœur : mon père aurait honte de la personne que je suis devenue.

Parfois, il m'arrivait même de me réjouir qu'il soit mort, juste pour ne pas avoir à contempler l'expression de son visage les nuits où je rentrais à la maison en titubant, complètement ivre, mes vêtements dans un état pitoyable et les lèvres tout irritées à force d'avoir embrassé des inconnus. Alors qu'*elle*, elle n'en avait strictement rien à faire. *Elle* ne restait jamais debout à m'attendre. Papa l'aurait fait, lui, j'en étais certaine. Il se serait fait du souci pour moi, m'aurait crié dessus, m'aurait fait asseoir par terre en me disant qu'il était hors de question que je revoie ces garçons. J'aurais pleuré, claqué la porte de ma chambre et supplié qu'il me laisse sortir. Mais au fond, j'aurais compris. J'aurais été secrètement contente, je me serais sentie protégée, réconfortée à

l'idée que quelqu'un s'inquiète pour moi. Je ne serais pas sortie tous les week-ends. Quelquefois, je serais restée à la maison à regarder la télé avec lui, même ces vieux sitcoms pourris qu'il aimait tant. Elle serait restée avec nous, elle aussi, mais peu nous aurait importé. Sa présence aurait à peine changé quelque chose. Tout aurait été différent. Je ne serais peut-être pas allée au parc, ce jour-là, armée d'une bouteille de cidre. Ce fameux jour où tout a commencé – où *j'ai commencé.*

J'avais quatorze ans et je ne connaissais rien à la vie. Je dois ce que j'en sais à Tanya. Elle était assise à côté de moi en cours de français, et nous étions devenues presque-mais-pas-tout-à-fait-des-amies au cours des mois précédents. Elle était jolie (même si elle mettait trop de mascara), intelligente (mais avait un poil dans la main long comme elle) et peste comme personne (mais sympa avec moi, donc c'était pas grave). Un vendredi de mai, Tanya m'a demandé si j'avais quelque chose de prévu pour le week-end. « Rien de spécial, enfin, tu vois ce que je veux dire » était la réponse la plus éloquente que j'avais en stock pour ne pas avouer que j'allais encore passer le week-end devant la télé. À peu près à cette époque, maman a commencé à s'absenter de plus en plus souvent et la télé est devenue ma fidèle complice – je regardais tout et n'importe quoi, juste pour empêcher le silence de me tuer. Mais Tanya a insisté. « Laisse tomber ton truc bidon. Ça te dirait de sortir

avec nous, ce soir ? » L'idée de sortir avec Tanya et ses amies me faisait carrément flipper, mais je me suis entendue dire oui malgré moi. Elle m'a parlé d'un endroit près du parc où tout le monde pouvait acheter de l'alcool, peu importait l'âge que l'on paraissait avoir, et m'a informée pour finir que « la bande » avait prévu de se retrouver à l'aire de jeux pour enfants vers 20 heures. Je n'avais pas la moindre idée de qui « la bande » était exactement.

J'ai failli me dégonfler en me préparant. Cela aurait été tellement plus simple de rester à la maison. Je n'aurais qu'à descendre ma couette au rez-de-chaussée, m'enrouler dedans, m'allonger sur le canapé et commander une pizza. Mais je ne l'ai pas fait. J'ai passé ma jupe la plus courte et un joli haut noir que je n'avais jamais mis auparavant. Puis j'ai enfilé des bottes et jeté un coup d'œil à mon maquillage dans le miroir. Mon visage paraissait étrange, sans doute parce que j'avais un peu trop forcé sur le khôl. Je me sentais différente, également. Comme si cette soirée marquerait un changement dans ma vie. Ces gens ne me connaissaient pas, de toute façon. Je pourrais me comporter comme bon me semblerait ; je pourrais être celle que je voudrais.

En effet, j'ai pu acheter de l'alcool aussi facilement que Tanya l'avait dit, ce qui n'était pas très étonnant, vu la femme derrière le comptoir. Elle devait avoir cent ans, et portait les lunettes les plus épaisses qui aient existé. Elle m'a demandé si j'avais

bien dix-huit ans, et (surprise, surprise !) j'ai répondu que oui. Je n'avais jamais vraiment bu jusqu'à ce jour, du coup le cidre m'a semblé un bon choix : du jus de pomme amélioré.

Je me suis approchée de l'aire de jeux avec prudence. J'entendais rire dans l'abri en haut du mur d'escalade. Soudain, une bouteille est tombée par l'une des fenêtres avant d'exploser en mille morceaux sur le sentier juste derrière moi. J'ai failli repartir en courant, mais Tanya a pointé la tête à ce moment-là.

« Grace ! Salut ! Viens, monte nous rejoindre ! »

Ce que j'ai fait.

Il n'y avait pas beaucoup de place, à l'intérieur de l'abri. Sept personnes étaient déjà présentes : Tanya et deux de ses copines de collège, plus quatre garçons que je n'avais jamais vus auparavant. Je me suis assise près de l'entrée et Tanya m'a présenté tout le monde. J'ai reconnu Zoé et Kirsty, contrairement à elles qui ne savaient pas qui j'étais, bien évidemment. Les garçons portaient des surnoms ridicules que j'ai eu du mal à retenir. Mais celui à côté de moi s'appelait Kez, et j'ai aussitôt su que je m'en souviendrais parce que sa jambe collait la mienne.

J'ai trouvé l'ambiance un peu bizarre au début. Je sentais les regards de Zoé et de Kirsty sur moi, mais Tanya a fait de son mieux pour me mettre à l'aise, racontant à tous que j'étais vraiment la seule fille sympa du cours de français, et que si je n'avais

pas été là, elle serait certainement morte d'ennui depuis longtemps. Ensuite, elle m'a passé une bouteille dans laquelle elle a pris une gorgée avant que j'avale moi-même une lampée qui m'a littéralement cramé l'estomac. Mais cela faisait du bien ; c'était comme si l'alcool m'avait donné des forces.

Comme mes compagnons avaient déjà un peu d'avance côté boisson, j'ai fait en sorte de les rattraper. J'ai débouché la bouteille de cidre que j'avais apportée et la leur ai passée. Les autres blaguaient et riaient, mais je les écoutais à peine. L'un des mecs était une vraie grande gueule, et les autres (Kirsty en particulier) semblaient le trouver hilarant. Ce dont j'étais moins convaincue, pour ma part. Au bout d'un moment, il est devenu évident que les filles n'en avaient strictement rien à faire de moi et qu'elles étaient beaucoup plus intéressées par les garçons. Ce qui m'allait très bien.

Puis, un peu plus tard, j'ai compris pourquoi Tanya m'avait proposé de venir ; j'étais là pour que les comptes soient justes. Je me suis sentie très bête, tout à coup, de ne pas avoir cerné dès le départ pourquoi on m'avait fait l'honneur de m'inviter. Kirsty sortait avec Grande Gueule, Zoé et le mec indéfinissable dans le coin se bécotaient, et Tanya avait visiblement jeté son dévolu sur le plus mignon de la bande ; on m'avait fait venir pour Kez. C'était la seule et unique raison de ma présence. Je m'en moquais pourtant complètement car je me sentais

un peu soûle. Je me suis tournée vers Kez pour l'observer avec impartialité, mais je commençais à y voir flou. Ses cheveux étaient d'un blond décoloré et coiffés avec une quantité de gel parfaitement écœurante. Ses racines foncées repoussaient déjà. Son visage était assez plaisant, à l'inverse de son cou constellé d'acné et de ses dents si blanches qu'elles luisaient dans l'obscurité. Je dirais qu'il était plutôt maigre, mais sans pouvoir l'affirmer, étant donné que nous étions hyper serrés. C'est seulement à cet instant que j'ai remarqué la façon dont il me regardait – avec une certaine voracité. J'étais un agneau en route pour l'abattoir, et je ne m'en étais même pas rendu compte. Une vierge qu'on allait sacrifier.

Un par un, ou plutôt deux par deux, les autres ont disparu au fur et à mesure de la soirée. Pas la peine d'être Einstein pour deviner ce qu'ils partaient faire. Jusqu'à ce que nous n'ayons plus été que deux.

Kez a posé la main sur ma cuisse et a dit :

« Alors, comment se fait-il que je ne t'aie jamais croisée dans le coin auparavant ? »

Je me suis tournée vers lui et il a remonté ses doigts un peu plus haut le long de ma jambe. Au lieu de répondre à sa question, je l'ai embrassé, parce que c'était ce qu'il voulait. J'avais déjà embrassé des garçons auparavant – mais là, c'était différent. Kez avait un goût de bière et d'orange avec quelque chose de musqué, voire mature, d'une certaine manière. J'ai trouvé sa façon d'embrasser

carrément bizarre. On aurait dit qu'il essayait de me manger, comme s'il n'en aurait jamais assez. Ce n'était pas exactement désagréable, mais il fallait quand même s'y habituer.

Je me suis bientôt retrouvée allongée par terre avec Kez au-dessus de moi. Comment était-ce arrivé ? Peu importait. Kez m'embrassait, me tripotait, me caressait avec une certaine vigueur, et je trouvais ça… eh bien, plutôt plaisant. Il respirait fort et il a même gémi un peu lorsqu'il s'est appuyé contre moi. Je savais très bien ce qui arriverait ensuite – à moins que je ne l'arrête. Mais je ne l'ai pas arrêté. Je crois qu'il s'attendait pourtant à ce que je lui dise de le faire.

Je me souviens avoir pensé quelque chose du genre : *Alors ça y est. C'est en train d'arriver. Je suis vraiment sur le point de faire l'amour.* Je trouvais ça bizarre de me retrouver aussi près physiquement d'une personne avec qui j'avais à peine échangé deux mots. Mais réconfortant, également – que ce garçon étrange et transpirant me désire autant. Pendant ces quelques minutes, il m'a donné l'impression d'avoir *vraiment besoin de moi.* Et moi, de lui. Il semblait tellement reconnaissant. Cela n'a pas duré longtemps. Sur le moment, je me suis même demandé s'il avait fait vite au cas où je changerais d'avis. Je connais la vérité, aujourd'hui. Bien sûr. Et bien sûr, j'ai eu un peu mal, mais d'une façon presque agréable – comme une marque honorifique.

Après, nous nous sommes à peine parlé. J'ai remis de l'ordre dans mes vêtements, et Kez a fouillé dans un sac en plastique à la recherche d'une canette de bière. Il a bu goulûment, puis a essuyé sa bouche du revers de la main. Il m'a regardée en silence. Je ne savais pas quoi dire. De quoi aurions-nous pu parler ? Nous ne nous connaissions pas. Nous n'avions rien en commun, et n'aurions jamais rien en commun. J'ai eu envie de rentrer à la maison et de me pelotonner dans mon lit, tout à coup – toute seule, comme j'étais censée le faire.

Mais avant que j'aie eu le temps de bouger, Kez s'est rapproché de moi. Il a posé sa main sur mon poignet et m'a embrassée avec une infinie douceur. Tout m'a semblé normal à nouveau, jusqu'à ce qu'il murmure à mon oreille :

« Tanya était sûre que tu n'accepterais jamais de le faire. Mais j'ai su que tu serais partante à la seconde où je t'ai vue. »

Je me suis écartée pour lui demander ce qu'il voulait dire.

« Je savais que tu en avais envie. Ça se sentait, c'est tout. »

Mon visage est aussitôt devenu écarlate.

« Comment ? Comment est-ce que tu l'as vu ?

— J'en sais rien. C'était juste une impression. Ça se voit chez certaines filles. Hé, ne me regarde pas comme ça ! C'est plutôt cool de savoir ce qu'on veut. Pas comme ces allumeuses qui te laissent faire

jusqu'à ce que tu sois sur le point d'exploser et qui changent brutalement d'avis. Tu ne ferais pas un truc du genre, toi, je me trompe ? »

Il s'est approché pour m'embrasser et je l'ai laissé faire. Il n'avait pas cherché à me blesser avec ses paroles. En fait, j'avais même l'impression de l'inverse : il m'avait fait un compliment.

Alors comme ça, j'étais *une de ces filles*. C'était officiel. Je comptais parmi elles désormais. Il n'était plus possible de faire machine arrière.

J'ai parlé à Ethan. Pour lui demander si sa bouche lui faisait mal. Il a paru troublé pendant un instant, puis il a effleuré sa blessure du bout des doigts comme pour se rappeler à lui-même qu'elle se trouvait bien là.

« Non, elle ne me fait pas mal du tout.

— Parfait. Écoute, Ethan, je suis désolée. Ça n'aurait jamais dû arriver. Je ne sais pas ce qui m'a pris... Je n'ai vraiment pas réfléchi sur le moment. Parce que je n'ai pas l'habitude de frapper les gens de cette façon, tu sais. Mais j'en ai... c'est juste que c'est dur, d'être là. J'ai trop de temps libre pour penser. Bon, laisse tomber. En tout cas, sache que je suis désolée.

— Ce n'est pas grave, Grace.

— Bien sûr que si ! C'est grave ! Je t'ai agressé ! Je pète complètement les plombs à force de rester enfermée, c'est clair. »

Ethan a baissé les yeux.

« Tu te trompes. »

Ça y est, c'est reparti, me suis-je dit. Je n'avais pas l'énergie de jouer à ce petit jeu.

« Je suis fatiguée de penser à des trucs tout le temps. J'en ai marre de les mettre par écrit. Pourquoi est-ce que je m'emmerde à le faire, de toute manière ? Personne ne les lira jamais. »

Ethan s'est appuyé contre la porte.

« Est-ce que tu as relu tes notes, Grace ?

— Heu… non. Je n'en ai pas besoin – je sais ce qu'il y a dedans. »

Ethan a haussé les sourcils. Son geste était éloquent. Il signifiait : n'en sois pas si sûre.

Je me suis tournée vers la pile de pages griffonnées à côté de moi. Ne voyant pas très bien en quoi leur lecture pourrait me faire du mal, j'ai commencé à les parcourir, jusqu'à ce que j'oublie totalement Ethan. Je ne sais pas combien de temps cela m'a pris, mais au bout d'un moment, j'ai finalement atteint la dernière ; celle à propos de la fameuse nuit dans le parc avec Kez. J'ai soupiré avant de lever les yeux. Ethan ne se trouvait plus près de la porte. Il était assis sur le lit, jambes croisées.

« Alors ? » Il me regardait avec une certaine impatience.

« Alors quoi ?

— Comment te sens-tu ?

— J'en sais rien.

— Grace... »

On aurait dit un professeur déçu de la mauvaise réponse de son élève préféré.

« Triste. Je me sens triste. OK ? Ma vie est un putain de bordel, j'ai tout foiré, et je suis quelqu'un d'horrible. C'est bon, là, tu es content ?

— Non, je ne suis pas content que tu aies mal. Pourquoi voudrais-tu que je le sois ?

— Pourquoi est-ce que tu me ferais un truc pareil, sans ça ? Tu dois bien en retirer de la satisfaction, d'une façon ou d'une autre ? »

Les paroles qu'Ethan a prononcées ensuite ont été particulièrement inattendues.

« Ton père te manque, n'est-ce pas ?

— Papa ? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ? ai-je commenté avec une certaine méfiance.

— Comment était-il ?

— Comment il était... ? Ben, un papa, tout simplement. Un papa typique, quoi !

— Raconte-moi. »

J'ai décidé de jouer un peu avec Ethan ; quel mal pouvait-il y avoir ?

« Eh bien, il me mettait mal à l'aise tout le temps. Il faisait exprès de le faire, je veux dire. Au supermarché, par exemple, il commençait à imiter un singe comme ça, sans raison. Et plus j'étais mal, plus il faisait du bruit et insistait. Peu importait que les gens le regardent – il n'en avait strictement rien à faire de ce qu'on pensait de lui. Pas comme moi ;

je vérifiais toujours autour de moi que personne du collège ne traîne dans les parages. Ça allait tant que j'étais petite. Je faisais même comme lui, à cette époque. Ce qu'on a pu rigoler…

« Il était tellement gentil avec les gens. Tout le monde l'aimait et riait à ses blagues, même quand elles étaient stupides. Il était le seul qui réussissait à faire rire maman. Elle ne riait jamais devant la télé, même pas quand ils passaient un programme vraiment drôle. Mais papa, lui, il arrivait à la faire rire rien qu'en remuant les sourcils. »

M'apercevant soudain que je venais d'en dire plus sur papa que je ne l'avais fait depuis des années, je me suis interrompue. Même avec Sal, j'étais toujours restée vague sous prétexte que je ne me rappelais pas vraiment comment il était. Elle n'avait jamais relevé l'absurdité de mon argument, ce dont je lui étais reconnaissante.

« Tu l'aimais beaucoup, on dirait.

— Évidemment que je l'aimais – c'était mon père.

— C'est bien, Grace. Tu t'en sors très bien. »

J'ai haussé les épaules sans réellement comprendre ce qu'il avait voulu dire.

Ensuite, j'ai raconté à Ethan que papa était une vraie catastrophe question cuisine, qu'il inventait des plats complètement délirants à base de vieux restes qu'il jetait dans une poêle avant de les asperger de sauce Worcestershire. Que quand nous allions au

cinéma, que nous achetions des hot-dogs, des nachos et des boîtes de pop-corn absolument gigantesques (au point d'avoir envie de vomir dans la voiture sur le trajet du retour). Je lui ai confié des choses que j'aurais cru avoir oubliées. Des choses auxquelles je n'avais plus repensé depuis des années. Des trucs stupides du quotidien. Mais cela faisait du bien de les formuler à voix haute, d'en parler à quelqu'un qui écoutait, acquiesçait et souriait au bon moment. Ethan n'avait jamais l'air fatigué de m'écouter, comme il n'essayait jamais de changer de sujet ni de parler de lui. Il m'a laissée lui raconter ma vie encore et encore durant des heures.

Jusqu'à ce qu'il m'arrête dans mon élan avec une seule demande. Sa voix était très calme, et son visage, l'image même de la sympathie au moment où il a articulé les six mots suivants :

« Raconte-moi comment il est mort. »

Complètement inattendu. Personne ne me le demandait jamais. Nat ne m'avait jamais interrogée sur le sujet.

« Il a eu un accident. Un accident terrible.

— Que s'est-il passé ? »

Ethan avait parlé tellement doucement que j'ai même cru un moment l'avoir entendu dans ma tête.

J'ai pris une profonde inspiration.

« Il rentrait d'un voyage professionnel. C'était le jour de mon anniversaire…

— Continue, a-t-il suggéré.

— Il... Il y a eu un passage à niveau. Sa voiture s'est fait emboutir par un train.

— Un accident terrible », a répété Ethan.

J'ai opiné.

« Grace, tu peux me dire la vérité. Tu devrais me dire la vérité. » Il s'est agenouillé devant moi et m'a pris la main. La sienne était froide. « Je sais que tu peux le faire. Tu es assez forte, à présent. »

Plus besoin de mentir, désormais.

« Il a roulé sur les rails et ensuite, il a arrêté sa voiture. Il l'a fait exprès. Il s'est suicidé. »

Ethan a opiné.

« Ça a dû être vraiment très dur pour ta mère et toi.

— Dur pour elle ? C'était sa faute !

— Pourquoi dis-tu ça ? »

Sa question m'a figée sur place. Pourquoi est-ce que je pensais cela ? Pourquoi l'avais-je toujours pensé ?

« Parce que... c'était une vraie salope avec lui.

— Vraiment ? » a-t-il opposé tandis que je me disais la même chose dans ma tête.

J'ai hésité un instant.

« Ouais, elle... »

Les mots se sont désintégrés dans ma bouche. Elle l'aimait. Tellement. Elle aurait tout fait pour lui. Absolument tout.

« Tu lui en as toujours voulu, n'est-ce pas ? À ta mère... Pourquoi, à ton avis ? »

Pourquoi-pourquoi-pourquoi ?

« Parce qu'elle était là. »

Ethan a approuvé.

« Et pas lui, c'est ça ? »

Sa voix était rauque désormais.

J'ai senti les larmes me piquer les yeux. J'étais surprise d'avoir réussi à les retenir aussi longtemps.

« Il m'a abandonnée. Le jour de mon anniversaire. Le jour de mon putain d'anniversaire à la con ! Pourquoi a-t-il fait une chose pareille ? Comment est-ce qu'il a pu me faire ça ? »

Je sanglotais à présent. Je me suis levée et je me suis jetée sur le lit. Trop de pensées et de souvenirs se bousculaient dans ma tête.

J'ai senti Ethan s'asseoir sur le bord du matelas à côté de moi.

« Je n'en sais rien. Je ne sais pas comment une personne peut faire une chose pareille.

— Il n'a jamais pensé à nous. Il nous a laissées sans rien. Comment a-t-il pu se montrer aussi égoïste ? ai-je dit dans le coussin, la voix soudain assourdie.

— Tu as raison, Grace. C'était vraiment égoïste de sa part. »

Une pensée m'a alors traversé l'esprit. Une vérité que je ne m'étais jamais avouée jusqu'alors. Même pas dans les moments où les choses avaient vraiment, vraiment été mal.

Au moment même où elle a surgi dans ma tête, Ethan l'énonçait à voix haute :

« Je le déteste. »

Jour 27

Nat est rentré du travail exténué après avoir passé la journée à changer des fûts et à s'être montré gentil avec tout un tas de gens. Je me sentais bizarre et gênée de m'être tailladée. Comment allais-je lui expliquer mon geste ? Comment avais-je pu faire une chose aussi stupide ?

Nous avons commandé une pizza puis nous nous sommes installés devant la télé sans parler. Nat a fini par poser la tête sur mes genoux et je lui ai caressé les cheveux. C'était agréable. Ou disons que ce moment aurait pu l'être si je n'avais pas tellement redouté qu'il voie ce que je m'étais infligé à moi-même. Le temps a défilé, jusqu'à ce que j'aie du mal à garder les yeux ouverts.

« Viens, allons nous coucher, tu t'endors. »

La voix de Nat semblait perdue dans le lointain. J'ai soulevé mes paupières et je l'ai surpris en train

de débarrasser la boîte à pizza et d'emporter nos verres dans la cuisine. Je me suis frotté le visage et j'ai jeté un coup d'œil à la pendule sur la cheminée : 2 heures passées.

Nat a pris mes mains dans les siennes pour m'aider à me lever du canapé, et m'a embrassée sur le front avant de gagner les escaliers. Chaque marche paraissait une montagne impossible à gravir. Mais que pouvais-je faire à part les monter ? Je n'allais pas rester en bas cent sept ans. Et je me sentais tellement fatiguée. Lorsque nous sommes entrés dans ma chambre, je me suis tournée vers Nat pour l'embrasser, mais sans aucun désir, ce dont il s'est aussitôt rendu compte.

« Pourquoi est-ce que tu ne mettrais pas ton… pyjama, ta chemise de nuit ou ce que tu veux pendant que je me lave les dents ? »

Un pyjama ? Nat n'était pas censé savoir que je portais des pyjamas, alors quant à les voir… jamais ! Et il était censé vouloir coucher avec moi à la première occasion. (Nous n'avions pas encore dépassé cette phase, n'est-ce pas ?) Mais je dormais debout, le moment fatidique n'était pas près d'arriver. J'ai quand même hésité un instant avant de sortir mon pyjama roulé en boule au fond de ma penderie.

Lorsque Nat est revenu, il a éclaté de rire.

« Ouah ! Je n'aurais jamais cru que tu serais le genre de fille à porter un pyjama Winnie l'Ourson ! Joli ! »

Je l'ai frappé dans le bras, assez fort, même.

« Oh, ça va ! Et je vous ferais remarquer, mon cher, que ce n'est pas Winnie l'Ourson mais Bourriquet. Ça n'a strictement rien à voir. Bourriquet est rock, et je ne laisserai jamais personne dire le contraire. Que ce soit clair. »

Nat m'a alors embrassée. Le meilleur baiser que l'on m'ait jamais donné, mais je serais incapable d'expliquer pourquoi.

« On n'est jamais au bout de ses surprises avec toi, Grace Carlyle. Je me demande quels autres secrets sombres et profonds tu caches encore… Bourriquet… Qui l'aurait cru ? Ne t'inquiète pas, ton secret ne craint rien avec moi. Je trouve ça adorable.

— Tu te fous de moi, c'est ça ?

— Mais non, pas du tout, pourquoi est-ce que je ferais une chose pareille ? Je trouve ça parfaitement normal que ma copine porte un truc avec un âne déprimé dessus… Pour tout t'avouer, j'en rêvais. »

J'ai quitté la pièce en faisant semblant de paraître indignée (échec total). C'est difficile, de jouer l'indignation, quand on porte un pyjama Bourriquet. Dans la salle de bains, j'ai observé les coupures au niveau de mes jambes. Elles étaient vilaines. D'un rouge très vif.

Nat était en train de retirer son caleçon lorsque je suis revenue dans la chambre. Il était sublime. Endormi et tout ébouriffé, mais dans le genre viril. Je me suis sentie beaucoup moins fatiguée, tout à

coup. Je l'ai embrassé. Au bout d'un moment, il s'est écarté et m'a adressé l'un de ses magnifiques sourires.

« Très bien. Mettons-nous au lit. Mais on dort, d'accord ? »

J'ai froncé les sourcils.

« Pourquoi tu dis ça ? T'as pas envie ? »

Je ne comprenais pas très bien moi-même pourquoi j'insistais. Peut-être parce que je voulais que ce soit ma décision, de ne pas faire l'amour, pas la sienne.

« Bien sûr que j'ai envie. Mais je suis crevé, et toi aussi. Nous ne sommes pas obligés de faire l'amour tout le temps, tu sais ? Il n'y a pas de loi ou un truc du genre.

— Eh bien, il devrait y en avoir. Un commandement, ou un truc comme : *Tu ôteras ce caleçon chaque fois que je te l'ordonnerai !* »

À ces mots, j'ai regardé Nat en haussant les sourcils. J'ai reçu un coussin en pleine tête en guise de réponse.

Nous nous sommes glissés sous les couvertures, puis je me suis blottie contre lui, bien lovée dans le creux de son bras. Au début, j'ai trouvé ce moment bizarre, pas très agréable. Le fait de porter un pyjama m'était insupportable, mais il n'était pas question que je l'enlève.

Nous avons parlé de tout et de rien à voix basse dans l'obscurité. C'est toujours plus facile de dire les choses dans le noir. Le flot de paroles s'est interrompu au bout d'un moment, si bien que j'ai cru

que Nat s'était endormi. Je me suis pelotonnée contre sa poitrine, et j'ai exhalé un soupir satisfait. Puis je me suis laissée lentement dériver vers ce monde délicieux et à moitié réel du rêve, jusqu'à ce que la voix de Nat m'en arrache brutalement.

« Tu dors ? »

J'ai fait une espèce de *mmm* pour le lui confirmer.

« Raconte-moi, pour Sal. Que s'est-il passé entre vous ? »

J'ai fait un autre petit bruit, qui aurait pu se traduire par : « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Pourquoi vous vous étiez disputées ? »

Je me sentais parfaitement réveillée, à présent. J'ai ouvert les yeux et je me suis tournée pour observer le visage de Nat.

« Je te l'ai dit ; à cause d'un truc idiot. Ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. »

Il n'a rien dit pendant quelques minutes.

« Je ne te crois pas.

— Quoi ?! Pourquoi tu dis ça ? »

Je me suis assise dans le lit.

« Vous êtes tellement proches, toutes les deux. Je ne crois pas que vous seriez restées brouillées à cause d'un truc sans importance. Pourquoi est-ce que tu ne me dis pas la vérité ? Tu ne me fais pas confiance ? »

Là, la conversation devenait carrément bizarre. Pourquoi Nat insistait-il autant ?

« Bien sûr, que je te fais confiance, mais pourquoi est-ce que tu t'acharnes comme ça ? Je te l'ai dit. Tout va bien entre Sal et moi, à présent.

— Parce que c'est important pour moi, Grace. » Il s'est assis et a pris mes mains dans les siennes. « Je veux tout savoir sur toi, depuis tes pyjamas Bourriquet jusqu'à la façon dont tu manges tes œufs. Je veux savoir si tu avais un ami imaginaire quand tu étais petite, où tu as appris à hausser les sourcils de cette façon si sexy, à quoi tu penses toutes les fois où tu es loin de moi. Je veux tout connaître de ce qui compte pour toi. Je t'aime. »

Quoi ?! Je ne m'attendais pas à ce qu'il le dise. Certes, je l'avais espéré, mais je n'avais jamais réellement pensé que cela arriverait. Et certainement pas à ce moment-là. Mais il l'avait fait – il l'avait dit pour de vrai. J'ai cru que mon cœur éclaterait de joie, ou que je me mettrais à sauter sur mon lit comme une gamine surexcitée. Au moins. J'ai inspiré profondément pour me calmer.

Tout allait bien.

Nat… m'aimait… moi, Grace Carlyle.

Ses traits étaient légèrement flous dans l'obscurité, mais je voyais tout de même ses yeux écarquillés. Il semblait aussi surpris que moi. Je me suis penchée pour l'embrasser. Juste une bise, tout à fait chaste.

« Je t'aime aussi. »

Nous sommes restés assis en silence pendant une minute ou deux. Je ne savais ni quoi dire ni quoi

faire. Cette situation était tellement nouvelle pour moi.

J'ai repris la parole la première.

« Personne ne me l'avait jamais dit auparavant, tu sais. »

Nat m'a embrassée comme je venais de le faire.

« J'ai vraiment du mal à te croire. Tu es extrêmement aimable.

— C'est vrai. Pas que je suis aimable, mais… bref, tu vois ce que je veux dire. »

J'ai dégluti pour essayer de contenir les émotions qui menaçaient de me submerger.

« Eh bien, dans ce cas, ça veut dire que les mecs avec qui tu es sortie étaient tous super cons.

— Tu ne peux pas savoir à quel point. »

Je me suis étendue, bientôt imitée par Nat. Nous sommes restés là, côte à côte et main dans la main, à contempler le plafond.

« Tu ne parles jamais des garçons que tu as connus avant moi. »

C'était un terrain glissant. Je devais me montrer prudente.

« Comme tu ne me parles jamais de tes ex non plus, je me trompe ? C'est du passé. Ça n'a plus aucune importance.

— *Mes* ex ? Tu peux utiliser le singulier. Il n'y en a eu qu'une.

— Vraiment ? »

J'avais tenté de ne pas laisser ma surprise transparaître (et lamentablement échoué).

« Oui, vraiment. Elle s'appelait Amy. Je suis sorti avec elle pendant trois ans. Nous nous sommes séparés un peu avant mon départ pour le Népal. Voilà, c'est tout – tu sais tout de ma vie sentimentale. »

J'ai été surprise de l'état dans lequel cette annonce et le fait d'entendre parler de cette fille qui avait dû tellement mieux connaître Nat que moi me mettaient. Trois ans, c'est long. Très long. La jalousie bouillonnait en moi, donnant un goût amer à ce moment délicieux.

« Est-ce que… tu l'aimais ? » Il fallait que je sache.

« Oui. »

Je n'ai rien dit. Nat s'est soulevé sur un coude.

« Mais ça ne signifie plus rien, aujourd'hui. Comme tu l'as dit, tout ça, c'est du passé. » Il a caressé ma joue du plat de la main. « Alors… et toi ? Tu peux tout me dire. Je suis capable d'encaisser. »

Il m'a souri ; impatient, mais détendu.

J'avais espéré que nous éviterions cette conversation. Nous l'aurions eue plus tôt, si nous l'avions vraiment voulu, non ? Et pourtant… Il avait fallu que ce sujet montre sa tête immonde et stupide pile à ce moment-là, comme s'il avait cherché à gâcher ce qui aurait dû être le plus beau moment de mon existence. Je ne laisserais pas une telle chose se produire. Je n'avais aucune intention de parler à Nat de mon passé, et voir l'expression de sérénité sur

son visage se changer en douleur, en déception, voire en dégoût. Il n'y avait pas moyen. Les choses se passaient trop bien entre nous. Mais je ne voulais pas lui mentir en lui servant une version innocente et rose bonbon de ma vie sentimentale. Nat méritait mieux. Du coup, j'ai fait un truc parfaitement ignoble…

« Sal est tombée enceinte. »

La tactique de diversion absolue. Pas franchement subtile, un genre de tour de passe-passe, mais qui a fonctionné à merveille.

Quelque chose ne va pas avec Ethan. Je n'arrive pas à le réveiller. Je le secoue et je lui crie après, mais rien n'y fait. Sa respiration paraît normale, mais il ne se réveille pas.

Il est étendu à côté de moi depuis hier soir. Il n'a rien dit, après la façon étrange dont il a lu dans mes pensées. Quant à moi, je me suis sentie terrifiée, perdue et accablée de tristesse. Tant de questions se bousculaient dans ma tête. Mais je n'ai pu en poser aucune – quelque chose m'en a empêchée. Et maintenant, il est peut-être trop tard.

Je me suis réveillée et je l'ai laissé là, étendu sur le lit. Il avait l'air paisible.

Mais il n'ouvre toujours pas les yeux.

Que se passerait-il, si jamais ils restaient à jamais fermés ?

J'ai peur.

Je ne l'abandonnerai pas. Pas à ce stade.

Et il faut que je finisse ce que j'ai commencé. Il le faut.

On peut dire que ma tactique absolument méprisable a bien fonctionné. Un peu *trop* bien, même. J'ai dû attendre une seconde ou deux avant que Nat réponde.

« *Quoi ?* »

Sa voix était rauque.

J'ai soupiré. « Sal est tombée enceinte. C'est pour ça que nous nous sommes brouillées. »

Nat s'est assis et a allumé la lampe de chevet. J'ai plissé les yeux avant de l'imiter à contrecœur. Ensuite, j'ai regardé Nat. Son expression était indéchiffrable.

« Que… que s'est-il passé ? »

Cela me rendait malade de faire un coup pareil à ma meilleure amie. Trahir sa confiance, dans le seul but de me sortir d'une situation délicate… Mais il était trop tard pour faire marche arrière, désormais.

« Je n'en sais strictement rien. Elle ne veut rien me dire.

— *Sérieux ?* Tu dois bien savoir quelque chose. Pourquoi est-ce qu'elle ne t'a rien dit ? À toi ?

— Nat, *je ne sais pas.* Elle se ferme comme une huître dès que j'aborde le sujet. La seule chose que je sais, c'est que ça a dû se produire vers Pâques. Elle… heu… elle s'est fait avorter il y a deux mois.

Je l'aurais accompagnée, mais nous nous sommes disputées et… »

Je ne savais pas quoi ajouter sans avoir l'air pathétique.

À présent, c'était au tour de Nat de paraître sur le point de vomir.

« Merde… Je n'aurais jamais pensé à un truc dans le genre. Comment… comment va-t-elle ? En ce moment, je veux dire. Ça a dû être horrible pour elle. »

Son inquiétude me touchait.

« Elle va bien, enfin je crois. Il va lui falloir du temps pour dépasser ça, j'imagine. Mais je crois qu'elle va mieux.

— Et tu n'as vraiment pas la moindre idée de ce qui est arrivé ? Et avec qui… avec qui elle a couché ?

— Non ! *Je te l'ai dit.* Pourquoi est-ce que tu ne me crois pas ? »

Je détestais qu'on me demande deux fois la même chose. Ça me rendait folle.

« Je suis juste… surpris. Je pensais que des meilleures amies se parlaient de ce genre de choses, c'est tout. »

Il avait raison et ça m'a énervée. Je me sentais plus en colère que je ne l'aurais dû.

« Écoute, est-ce qu'on pourrait parler d'autre chose ? Elle ne m'a rien dit. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui s'est passé, et je n'en saurai probablement jamais plus, alors… laisse tomber, tu veux ? »

Je me suis tournée pour que Nat ne voie pas les larmes qui m'étaient montées aux yeux. J'ai senti sa main sur mon épaule, mais je l'ai repoussée.

« Grace, je suis désolé. J'aurais juste aimé que tu me parles de cette histoire plus tôt. »

J'ai bondi du lit et je me suis retournée pour lui faire face.

« POURQUOI ? Quelle différence est-ce que ça fait ? Pourquoi est-ce que tu ne me lâches pas avec ça ? Ce n'est pas ton problème, si ? »

Je ne réussissais plus à retenir mes larmes, désormais. Je n'ai même pas essayé de les essuyer avant de me poster au-dessus de Nat en haletant. Il semblait abasourdi. Il n'avait jamais assisté à l'une de mes sautes d'humeur.

Au bout d'un moment, il a pris la parole d'une voix calme.

« Ce n'est pas mon problème ? Tu penses vraiment ce que tu dis ?

— Oui ! Je n'aurais jamais dû t'en parler !

— Pourquoi est-ce que tu l'as fait, dans ce cas ? »

Soudain, je n'ai plus su quoi dire.

« Écoute, Nat. Tu voudrais pas… t'en aller, s'il te plaît ? Je n'arrive pas très bien à gérer la situation, là tout de suite. »

Mes paroles m'ont surprise moi-même, mais une partie de moi savait que si nous continuions cette conversation, elle finirait très, très mal.

« Si c'est ce que tu veux… »

En vérité, je m'étais attendue à ce qu'il tente de me raisonner. Ou qu'il soit en colère que je le jette dehors au beau milieu de la nuit. Mais c'était comme s'il n'en avait rien eu à faire.

Je l'ai regardé s'habiller. Je voulais lui dire que j'étais désolée, lui demander de ne pas partir, de rester avec moi. Mais les mots ne parvenaient pas à sortir.

Une fois sur le seuil de la porte, Nat s'est tourné vers moi. Nous nous sommes observés un court instant : le dernier moment où l'un de nous deux pouvait dire quelque chose, n'importe quoi, pour rattraper la situation. Ce que nous n'avons fait ni l'un ni l'autre. Son visage n'était qu'un masque de glace tandis que les larmes continuaient de couler le long du mien. Puis il est parti.

J'ai attendu que la porte d'entrée se referme avant de me jeter sur le lit et de pleurer si fort que j'ai cru que je ne m'arrêterais jamais. Je me sentais en colère, triste, perdue. Je venais de commettre une grave erreur. Je savais très bien que j'avais reporté sur Nat toute la frustration et la colère que j'éprouvais à l'égard de Sal pour ne m'avoir rien dit. Et tout cela parce qu'il avait eu la gentillesse de poser des questions à son sujet. Parce qu'il m'aimait.

Mais pourquoi avait-il ressenti le besoin de me les poser ? De demander encore et encore ce que je savais et ne savais pas, pourquoi je ne lui avais rien dit alors que je n'avais pas de réponse à lui fournir…

Je n'ai pas fermé l'œil, cette nuit-là. Alors j'ai pris le couteau dans le tiroir de mon bureau, et lentement, avec précaution, j'ai rouvert les entailles que je m'étais faites sur les jambes plus tôt ce même jour. Et ensuite, je m'en suis fait de nouvelles.

J'ai examiné les dégâts le lendemain matin. Ce n'était pas joli à voir : une œuvre d'art contemporain qui aurait dégénéré. Il y avait du sang plein les draps – plus que ce que j'aurais cru possible. La lame semblait toute rouillée.

Je n'arrivais pas à regarder cette scène d'horreur. J'ai remonté la couette sur ma tête, puis je me suis enfoncée dans un sommeil sans rêves.

Lorsque j'ai enfin ouvert les yeux le lendemain, je ne me suis d'abord rien rappelé pendant quelques secondes, jusqu'à ce que la mémoire et les images me frappent de plein fouet, surtout celle du visage de Nat juste avant qu'il s'en aille. Il m'avait contemplée comme on dévisagerait un inconnu dans la rue. Comment pouvait-on en l'espace de quelques minutes dire à une personne qu'on l'aimait et lui lancer un tel regard ? Comment était-ce seulement possible ?

Je savais que tout était ma faute. Rien ne serait jamais arrivé si je n'avais pas cherché à tout prix à éviter de parler de mon passé. J'aurais pu me contenter de mentir ou de rester vague ou d'assurer à Nat qu'il était le premier. Ou pas… J'aurais éga-

lement pu tenter de lui dire la vérité. Il aurait compris, j'aurais senti un poids en moins sur mes épaules, et j'aurais eu la sensation de pouvoir respirer de nouveau.

J'ai jeté un coup d'œil à mon téléphone dans l'espoir de trouver une petite enveloppe dans le coin de mon écran. Surprise, il y en avait une !

Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine et j'ai aussitôt su que tout irait bien. Jusqu'à ce que je me rende compte qu'il s'agissait d'un putain de message de mon putain d'opérateur. Salaud-salaud-salaud.

J'ai jeté le téléphone par terre en lui lançant mon regard le plus noir et en réfléchissant à la punition que je lui infligerais ensuite. Puis je me suis ravisée et j'ai envoyé un SMS à Sal : « Tu peux venir ? Stp ? Nat n'est pas là. G » Quelques minutes plus tard, elle me répondait par un texto me disant qu'elle était déjà en route.

J'ai pris une douche en faisant mon possible pour ne pas hurler de douleur tandis que l'eau chaude coulait sur mes coupures. Je voyais déjà la situation de façon beaucoup plus positive quand je me suis habillée puis quand j'ai coiffé mes cheveux mouillés en queue-de-cheval. Sal saurait comment arranger les choses avec Nat. Je ne pourrais rien lui avouer concernant le sujet réel de notre dispute, mais j'étais certaine de trouver un argument valable. Elle me tuerait si jamais elle apprenait ce que j'avais

dit à Nat. Et ce serait son droit le plus entier. Les meilleures amies ne se faisaient pas des coups pareils, jamais. J'étais la pire meilleure amie au monde.

La sonnette de la porte d'entrée a retenti beaucoup plus tôt que prévu. Je n'avais pas encore eu le temps de mettre les draps dans la machine. J'ai grimacé lorsque j'ai vu l'état dans lequel ils étaient. Mais peu importait ; Sal et moi resterions en bas. J'ai pris soin de ranger le couteau dans le tiroir du bureau, en revanche, et de jeter ma robe de chambre sur le lit au hasard. Je ne pouvais rien faire de plus pour l'instant.

J'ai dévalé les escaliers, ouvert la porte à Sal avant d'éclater en sanglots malgré moi sans qu'elle ait eu le temps de s'asseoir. Pas tout à fait le programme prévu.

Sal m'a aidée à marcher jusqu'au canapé et m'a laissée pleurer un moment. Elle m'a simplement serrée dans ses bras en me disant que tout irait bien, ce qui était plaisant, même si je n'y croyais pas. Lorsque mes larmes ont cédé la place à de petits reniflements, ma meilleure amie m'a proposé de nous préparer du thé. J'ai attendu sur le divan.

Elle est ressortie de la cuisine avec deux énormes tasses.

« Tu devrais en boire un peu tout de suite. »

J'ai suivi son conseil. J'ai avalé une gorgée brûlante, et savouré la douleur.

« Maintenant, raconte-moi ce qu'il t'a fait.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Mon cerveau avait du mal à fonctionner.

« Nat… qu'est-ce qu'il a fait ? Il a forcément fait quelque chose pour que tu sois dans un état pareil. Allez, dis-moi tout avant que j'aille lui casser la gueule. »

Cette idée m'a fait sourire.

« Rien. Il n'a rien fait. Tout est ma faute. »

Je me suis lancée dans le récit du week-end. Sal a écouté attentivement en sirotant son thé.

Elle ne m'a interrompue qu'une seule fois.

« Il t'a dit qu'il t'aimait ?

— Oui, il me l'a dit. Je me suis sentie tellement heureuse. Et puis il a fallu que je foute tout en l'air. Nous nous sommes disputés à cause d'un truc débile, mais ça ne m'a pas empêchée de me mettre en colère, à tel point que je lui ai demandé de partir. Il n'a même pas essayé de me faire changer d'avis, alors qu'il était super tard et qu'il n'y avait plus de bus. Il est juste… parti.

— Vous vous êtes disputés alors qu'il venait de te dire qu'il t'aimait. Comment vous vous êtes débrouillés pour en arriver là ?! »

J'ai réfléchi à toute allure aux différents mensonges possibles que j'avais concoctés pour protéger Sal, avant de me décider.

« OK, voilà ce qui s'est vraiment passé. S'il te plaît, ne m'en veux pas…

— Pourquoi est-ce que je t'en voudrais ? Arrête de faire ta parano ! »

Mais des traces d'inquiétude ont pointé dans ses yeux.

« Sal, je suis vraiment, vraiment désolée. Je lui ai raconté ce qui t'est arrivé. »

J'ai eu un mouvement de recul pour voir sa réaction. Je devais avoir l'air parfaitement pathétique – comme un chien qui viendrait de pisser sur le tapis.

« Tu lui as dit pour… ? »

J'ai acquiescé.

« Il n'arrêtait pas de me demander pourquoi nous nous étions disputées, alors au bout d'un moment, je n'ai plus su quoi répondre. Je suis désolée. »

J'ai fait l'effort de croiser son regard.

Sal a secoué la tête lentement.

« Tu n'as plus su quoi répondre ?! Arrête tes conneries, Grace. Tu aurais pu lui dire n'importe quoi – tu es la meilleure menteuse que je connaisse. Putain, c'est pas vrai ! J'y crois pas ! »

À ces mots, elle a enfoui son visage entre ses mains.

« Allez, c'est bon, ne te mets pas dans un état pareil, ce n'est pas si grave. Il ne dira rien à personne. Mais je n'aurais pas dû lui en parler. J'ai déconné, je suis désolée. Je suis vraiment, vraiment désolée. »

Sal avait l'air ni en colère ni énervée – plus résignée qu'autre chose. Résignée devant le fait que sa meilleure amie n'était pas digne de confiance.

« Alors… Est-ce que tu penses que tu pourras pardonner à l'imbécile de haut niveau que je suis ? Honnêtement, je ne sais pas comment tu fais pour me supporter ! »

Ma tentative d'humour faiblarde m'a valu un regard méprisant de la part de Sal.

« Je ne sais pas comment je fais pour te supporter, moi non plus.

— Peut-être parce que, loseuse ou pas, je t'aide à te sentir bien ? »

Ces paroles m'ont obtenu un petit sourire.

« Ouais, ça doit être ça. Bon, oublions cette histoire, tu veux ? J'aurais vraiment préféré que tu ne lui dises rien, c'est clair, mais ce qui est fait est fait. Tant que tu me promets qu'il n'en parlera à personne. Et surtout pas à Devon. »

Je n'avais pas pensé une seule seconde à Devon.

« Il ne dira rien à personne, je te le promets. Et sache que *tu peux* me faire confiance, même si tu as l'impression du contraire pour le moment.

— Mais tu ne m'as toujours pas dit pourquoi vous vous êtes disputés. Comment ça se fait que vous ayez parlé de moi… ? Et pourquoi est-ce que ça aurait déclenché une dispute ? Franchement, je n'y comprends rien. »

Il n'était plus nécessaire de mentir, désormais. Le pire était certainement passé.

« Il m'a demandé avec qui tu avais couché et il n'a pas voulu me croire quand j'ai dit que je n'en savais rien. Il a insisté ; du coup, je lui ai dit que ça ne le regardait pas. J'imagine que j'ai dû partir en vrille à ce moment-là. » Je me suis interrompue, me demandant jusqu'où aller dans cette voie. « Il pensait que tu m'en aurais parlé. Et je crois que je me suis énervée après lui parce que… eh bien, parce que je pensais la même chose.

— Oh, je vois. Alors maintenant, c'est ma faute, c'est ça ?

— Mais non. Non, ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu dire. J'essaie simplement de me montrer honnête avec toi. La seule qui ait mal agi ici, c'est moi.

— Mais tu es encore super énervée à cause de cette histoire, je me trompe ? À propos du fait que je ne t'ai rien dit.

— Non, pas du tout ! »

Ces histoires comme quoi il fallait toujours dire la vérité n'étaient vraiment pas aussi géniales, en fin de compte. De belles conneries, même. J'ai poursuivi :

« Bon, disons que ça m'a blessée que tu ne m'aies rien dit. C'est juste que je ne vois pas quelle différence ça pourrait bien faire.

— Grace, il va vraiment falloir que tu passes à autre chose. On ne va pas revenir là-dessus cent sept ans. Je m'efforce d'oublier cette histoire. Tiens, d'ailleurs, tu sais ce qui m'aiderait à le faire ? »

Je lui ai adressé un regard impatient qui l'a fait éclater de rire.

« De l'alcool ! »

J'ai ri à mon tour, soulagée que les choses aillent toujours bien entre nous – au moins en apparence. Peut-être cela valait-il le coup de dire la vérité, finalement ?

J'ai débouché l'une des meilleures bouteilles de vin de maman, puis pendant l'heure suivante, ou presque, Sal m'a écoutée parler de mes malheurs avec Nat. Elle a tenté de me rassurer en me répétant que tout s'arrangerait avec lui, que cette petite dispute ne signifiait pas forcément que nous allions nous séparer et que ce genre de choses arrivait tout le temps dans une relation amoureuse. Au point que j'ai fini par me convaincre que la situation n'était peut-être pas aussi grave que je le pensais. Sal a même réussi à me persuader d'envoyer un SMS d'excuse à Nat : « Désolée pour la nuit dernière. Me suis comportée comme une imbécile – c ma faute. Sincèrement. Tu mapl + tard ? ks »

Je me suis sentie beaucoup mieux à peine le message parti, même si à vrai dire je n'estimais pas que c'était ma faute. Ou à quatre-vingt-dix pour cent, les dix autres pour cent revenant à la curiosité et à

l'insistance de Nat. Mais j'étais prête à endosser toute la responsabilité pour qu'il ne me quitte pas. Il avait dit qu'il m'aimait, bordel. Je n'allais pas le laisser me filer entre les doigts.

Il m'a renvoyé un message environ dix minutes plus tard : « OK. Je remplace qq1 au bar ce soir. Impossible d'apler. Plutôt demain. ks »

Pas exactement la réponse que j'avais espérée, mais Sal l'a trouvée positive. Puis ma meilleure amie a réussi à me convaincre de préparer mes légendaires pâtes aux lardons et aux petits pois. Son plat préféré.

Bientôt, les pâtes cuisaient et les lardons grésillaient dans la poêle. Le téléphone de Sal a retenti dans le salon. Elle avait dû changer de sonnerie – pour une chanson incroyablement ringarde qui devait être plus vieille que nous deux réunies. Elle a attrapé son téléphone et regardé l'écran pour savoir si elle devait décrocher. Nous étions deux vraies tarées, l'une et l'autre, pour ce qui était de vérifier nos appels. J'ai d'ailleurs trouvé qu'elle n'avait pas l'air particulièrement contente du numéro ou du prénom qui s'affichait. Elle s'est tournée et a surpris mon air dubitatif.

« Heu… Je dois prendre cet appel. Ça te dérange si je vais là-haut ? »

Un court instant, je me suis demandé qui l'appelait et pourquoi elle ne voulait pas que j'entende sa

conversation, mais l'eau menaçait de déborder et sollicitait toute mon attention.

Sal a couru à l'étage tandis que je me concentrais sur la casserole. Une minute plus tard, je sortais les assiettes du buffet lorsque je me suis soudain souvenue d'une chose que je n'aurais pas dû oublier : ma chambre. Une vague de panique s'est emparée de moi, tout à coup : Sal ne devait pas voir ma chambre dans cet état. Les assiettes sont retombées dans un grand fracas sur le plan de travail et je me suis précipitée hors de la cuisine avant de grimper les marches quatre à quatre. *S'il vous plaît, pourvu qu'elle soit dans la salle de bains, dans la chambre de maman, dans le couloir ou…*

Sal se tenait debout en plein milieu de ma chambre, dos tourné. Son téléphone était collé contre son oreille. Puis j'ai entendu ma meilleure amie articuler d'une voix étrangement calme : « Je dois raccrocher, je te rappelle », et refermer le clapet.

« Sal, je… »

Je ne savais pas quoi dire. J'ai jeté un coup d'œil par-dessus son épaule pour me rendre compte que je n'avais pas si bien recouvert les draps, en fait.

Elle s'est tournée vers moi lentement, une expression horrifiée sur le visage, et a marmonné d'une voix à peine audible :

« Qu'est-ce que tu as fait ?

— OK, écoute, ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air. Viens, allons discuter en bas. »

J'ai tendu la main pour essayer de prendre la sienne, mais elle s'est écartée.

« Putain, Grace ! Non, mais regarde ça ! »

Elle a soulevé ma robe de chambre et l'a balancée par terre, découvrant le plus gros des taches de sang. C'était très impressionnant – encore pire que dans mon souvenir.

« Ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air, vraiment. J'ai juste… Je n'étais pas très bien, hier soir. »

Sal a secoué la tête lentement sans parvenir à quitter des yeux cette vision d'horreur.

« Sal ? Dis quelque chose. S'il te plaît. »

Au lieu de parler, elle a attrapé ma manche et essayé de la remonter le long de mon bras.

Je me suis dégagée.

« Qu'est-ce que tu fais ?! Arrête !

— Fais-moi voir. » Son ton était très calme.

J'ai secoué la tête.

« Allez, descendons, tu veux ?

— Je n'irai nulle part tant que tu ne m'auras pas montré.

— Je n'ai pas l'intention de te montrer quoi que ce soit, alors est-ce que tu veux bien laisser tomber, s'il te plaît ? »

Nous sommes restées debout sans rien dire durant une minute ou deux, comme si nous ne pouvions pas bouger.

« J'aimerais voir ce que tu t'es fait. Montre-moi tes bras. Maintenant ! »

Je ne l'avais jamais vue dans un état pareil auparavant. Elle était carrément flippante.

J'ai finalement fait ce qu'elle me demandait. J'ai remonté mes manches. Sal a examiné mes bras l'un après l'autre à la recherche de cicatrices. Il n'y en avait pas – pas de récentes, du moins. Mon amie semblait troublée.

J'ai parlé lentement.

« Mes jambes… Je me suis tailladé les jambes. »

Le dégoût a voilé son regard.

« Mais qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

— Écoute, n'en fais pas toute une histoire. Je n'arrive juste pas à m'empêcher de le faire – tu le sais.

— Mais ça ? On dirait que quelqu'un est mort, ou un truc du genre. »

Je me suis assise au bord du lit. Sal se tenait debout, incapable de se détourner du spectacle sanglant qui s'étalait devant elle. Je cherchais désespérément quelque chose à dire – n'importe quoi pour mettre un terme à cette conversation.

« Je n'ai pas pu me retenir. Je me suis coupée, encore et encore. » Sal secouait toujours la tête ; j'allais visiblement devoir donner une autre explication. « Ça m'aide à me sentir mieux… Je sais, c'est barge. Je suis désolée.

— Désolée ?! Putain, Grace, est-ce que tu te rends compte que c'est carrément horrible ? Comment est-ce que le fait de couper ta propre chair, de te faire des cicatrices aussi horribles partout sur le corps pourrait t'aider à te sentir mieux ? » Sal a haussé la voix. « Est-ce que ça t'arrive parfois de te demander ce que je peux ressentir ? Je passe mon temps à m'inquiéter pour toi. »

Son accès de colère m'a soudain décontenancée. Je croyais qu'elle avait compris mon problème de scarification. Que c'était simplement un truc que je faisais. Aussi normal pour moi que de me brosser les dents ou de me faire les ongles.

« Tu n'as pas besoin de t'inquiéter. Je contrôle la situation. »

Sal a poussé un grognement de dérision.

« Ouais, c'est ça, bien sûr. C'est vraiment l'impression que ça donne. L'image même du contrôle. »

Elle a ramassé un coussin plein de sang et l'a collé si près de mon visage que j'ai bien cru un instant qu'elle allait m'étouffer avec.

La colère commençait à me gagner, moi aussi – ma mauvaise humeur montait lentement, mais sûrement. J'ai arraché le coussin des mains de Sal.

« Change de disque, tu veux ! Le sarcasme te va très mal. »

Elle a paru surprise. Elle ne s'était visiblement pas attendue à ce que je lui parle sur ce ton. Ce qu'elle aurait pourtant dû anticiper.

Elle a inspiré profondément.

« Mais oui, c'est ça. Bon, je vais y aller.

— Quoi ? Pourquoi ? Oh, allez ! Ne sois pas comme ça. Je plaisante. Le sarcasme te va vraiment bien. »

J'ai tenté de sourire.

« Je ne plaisante pas, Grace. Je m'en vais. Je ne vois pas très bien ce que je pourrais te dire pour le moment. »

Sur ces mots, elle m'a tourné le dos.

J'ai bondi du lit pour m'interposer entre la porte et elle.

« Écoute, je suis désolée. S'il te plaît, ne t'en va pas. Est-ce que nous pouvons parler ?

— Je suis vraiment désolée, moi aussi. » Sal a secoué la tête tout en m'esquivant ostensiblement. « Mais il n'y a rien d'autre à dire. Tu ne peux pas continuer comme ça. Tu le sais, n'est-ce pas ? Si quelque chose t'arrivait, je ne me le pardonnerais jamais. Mets-toi un peu à ma place… J'ai essayé de comprendre, mais ça ? C'est trop pour moi à gérer.

— Sal, je…

— Essaie juste d'y réfléchir. Promets-le-moi », a-t-elle dit sur un ton soudain aussi gentil que d'habitude. J'ai opiné. « Je t'appelle demain, OK ? »

Elle m'a touché l'épaule doucement avant de quitter la pièce.

Après un autre hochement de tête muet de ma part, elle a disparu. La deuxième fois que l'on

m'abandonnait en l'espace de vingt-quatre heures. Je me suis laissée tomber sur le lit et les larmes se sont aussitôt mises à couler. Au bout d'une minute environ, l'alarme anti-incendie a retenti. *Les lardons. Merde !*....

Je suis restée couchée, ce soir-là, sous une couette fine et trop amidonnée, à constater quel immense bordel ma vie était devenue. À essayer de comprendre comment (ou si) je pourrais arranger la situation.

J'ai fini par attraper mon portable sur la table de nuit avant d'envoyer deux SMS coup sur coup :

« Je suis désolée. Je promets que les choses vont changer à partir de maintenant. Je t'aime. »

« Je suis désolée (encore !). Je veux vraiment arranger les choses. Je t'aime. »

Hormis ces différences subtiles, les deux seules personnes qui comptaient pour moi recevraient sensiblement le même message.

J'ai mal dormi, cette nuit-là, les cauchemars et les idées noires ont plongé mon esprit dans une grande confusion. Chaque fois que je me réveillais, je vérifiais mes messages, pour me sentir toujours un peu plus mal. Finalement, aux environs de 3 heures du matin, je me suis résignée devant le fait que ni l'un ni l'autre ne répondrait – pas avant le lendemain, du moins. J'ai préféré ne pas penser à ce que cela pouvait signifier.

Jour 28

Ethan a la peau froide et moite. Plus pâle, également, et légèrement bleuâtre. Ce n'est pas bon signe. Je ne vois pas très bien comment cela pourrait l'être. La nuit dernière, je me suis allongée à côté de lui et j'ai remonté la couette sur nous. Ensuite, j'ai mis ma main sur sa poitrine pour la sentir se soulever et retomber, se soulever et retomber, afin de me rassurer, parce que tout irait bien tant qu'elle continuerait de le faire.

Ce matin, je me suis réveillée avec la tête posée à l'endroit où j'avais laissé mes doigts, la veille au soir. Ethan respire toujours de façon régulière. Je me suis levée en m'étirant. Je me sens… Eh bien, je suis plutôt en forme. Forte et en vie. Pourtant, je n'ai pas mangé depuis deux jours. Et je n'ai même pas faim. Pas du tout. Je ne vois pas très bien comment une telle chose est possible.

Je sais ce que j'ai à faire. Je n'ai jamais été aussi sûre de quoi que ce soit de toute ma vie.

Il faut que je termine ce que j'ai commencé.

J'espère simplement en avoir le temps.

Sal s'est montrée aussi adorable que ses paroles. Elle m'a appelée à l'heure du déjeuner pour me dire qu'elle n'avait eu mon message que dans la matinée – une histoire comme quoi elle aurait laissé son téléphone éteint parce qu'elle avait été carrément crevée. Nos voix se sont couvertes l'une l'autre au moment où nous avons voulu nous excuser. Je lui ai promis de ne plus me taillader. Je me suis assise et j'ai contemplé mon reflet dans le miroir – pour me regarder en train de lui mentir. Sal était bouleversée, elle a même pleuré à un moment. Elle n'arrêtait pas d'insister sur le fait qu'elle était celle qui devait s'excuser. Ce que j'ai trouvé étrange, mais je me suis dit que ce devait être hormonal.

Nat n'a pas décroché son téléphone les deux premières fois où j'ai tenté de le joindre. Je n'ai pas laissé de message. J'ai regardé des conneries sur MTV en essayant de me concentrer sur les tribulations insignifiantes de nanas peroxydées qui se ressemblaient toutes : Heidi /Lauren /Cause toujours/ou je-ne-sais-qui-encore.

Au bout d'une heure, j'ai inspiré profondément et rappelé Nat. Après une, deux, trois, quatre, cinq

sonneries, il a finalement répondu. Son « bonjour » ne m'a pas permis de déduire grand-chose, hormis qu'il semblait essoufflé.

« Salut, c'est moi. »

Je n'ai plus su quoi dire.

« Salut, toi. »

Le fait qu'il ne m'ait pas raccroché au nez m'a donné du courage.

« Est-ce qu'on peut se voir ? J'ai vraiment besoin de te parler. » J'avais réussi à ne pas le supplier.

« Grace, je… OK. Où est-ce que tu veux qu'on se retrouve ? »

Yes ! Il y avait encore un espoir, même s'il était mince. Nous avons convenu de nous retrouver au bar à côté de celui où il travaillait. J'avais envie de lui donner rendez-vous là-bas pour deux raisons : l'endroit serait pratiquement désert à cette heure de la journée ; et il y aurait de l'alcool.

Je suis arrivée en avance et j'ai aussitôt commandé une vodka-Coca pour me détendre. J'ai essayé de siroter mon verre avec nonchalance, genre ouais-ça-ne-me-pose-aucun-problème-de-boire-toute-seule-en-plein-après-midi. Le barman m'a jeté des coups d'œil de temps à autre. Ce que je trouvais assez gênant. J'ai croqué les glaçons ; le froid m'a fait mal aux dents. Je n'arrêtais pas de vérifier l'heure sur mon téléphone. Nat était en retard – comme d'habitude. Soudain, je me suis dit qu'il ne viendrait peut-être pas. Et si jamais il avait changé d'avis ?

Non. Il ne me ferait pas un coup pareil. Il n'était pas comme les autres. C'était d'ailleurs pour cette raison que je l'aimais.

Mais il y avait quelque chose de bien dans la simplicité des relations sans lendemain : elles font moins mal. Il suffit de passer à la suivante pour que les souvenirs douloureux disparaissent. Le laisser-faire est certainement la clé. Et si une telle attitude condamne une « relation » (pour peu qu'on puisse ainsi qualifier ce genre d'aventure) à l'échec dès le départ, tant pis ! On hausse les épaules, résigné, puisqu'il n'y a rien d'autre à faire – et puisque c'est ce qu'on a toujours fait. La seule chose qu'on sache faire, de toute manière.

J'ai pris sur moi avant de vérifier l'heure ENCORE UNE FOIS. J'espérais vraiment que Nat arriverait bientôt Ces pensées noires n'étaient d'aucune aide. J'ai fini mon verre, puis je me suis rapidement dirigée vers le comptoir pour en commander un autre. Je ne voulais pas que Nat s'aperçoive que j'en étais déjà à mon deuxième. Je me suis rassise à ma place et j'ai continué de surveiller l'entrée.

Il avait commencé à pleuvoir. Dehors, les gens se dépêchaient de rentrer chez eux et marchaient le dos voûté à cause du mauvais temps. Deux couples de garçons en costume se sont précipités à l'intérieur, des journaux tenus au-dessus de leurs têtes pour protéger leurs imposantes coiffures. La porte s'est rouverte, puis un vieil homme vêtu d'un man-

teau en tweed a pénétré à l'intérieur d'un pas lourd, un petit chien tout miteux à sa suite. L'homme a laissé un immense parapluie de golf aux couleurs de l'arc-en-ciel près de la porte tandis que l'animal se secouait avec vigueur et envoyait de l'eau partout. Il était chou, enfin si on aime ce genre de machin sur pattes.

J'étais tellement captivée par le chien que je n'ai remarqué Nat qu'une fois arrivé au milieu du bar. Je lui ai adressé un petit geste de la main qui m'a donné l'impression d'être une vraie débile. Mais Nat m'a répondu d'un signe de tête, puis, voyant que j'avais déjà un verre, il a fait un détour par le comptoir. Je l'ai observé commander une pinte de bière en plaquant ses cheveux mouillés en arrière, puis tapoter nerveusement le comptoir du bout des doigts. Il avait demandé une Guinness, ce que le barman a mis DES SIÈCLES à lui servir. Alors que j'attendais avec impatience le moment où l'on parlerait les yeux dans les yeux afin de savoir où nous en étions.

Au bout d'un moment, il s'est enfin assis en face de moi. Il était beau comme un dieu.

« Salut, toi. »

Un bon début, du moins c'est ce que j'ai pensé.

« Salut. »

Dans la foulée. Contact visuel. *J'ai mal au cœur.*

« Alors… »

Je ne savais pas très bien par où commencer. Quelle idiote ! J'aurais vraiment dû préparer quelque chose. Mais mes paroles auraient sans doute paru moins sincères. Nat n'a rien dit et s'est contenté de boire une gorgée de bière.

J'ai réessayé d'articuler quelque chose.

« Je suis désolée. Je suis tellement, tellement désolée. »

Il a opiné, toujours muet.

« Nat, je m'en veux beaucoup de la façon dont je me suis comportée. Je n'ai aucune excuse. Je me mets en colère beaucoup trop facilement – j'ai toujours été comme ça. Demande à Sal. » Pourquoi avais-je mentionné ce prénom ? J'ai aussitôt eu envie de me coller une claque.

« Est-ce que tu penses… est-ce que tu penses pouvoir oublier ce qui s'est passé ? »

Il m'a fixée pendant quelques secondes, ses iris plus bleus que jamais. Leur seule vue m'a donné envie de pleurer.

« Grace, je ne sais pas… »

Quelque chose dans son intonation m'a effrayée. Il semblait détaché, comme s'il était déjà passé à autre chose. Du coup, je ne l'ai pas laissé parler.

« Je ne peux pas te perdre. Pas maintenant. »

Comme les larmes me montaient aux yeux, j'ai bu une gorgée de vodka pour m'aider à les retenir.

Nat a secoué la tête.

« Je ne sais pas si ça peut marcher. »

Il a plongé son regard dans sa Guinness, comme si les réponses s'étaient trouvées à l'intérieur. Une boisson magique.

« Ça peut marcher. Ça marche très bien. Enfin, tout allait bien jusqu'à l'autre nuit. Écoute, j'ai dit que j'étais désolée. Je t'aime. Tu le sais, non ? »

Le désespoir était perceptible dans ma voix.

Il a acquiescé, mais à contrecœur.

« Peut-être que ce serait mieux pour nous deux si nous… »

Il avait le regard baissé.

« Si nous quoi ? »

Mais je savais très bien ce qu'il essayait de dire.

« Si nous… Si nous mettions un terme à cette histoire. »

À ces mots, il a levé les yeux avec un air penaud pour voir ma réaction.

J'ai inspiré profondément et je me suis concentrée très fort sur le logo de son T-shirt – n'importe quoi pour me permettre de retenir mes larmes. Le silence est retombé entre nous. Une larme m'a échappé et a roulé le long de ma joue en me chatouillant d'une façon irritante, mais je n'ai rien fait pour l'arrêter. Elle s'est écrasée sur la table devant moi. *Espèce de petite larme stupide et désobéissante.*

« Grace, s'il te plaît, ne pleure pas.

— Je ne pleure pas ! » *Ouais, c'est ça.* « Je ne comprends pas pourquoi tu dis ça. Je t'aime, et je

croyais… tu as dit que tu m'aimais. Est-ce que tu le pensais vraiment ?

— Ce n'est pas aussi simple. »

Encore ce regard penaud.

« Moi, je trouve que ça l'est. Je ne veux pas te perdre à cause d'une dispute à la con. Les choses se passaient bien, enfin il me semble, non ? » Il a opiné, ce qui m'a apporté le peu de soutien dont j'avais besoin pour poursuivre. « S'il te plaît, donne-moi une autre chance. Donne-nous une autre chance. »

Comme il secouait la tête de nouveau, j'ai laissé mon désespoir s'exprimer.

« J'ai besoin de toi. Je ne sais pas comment je ferais si… »

C'était la vérité, mais je trouvais presque mal de le dire – comme si je trichais, ou quelque chose dans le genre.

Nat a tendu la main pour prendre la mienne.

« Chut, ne dis pas ça. Tu te porterais beaucoup mieux sans moi. »

La voix était douce, le ton, soucieux.

« Comment est-ce que je pourrais être mieux sans toi ? Je n'ai pas l'habitude de dire au premier venu que je l'aime, tu sais. Je n'ai jamais ressenti ça pour personne, et ça me fait peur. Mais je pense vraiment… Je pense sincèrement que nous pourrions avoir un avenir ensemble. Pas toi ?

— Je ne veux pas te faire de mal. »

Il semblait vraiment malheureux, et, pour la première fois depuis le début de cette conversation, le doute s'immisçait en lui. *Tout n'est peut-être pas joué, après tout.*

« Parce que tu crois que ce qui est en train de se passer ne me fait pas mal, peut-être ? Je sais que ça peut marcher entre nous. Il suffirait que tu nous laisses une chance – c'est tout ce que je te demande. »

J'ai tendu la main pour prendre celle qu'il avait de libre. Je n'allais pas laisser tomber. Peut-être qu'en m'y accrochant suffisamment fort, je ne sombrerais pas.

Il a soupiré et m'a regardée dans les yeux. J'ai encore dû retenir mes larmes en attendant qu'il dise ce que j'espérais. J'attendais avec toute la force de mon âme, je priais même pour que mes doigts lui envoient des vibrations positives comme par magie.

Voilà. La balle était dans son camp. Tout ne dépendait plus que de ce qu'il dirait.

J'ai l'impression qu'Ethan se refroidit de plus en plus. Je me suis étendue près de lui et j'ai essayé de réchauffer son corps avec le mien, mais ça n'a rien donné. Du coup, je me suis endormie.

J'ai rêvé que nous nous trouvions au parc et que nous étions assis sur les balançoires. Il y avait une bouteille de gin vide par terre près de moi. Ethan se balançait d'avant en arrière encore et encore. Il semblait flou et je ne comprenais pas pourquoi.

Étais-je soûle ? Ou bougeait-il tellement vite que je n'arrivais pas à le suivre du regard ?

J'ai entendu sa voix dans ma tête, mais elle sonnait comme la mienne.

« Tu dois persévérer, Grace. Tu es si près du but. »

Lorsque je me suis levée, je me sentais plutôt bien. Non, vraiment bien, en fait.

Nat a dit oui. Lui aussi avait envie de nous donner une autre chance.

« Vraiment ? » ai-je demandé d'une toute petite voix. Je ne voulais pas faire de mouvement brusque ni de bruit tonitruant. Il fallait procéder avec calme et douceur.

« Oui, faisons ça. »

Il ne semblait pas entièrement convaincu, mais ça changerait. Je comptais bien lui prouver qu'il avait pris la bonne décision. *Je serai la meilleure petite amie que tu aies jamais eue, tu verras.*

« Je veux ce qu'il y a de mieux pour toi, Grace. Ne l'oublie jamais. »

J'ai approché sa main de ma bouche avant de l'embrasser doucement.

« Je le sais. » Je me suis interrompue pour réfléchir à ce que je dirais ensuite. « Est-ce que tu veux… Est-ce que tu veux qu'on aille chez moi ? Ma mère ne rentre que demain. »

Je me suis sentie intimidée, tout à coup.

Nat a refusé d'un geste.

« Je ne peux pas – je dois retourner au boulot. Je suis juste en pause. » Il a soulevé nos mains entrelacées de la table pour jeter un coup d'œil à sa montre. « Et je suis même en retard. Désolé.

— Ne t'en fais pas – pas de problème. » *Menteuse.*

Il a relâché mes doigts et a avalé le reste de son verre d'une traite. Je l'ai imité pour cacher ma déception.

« Allons-y. Je vais faire un bout de chemin avec toi. »

Nous sommes ressortis en silence. Il pleuvait toujours ; du coup, nous avons couru jusqu'au bar où Nat travaillait, à l'angle de la même rue. Nous sommes restés debout dans l'embrasure de la porte, aussi mouillés l'un que l'autre. J'ai essayé de ne pas trop penser à l'allure que ma coiffure devait avoir.

« Je t'appelle demain. J'ai un truc de famille, ce soir. »

Il s'est penché pour m'embrasser, mais vraiment trop vite. J'en voulais plus. J'ai posé la main sur sa nuque et je l'ai attiré vers moi, mais même alors, j'avais la sensation d'être trop loin. J'aurais voulu qu'il vienne à la maison pour que nous puissions tout arranger de la seule vraie façon que je connaissais. Mais j'allais devoir attendre, à l'évidence.

Avant même que je m'en rende compte, je me suis retrouvée seule sur le seuil du bar, à la fois soulagée, heureuse et inquiète.

Le lendemain, incapable de rester à la maison à attendre que Nat m'appelle, je suis allée déjeuner chez Sal. Ce qui était vraiment parfait, parce que cela m'évitait de me trouver à la maison quand maman rentrerait de Londres. Elle faisait toujours tout un cirque lorsqu'elle revenait de voyage, insistant pour que nous passions un peu de temps ensemble. Le genre de moment de grâce qui ne durait jamais. Au bout d'une demi-heure environ, elle se souvenait tout d'un coup qu'elle devait appeler Alison ou Suzy ou le coiffeur ou *je ne sais qui encore.* On aurait vraiment dit qu'elle préférait composer tout un tas de numéros, quitte à parler à un parfait inconnu, plutôt que de discuter avec sa fille.

L'ambiance était chouette, normale, chez Sal : sa mère lançait une machine et Cam jouait à la DS debout et rentrait dans tout le monde en criant « Meurs ! Meurs ! » toutes les deux minutes. Sal se comportait de façon étrange, en revanche. Elle était trop polie ; elle n'arrêtait pas de vérifier si j'avais bien à boire, si je voulais encore de la salade… Ou un peu de gâteau, peut-être ? Parfaitement déroutant. Nous avions toujours fonctionné sur le mode « Sers-toi dans le frigo ! » quand nous étions l'une chez l'autre. On aurait dit que je n'avais jamais mis les pieds dans sa maison auparavant.

J'en ai conclu qu'elle devait se sentir un peu coupable de sa réaction de l'autre nuit. Et moi qui pensais avoir réglé ces bêtises au téléphone la veille. J'étais

presque tentée de dire quelque chose pour la rassurer, mais d'un autre côté, je redoutais de revenir sur le sujet. Du coup, je me suis contentée de me comporter le plus normalement possible, espérant ainsi lui faire comprendre que tout allait bien entre nous.

Après le déjeuner, nous sommes montées dans sa chambre. Je me suis allongée sur son lit tandis que Sal branchait son iPod sur la chaîne hi-fi. Nous avons écouté de la musique et parlé de choses et d'autres. C'était agréable de traîner avec elle. Au bout d'un moment, elle a même fini par se détendre – comme si elle s'était soudain souvenue que nous étions meilleures amies et qu'elle pouvait sans doute se laisser aller et profiter de ma présence, après tout.

Mon téléphone a sonné et j'ai sursauté. Comment avais-je pu oublier que j'attendais l'appel de Nat ? Pourtant, j'avais à peine dormi la nuit précédente, à force de réfléchir à la bonne façon de manœuvrer. Je voulais simplement que tout redevienne comme avant et le plus vite possible. Je voulais que ce « contretemps » (j'avais décrété à l'unanimité avec moi-même qu'il ne s'agissait que de cela) ne soit plus qu'un lointain souvenir, un incident dont Nat et moi nous parlerions d'ici quelques années en riant. Je n'avais jamais souhaité quelque chose aussi fort. Mais je ne voyais pas très bien comment atteindre ce but sans passer du temps avec lui, pour commencer. Je me sentais tellement nerveuse que j'ai failli appuyer sur le bouton de déconnexion.

Pour tomber sur ma mère, à ma grande déception. Eh merde… Pourquoi m'appelait-elle ? Peut-être avait-elle découvert que j'avais rayé sa meilleure poêle au moment où elle avait voulu nous préparer un repas pour fêter son retour ? *Mouais, aucune chance.* Puis je me suis soudain aperçue qu'elle téléphonait de son portable.

« Grace, chérie, c'est moi.

— Salut.

— Écoute, je crois que vais devoir rester quelques jours de plus. Tu ne devineras jamais sur qui je suis tombée hier ! Oncle Mick… tu te souviens de lui, n'est-ce pas ? Bien sûr, que tu te souviens de lui ! L'ami de ton père ? Eh bien, figure-toi qu'il a un appartement ici – un très bel appartement même, vraiment – et il a dit qu'il serait très heureux de m'héberger quelques jours. Comme ça, nous allons avoir l'occasion de rattraper le temps perdu. J'espère que ça ne te pose pas de problème ? Ça fait tellement longtemps que je ne l'ai pas vu – nous avons beaucoup de choses à nous raconter ! Le congélateur est plein, de toute façon, et si tu as besoin de quoi que ce soit, tu trouveras de l'argent dans le pot en forme de pingouin. »

Elle ne me laissait pas en placer une. Ma mère parlait plus vite qu'elle ne l'avait jamais fait. C'était pénible. La conversation s'est terminée par un « Ouais » et un « Parfait » de ma part, après avoir tout de même réussi à poser une question à propos

de la femme d'oncle Mick. Curieusement, maman n'a pas paru tout à fait à l'aise avec le sujet. Un divorce apparemment compliqué, et récent.

Ensuite, elle a raccroché très vite, ce qui m'allait très bien. J'étais contente d'avoir la maison pour moi toute seule un peu plus longtemps, en particulier avec l'opération Normaliser la Situation avec Nat.

Sal avait suivi l'essentiel de la conversation en collant sa tête contre la mienne, mais je lui ai raconté le reste.

Elle a roulé des yeux.

« Ta mère est d'un ridicule, des fois ! Je ne voudrais pas me mêler de vos affaires ou quoi, mais je ne sais vraiment pas comment tu fais pour la supporter, par moments.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ça ne te fait rien qu'elle s'en aille tout le temps ?

— Tu plaisantes ? J'adore quand elle n'est pas là. C'est la seule manière d'avoir la paix.

— Si tu le dis… »

Elle ne semblait pas convaincue, mais elle aurait dû. Je ne lui avais jamais caché mes sentiments concernant la femme qui m'avait donné la vie.

« Crois-moi – tu ressentirais exactement la même chose si tu avais une mère comme la mienne. Tes parents sont tellement cool. Tu ne te rends pas compte de la chance que tu as.

— Je n'irais pas jusque-là. Mais je crois que j'aime bien l'idée qu'ils soient là pour moi – bon, la plupart du temps, disons. Est-ce que tu ne te sens pas seule, quand tu es chez toi comme ça ? »

J'ai pris une minute pour réfléchir à ce qu'elle venait de dire.

« Non, pas seule, pas exactement. Et elle ne me manque absolument pas… si ça peut t'éclairer sur le sujet. Ce n'est pas comme si je restais assise là à déprimer, ou à rêver qu'on fasse du pop-corn et qu'on regarde l'Eurovision ou je ne sais quelle merde, à nous parler à cœur ouvert de garçons. Argh ! Rien que l'idée… »

Mon regard s'est perdu dans le vide tandis que j'essayais de me représenter cette scène. En vain. Même mon imagination débordante ne pouvait le faire.

« Et à propos de ce fameux oncle Mick. Est-ce que tu crois qu'il… ? »

J'ai haussé les épaules.

« Je ne sais pas quoi en penser. Ça fait des années que je ne l'ai pas vu. Pas depuis… pas depuis l'enterrement.

— Oh. »

Mon allusion aux funérailles de mon père a paru gêner Sal. En général, lorsque la conversation glissait vers le sujet « papa », elle passait à autre chose le plus vite possible. Mais cette fois, c'était différent…

« Il était le meilleur ami de papa à l'université. Mon père disait toujours qu'ils étaient comme les deux doigts de la main – absolument inséparables. Un peu comme nous deux, j'imagine. Mick et sa femme avaient l'habitude de venir chez nous et de rester une semaine chaque été. Je n'arrive pas à me rappeler son prénom à elle. Elle était jolie et blonde, et elle ne souriait pas beaucoup, c'est tout ce dont je me souviens. Mick était sympa. Il me faisait rire dès qu'il ouvrait la bouche, même quand je piquais une colère. Lui et papa étaient un sketch permanent à eux deux.

— Et tu ne l'as pas revu depuis… ? C'est vraiment dommage.

— Ouais. Je trouve ça bizarre, même. J'avais quasiment oublié son existence jusqu'à ce que maman parle de lui. Je te jure, on aurait dit qu'il était carrément sorti de ma tête. C'est étrange, que quelqu'un puisse faire à ce point partie de ta vie et disparaître du jour au lendemain comme par magie. »

La sonnerie de mon téléphone m'a interrompue dans mes réflexions. C'était Nat, cette fois. J'ai décroché et fait signe à Sal que j'allais prendre l'appel dans le couloir. Nat et moi avons parlé de tout et de rien pendant un petit moment, puis je lui ai proposé de venir à 20 heures.

J'ai marmonné à voix basse :

« Tu me manques…

— Mais tu m'as vu hier.

— Ce n'est pas exactement de ça que je voulais parler… j'ai envie de toi, ai-je dit aussi discrètement que possible.

— Oh, ça ! Ce que je peux être lent, des fois – désolé. Tu… heu… tu me manques, toi aussi.

— C'est vrai ? »

J'aurais pu me coller une baffe. Pourquoi fallait-il toujours que je fasse ma pauvre petite malheureuse ?

« Oui, vraiment. On se voit tout à l'heure.

— Ça marche. À tout à l'heure. »

J'ai raccroché en me demandant si j'aurais dû ajouter un « Je t'aime » à la fin, mais cela aurait été trop, et trop tôt. Je suis restée adossée contre le mur pendant un moment, les yeux clos.

Jusqu'à ce qu'une petite voix se fasse entendre.

« C'était qui ? »

J'ai ouvert les paupières pour tomber sur deux billes rondes qui me fixaient depuis les marches en contrebas, et des mains agrippées à la rambarde comme celle d'un prisonnier derrière des barreaux.

« Ce ne sont pas tes affaires !

— C'était ton petit copain ? Est-ce que tu l'aimes ? Tu l'as déjà embrassé ? Avec la langue ? »

Cam a tiré la sienne et a commencé à la faire tourner.

J'ai éclaté de rire.

« Ça ne te regarde pas non plus ! Et comment est-ce que tu sais comment on s'embrasse, toi, d'abord ? Tu as une copine ?

— Ça va pas ! Beurk, quelle horreur ! JAMAIS je ne sortirai avec une fille ! Jamais, jamais, jamais, même pas dans un million d'années ! Les filles, ça sent plus mauvais que les poubelles. »

Là-dessus, il a dévalé les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée.

J'ai regagné la chambre de Sal.

« Ton frère est vraiment trop drôle ! Et peut-être homo. »

Je l'ai vue rédiger un texto à la vitesse de l'éclair, appuyer sur « envoi », puis lever les yeux sur moi.

« Heu, là, je vais devoir te croire sur parole. Alors… est-ce que la situation s'est arrangée avec Nat ? »

Je ne lui avais pas encore tout raconté – son comportement étrange et le coup de fil de ma mère m'en avaient empêchée. Je lui ai fait un résumé de la situation, et relaté ma conversation téléphonique avec Nat quasiment mot pour mot. J'ai fait de mon mieux pour paraître moins pathétique que je ne l'avais été en réalité. Elle n'avait pas besoin de savoir que j'avais pleuré.

« Alors… tout va bien, on dirait, non ? »

Elle ne semblait pas tout à fait convaincue.

« Heu, ouais, tout va bien ! J'ai vraiment cru que c'était fini.

— J'ai l'impression que tu as réussi à le convaincre du contraire. »

Ses paroles m'ont fait un drôle d'effet.

« Heu, je ne lui ai pas forcé la main ni quoi que ce soit, tu sais ! Je lui ai simplement rappelé ce qu'il y a entre nous.

— Tu l'aimes vraiment, hein ?

— Évidemment que je l'aime. Pourquoi ? Tu ne me croyais pas, avant, quand je le disais ?

— Je ne sais pas. Non, ce n'est pas ça. Je crois que… ben, disons que c'est plutôt nouveau chez toi… non ? Tu t'es toujours montrée tellement méprisante à propos de l'amour et de ce genre de relations. »

J'ai haussé les épaules.

« Qu'est-ce que je peux dire ? J'étais conne. Je ne savais pas de quoi je parlais. Les gens changent, tu sais. Je te trouve bizarre avec ça… Tu n'es pas contente pour moi ? »

Ces dernières paroles ont paru la troubler.

« Excuse-moi. Évidemment que je suis contente pour toi. C'est juste que je n'ai pas envie de te voir souffrir. »

Je me suis radoucie.

« Ce qui me ferait vraiment souffrir, c'est qu'il me jette. »

Sal a hoché la tête avec vigueur avant de se mettre à se ronger les ongles. J'ai même cru remarquer qu'elle saignait.

« Hé ! Depuis quand est-ce que tu te ronges les ongles ? Faut pas ! »

Elle a éloigné sa main de sa bouche et m'a jeté un coup d'œil fuyant.

« Je ne me ronge pas les ongles…

— Je vois ça. » J'ai regardé l'heure à ma montre. « Je vais devoir y aller, si ça ne te dérange pas. J'aimerais ranger un peu la maison avant que Nat arrive. Et m'arranger un peu aussi – je ressemble à rien. »

Sal a soupiré. « Ça, c'est carrément faux. Tu es toujours belle, Grace.

— Oh… Merci, mon chou, c'est super gentil, mais t'es obligée de dire ça – je suis ta meilleure amie. »

Tandis que je me penchais vers elle pour la serrer dans mes bras, son téléphone a bipé : un SMS entrant. Elle a fait comme si de rien n'était.

« OK. Je t'appelle demain pour te raconter tout en détail », ai-je dit en lui adressant un clin d'œil.

Sal a grimacé. « Tu peux garder les détails pour toi. Je me contenterai de la version avec autorisation parentale. »

J'ai éclaté de rire puis j'ai bondi hors de sa chambre, gonflée à bloc.

Lorsque j'ai vu l'état de la maison, ma positivité en a aussitôt pris un coup. J'ai enfilé mon bas de survêtement et un vieux T-shirt, et je me suis mise au travail : laver les assiettes, passer l'aspirateur, tapoter les coussins. Bon, disons que j'ai tapoté deux coussins avant de me rendre compte de ce

que j'étais en train de faire. MAMAN tapotait les coussins ; JE ne faisais jamais ce genre de choses. J'ai sorti mes draps du sèche-linge et je les ai examinés attentivement. Ils étaient comme neufs, du coup, j'ai décidé de refaire mon lit pour la deuxième fois en deux jours. Mon jeu de draps supplémentaire (en tartan, sans blague, promis juré) ne convenait pas tout à fait à l'ambiance que je souhaitais créer.

Une fois le ménage terminé, la maison était magnifique – aussi magnifique qu'elle pouvait l'être, en tout cas. Comme j'étais complètement vidée, je me suis avachie sur le canapé et j'ai allumé la télé. Il n'était pas tout à fait 18 heures. J'avais encore le temps de me faire une beauté – je me suis donc accordé une petite pause. J'ai zappé sur différentes chaînes avant de tomber sur *Friends*. Comme je n'avais vu cet épisode que deux fois, je me suis installée plus confortablement pour profiter des vingt minutes suivantes – ou presque –, mais en me disant (avec regret) que je n'aurais le droit de regarder qu'un épisode, pas plus.

La seule chose dont je me souvienne ensuite, c'est de la sonnette de la porte d'entrée. *Merde. Merde-merde-merde-merde-merde-merde-merde.* Un coup d'œil à la pendule sur la cheminée m'a confirmé mes craintes : 20 heures tapantes. Nat n'avait même pas une minute de retard. *Pourquoi n'était-il pas en retard ? Il l'était TOUJOURS, bordel !* J'ai bondi du canapé et je me suis plantée devant le miroir. *Aïe,*

ouille ! Pas bon du tout. J'ai essuyé le filet de bave au coin de ma bouche avant de détacher mes cheveux et de secouer la tête d'avant en arrière plusieurs fois d'affilée. Le résultat n'était pas exactement du style tout-juste-sortie-de-chez-le-coiffeur, mais plus du genre à-peine-sortie-de-l'asile. Peu importait, cela ferait l'affaire. Je n'avais pas le temps de faire quelque chose concernant mes vêtements, mais au moins mon bas de jogging ne présentait-il aucune tache suspecte. Quant à mon T-shirt, il était dix fois trop petit, et mes gros orteils pointaient à l'extérieur de mes chaussettes déchirées et désassorties. *Oh, putain ! La perfection incarnée, dis donc.* Ensuite, j'ai senti vite fait mes aisselles, sans tourner de l'œil. Je n'exhalais aucune odeur particulière, d'ailleurs – pas le déodorant, ni le lait pour le corps, ni le parfum, strictement rien.

J'ai ouvert la porte et je suis tombée nez à nez avec Nat. Il était planté là, avec l'air de venir (et le parfum adéquat pour) à un premier rendez-vous. Il m'a regardée avant d'éclater de rire.

« Ouah ! Tu as l'air… » J'ai eu un mouvement de recul. Je ne souhaitais pas entendre la fin de sa phrase. « … différente !

— J'ai eu besoin de faire une petite sieste après le ménage, et je n'ai pas eu le temps de prendre une douche ni de me changer. Pourquoi est-ce qu'il a fallu que tu décides d'être pile-poil à l'heure aujourd'hui ! Tu sais quoi – tu n'as qu'à te servir

un verre pendant que je cours me changer. J'en ai pour une minute… Mais arrête de me regarder comme ça ! »

Il riait encore.

« Grace, tais-toi, et embrasse-moi. »

Je n'ai pas eu d'autre choix que d'obéir. Bon sang, ce qu'il embrassait bien !

Au bout de quelques minutes, il m'a entraînée vers le canapé. Il s'est assis et m'a obligée à m'installer près de lui.

« Est-ce que je peux te servir quelque chose à boire ? Ou à manger ? »

Il a refusé et a coincé plusieurs mèches de ma crinière ébouriffée derrière mes oreilles. Puis du revers de la main il a caressé ma joue avec une infinie douceur. Il m'observait bizarrement, et son regard me faisait me sentir toute drôle et nerveuse.

« Bon, est-ce que tu veux bien me laisser au moins passer des vêtements présentables ? Je me sens toute… poisseuse. Et toi, tu as l'air tellement… pas poisseux. » Il a secoué la tête, sans rien ajouter. « Nat ! Dis quelque chose, à la fin ! Tu es vraiment trop bizarre. »

Au lieu de répondre, il m'a de nouveau embrassée. J'ai craqué. J'ai tout oublié, et juste au moment où je me suis dit que je ne souhaitais rien d'autre que l'embrasser pour toujours, il s'est écarté.

« Tu es superbe. » Cette moquerie lui a valu un coup de poing. « Aïe !… Ça fait mal !

— Menteur !

— Bon, disons que ça aurait pu faire mal. » Il a fait la moue. « Mais tu viens de blesser mes sentiments.

— Ouais, ouais, c'est ça. Continue de te foutre de moi, et je te frapperai plus fort la prochaine fois, fais-moi confiance… »

Il a recommencé à m'embrasser sans me laisser le temps d'ajouter quoi que ce soit : une technique faire-taire-Grace suprêmement efficace.

« Je ne me fous pas de toi – crois-moi. Tu n'as jamais été aussi belle. Sincèrement.

— Tu es taré. À moins que tu aies des problèmes de vue ? » J'ai agité la main devant ses yeux. « Ça va, tu la vois ? Et là, j'ai combien de doigts ? »

Il a attrapé ma main et l'a serrée entre les siennes.

« Tu as l'air toute fraîche… et jeune… et adorable… et super… SUPER… sexy. »

Chaque interruption avait été ponctuée d'un baiser. J'ai fondu un peu plus. Il semblait vraiment sincère. Et qui étais-je pour le contredire, de toute façon ?

« Jeune ? Pas trop, j'espère ? »

Un autre baiser.

« Oh non, t'inquiète pas… Tu dois quand même avoir l'âge légal. »

Je me suis laissée retomber sur le canapé. Nat m'a imitée, ses lèvres collées aux miennes. J'arrivais à peine à réfléchir, tellement je planais. Je me rendais

vaguement compte que les choses se passaient *mieux* que tout ce que j'aurais pu espérer. C'était même mieux que d'habitude – mieux que *quoi que ce soit d'autre*, à vrai dire.

Et, quelque part dans un coin de ma tête – ma tête rouge et confuse – une pensée est venue mettre un terme à ce moment magique : mes coupures. Les toutes dernières coupures. Il ne pourrait pas les rater. Il y en avait tant, et elles étaient bien vilaines. Mille fois pires qu'auparavant. Il ne voudrait plus jamais me regarder lorsqu'il les aurait vues, alors quant à me toucher... Je me suis intérieurement maudite pour ma bêtise : ce sympathique petit rendez-vous prendrait fin avant même d'avoir commencé.

Je ne sais pas comment, mais Nat s'est aperçu que quelque chose n'allait pas. Il s'est écarté et m'a fixée avec une certaine intensité.

« Tout va bien ? »

J'ai commencé par me taire – je savais que ma réponse serait cruciale.

Les options me semblaient assez simples :

Faire comme si de rien n'était, et espérer qu'il ne péterait pas les plombs quand il s'apercevrait de ce que je m'étais fait.

OU BIEN...

Dire la vérité, et le voir fuir pour de bon.

Pourquoi est-ce que je continue de me faire ce genre de choses ? Est-ce que je ne retiendrai jamais aucune leçon ?

J'ai réussi à me dégager, puis j'ai rajusté mon T-shirt.

« Qu'est-ce qui se passe, Grace ? »

L'inquiétude dans son regard a failli me faire changer d'avis. Failli.

J'ai enfoui mon visage entre mes mains avant de murmurer :

« Il faut que je te dise quelque chose.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Tu sais que tu peux tout me dire. Je ne veux plus de secrets entre nous. »

Il s'est penché vers moi, puis a passé un bras autour de mes épaules. Je l'ai trouvé adorable et rassurant, mais je ne voulais pas être rassurée – pas encore.

Je me suis levée avant de pivoter sur mes talons. J'ai observé le visage de mon petit ami, puis j'ai commencé à baisser mon bas de survêtement. Nat a d'abord haussé les sourcils en souriant, se méprenant visiblement sur mon geste. Mais son rictus a bientôt disparu, remplacé par… par quoi ? Impossible à dire. Certainement pas par le dégoût absolu auquel je me serais attendue. J'ai réussi à ne pas remonter mon pantalon sur-le-champ, et à ne pas penser au fait que je portais une vieille culotte grise.

« Dis quelque chose, Nat, s'il te plaît, dis quelque chose. »

Son expression était indéchiffrable, au moment où il s'est agenouillé sur le tapis devant moi et où il a délicatement remonté mon survêtement. Ensuite,

il m'a pris la main, puis a plongé son regard dans le mien.

« Ça va aller. »

J'ai cligné des yeux pour chasser mes larmes, et je me suis roulée en boule par terre contre lui. Il a de nouveau passé un bras autour de moi, et m'a tenue serrée contre lui tandis que je pleurais, pleurais, sans pouvoir m'arrêter.

Pour finir, j'ai reniflé un grand coup.

« Alors ? Tu dois me trouver moins fraîche et beaucoup moins mignonne, maintenant, je me trompe ? »

Il a éclaté de rire et a essuyé mes larmes.

« Hmm, peut-être bien, en effet… quoique.

— Menteur. Mais merci quand même. »

J'ai posé la tête sur sa poitrine.

« Je ne mens pas ! Tu veux que je te le prouve ? »

Il a glissé lentement sa main vers le cordon de mon pantalon.

J'ai attrapé son poignet et je l'ai bloqué très vite contre mon ventre.

« Ne fais pas ça. Comment pourrais-tu avoir envie de coucher avec une tarée comme moi ? Je suis répugnante.

— Ne dis pas ça.

— Pourquoi ? C'est la vérité.

— Non, ce n'est pas vrai, et je t'interdis de penser une chose pareille. Bon, tu te mutiles de temps en temps. Et alors ? Je m'en fous.

— *Quoi ?!*

— Écoute, nous avons tous notre façon de gérer les choses quand elles sont vraiment trop pour nous. Disons que ta méthode est plus… extrême que celle de la plupart des gens. Je déteste que tu aies besoin de t'infliger ce genre de choses à toi-même, et ça me rend triste de penser que tu porteras encore ces cicatrices le jour où tu te seras rendu compte qu'il y a d'autres façons de faire face, *mais tu ne me dégoûtes pas.* Je croyais que tu le savais. »

Je me sentais incapable de répondre. Je ne savais pas quoi penser.

« Grace, regarde-moi. Si je savais quoi dire ou quoi faire pour te pousser à arrêter, alors je le ferais, crois-moi. Mais ce n'est pas comme ça que ça marche. » Il s'est interrompu, avant d'ajouter à voix plus basse : « Tu as fait ça après notre dispute de samedi, n'est-ce pas ?

— Je suis désolée. Je ne voulais pas. J'étais juste tellement contrariée. Je croyais t'avoir perdu et je ne savais pas quoi faire.

— Hé là, hé là… C'est bon. J'étais mal, moi aussi.

— D'accord, mais tu n'es pas rentré chez toi pour te couper en rondelles, si ? »

Il a secoué la tête.

« Peut-être pas, mais j'ai tapé dans un mur vraiment fort… Je crois même que j'ai réussi à me casser un orteil. »

J'ai souri.

« Vraiment ? Ce n'était pas le truc le plus intelligent à faire…

— Je sais. Je me suis senti vraiment con, à devoir marcher jusque chez moi en sautillant au beau milieu de la nuit. Bref. Ce que j'essaie de te dire, c'est que nous aurons d'autres disputes – je te le garantis. » Je l'ai regardé en fronçant les sourcils. « Allez, tu sais très bien que c'est vrai. Les gens passent leur temps à se disputer à cause de tout un tas de conneries. Nous ferons pareil. Mais ne laissons pas les choses en plan comme ça, la prochaine fois, d'acc ? » Il a pris soin d'attendre un hochement de tête de ma part avant de poursuivre. « J'aimerais que nous apprenions à parler simplement des choses quand ça ne va pas. Peut-être que dans ce cas-là tu… tu n'éprouveras pas le besoin de te faire du mal.

— Tu as raison. Je n'ai aucune envie que ça se reproduise. Mais je ne peux rien te promettre… Pour ce qui est de me taillader.

— Je ne te demande pas de le faire. Je dis juste que nous devrions tout faire pour calmer le jeu quand tu éprouves le besoin de le faire. J'aimerais vraiment que tu me parles quand tu te sens dans cet état. Est-ce que tu peux au moins me faire cette promesse ? S'il te plaît ? »

Nat a soudain paru tellement sérieux, sensible et adorable que je n'ai pas eu d'autre choix que de dire oui.

« Je te le promets. » Nous nous sommes embrassés. « Tu es vraiment incroyable, tu sais ? Je n'en reviens pas que tu puisses être aussi cool à ce sujet. Je ne m'attendais vraiment pas à ce que tu restes si… calme.

— Eh bien, je pourrais peut-être faire un médecin potable, en fin de compte… Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je crois que tu vas être le meilleur médecin du monde. » Je l'ai embrassé, plus fort et plus longtemps, cette fois. « Docteur Nat Scott… Ça sonne bien, tu ne trouves pas ?

— Eh bien, je vous remercie, mademoiselle Carlyle. Hmm, je crois que vous avez un peu de fièvre. Je crains de me trouver dans l'obligation de vous ordonner de vous mettre au lit immédiatement », a-t-il dit sur un ton snob et idiot accompagné d'une lueur malicieuse dans le regard.

J'ai éclaté de rire avant de lui donner une petite tape sur la tête.

« C'est clairement le truc le plus ringard que j'ai jamais entendu !

— Hé ! Et moi qui croyais donner ma meilleure interprétation de médecin ! »

Il s'est relevé péniblement et s'est dirigé vers les escaliers en retirant son T-shirt qu'il m'a jeté en pleine tête.

« Bon, eh bien moi, je vais suivre les recommandations du médecin, même si tu ne sembles pas

décidée à le faire. C'est comme tu veux : tu n'as qu'à regarder la télé, te faire les ongles, ou je ne sais quoi pendant ce temps. »

Sa nonchalance était plutôt convaincante. Enfin, disons qu'elle l'aurait été s'il ne m'avait pas adressé ce regard. Un regard qui m'a laissée complètement impuissante et… mal à l'aise.

Je l'ai suivi.

Il m'a déshabillée.

Les coupures donnaient l'impression de disparaître sous ses doigts.

Je n'étais plus qu'une poupée entre ses mains.

Ça y est, nous y étions. Au retour à la normale que j'avais tant espéré. Sauf que c'était un genre de normalité tout à fait nouveau, et bien plus agréable. J'ai fait le vœu de ne plus jamais risquer de le perdre. De ne plus jamais laisser une telle situation se reproduire.

Et même si je devais me reposer sur lui et avoir un petit peu trop besoin de lui, quel mal y avait-il là-dedans ? Les coupures sur mes jambes commençaient à guérir. Chaque fois que je les regardais, je me souvenais de la chance que j'avais de sortir avec Nat. Mais je ne considérerais jamais les choses comme acquises. Jamais. Nat comptait trop pour moi.

Maman est rentrée de Londres. J'avais presque espéré qu'elle resterait là-bas et qu'elle se conten-

terait de m'envoyer de l'argent tous les mois pour m'acheter de quoi manger et d'autres trucs. Mais mon fantasme a été réduit à néant lorsque j'ai entendu la clé tourner dans la serrure, puis un « Grace, sois gentille, viens m'aider à porter mes bagages ». Toujours la même rengaine.

Sauf qu'il y avait encore plus de sacs que d'habitude. Les dégâts niveau carte de crédit devaient être importants. Alors voilà comment mon héritage partait en fumée…

« Bon, ça y est. Tu peux lancer la bouilloire. Ensuite, quand le thé sera prêt, nous nous assiérons un moment pour parler un peu. »

Autant dire que c'était pire, cette fois. Mais j'ai fait ce qu'elle me demandait. Je ne tenais pas à me disputer avec une femme aussi douée pour le shopping : le genre de femme qui obtenait ce qu'elle voulait, à l'évidence.

J'ai serré ma tasse contre ma poitrine dans l'espoir qu'elle me protégerait du flot de paroles à venir.

« Alors, qu'est-ce que tu as fait cette semaine ? »

L'intérêt tout feint de ma mère m'a aussitôt mis les nerfs en pelote.

J'ai haussé les épaules, et endossé mon personnage de peste toujours de mauvaise humeur.

« Rien de spécial.

— Vraiment, Grace ?! Tu as bien dû faire quelque chose ! »

Ouais, c'est ça. Mon copain m'a dit qu'il m'aimait, et ensuite nous avons eu une méga dispute. Je me suis tellement coupée que j'ai cru que le sang n'arrêterait jamais de couler, et après ça, je me suis brouillée avec Sal parce qu'elle était furax à cause de ce que j'avais fait. Pour finir, je me suis réconciliée avec mon copain, et nous avons beaucoup fait l'amour. Voilà ! Enfin, pour la version revue et corrigée, en tout cas…

Mince, c'était vraiment tentant – de voir la tête qu'elle ferait. Cette femme ne savait rien de ma vie. Elle n'en avait strictement rien à faire, d'ailleurs.

J'ai soupiré. « J'ai regardé un peu la télé, et j'ai été en ville deux fois. Sal est passée. »

Maman a opiné, déjà distraite, mourant visiblement d'envie de me raconter son voyage. Je lui ai tendu la perche à contrecœur.

« Alors ? Et Londres ? »

Je savais qu'elle ne remarquerait pas le désintérêt dans mon intonation.

« Extra ! J'ai trouvé des chaussures absolument géniales – tu pourras me les emprunter de temps en temps, si tu veux. » Je n'ai rien dit. « Bref, Selfridges est incroyable… J'y ai vu pas mal de choses qui auraient été très bien pour toi, mais j'ai préféré ne rien t'acheter, au cas où ça n'aurait pas été à ta taille. Ce serait vraiment super, s'ils ouvraient un magasin près d'ici, tu ne trouves pas ? Comme ça, on irait faire du shopping ensemble, toi et moi. Mais peut-

être que tu pourrais m'accompagner la prochaine fois que je vais à Londres ? Ça serait sympa, non ? » Et moi, je n'imaginais rien de pire, ce qui me culpabilisait à mort, parce que ma mère semblait VRAIMENT trouver cette perspective *sympa*. « Tu te souviens de la robe que j'avais vue sur Internet ? Eh bien, figure-toi qu'elle était coupée à la perfection, et en solde, en plus… Du coup, je n'ai pas pu résister. Oh… j'ai un peu honte, tout de même. »

Aïe, de quoi parle-t-elle ? Je devais l'arrêter avant de n'y plus tenir et de lui jeter mon thé à la figure.

« Comment va Mick ?

— Quelle impatience, Grace ! J'allais justement y venir. »

• Les choses que ma mère m'a racontées à propos de ses retrouvailles avec Mick alors que je n'en avais strictement rien à faire (mais j'avais eu le tort de demander) :

1. Elle était tombée sur lui par hasard, et à Oxford Street en plus. (Son commentaire, pas le mien.)

2. Ça avait été tellement *sympa* de le revoir après toutes ces années. (Toujours ses mots.)

3. Il n'avait absolument pas changé.

4. Il se débrouillait très bien tout seul.

5. Son magnifique appartement comptait trois chambres, toutes avec une salle de bains attenante. *Tu parles d'une affaire !*

6. Il l'a emmenée dîner à l'Ivy. Il irait là-bas souvent, apparemment. *Blablabla.*

7. Ils sont restés debout très tard et ont discuté *pendant des heures.*

J'avais bien assez d'informations.

« Pourquoi es-tu restée chez lui ? Est-ce que ça ne t'a pas semblé un peu bizarre ?

— Quelle étrange remarque… Pourquoi est-ce que ça serait bizarre ?

— Eh bien… tu sais… il vient tout juste de divorcer, et tu es…

— Je ne vois pas bien ce que tu essaies de sous-entendre, Grace, mais je peux t'assurer que Mick s'est montré tout à fait correct. Il est un de mes plus vieux amis. »

Elle a reculé sa chaise et a foncé droit sur l'évier où elle a rincé sa tasse. Elle avait à peine bu son thé. Bon, notre moment spécial mère-fille semblait toucher à sa fin.

Je me suis levée pour quitter la cuisine en emportant ma tasse avec moi. Je me sentais trop prête à démarrer au quart de tour.

« Mick a demandé de tes nouvelles. Il a dit qu'il aimerait beaucoup te revoir… Enfin, si tu en as envie. »

Elle paraissait nerveuse.

Je me suis retournée, peu désireuse de poursuivre cette conversation. Lorsque j'ai finalement pris la

parole, ma réponse m'a autant surprise que ma mère.

« Non.

— Que veux-tu dire exactement par "non" ?

— Que je n'ai aucune envie de le voir.

— Et pourquoi, s'il te plaît ? Grace, je te trouve vraiment bizarre, tu sais. Est-ce que tout va bien ?

— Oui, très bien.

— Alors pourquoi est-ce que tu ne veux pas voir oncle Mick ?

— Déjà, c'est pas mon oncle, alors arrête de l'appeler comme ça. Ensuite, ça fait des années que je ne l'ai pas vu. Pourquoi tu crois que j'aurais envie de le revoir maintenant ? C'est à peine si je me souviens de lui, de toute façon, ai-je menti.

— Mais c'était le meilleur ami de ton père ! Ça devrait quand même représenter quelque chose pour toi.

— Alors pourquoi est-ce que je ne l'ai pas revu depuis l'enterrement, dans ce cas ? Tu sais ce que je crois ? Qu'il avait simplement envie de coucher avec toi, maintenant qu'il a divorcé de je-ne-sais-plus-qui ! »

Je ne comprenais pas moi-même pourquoi je m'énervais autant. Je cherchais peut-être juste à blesser ma mère ? Je n'avais jamais besoin de raison particulière pour cela.

« Grace ! Comment oses-tu me parler de cette façon ?! »

Elle était choquée, mais ne me contredisait pas pour autant…

« Oh, ça va, maman. Tu sais que j'ai raison.

— Tu vas t'excuser immédiatement ! »

Le ton était franchement menaçant.

« Je n'ai aucune raison de le faire », ai-je lancé avec arrogance. Ensuite, j'ai laissé ma mère plantée là, au milieu de ses sacs de courses.

Une fois dans ma chambre, je me suis demandé si je n'avais pas un peu surréagi. Difficile à affirmer. Son histoire avec Mick me mettait vraiment mal à l'aise. Pourquoi avait-il fallu qu'il ressurgisse comme par hasard précisément maintenant ? Est-ce qu'ils s'étaient vraiment croisés dans la rue ? Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que maman avait déjà couché avec lui. Ce qui me dégoûtait rien que d'y penser, mais je ne voyais pas d'autre scénario possible. Et ce qui expliquait son extrême gentillesse – voire sa surcompensation. Mais *pourquoi lui* ? Il y avait des centaines de mecs avec qui elle aurait pu coucher, alors pourquoi fallait-il que ce soit avec le meilleur ami de papa ? Et pourquoi cela m'ennuyait-il autant ? *Pourquoi n'aurait-elle pas le droit d'être heureuse, elle aussi ?*

J'ai passé les jours suivants à éviter ma mère. Je suis restée chez Sal deux nuits de suite. Je ne lui ai pas dit ce qui me contrariait – c'était franchement inutile. Je me sentais tout à fait capable de ranger

maman et Mick dans un coin de ma tête avec toutes les pensées et autres sujets sans rapport entre eux.

Tout allait bien à part ça, et c'était vraiment la seule chose ce qui comptait. Je préférais me concentrer sur l'essentiel : Nat. Il devait retourner à l'université dans trois semaines. Et moi au lycée dans huit jours. J'avais bien l'intention de passer chaque seconde avec lui avant qu'il parte. J'ai même essayé d'imaginer la façon dont les choses pourraient se passer entre nous après son départ, mais il m'a simplement répondu de ne pas m'inquiéter. Tout irait donc bien, puisqu'il le disait.

Je n'avais plus beaucoup de temps devant moi pour mettre mon plan Nat et Sal en action. Je tenais à tout prix à ce que ces deux-là deviennent amis.

Nat avait acheté deux tickets pour un concert qui devait avoir lieu près de son campus ; l'occasion idéale pour Sal de venir avec nous. Nous traînions Nat et moi dans sa chambre deux jours avant le concert lorsque j'ai entamé les négociations.

« Pourquoi est-ce qu'on ne dirait pas à Sal de venir avec nous au concert ? »

Nat m'a lancé un regard presque acerbe.

« Pourquoi ?

— C'est ma meilleure amie, voilà pourquoi ! Je me disais que ça pourrait être cool de sortir tous les trois, c'est tout. Mais si tu n'en as pas envie… »

J'ai laissé la fin de ma phrase en suspens.

« Je pensais passer la soirée avec toi.

— Oh, allez ! C'est juste pour une soirée. » Je me suis glissée par terre près de lui et j'ai commencé à lui masser la nuque. « En plus, je crois que ça ferait vraiment plaisir à Sal. Ça lui ferait du bien de sortir un peu… On ne peut pas dire qu'elle ait vécu les meilleurs moments de sa vie, ces derniers temps, tu sais. »

Nat se rendrait à cet argument, j'en étais certaine.

« Très bien. C'est bon, tu n'as qu'à venir avec elle.

— Tu es sûr ? Ce n'est pas une obligation, t'inquiète. » *Quelle roublarde, quand même !*

Il a roulé des yeux.

« Dis donc, toi, tu dois toujours arriver à tes fins, je me trompe ? »

J'ai haussé les épaules en riant.

« En général, oui. Regarde, j'ai bien réussi à t'avoir, toi… non ? »

Il a pris une seconde de réflexion avant de répondre.

« Oui, j'imagine qu'on peut dire ça comme ça. »

Nouvelle mission.

« Sal… ? » Entre deux bouchées de mon Big Mac.

« Oui… ? » Elle a laissé sa voix traîner le plus longtemps possible.

« Tu fais un truc lundi soir ?

— Hmm, attends, laisse-moi réfléchir… Lundi, tu dis ? Il faudrait que je consulte mon emploi du temps *super* chargé, mais je crois que je suis libre. Enfin, en admettant que j'aie eu le temps de tailler tous mes crayons avant la rentrée de mardi. »

Elle a avalé une grande gorgée de milk-shake et m'a lancé un regard expectatif.

« Parfait, parce que tu sors avec moi et Nat. »

Une autre gorgée de milk-shake.

« Heu, je crois que je m'en souviendrais, si j'avais prévu un truc dans le genre. »

Sal était une dure à cuire. Elle n'avait visiblement aucune envie de venir, mais je comptais bien l'avoir à l'usure en contrant chaque raison qu'elle opposerait à mes arguments. L'affaire serait réglée en quelques minutes.

Elle a fini par soupirer. « Tu es impossible, tu sais ! J'ai l'impression que tu ne te contenteras pas d'un non, cette fois. »

J'ai éclaté de rire.

« Eh non ! Tu me connais trop bien ! Bon, c'est réglé. Tu n'as qu'à venir chez moi un peu avant pour qu'on ait le temps de se préparer, et ensuite, on retrouvera Nat à la gare. On pourra acheter une canette ou deux en route. Merde… Qu'est-ce que je vais mettre ? Il faudra qu'on ait l'air hallucinantes. Je te parie qu'il y aura tout un tas de mecs super là-bas. Tu pourras peut-être…

— Grace… »

L'avertissement était parfaitement clair.

« Mais…

— Mais rien du tout ! Tu ferais mieux de me promettre tout de suite que tu vas me laisser tranquille, ou je ne viens pas. »

J'ai poussé un soupir dramatique.

« Je te le promets. Mais je ne peux pas me prononcer pour Nat – il pense peut-être à un copain célibataire et super beau pour toi.

— Ça m'étonnerait, a-t-elle démenti d'une voix nerveuse.

— Je rigole. Il ne ferait jamais un truc pareil, t'inquiète ! De toute façon, il ne m'a jamais parlé de ses copains. On dirait qu'il ne connaît que des filles, donc la chance est avec toi. »

J'ai ri. À l'inverse de ma meilleure amie.

Lorsque Sal est arrivée chez moi le lundi, une montagne de vêtements cachait mon lit à côté duquel je me tenais, en jean et en soutien-gorge, les mains sur les hanches.

« Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je n'ai RIEN à me mettre. Rien ! Pas une seule tenue correcte ! C'est la merde totale.

— Calme-toi. Tu as des tonnes de vêtements.

— Ouais, mais rien de bien ! »

Sal a commencé à faire le tri dans la pile que j'avais jetée là, repliant soigneusement les affaires au fur et à mesure avant de les ranger dans ma

penderie. Elle a bientôt extirpé un haut noir et l'a tendu vers moi.

« Ah, voilà, on dirait que j'ai trouvé ce que je cherchais, cette fois.

— Celui-là ? Mais je l'ai depuis des siècles ! Et il est tout pourri. Il fait vraiment un peu trop sport, tu ne trouves pas ?

— Pas du tout. Nous allons dans une vraie boîte d'étudiants, je te rappelle. Il faut s'habiller décontracte, si on veut entrer. » Elle a farfouillé dans le tiroir de ma coiffeuse avant d'en sortir un collier violet qu'elle m'avait offert quelques mois plus tôt. « Là, voilà. Essaie-le avec. »

Et évidemment, elle avait raison – comme d'habitude.

« Heureusement que tu es là. Tu me sauves la vie ! » ai-je dit tandis que je me démenais pour fermer le collier en me regardant dans le miroir.

« Attends, je vais t'aider. »

J'ai jeté un coup d'œil à son reflet tandis qu'elle se concentrait sur le fermoir. Elle était *dix fois moins* maquillée que moi, et elle avait simplement relevé ses cheveux en queue-de-cheval, ce qui lui donnait l'air jeune et plutôt innocent. J'ai même eu peur qu'on lui demande sa carte d'identité à l'entrée du club, un instant, mais je savais que ce n'était pas le moment de faire ce genre de remarque. Elle portait un jean et un haut noir, elle aussi, mais nous n'aurions pas pu paraître plus différentes.

Nat attendait appuyé contre la balustrade de la gare lorsque nous sommes arrivées. Il prenait l'habitude d'être à l'heure. Il nous a regardées approcher avant de jeter un coup d'œil ostensible à sa montre.

« Quelle heure il est, d'après vous ?!

— Ouais, ouais, tu n'as qu'à t'en prendre à Sal. Elle est presque aussi incapable d'arriver à l'heure que toi… Enfin, que toi avant. »

Je l'ai embrassé.

Nat a dit bonjour à Sal, puis ils se sont pris dans les bras avec une certaine maladresse. Mais j'étais contente qu'ils ne se soient pas simplement serré la main ou un truc dans le genre. Le train entrait en gare, alors nous avons emprunté la passerelle pour piétons à toute allure et grimpé dedans juste à temps. Sal s'est assise en face de Nat et de moi, puis nous avons ouvert les bières qu'il avait apportées. Nous avons bavardé de tout et de rien de façon assez naturelle et sans que j'aie trop à intervenir. J'étais contente que, malgré leur réticence initiale, ils paraissent ravis de passer un moment ensemble.

« J'aime beaucoup ton collier, Grace. Il est nouveau ? »

J'ai adressé un sourire rayonnant à Nat, puis à Sal.

« Non, non. Je l'ai depuis longtemps. C'est Sal qui me l'a offert – elle a vraiment bon goût, tu ne trouves pas ? »

Nat a vaguement opiné. Il s'apprêtait à dire quelque chose lorsque Sal a changé de sujet.

« Grace m'a dit qu'une de tes amies était barmaid dans le club où nous allons. Est-ce qu'elle sera là ce soir ? »

Nat a hoché la tête et a bu sa bière d'une traite.

« Oui, Anna est censée travailler, ce soir. Avec un peu de chance, on aura peut-être un ou deux verres gratos.

— Alors, comment elle est, cette Anna ? Est-ce qu'elle est à la fac avec toi ? »

Je préférais savoir ce que j'allais devoir affronter.

Nat a haussé les épaules.

« Oui, on suit les mêmes cours. Elle est super intelligente – elle m'a beaucoup aidé en anatomie, l'année dernière.

— En anatomie ? »

Je n'ai pas pu m'empêcher de glousser.

« Grace, sérieux… Quel âge t'as ? m'a-t-il grondée.

— Désolée. Euh… Est-ce qu'elle a un copain ? »

— Non. Elle a été avec un mec pendant un temps juste avant les vacances, mais je crois qu'elle l'a jeté. Anna n'est pas du genre à avoir une relation suivie – elle dit que c'est une perte de temps. »

Hmm, je n'aime pas du tout ce que je viens d'entendre. Cette fille me faisait bizarrement penser à mon Ancien Moi.

« Est-ce qu'elle est jolie ? »

Je n'avais pas pu m'en empêcher. J'ai jeté un coup d'œil à Sal pour croiser son regard, mais elle contemplait le paysage.

« Oui, je crois qu'on peut dire ça. Mes potes ont l'air de le penser, en tout cas. »

Nat n'avait visiblement pas lu le Manuel du Parfait Petit Ami, parce que j'aurais préféré entendre une réponse du genre : « Je n'en sais rien. Toutes les filles me paraissent insignifiantes, maintenant que je suis avec toi. »

« J'ai hâte de la rencontrer.

— Elle sera sans doute trop occupée pour passer du temps avec nous, il ne faudra pas le prendre mal. »

Le reste du trajet s'est déroulé de façon relativement banale. Nat nous a parlé un peu des différents groupes qui allaient jouer. Sal a fait comme si elle était intéressée alors qu'ils ne semblaient pas du tout son genre. Mais je me suis aussitôt rappelé à moi-même que la musique ne comptait pas, que la soirée que nous nous apprêtions à passer ensemble ne se limiterait pas à un simple concert.

Sur le trajet entre la gare et le club, j'ai remarqué que Nat ne me prenait pas la main comme il le faisait chaque fois que nous sortions. J'ai apprécié cette attention de sa part à l'égard de Sal, avant de décider moi aussi de ne pas fonctionner en mode « coucouple ». Je devais pouvoir y arriver, pour quelques heures du moins.

Nous n'avons eu aucun problème à entrer dans le club. Nat a payé la place de Sal malgré ses protestations. Cela lui faisait plaisir, a-t-il insisté. Je lui ai tapé les fesses pour lui signifier mon approbation, ce qu'il a paru à peine remarquer. L'endroit était aussi moite que l'intérieur d'une piscine. Le plafond était bas et chaque surface visible peinte en noir. De vieux posters et des flyers étaient accrochés un peu partout sur les murs. J'ai aussitôt aimé les lieux. La minuscule estrade était vide pour le moment, à l'inverse du bar, qui était littéralement pris d'assaut. Sal et moi avons emboîté le pas à Nat tandis qu'il remontait la file d'attente. J'en ai profité pour demander à ma meilleure amie si elle allait bien. Ce à quoi elle a répondu qu'elle se sentirait beaucoup mieux après un verre ; elle était prête à faire la fête. Ce que j'ai approuvé sans la moindre réserve.

Nat a adressé un signe de la main à une fille derrière le comptoir. Dès qu'elle l'a vu, elle a poussé un cri suraigu et elle s'est penchée par-dessus le bar pour le serrer dans ses bras (je l'ai aussitôt détestée). *C'est bon, tu peux le lâcher maintenant.* Mais elle l'a tenu quelques secondes de plus. Ensuite, elle a interpellé une autre barmaid pour l'informer qu'elle prenait sa pause. Sa collègue lui a désigné la horde de consommateurs assoiffés avec un air super énervé. Mais Anna (il devait s'agir d'elle) a fait le tour du comptoir sans jeter le moindre

regard derrière elle. Après, elle a de nouveau serré Nat dans ses bras (vraiment pas nécessaire).

Sal en a profité pour prendre la place de Nat dans la file d'attente, puis je l'ai entendue commander trois pintes à la barmaid super énervée. Du coup, je me suis retrouvée coincée derrière Nat tandis qu'Anna le mitraillait de questions.

« Alors, mec ! Où tu t'es caché tout l'été ? Pourquoi t'as pas appelé pour me dire que tu venais ? J'aurais pu te faire entrer gratos. Est-ce que Simon est là ? »

Mec ? Les gens se parlaient-ils vraiment de cette façon dans la vraie vie ? Et qui était ce Simon ? J'étais certaine de n'avoir jamais entendu Nat citer ce prénom. Ce qui ne me plaisait pas du tout. J'en ai profité pour jauger cette fameuse Anna de la tête aux pieds. Elle était vraiment jolie, et tellement cool. Elle avait un anneau dans le nez et un autre sur la lèvre. Ses traits étaient réguliers, mais pas remarquables, hormis ses yeux d'un bleu perçant. Ils brillaient d'une façon qui me mettait légèrement mal à l'aise tandis qu'ils dévisageaient mon petit copain. Ses cheveux étaient courts, méchés, et en bataille, genre je-sors-du-lit-mais-heureusement-ça-ne-me-prend-jamais-des-heures-de-me-coiffer. Elle portait un T-shirt noir avec le nom d'un club imprimé dessus, T-shirt dont elle avait coupé les manches et qu'elle avait noué sous ses seins (qui étaient plus gros que les miens). Son ventre était

ferme et plat, et son jean baggy tombait négligemment de ses hanches. La volute d'un tatouage dépassait juste au-dessus de sa ceinture. Je préférais ne pas imaginer jusqu'où elle descendait.

« Anna ! Tu veux bien la fermer une minute ! Je te présente Grace… »

J'ai brutalement interrompu mon examen et tourné mon regard vers les yeux bleu laser.

« Salut, Grace. Je suis Anna. Ravie de te rencontrer, a-t-elle dit sur un ton plutôt amical.

— Salut, enchantée aussi. »

Nous nous sommes serré la main, puis Anna a pivoté vers Nat, une expression interrogative dans le regard.

« Grace et moi sortons ensemble depuis deux mois.

— Vraiment ? Tu veux dire que c'est ta copine ? Voyez-vous ça ! Alors je suis doublement ravie de te rencontrer, dans ce cas. » Anna m'a décoché une œillade conspiratrice. « Juste de toi à moi, je commençais à me dire qu'il n'aurait jamais plus de copine. Après cette fille dont il n'arrêtait pas de parler, qui remonte à plusieurs mois, j'ai vraiment cru qu'il ne passerait jamais à autre chose…

— Sal ! On est là ! »

Sal jouait des coudes pour se frayer un chemin dans la foule grandissante en faisant visiblement de son mieux pour ne pas renverser la moindre goutte de bière.

Anna a commencé à dire quelque chose, mais Nat lui a coupé la parole pour lui demander si elle avait participé à des jeux de rôles durant l'été. Il était un peu geek sur les bords, et Anna devait l'être aussi. Nat a pris l'une des pintes des mains de ma meilleure amie qu'il a remerciée avant de lui tourner le dos pour reprendre sa fascinante conversation avec Anna. J'appréciais assez de ne pas avoir à suivre une discussion ennuyeuse à mourir truffée de termes médicaux incompréhensibles. De plus, cela me donnait l'occasion de mettre Sal au parfum sur la situation et de partager avec elle mes impressions. Au bout de deux minutes, j'ai vu Anna jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule de Nat dans notre direction. J'ai supposé que la conversation abordait désormais des sujets plus intéressants – comme moi, par exemple.

Sal m'a fait signe de jeter un coup d'œil à la scène. Le premier groupe venait juste de prendre place. Une vague humaine a soudain migré vers le premier rang du parterre, mais nous n'avons pas suivi le mouvement. Au moment même où les musiciens ont commencé à jouer, Sal et moi nous sommes regardées et avons éclaté de rire. Ils étaient absolument nuls, mais plutôt plaisants à voir, entre autres parce que le chanteur ne portait pas de chemise et qu'il était très bien foutu.

Au bout d'un petit moment, Anna et Nat se sont approchés de nous.

« Salut, tu dois être Sal. »

Anna lui a adressé un large sourire, la main tendue.

Sal a paru troublée, mais a tout de même accepté de la lui serrer.

« Heu oui, c'est ça… Salut.

— Nat me parlait justement de toi. Tu es la meilleure amie de Grace, si je comprends bien ? »

Sal a opiné.

Anna a poussé un soupir nostalgique.

« Je n'ai jamais eu de meilleure amie – quelqu'un avec qui tout partager. Vous avez vraiment de la chance. »

Merde, cette fille est une vraie tarée.

Nat a tendu sa montre à Anna.

« Je crois que tu devrais retourner travailler. »

Sa grossièreté m'a surprise, mais j'étais contente qu'il ait autant envie de se débarrasser d'elle que moi.

Anna lui a tiré la langue et nous a regardées, Sal et moi.

« Bon, mesdemoiselles, ça m'a fait très plaisir de vous rencontrer. Puisque Nat est en bonne compagnie, je vous laisse ! À plus ! »

Elle nous a gratifiés d'un dernier sourire espiègle avant de disparaître dans la foule.

Sal a fourré son verre entre mes mains en m'informant qu'elle devait aller aux toilettes. Il fallait absolument que j'y aille moi aussi, mais Sal

avait filé avant que j'aie eu le temps de demander à Nat de tenir nos verres. Je m'éclipserais plus tard, après avoir interrogé Nat sur son étrange copine. Il a juste haussé les épaules et dit : « C'est Anna. Elle est toujours comme ça », comme si cela expliquait tout.

Sal se lavait les mains lorsque je suis tombée sur elle aux toilettes, et elle fixait vaguement son reflet dans le miroir.

« Alors, ça va mieux ? »

Elle a tressailli comme si elle ne m'avait pas vue approcher.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il fallait que tu ailles aux toilettes d'urgence, tu te souviens ?

— Ah, ça !.... Oui, beaucoup mieux, merci.

— Attends-moi, tu veux ? »

L'endroit était dégoûtant, mais les graffitis plutôt distrayants. J'ai été surprise de voir combien les gens pouvaient se montrer créatifs dans de pareilles conditions. Lorsque je suis ressortie, j'ai aussitôt demandé à Sal ce qu'elle pensait d'Anna avant de me laver les mains avec soin.

« Elle est jolie.

— Joliement tarée, tu veux dire. » Je me suis interrompue. « Tu crois que Nat lui plaît ? »

Elle a haussé les épaules.

« Comment veux-tu que je le sache ?

— J'en sais rien. J'ai l'impression que c'est le cas, pourtant – j'ai remarqué de quelle façon elle le regarde.

— De quoi est-ce que tu t'inquiètes ? C'est *avec toi* qu'il sort, non ?

— Je sais, je sais. C'est juste… Qu'elle est cool, elle a des piercings et… elle est plus âgée que nous. »

Sal m'a regardée comme si j'avais été complètement folle.

« Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?

— J'en sais rien ! Elle me donne juste l'impression d'être une petite collégienne débile. Comme s'il y avait un truc drôle dont je ne serais pas au courant… Tu vois ce que je veux dire ? »

Sal a secoué la tête.

« Je crois que tu compliques les choses, là. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Bon, maintenant, faisons redescendre ton cerveau paranoïaque sur terre. Je ne sais pas toi, mais ça me dirait assez de liquider quelques *shots*. »

J'ai souri.

« Alors ça, c'est la meilleure idée que j'aie entendue depuis des siècles. »

Nous sommes ressorties des toilettes bras dessus bras dessous avant de regagner l'arène. Il semblait y avoir deux fois plus de monde alors que nous ne nous étions absentées que quelques instants. Nous avons mis deux bonnes minutes à retrouver Nat, qui

avait réussi à dégotter une table dans un coin calme. Nous avons fini nos verres, puis Nat est retourné au bar pour nous commander des *shots*. Sal et moi nous étions à peine lancées dans notre jeu favori – inventer des vies improbabes aux étudiants que nous observions – lorsque Nat a ressurgi de la foule en brandissant un plateau chargé d'un nombre de petits verres qui aurait désaltéré une armée entière (enfin, une équipe de foot, en tout cas), visiblement content de lui.

Il s'est assis, puis a posé le plateau avec précaution.

« Attention, chaud devant !

— Je suppose que tu n'as rien payé.

— Dix euros le tout.

— Anna ne va pas avoir d'ennuis, au moins ? » *J'espère qu'elle va en avoir.*

« Non, elle a été plutôt maligne, sur ce coup-là. Mais elle s'en fout complètement de se faire virer, de toute façon. » Sur ces paroles, il a marmonné dans sa barbe : « Sans compter qu'elle me doit bien ça.

— C'est-à-dire ? »

Il a haussé les épaules.

« C'est toujours moi qui paie les verres quand on sort. » *Il sort avec elle souvent ? Il va falloir que je vérifie ça.*

J'ai distribué les shots.

« OK. Allez, santé ! »

Anna m'a paru beaucoup plus sympathique, d'un coup. Toute personne capable de me fournir des boissons gratuites ne pouvait pas être foncièrement mauvaise… tant qu'elle gardait ses mains loin du corps de mon copain.

Au bout de quelques shots, un autre groupe est monté sur scène. La musique était plutôt bruyante, mais mélodieuse. J'ai bondi sur mes pieds en titubant un peu.

« Je vais devant. Qui vient avec moi ? »

Sal et Nat se sont regardés. Nat a dit : « Peut-être plus tard », et exactement au même moment, Sal a répondu : « Pas tout de suite.

— Bon sang, ce que vous pouvez être chiants ! Très bien, à tout à l'heure. »

Je me suis retournée et j'ai commencé à me frayer un chemin vers la scène. Cela ne me gênait pas du tout de me retrouver toute seule. L'alcool me montait déjà à la tête, et j'avais envie de sauter dans tous les sens comme une folle jusqu'à ce que je n'ai plus la force de le faire. De plus, c'était bien que Sal et Nat aient l'occasion de discuter sans que je les surveille de trop près. J'espérais qu'ils s'apprécieraient.

J'ai réussi à me faufiler jusqu'à un groupe de gens qui dansaient et se bousculaient au pied du podium. Prétendre qu'ils « dansaient » serait un bien grand mot : disons que des personnes se rentraient dedans en agitant leurs coudes dans tous les sens. Je me suis jetée dans la mêlée, prête à m'aban-

donner, à sauter partout et transpirer comme un âne. Ces musiciens étaient incroyables. J'avais l'impression que la basse rentrait à l'intérieur de mon corps et de faire partie de la musique elle-même. En bref, j'étais bourrée comme il faut.

Au bout d'une demi-heure environ, j'ai arrêté de m'agiter et j'ai passé la main dans mes cheveux trempés. Je me sentais étourdie, assoiffée, et particulièrement joyeuse. Il était temps de rejoindre les autres. Après un court trajet par les toilettes pour me regarder dans le miroir. Et pour constater avec étonnement que mon mascara n'avait pas coulé. Mon maquillage était même plus joli qu'avant – genre smoky, mais comme si je n'avais rien fait de spécial pour obtenir ce résultat. Mon reflet m'a regardée en retour, légèrement débraillé, mais vivant et lumineux comme jamais auparavant. J'ai souri à la fille dans le miroir ; un vrai sourire, adressé à moi et à moi seule. Est-ce que c'était à ça que le bonheur ressemblait ? J'ai éclaté de rire et roulé en boule un morceau de papier-toilette que j'ai jeté sur mon reflet.

Tandis que j'avançais vers notre table, j'ai aperçu Nat et Sal, très proches l'un de l'autre. Il lui chuchotait quelque chose à l'oreille, et elle secouait la tête avec vigueur. Le visage de ma meilleure amie exprimait de l'entêtement. Le sujet, quel qu'il ait été, m'a aussitôt paru bien trop sérieux. J'espérais que Nat n'avait rien dit qui ait pu la contrarier…

« Hé, les copains », ai-je presque crié.

Le regard coupable de Nat m'a confirmé qu'il avait dit un truc idiot.

« Salut. »

Je me suis assise et j'ai pris un verre sur le plateau. Ils avaient peu bu en mon absence. Sal m'a imitée, puis nous les avons avalés cul sec en même temps.

« Alors… De quoi étiez-vous en train de parler ? ai-je demandé avec décontraction.

— Oh, de pas grand-chose, a glissé Nat.

— Ah oui ? On aurait pourtant dit le contraire ! Bon, on est censés s'amuser ce soir, je vous rappelle, alors fin des discussions sérieuses, OK ? »

Rien – pas même ma curiosité pourtant aiguisée à l'extrême – ne me mettrait de mauvaise humeur.

Nous avons tous bu un autre verre, puis je leur ai raconté en détail mon expérience de danse « spirituelle ». Qui les a faits rire. Nous avons descendu une nouvelle tournée de shots. Nat semblait se moquer complètement des groupes qui jouaient, ce que je trouvais étonnant, étant donné que l'idée de venir les écouter avait été la sienne.

Au bout d'un moment, Sal s'est levée pour aller aux toilettes. J'en ai aussitôt profité pour me blottir contre Nat. Il sentait vraiment bon, ce qui n'a même pas réussi à me faire penser que ce ne devait pas être mon cas, vu combien de temps j'avais dansé. Je l'ai embrassé, mais il était un peu distant.

« Tu vas bien ? ai-je demandé.

— Oui, ça va. Tu t'amuses bien ?

— Oui… Et toi ? »

Il a acquiescé.

« De quoi est-ce que vous parliez tout à l'heure, Sal et toi ? Elle avait l'air contrariée.

— Oh… de rien. Vraiment. » L'expression de mon visage lui a indiqué qu'il allait devoir faire un peu plus d'efforts. « C'est bon, c'est bon. Je l'ai taquinée à propos de Devon. »

À cette annonce, je lui ai tapé le bras, mais par jeu, également.

« T'es con ! Tu sais très bien qu'elle est tout de suite mal à l'aise dès qu'il s'agit de ton frère. Fais gaffe à ce que tu lui dis – j'aimerais vraiment qu'elle s'éclate, ce soir.

— Désolé. Je ne recommencerai plus. Promis. »

J'ai ri.

« Maintenant, dépêche-toi de m'embrasser avant qu'elle revienne. »

Notre baiser a été brutalement interrompu au moment où Sal a buté dans la table en se rasseyant. Je lui ai jeté un coup d'œil et j'ai aussitôt compris que quelque chose n'allait pas. Son visage était pâle, et luisant de sueur.

« Sal ? Est-ce que ça va ? »

J'ai tendu le bras vers elle avant de le passer autour de ses épaules.

Elle a secoué la tête avec lenteur. J'ai cru un instant qu'elle fondrait en larmes.

« Je ne me sens… pas très bien. Grace, est-ce que tu veux bien aller me chercher un verre d'eau ? »

Sa voix était faible et mal assurée. J'ai commencé à me lever, ne sachant pas si je devais faire ce qu'elle me disait ou s'il valait mieux rester auprès d'elle. J'ai regardé Nat en désespoir de cause.

« Vas-y. Je reste avec elle. »

Sur ces mots, il a rapproché son tabouret de celui de Sal. Rassurée, j'ai étreint l'épaule de ma meilleure amie, puis je me suis précipitée vers le bar. Le moment tombait mal ; toutes les personnes présentes ou presque cherchaient à commander un verre pendant que le nouveau groupe s'installait. J'ai dû attendre cinq bonnes minutes avant de me retrouver assez près du comptoir pour attirer l'attention d'Anna.

Elle a accueilli ma demande d'un haussement de sourcils. Je lui ai expliqué que Sal n'allait pas bien.

« Elle n'a visiblement pas beaucoup apprécié le plan drague de Nat. »

Je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire.

« Simon… C'est un copain à nous. Hmm… J'imagine que tu n'as pas encore dû avoir le plaisir de le rencontrer. Pas très étonnant, enfin, j'imagine – c'est vraiment un bouffon. Nat doit faire tout ce qu'il peut pour l'éloigner le plus possible de toi !

Je l'ai vu parler à ta copine tout à l'heure, par contre, et elle n'avait pas l'air super contente. »

J'ai tenté de ne rien laisser paraître de mon étonnement. Je détestais n'être au courant de rien.

« Simon ? Ouais, il me semble avoir entendu Nat parler de lui. C'est qui ? Est-ce que tu peux me le montrer ? »

Elle a tendu le cou pour scruter la foule.

« Je ne le vois pas. Il a dû partir chercher une autre victime. »

J'ai remercié Anna pour le verre d'eau et je suis repartie du bar en faisant de mon mieux pour digérer cette nouvelle information. Comment ce Simon avait-il réussi à effrayer Sal à ce point ? Cela n'avait vraiment aucun sens.

Lorsque j'ai regagné la table, Nat parlait à l'oreille de ma meilleure amie, la main posée dans son dos. Il s'est levé et s'est éloigné dès que je me suis assise.

« Je reviens dans une minute », a-t-il déclaré, la voix tendue et dure.

J'ai opiné distraitement, concentrée sur Sal.

Elle a avalé une gorgée d'eau fraîche avant de me remercier.

« Merci, Grace. Ça va beaucoup mieux, maintenant – je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai dû trop boire. »

L'ombre d'un sourire a effleuré ses lèvres.

« Qui est Simon ? » ai-je demandé.

Elle a soudain écarquillé les yeux, l'air paniqué. J'ai insisté. Je ne voulais pas la contrarier, mais je tenais à connaître le fin mot de cette histoire.

« Anna a dit qu'elle t'avait vue parler à un certain Simon. C'est un ami de Nat ? »

Sal n'a rien dit.

« Sal ? Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce qu'il t'a draguée ? C'est pour ça que tu es contrariée ? »

J'ai fait de mon mieux pour ne pas avoir l'air de trouver cette raison parfaitement ridicule et sans attendre sa réponse j'ai poursuivi :

« Qu'est-ce qu'il a bien pu te dire de tellement affreux ?

— Rien, vraiment. » Elle s'est interrompue et a regardé autour d'elle comme si elle redoutait qu'on nous entende. « Je ne me sentais pas très bien, lorsque je suis sortie des toilettes. J'avais la tête qui tournait et mal au cœur, et ce Simon m'a quasiment sauté dessus. Après ça, il n'a pas voulu me laisser tranquille, du coup, j'ai fait une espèce de crise de claustrophobie… enfin, une crise de panique plutôt, ou un truc du genre. On ne me reprendra plus à descendre des shots comme ça, fais-moi confiance.

— Est-ce que tu savais que c'était un pote de Nat ? » Elle m'a fait signe que non. « Je suis surprise que Nat traîne avec un type comme lui… Tu es sûre que ça va mieux ?

— J'ai encore la tête qui tourne un peu. Je crois que je ferais mieux de rentrer.

— Nous partirons dès que Nat sera revenu.

— Non, non. Ce n'est pas la peine. Vous devriez rester. Ça va aller. »

Il n'était pas question que je la laisse partir seule avec Simon le Cochon dans les parages.

« Ça va pas la tête ! On part avec toi. » J'ai jeté un coup d'œil à ma montre. « De toute façon, on n'a pas intérêt à rester encore trop longtemps, nous non plus – le dernier train est à minuit. »

Nat est revenu alors que nous rassemblions nos affaires.

« Allons-nous-en. Maintenant. »

Il semblait en colère.

« J'allais te dire la même chose ! Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

J'ai touché son bras.

« Rien. Partons d'ici, OK ? »

Je n'avais aucune intention de me disputer avec lui. Il me faisait un peu peur.

Nous sommes sortis tous les trois ensemble, Nat entre Sal et moi, nous guidant toutes deux dans la bonne direction. Nous n'avons pas dit le moindre mot de tout le trajet jusqu'à la gare.

Une fois à bord du train, Sal a aussitôt fermé les yeux et s'est endormie. Elle devait être carrément soûle – elle ne s'endormait jamais dans les transports publics.

J'ai murmuré à Nat :

« Maintenant, est-ce que tu peux me dire ce qui s'est passé ? »

Il était plus calme, à présent, mais il avait l'air exténué. Il a poussé un profond soupir.

« Sal m'a dit que Simon l'avait harcelée, alors j'ai été lui dire deux mots, c'est tout.

— Ce mec est un ami à toi ?

— Était. Il était un ami à moi. Jusqu'à ce que je comprenne quel genre d'individu c'est vraiment.

— Et c'est quel genre d'individu ? Les garçons abordent généralement les filles de cette façon, non ?

— Non. Pas comme Simon. » Il a jeté un coup d'œil à Sal avant d'ajouter à voix basse : « C'est pas le genre de type avec qui tu voudrais que Sal discute.

— Il n'y a pas que ça, je me trompe ? Pourquoi est-ce que nous avons dû partir aussi vite ? »

Il a opiné.

« Je… Je l'ai frappé.

— Quoi ?! Pourquoi est-ce que tu as fait ça ? »

Nat ne m'avait jamais paru du genre violent. J'étais sidérée.

Il a marmonné :

« Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'étais juste… Tellement en colère après lui. Et Sal avait l'air si mal…

— Bon sang, Nat ! Je n'arrive pas à croire que tu aies fait un truc pareil ! »

Je ne savais pas ce que je ressentais exactement. Une part de moi était dégoûtée et choquée. Mais je dois aussi admettre qu'une autre était contente : mon copain était un héros qui avait défendu l'honneur de Sal.

« Est-ce qu'il a essayé de riposter ?

— Non… il était un peu trop… heu… vautré par terre pour ça. C'est pour cette raison que je vous ai dit qu'il fallait partir vite. »

Nat a paru gêné.

Je suis restée bouche bée quelques secondes.

« Je ne t'aurais jamais cru capable de faire un truc pareil. Jamais. »

Nat a regardé par la fenêtre.

« Moi non plus, Grace… », a-t-il commenté à voix basse.

Nous avons mis Sal dans un taxi à la gare, puis Nat en a arrêté un second pour moi. Je l'ai embrassé pour lui dire au revoir avant de le remercier.

« Merci ? Pourquoi est-ce que tu me remercies ? »

J'ai haussé les épaules et l'ai embrassé de nouveau.

« Je n'en sais rien. Parce que tu me donnes plus que ce que je mérite ? Parce que tu es courageux et fort et que tu as volé au secours de Sal ? »

Il a secoué la tête avant de fixer le sol des yeux en marmonnant quelque chose du genre :

« Arrête de te foutre de moi.

— Mais je ne me fous pas de toi ! Allez, viens là. »

Je l'ai serré fort contre moi. Je lui ai murmuré quelque chose à l'oreille tandis que le chauffeur criait qu'il n'allait pas y passer la nuit. Je me rappelle mes paroles exactes, parce qu'elles me semblent tellement bêtes, aujourd'hui. Et très sonores lorsque je me les remémore :

« Je t'aime parce que tu fais toujours ce qu'il faut. »

Le jour suivant a été des plus éprouvants. Pour commencer, reprendre le lycée avec une gueule de bois mortelle n'était vraiment pas l'idée du siècle. C'est à peine si j'ai réussi à tenir l'intégralité du cours de français sans faire un malaise. Il faut dire que la bibliographie de trois pages d'ouvrages à lire avant la fin de l'année n'aidait pas à se sentir bien. Mais au moins mes trajets en train pour aller rendre visite à Nat m'offriraient des occasions de lire.

Au déjeuner, Sal et moi nous sommes installées à notre table habituelle au café à l'angle du lycée. J'ai commandé un sandwich au jambon et elle, une salade – qui lui a valu un grognement moqueur de ma part.

« Une salade ? Ça va, tu te sens bien ? »

Elle a haussé les épaules.

« J'ai juste envie de changer un peu, c'est tout.

— Si tu le dis… Espèce de malade. »

Sal m'a lancé un morceau de laitue qui a rebondi sur ma joue avant d'atterrir sur mes genoux.

« Ah, quelle horreur ! Éloigne ces choses vertes répugnantes de moi, tu veux ! » J'ai renvoyé le bout de feuille sur Sal, et raté ma cible – comme d'habitude. « Moi, je vais avoir besoin de gras, de gras et encore de gras, aujourd'hui. Quelle saloperie, cette cuite ! Au fait, comment tu te débrouilles pour avoir l'œil aussi pétillant et une queue-de-cheval aussi parfaite ? Tu as bu autant que moi… Ah, et je ne t'ai pas raconté ce que Nat m'a dit sur le trajet du retour, hier soir ! Il a cassé la gueule à ce mec, là, ce Simon ! Il lui a mis son poing dans la figure. Est-ce que tu ne trouves pas ça complètement dingue ? »

Sal s'est figée, une bouchée de salade à mi-chemin entre la table et ses lèvres.

« Quoi ?

— Je sais ! C'est fou, hein ?

— Pourquoi est-ce qu'il a fait ça ? »

Elle a reposé sa fourchette sur son assiette sans manger.

« Je n'en sais rien ! J'imagine que c'était pour défendre ton honneur ou un truc du genre. C'est plutôt gentil, tu ne trouves pas ? »

— Je n'en reviens pas qu'il ait fait ça.

— Tu m'étonnes. Je l'ai trouvé un peu extrême, moi aussi, mais apparemment, ce Simon serait un vrai pervers. Je parie que Nat attendait l'occasion de lui casser la gueule depuis longtemps.

— Putain ! Je n'aurais jamais imaginé que…

— Je sais ! Nat n'a tellement pas l'air du genre à démolir qui que ce soit. J'ai l'impression d'avoir affaire à quelqu'un de différent, du coup. »

Sal s'est reconcentrée sur sa salade tandis que je continuais à discourir sur le fait que Nat était tellement parfait, que je l'avais toujours considéré comme un mec gentil qui ne ferait jamais de mal à une mouche, et qu'à cause de cette histoire, je le trouvais *un peu dangereux* tout à coup. Et incontestablement plus sexy.

La salle commune étant trop bruyante pour ma migraine, je me suis aventurée jusqu'à la bibliothèque, après déjeuner. L'endroit était calme, serein, frais, bref, tout ce qu'il était censé être. Et désert, également – il n'y avait que la bibliothécaire et moi. Elle était plongée dans *Glamour* et s'en cachait à moitié. Pas tout à fait le genre de lecture auquel je me serais attendue de la part d'une bibliothécaire. Je me suis demandé si elle s'inquiétait que son supérieur la convoque et l'oblige à démissionner pour faute professionnelle. Je me suis installée à une table dans un angle, la laissant découvrir en

paix le trench de la saison ou je ne sais quel accessoire.

J'en étais à la moitié du premier chapitre d'*Emma* et je commençais à me souvenir pourquoi je détestais autant Jane Austen quand j'ai soudain eu l'impression que quelqu'un m'observait. Vous savez, comme dans ces moments *où on le sent,* c'est tout ; la bibliothécaire m'avait peut-être mise dans la catégorie des Usagers Inhabituels et s'assurait que je n'abîmais pas les livres ou que je ne collais pas de chewing-gum sous la table. Je me suis alors tournée sur ma chaise, pour n'apercevoir que des livres, toujours des livres, et encore des livres. Je me suis levée et j'ai jeté un petit coup d'œil à l'angle du rayonnage. La bibliothécaire était encore plongée dans son magazine et se grattait distraitement la tête… Je me suis rassise et j'ai tenté de reprendre ma lecture, mais cette sensation obsédante ne me quittait pas.

Jusqu'à ce qu'un éternuement de mammouth rompe soudain le silence, et me confirme que je n'étais pas folle. J'ai bondi de ma chaise et foncé droit en direction de l'éternueur fantôme, prête à dire ses quatre vérités à je ne sais quel élève de sixième vicelard en train de m'espionner. Pour rentrer dans quelqu'un de beaucoup plus âgé que ce à quoi je m'attendais : Devon.

Il a lâché le mouchoir en tissu et le livre qu'il tenait à la main. *Un mouchoir en tissu ? À notre*

époque ? Peut-être Devon avait-il un peu trop lu Jane Austen ces derniers temps ? Il s'est baissé et a farfouillé par terre à la recherche de ses affaires avant de se relever et de tourner son visage vers le mien pour le moins étonné.

« Grace… Salut ! Comment ça va ? »

Il a éternué de nouveau, un peu moins fort cette fois.

« Salut… à tes souhaits ! Qu'est-ce que tu fais, caché dans ce coin ? »

Devon est aussitôt devenu aussi rouge que son nez irrité.

« Je ne l'étais pas. Caché, je veux dire… Je cherchais un bouquin. Hmm, tiens… Celui-là, en fait. »

Il m'a tendu un exemplaire très abîmé de *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* de Harper Lee, comme si cela prouvait qu'il n'était pas un gros sournois.

J'ai opiné.

« C'est un de mes livres préférés. Je rêvais d'être scout. J'ai même appelé mon père "Atticus" pendant un temps, avant que… »

Je me suis aussitôt interrompue. J'étais certaine de n'avoir jamais fait cette confidence à personne auparavant. Non pas que cette information ait été particulièrement intéressante ou choquante. Mais tout de même, elle était très personnelle.

« Vraiment ? Je n'aurais jamais cru que ce serait ton genre de lecture. C'est pas que je trouve ça nul, au contraire. C'est un super bouquin, après tout.

C'est juste que je pensais que tu étais plus du genre…

— Du genre ? Mills et Boon, Harlequin ? »

Je le taquinais.

« Non, rien dans ce goût-là. Heu… Je crois que je ferais mieux de me taire.

— Mais non, t'inquiète ! Est-ce que ça te dirait qu'on aille s'asseoir ? »

Ma proposition me surprenait moi-même.

Mon invitation semblait d'ailleurs autant étonner Devon que moi. Comme je sentais qu'il s'apprêtait à dire non, je l'ai attrapé par le bras et entraîné vers la table où je m'étais installée.

« Allez, s'te plaît. J'm'ennuie. Et je suis sûre que tu en as marre de traîner tout seul. »

Devon a marmonné quelque chose tandis qu'il s'installait à contrecœur sur la chaise en face de la mienne. Il m'a semblé reconnaître un : *non, je ne traînais pas.*

Et voilà comment nous nous sommes retrouvés, moi et le frère de mon copain, à passer du temps ensemble à la bibliothèque et à bavarder. Bon, à murmurer, plutôt. L'ambiance étrange du début a disparu plus vite que je ne l'aurais cru. Lentement, mais sûrement, Devon a laissé tomber sa carapace de timide. Il avait beaucoup de choses à dire, ce qui n'aurait pas dû me surprendre, et pourtant. Il partageait mon point de vue à propos de Jane Austen, et détestait les sœurs Brontë autant que moi.

Notre conversation a d'abord tourné autour des livres, pour explorer bientôt d'autres sujets.

En fait, nous avons découvert que nous étions d'accord sur pas mal de points. Nous avons parlé musique et comparé les pires chansons de nos iPod. Devon a alors pensé à une que je devrais aimer, et nous l'avons écoutée, nos têtes presque collées l'une contre l'autre, un écouteur chacun. Notre proximité physique m'a permis de me rendre compte à quel point il sentait bon. Du genre vraiment bon. La chanson était magnifique.

Ma gueule de bois était totalement oubliée. Et, sauf erreur de ma part, j'ai bientôt remarqué l'espèce d'intonation un peu séductrice qui s'était immiscée dans ma voix malgré moi. Devon avait un sourire adorable – un peu en coin – que j'aimais bien.

La cloche a sonné, mais j'ai décidé de sécher le cours d'histoire. Devon a jeté un rapide coup d'œil à sa montre, mais sans s'interrompre pour autant. Je me suis demandé s'il allait rater un cours, lui qui n'en avait sans doute jamais manqué un seul de sa vie.

Nous avons parlé tout l'après-midi, de la façon la plus naturelle du monde. Il était 16 heures passées lorsque la bibliothécaire nous a mis dehors. J'ai fourré mon exemplaire tout chiffonné d'*Emma* dans mon sac.

« Bon, je crois que je ferais bien d'y aller. J'ai dit à Sal que je la retrouvais en ville après les cours. »

La toute première allusion à Sal, et du coup à Nat. La seule mention de ce nom a suffi à briser je ne sais quelle espèce de charme entre nous.

« OK... Je crois que je devrais rentrer... J'ai des choses à faire, mine de rien... Mais ça a été très sympa de parler avec toi. Tu es... Tu n'es pas comme je croyais... »

La sensation d'étrangeté était revenue – pour disparaître de nouveau.

Ne sachant pas très bien quoi répondre, j'ai eu un geste vague.

« Merci pour cet après-midi en tout cas. Tu m'as sauvée d'une mort atroce par ennui.

— On remet ça quand tu veux. »

Devon a souri, mais avec une certaine nervosité, et une grande discrétion. Ensuite, il a plongé son regard dans le mien et l'a soutenu un moment. Je me sentais incapable de détourner les yeux ; je ne *voulais* pas le faire. Devon l'a fait pour moi. Il a baissé la tête et a commencé à jouer avec la bandoulière de son sac. Si je n'avais pas vu ses lèvres bouger, j'aurais eu du mal à croire ce que j'ai entendu alors.

« Je me demande ce que tu peux bien lui trouver. »

Je ne sais pas quoi penser à propos d'Ethan.

Il disparaît.

Je commence vraiment à perdre espoir.

L'espoir. Je ne vois plus très bien ce que je pourrais espérer, désormais.

Qu'est-ce que je lui trouve ? Ces paroles avaient été chargées d'amertume.

« Qu'est-ce que tu as dit ? »

J'avais très bien entendu, mais je ne savais vraiment pas quoi répondre.

Devon m'a regardée avec une expression indéchiffrable.

« Tu m'as très bien comprise. Qu'est-ce que c'est que cette remarque à la con ?

— Je suis curieux, c'est tout.

— Curieux ? »

Il a acquiescé, moins sûr de lui, d'un coup.

« Oui… Je voulais juste savoir… Laisse tomber ! Oublie ce que j'ai dit. »

Il a commencé à contempler le panneau d'affichage près duquel nous nous tenions puis à soulever l'une des punaises du bout de l'ongle. Devon-le-Maître-de-l'Étrange était de retour. Mais j'avais dû imaginer l'étrangeté de son intonation, en revanche… non ?

« Devon, je ne sais pas quoi te dire…

— Tu n'as pas à me dire quoi que ce soit. Oublie ce que j'ai dit. S'il te plaît. »

Il ne me regardait toujours pas.

« Je m'en fous, sincèrement. » J'ai mis un moment à prendre la parole, ne sachant pas ce qu'il attendait de moi. « Nat ne ressemble à aucun des mecs avec qui je suis sortie. » Quelle nulle. On aurait cru entendre une vraie salope. « Et je me sens bien avec lui. J'ai confiance en lui. »

Devon a levé la tête.

« Vraiment ? »

Il avait quasi murmuré cette question.

J'ai opiné.

« Grace, tu… tu l'aimes ? »

Il a plongé son regard brûlant dans le mien. Une chose franchement étrange était en train de se produire, et quelle qu'elle ait été, elle m'a fait hésiter avant de répondre.

« Oui. »

Il a fermé les yeux – à peine une seconde, mais assez longtemps pour que je remarque ses cils : longs comme ceux de son frère.

« Il ne te mérite pas. »

Encore un murmure.

À ces mots, il s'est retourné, puis il a filé à toute allure vers le couloir sans me laisser le temps de comprendre ce qu'il venait de dire.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Qu'est-ce qui lui est passé par la tête ? Pourquoi m'a-t-il balancé un truc pareil ? Je pensais qu'il craquait pour Sal, pas pour moi ! Il me tardait de savoir ce que ma meilleure amie

conclurait de tout ça. Un instant, je me suis demandé si Devon n'était pas tout simplement jaloux que son grand frère ait une copine, et pas lui. La mesquinerie de cette réflexion m'a aussitôt fait honte.

J'ai sauté dans le bus qui descendait en ville et j'ai envoyé un texto à Sal pour lui dire que j'étais en chemin. Mon téléphone a vibré une seconde plus tard. Certainement la réponse de Sal, avec un commentaire désagréable à propos du fait qu'ELLE n'était pas en retard, COMME D'HABITUDE (sauf que c'est elle qui était toujours en retard). Mais le numéro à l'écran m'était inconnu : « Excuse-moi pour tout à l'heure. N'en parle à personne stp. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Désolé. D. »

Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont il avait eu mon numéro. Sans doute l'avait-il trouvé dans le portable de son frère ? Je me suis demandé si je devais lui répondre, mais comme je ne voyais pas très bien quoi, j'ai préféré m'abstenir.

J'ai repassé notre conversation dans ma tête durant le trajet. Le fait que Nat ne me méritait pas était absurde. C'était moi qui ne le méritais pas. N'importe quel imbécile s'en rendrait compte. Enfin, un imbécile au courant de la vérité, disons. Devon ne savait pas qui j'étais, à l'évidence. Ce qui m'allait très bien.

J'avais vraiment aimé passer l'après-midi avec lui – encore plus que ce que je voulais bien admettre.

Mais pourquoi avait-il fallu qu'il se comporte de façon bizarre et qu'il gâche tout ? C'était vraiment dommage !

J'étais à tel point plongée dans mes pensées que j'ai failli rater mon arrêt. J'ai bondi de mon siège et dévalé l'allée à toute allure en donnant un coup de sac accidentel à l'arrière de la tête d'un type au passage. Qui a poussé un juron au moment où j'allais lui dire que j'étais désolée, si bien que j'ai gardé mes excuses pour moi. Il l'avait bien mérité, après tout – son crâne était beaucoup plus gros que la normale.

J'ai couru entre l'arrêt de bus et la boutique où j'avais rendez-vous avec Sal. Nous nous retrouvions toujours au même endroit lorsque nous descendions en ville. Ce n'était pas comme si nous avions eu le choix – il n'y avait que trois magasins à peu près dignes de ce nom. Comme Sal n'attendait pas dehors, je suis entrée. J'avais vingt minutes de retard, comme d'habitude, alors je savais que ma meilleure amie ne patientait pas depuis trop longtemps, en admettant qu'elle ait déjà été là.

Le magasin étant bondé, il m'a fallu un moment pour la trouver. Elle traînait dans le rayon lingerie avec deux soutiens-gorge à la main, le regard perdu dans le vide. Elle ne m'a pas remarquée avant que je me plante face à elle et que j'agite mes doigts devant son visage.

« Oh, salut.

— Salut, soldat de l'espace. Quelle planète visites-tu, en ce moment ? Hmm… Je dirais la planète Jambes-en-l'air, vu la tête de ces deux-là. »

J'ai désigné les soutiens-gorge : noirs et en dentelle. Pas du tout le genre de Sal, habituellement. Enfin, à ma connaissance.

« Ceux-là ? Heu… Ah, oui, je n'étais pas… »

Elle a commencé à les remettre à leur place.

« Arrête, tu devrais te les offrir, vraiment. Au moins celui-là. Oh, et les culottes aussi… Tiens, regarde, les voilà. »

J'ai présenté l'ensemble en haussant les sourcils de façon suggestive. La culotte n'était qu'un minuscule morceau de tissu.

Sal a secoué la tête.

« Je ne pense pas que… »

J'ai émis un *tss-tss* désapprobateur.

« Alors pourquoi les regardais-tu, dans ce cas, hmm ? Ce sont vraiment de très jolis ensembles. Hé, dis donc, toi, tu ne prévoyais pas d'aller draguer sans moi, j'espère ? Parce que c'est absolument hors de question !

— Arrête de dire n'importe quoi. C'est juste… C'est juste que j'avais fait le tour des autres rayons au moins quatre fois, vu que tu es SUPER en retard. Mais je n'ai pas l'intention de les acheter… Ils ne sont pas du tout mon genre, tu ne trouves pas ? »

Elle semblait tellement gênée que j'ai eu envie de la serrer dans mes bras.

« OK, c'est bon. Désolée pour le retard, mais j'ai une très bonne excuse. Tu ne vas jamais me croire ! Mais chaque chose en son temps. Tu devrais vraiment acheter ces dessous. Même si tu ne les portes pas tout de suite, tu seras bien contente de les avoir, le jour où Mister Merveille viendra frapper à ta porte. Fais-moi confiance… »

Sal a de nouveau secoué la tête, mais je voyais bien que sa résistance commençait à s'effriter.

« Tu sais que j'ai raison. Toutes les filles devraient avoir des sous-vêtements hyper sexy planqués au fond d'un tiroir – juste pour les occasions spéciales… Parce qu'on ne sait jamais quand les occasions spéciales arrivent, justement. Allez, fais-le. Par le pouvoir que me confère mon statut de meilleure amie, je t'ordonne de les acheter. »

Sal a roulé des yeux, m'a arraché les cintres des mains, et a foncé droit vers la caisse. *Opération réussie.*

Nous avons quitté le magasin tandis que Sal marmonnait que c'était une folie et qu'elle n'avait vraiment pas les moyens de s'offrir tout ça.

« Alors, est-ce que tu vas te décider à me demander pourquoi j'étais en retard ? »

Sal s'est exécutée.

« Pourquoi étais-tu en retard ?

— Oh, mais chaque chose en son temps, ma chère. Je trouve que ce genre de potins mérite un

petit verre. Qu'est-ce que tu dis ? Que ça soulagera peut-être ta gueule de bois… ? Parfait ! Alors, tu vas boire quoi ? »

Sal semblait hésiter. Elle a jeté un coup d'œil à sa montre en bafouillant quelque chose.

« Allez… Tu sais que tu en as envie. Nous pourrons fêter ton entrée dans le monde de l'oh-là-là lingerie. » Cette dernière remarque m'ayant valu le regard cinglant qu'elle méritait, j'ai lancé une ultime attaque de poids. « C'est moi qui invite… »

Marché conclu.

Quelques minutes plus tard, nous nous installions dans le canapé d'un bar que je ne connaissais pas. J'ai retiré mes chaussures et replié mes pieds sous moi, pris une gorgée dans mon verre de vin rouge bêtement énorme en savourant l'instant. J'adorais échanger des ragots, et cette perspective me réjouissait d'autant plus que la patience de Sal s'amenuisait.

N'y tenant plus, je me suis lancée dans mon récit.

« Devine qui a un admirateur secret. » *Un début suffisamment intrigant.*

Sal a écouté mon histoire en silence, m'interrompant seulement d'un commentaire étonné comme :

« Mais je croyais que tu trouvais que Devon était un vrai loser… ? » *Pas faux.*

Je me suis montrée honnête à cent pour cent à propos de ce qui s'était passé. Et puisque j'avais

omis de mentionner le fait que j'avais flirté avec le frère de mon copain, j'étais irréprochable. D'ailleurs, je n'en étais pas encore arrivée moi-même à la conclusion que je trouvais le petit frère de Nat de plus en plus attirant. *Argh.* C'était vraiment trop mal. De toute façon, ces sentiments s'estomperaient d'eux-mêmes si je les refoulais assez longtemps…

Une fois le moment le plus excitant de mon récit atteint, la réaction de Sal ne s'est pas fait attendre.

« Il a dit *quoi* ?

— Je sais ! C'est dingue, hein ? On aurait dit les dialogues d'un mauvais téléfilm. "*Il ne te mérite pas !*" J'ai failli lui éclater de rire au nez ! » *Pas tout à fait vrai.*

« Qu'est-ce qui a bien pu lui prendre de dire un truc pareil ? Et en quoi est-ce que ça le regarde, d'abord ? »

Ma meilleure amie semblait très énervée.

« Je ne sais pas… Je suppose que…

— Ce ne sont pas ses affaires ! Pourquoi est-ce qu'il vient fourrer son nez dans ta vie privée comme ça ? C'est pathétique.

— C'est bon, ça va, calme-toi. » J'ai ri. Je ne m'étais pas attendue à ce que cette histoire touche autant Sal. En fait, je ne m'étais pas attendue à ce qu'elle s'énerve tout court. « Ce n'est pas la peine de te mettre dans cet état. Fais-moi voir les dessous que tu t'es achetés plutôt. Il faut vraiment que je m'en trouve des nouveaux, moi aussi. Maintenant

que Nat retourne à l'université, il va falloir que je m'assure que la situation l'intéresse toujours autant... si tu vois ce que je veux dire. Je ne voudrais pas qu'il se laisse distraire par d'horribles étudiantes – comme cette Anna. »

J'essayais de changer de sujet, mais Sal ne s'est pas laissé avoir.

« Qu'est-ce qu'il a dit d'autre ? »

J'ai haussé les épaules.

« Rien. Il a pratiquement pris ses jambes à son cou sans me laisser le temps de lui poser la moindre question. Mais il m'a envoyé un texto d'excuse.

— À quoi il joue ? »

Elle s'est enfoncée dans le canapé en soupirant.

« Heu, c'est plutôt évident, non ? »

Sal semblait ne pas me suivre.

« Ben, on dirait que je lui plais. Pourquoi est-ce qu'il serait jaloux et bizarre à propos de son frère sinon ? Et pourquoi est-ce qu'il m'aurait demandé si j'aime Nat et tout ça... ? »

Sal a opiné lentement.

« Tu dois avoir raison.

— Disons que je ne vois pas pourquoi il se comporterait d'une façon aussi étrange, sans ça, pas toi ? »

Elle recommençait à se ronger les ongles. Je me suis sentie mal, tout à coup.

« Hé, ça te dérange qu'on parle de ça, peut-être ?

— De quoi ?

— Eh bien, tu sais… Devon a toujours passé son temps à vénérer le sol que tu foulais de tes jolis pieds. Je suis certaine qu'il va m'oublier bientôt et qu'il recommencera à te suivre partout. C'est parce que je suis avec Nat – c'est la seule et unique raison, j'en suis certaine.

— Ouh là. Grace, tu crois que… ? Tu t'imagines que je suis jalouse, c'est ça ? Tu le penses vraiment, en fait ! »

J'ai haussé les épaules.

« Pas vraiment jalouse… Enfin quoi, je sais qu'il ne t'intéresse pas. Mais c'est quand même agréable d'être désirée, non ? Même si on ne veut pas vraiment de la personne, c'est toujours… flatteur. »

Je n'arrivais pas à trouver les mots justes, ceux qui n'énerveraient pas Sal.

« Tu es vraiment incroyable ! Tu t'en rends compte, j'espère ?

— Quoi ?! Qu'est-ce que j'ai dit ? Je suis désolée, OK ? Ce n'est pas ma faute si deux garçons m'aiment bien et si… »

Je me suis interrompue. À temps. Enfin, je l'espérais.

« Et si quoi… ? Si personne ne s'intéresse à moi ? C'est ce que tu penses, c'est ça ?

— Non, pas du tout. Je n'ai pas dit ça ! Écoute, changeons de sujet. Je suis désolée. Je ne voulais pas te contrarier. »

Mais je n'étais pas désolée. Pas vraiment. Je ne comprenais pas pourquoi cet échange de ragots innocents avait soudain pris une tournure aussi sinistre.

Sal a soupiré et fermé les yeux pendant un moment.

« C'est bon, Grace. Excuse-moi, j'ai mal réagi. Je dois être fatiguée à cause de la nuit dernière. »

J'ai passé un bras autour de ses épaules et je l'ai attirée contre moi.

« Hé, tout va bien. Ne parlons plus des garçons deux minutes, tu veux ? J'ai l'impression que je ne fais que penser et parler de Nat, ou d'un sujet lié à lui de près ou de loin, par moments. Ça doit pas être très sain. Merde, qu'est-ce qui m'arrive ? C'est à peine si je me reconnais moi-même. »

Sal a penché sa tête vers la mienne.

« C'est peut-être toujours comme ça, quand on aime quelqu'un. Tu l'aimes vraiment ? a-t-elle demandé.

— Oui. Et ça me fait peur, Sal. Sérieux. Je ne sais pas ce qu'il se passerait si je le perdais. Nat va finir par comprendre qui je suis vraiment, à un moment ou un autre. Il pourrait trouver tellement mieux que moi. Pourquoi est-ce qu'il ne le voit pas déjà ?

— Ne dis pas ça. Tu es formidable. Nat a… Il a de la chance de t'avoir.

— Tu le penses vraiment ? »

Je me sentais comme une gamine pathétique avec mon besoin d'être rassurée, à toujours chercher qu'on me répète que j'étais quelqu'un de bien. Pas un monstre. Ni une salope. Ni une traînée.

Sal s'est tournée face à moi. J'ai eu l'impression qu'elle allait fondre en larmes, mais sa voix était impassible, en revanche.

« Évidemment, que je le pense. Tu mérites Nat. Et il te mérite… Vous allez bien ensemble. Ça saute aux yeux. »

L'émotion m'est montée à la gorge et j'ai serré ma meilleure amie contre moi.

« Merci. Ça veut dire beaucoup pour moi. Tu trouves toujours les mots. J'aimerais tant être comme toi. »

Je n'avais jamais énoncé cette pensée à voix haute auparavant. Certainement parce qu'elle était carrément bizarre.

Sal a grommelé par dérision.

« Mais oui, c'est ça, je vais te croire.

— C'est vrai. Je ne sais pas comment te dire – c'est comme si tu étais ma boussole, question moralité… Tu fais toujours tout bien, tandis que moi, j'essaie de faire les choses bien, mais c'est comme s'il fallait systématiquement que je fasse tout foirer, et je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. »

Sal a plongé son regard dans le mien.

« Ne dis pas ça. Ce n'est pas vrai. Je t'aime exactement comme tu es. »

Elle a serré ma main.

« Merci, ma belle. Tu es l'amie la plus géniale dont on puisse rêver. »

Sal a secoué la tête avec dédain. Elle était toujours mal à l'aise quand on lui faisait un compliment. L'une des choses que j'admirais d'ailleurs le plus chez elle. Moi, à l'inverse, j'avalais tout cru le moindre compliment que l'on me faisait.

Nous avons fait la fermeture du bar. Sal n'en avait pas vraiment envie, mais j'avais réussi à la convaincre. La soirée avait été sympa. Comme avant. Nous avons discuté de sujets dont nous avions l'habitude de parler – avant tout ce drame.

Plus tard, j'ai attendu avec Sal à l'arrêt du bus. Lorsqu'il a fini par arriver, elle est montée à bord en titubant puis m'a lancé une question :

« Pourquoi est-ce que je me laisse toujours embarquer dans ce genre de soirées ?

— Parce que tu m'ADORES et que je sais ce qui est bon pour toi ! »

J'avais à la fois crié et chanté ces paroles. Comme les autres passagers me dévisageaient, je les ai gratifiés d'une petite révérence tandis que le bus s'éloignait.

J'ai jeté un coup d'œil à ma montre et réfléchi un instant. Nat travaillait tard, ce soir-là. Il était même censé finir d'ici quelques minutes. J'ai souri, et tendu le bras pour héler un taxi.

Il s'est mis à pleuvoir pratiquement au moment où je suis montée dans le taxi. Le mouvement des essuie-glaces et les intonations sensuelles des chansons d'amour que l'on diffusait de nuit à la radio m'ont bientôt plongée dans un demi-sommeil.

« Youhou ! Mademoiselle ! » La voix du chauffeur m'a fait aussitôt comprendre que ce n'était pas la première fois qu'il essayait de me réveiller. « Nous sommes arrivés ! Si c'est toujours là que tu souhaites aller. On dirait que tu arrives un peu tard pour la dernière tournée. Tu es sûre que tu ne préfères pas que je te ramène chez toi ? Une jolie fille comme toi ne devrait pas traîner seule dans les rues à cette heure. »

J'ai essayé de me souvenir où j'étais et pourquoi.

« Hein ? Non, ça va. Je dois retrouver mon copain. »

J'avais encore du mal à appeler Nat ainsi. Affligeant.

« Bon, si tu le dis... »

L'intérêt de ce type pour mon bien-être m'étonnait franchement. Je le trouvais même déconcertant. J'ai payé ma course en laissant un pourboire, puis je suis sortie du taxi aussi vite que j'ai pu.

« Fais attention à toi, d'accord ? »

Le chauffeur s'est penché par la fenêtre et m'a adressé un regard entendu.

« Heu... Oui, c'est ça... Je vais faire ça. »

Espèce de taré. Il est reparti. J'ai contemplé le taxi s'éloigner sous la pluie battante – aucune erreur possible. J'ai levé les yeux vers le ciel et laissé l'eau marteler mon visage. C'était agréable. Je ne pensais pas une seule seconde aux dégâts que cela occasionnerait à mes cheveux et à mon maquillage ; j'étais totalement captivée par la pluie que je trouvais géniale, ce dont je me rendais compte pour la première fois. Pourquoi nous protégions-nous systématiquement d'elle alors qu'elle faisait tellement de bien ? OK, je dois bien l'admettre, j'étais carrément soûle.

Au bout d'une minute plantée là à me faire tremper jusqu'aux os, j'ai tourné mon attention sur la mission en cours : l'opération Me-retrouver-bientôt-nue-avec-Nat. L'affichette « Fermé » pendait de l'autre côté de la porte, et le bar était plongé dans le noir. J'ai soudain eu peur d'être arrivée trop tard, mais tandis que je m'approchais de la vitre, j'ai perçu du mouvement à l'intérieur. J'ai mis mes mains au-dessus des mes yeux, et aperçu bientôt l'objet de mon désir nocturne en train de frotter le comptoir en bon employé qu'il était. Mais il parlait en même temps à quelqu'un au téléphone – pas si consciencieux que ça, alors. J'ai vu l'un de ses fameux sourires dévastateurs se dessiner sur ses lèvres.

Nat a reposé le chiffon et s'est adossé au bar, à l'évidence pris part la conversation. Je m'apprêtais à frapper contre la vitre, mais quelque chose m'en

a empêchée. Je ne voulais pas l'interrompre. Cela ne me semblait pas bien ; je pouvais attendre. En plus, c'était agréable de le regarder – de le voir être Nat. Un Nat un peu différent de celui que je connaissais, d'ailleurs. Soudain, l'idée qu'une part de lui ne m'appartiendrait jamais (et ne devrait pas m'appartenir) m'a traversée. C'est tellement facile de s'imaginer que les vies des personnes qui comptent pour nous s'arrêtent dès lors que nous ne nous trouvons plus près d'elles. Que ces personnes ne vivraient vraiment que lorsqu'elles seraient avec nous, et qu'elles n'existeraient pas sans nous. Ce que je veux dire, c'est qu'on a beau savoir que c'est faux (pas débiles à ce point, tout de même), cette autre partie de leur vie semble simplement sans intérêt – à nos yeux du moins. Mais plantée là devant le bar où Nat travaillait, c'était différent. J'avais l'impression qu'il était vrai à cent pour cent, même en mon absence. Et cela me rendait heureuse.

Il a raccroché environ cinq minutes plus tard, a contemplé son téléphone pendant une seconde ou deux, puis l'a lancé en l'air avant de le glisser dans la poche arrière de son jean. Ensuite, il est resté accosté contre le bar, le regard perdu dans le vide.

J'ai alors frappé contre la vitre.

Nat a sursauté, ce qui m'a fait rire. Il pensait peut-être que j'étais l'un de ces ivrognes prêts à fracasser la porte pour un dernier verre malgré l'heure.

À moins qu'il ait été un trouillard effrayé de se retrouver seul dans ce bar par une nuit sombre et pluvieuse. Ou en train de penser à moi.

J'ai écrasé mon nez contre la vitre pour le faire rire tandis qu'il venait ouvrir la porte.

« Grace ? Qu'est-ce que tu fais là ? »

Ouh là ! Pas vraiment le Grace-quelle-charmante-attention-de-venir-jusqu'ici-pour-que-je-puisse-te-violer-sur-place auquel je m'attendais.

« J'avais envie de te voir. »

Je me suis cogné l'épaule contre l'encadrement de la porte en entrant. Aïe !

« Tu aurais pu m'appeler pour me dire que tu venais. »

Il m'a embrassée. Une espèce de baiser fuyant et expéditif.

« Quoi ? Une fille ne peut plus faire de visite surprise à son très courageux et un peu dangereux petit ami, de nos jours ? Mais où va le monde, je te le demande ? »

J'étais plus soûle que je ne le pensais.

« Tu as bu, non ? »

Il s'est retourné et a commencé à mettre les chaises sur les tables.

« Un peu, peut-être… » J'ai tendu la main, l'index au-dessus du pouce, pour lui donner une idée de la quantité. « Sal et moi avons été soigner notre gueule de bois dans un bar. Comment tu vas, sinon, après le psychodrame d'hier ? »

J'ai avancé jusqu'à lui et l'ai attrapé par la taille.

Il a haussé les épaules.

« C'était rien. J'ai déjà oublié cette histoire…

— Et moi, je trouve que casser la gueule à quelqu'un, ce n'est pas rien… Mais tu sais quoi ? C'était plutôt sexy. »

J'avais essayé de prendre ma voix la plus séductrice, mais à en juger par l'expression de Nat, j'avais visiblement raté mon coup.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Il n'y a rien de "sexy" là-dedans. Je n'aurais jamais dû faire un truc pareil. »

Il n'arrivait pas à me regarder en face.

« Pourquoi est-ce que tu l'as fait, alors ? Tout ce dont on pouvait accuser ce type, c'était d'avoir flashé sur Sal… On ne peut pas dire que ce soit le crime du siècle, tu crois pas ? »

Le fait d'évoquer cet événement à voix haute m'a permis de comprendre à quel point l'attitude de Nat avait été étrange.

« Sal était mal. »

Il avait parlé d'une voix inquiète et sombre.

« Elle a surréagi, si tu veux mon avis. »

Une nouvelle prise de conscience ; quelque chose n'allait pas.

« Tu ne sais pas de quoi… » Nat s'est interrompu avant de poursuivre. « Écoute, Simon est un abruti de la pire espèce à qui il ne faut rien laisser passer.

Est-ce que nous ne pourrions pas changer de sujet ? S'il te plaît ? »

Il m'a prise dans ses bras et j'ai opiné contre son épaule, mais quelque chose ne tournait pas rond. C'était comme si nous étions deux pièces d'un puzzle qui n'allaient pas ensemble. En plus, il sentait le travail et la sueur. Légèrement mauvais, en résumé.

Je me suis dégagée.

« Je ferais mieux de partir. Je ne me sens pas super bien.

— Mais tu viens à peine d'arriver… »

Il s'est penché et il a blotti son visage dans mon cou. Son souffle était brûlant. Je me suis dégagée de nouveau.

Nat a souri.

« Très bien… Si tu le dis. Mais nous avons cet endroit rien que pour nous… » Il a tapoté le comptoir. « Qu'est-ce que t'en penses ? Tu ne l'as jamais fait sur un comptoir ? »

Il a ri et son rire m'a paru carrément faux.

« Non. »

Son rictus a aussitôt disparu de ses lèvres. Qu'est-ce que j'ai ? Pourquoi est-ce que je n'en ai pas envie ?

« Qu'est-ce qui t'arrive ? C'est pour ça que tu es venue, non ? Je te connais. Allez, Grace. Viens… On va bien s'amuser. »

Il m'a plaquée contre le bar avant de m'embrasser à pleine bouche. Je me suis laissé faire, puisque

c'était la seule et unique manière de faire taire la petite voix qui murmurait à mon oreille et qui n'arrêtait pas de me dire que quelque chose n'allait pas. J'ai fait tout mon possible pour l'ignorer : comment pouvais-je lui faire confiance à partir du moment où je ne savais pas à qui elle appartenait ? J'étais avec Nat, et c'était tout ce qui comptait... enfin je crois.

Il respirait fort et de façon pressante. Ses lèvres avaient un goût différent. J'embrassais un étranger. Et cet inconnu était en train de déboutonner mon jean.

Je l'ai repoussé.

« Non ! »

J'avais crié plus fort que je n'en avais eu l'intention. Nat a paru surpris, ce que je ne pouvais pas lui reprocher. Pareille chose ne s'était jamais produite entre nous.

J'ai baissé d'un ton tout en me disant en mon for intérieur que j'étais toujours moi et Nat toujours lui, que c'était à cause de la fatigue et de l'alcool, et que tout serait comme avant le lendemain matin.

« Je suis désolée. Il faut vraiment que j'y aille. Je suis beaucoup trop soûle pour ça. »

Il n'a rien dit pendant un court instant, l'ego visiblement blessé. Puis je l'ai vu prendre sur lui en un battement de cœur.

« Très bien. Le bar est sale, de toute façon... Ce serait mieux si tu ne restais pas collée dessus, pas

vrai ? » Il a souri. Je le reconnaissais, tout à coup. « Laisse-moi appeler un taxi. C'est pour moi. J'y tiens. »

Nous avons attendu le taxi tandis que Nat continuait de nettoyer le bar comme si de rien n'était. Et pour cause ; rien ne s'était passé, après tout. N'est-ce pas ?

À peine arrivée à la maison, je lui ai aussitôt envoyé un texto : « Désolée pour ce soir. Je t'aime. ks »

J'ai reçu sa réponse dans la foulée : « Pas de problème. ks »

J'ai été d'une humeur particulièrement épouvantable, les deux jours suivants. Tout le monde au lycée a paru s'en rendre compte parce qu'ils m'ont évitée pour la plupart. Sal a cherché à savoir ce que j'avais, mais comme je l'ignorais moi-même, je ne pouvais pas lui fournir d'explication.

Le soir venu, je suis restée terrée dans ma chambre, à traîner. J'ai parlé à Nat deux fois au téléphone. Tout semblait bien aller. Il me manquait, mais une vague tante à lui se trouvait en ville, et il était censé la lui faire visiter et s'assurer qu'elle ne s'ennuyait pas trop. Je ne comprenais pas pourquoi sa mère ne pouvait pas se charger de cette dame, ou Devon, pour le coup. Mais Nat était apparemment son neveu préféré – ce qui n'était pas très

surprenant, vu que tout le monde aimait Nat. Il était l'enfant chéri.

Lorsque vendredi est enfin arrivé, j'avais la sensation de ne pas avoir vu Nat depuis des siècles alors que cela faisait juste trois jours. Je fulminais après sa tante. Mais Nat et moi avions prévu de nous retrouver le dimanche, il me suffisait donc de survivre à une dernière journée de cours, et à une autre à la maison. Je ne savais pas laquelle de ces deux perspectives me semblait la pire. Sal et moi sommes sorties déjeuner. Un poisson pané-frites le vendredi nous a paru la meilleure manière de préparer le week-end.

« Putain ! Je suis tellement contente que cette semaine se termine. Je n'en peux plus d'attendre que ce soit le week-end. »

Sal a opiné.

« Moi non plus.

— Qu'est-ce que tu as de prévu ? Ça te dirait de faire quelque chose demain ? J'aimerais bien ne pas rester coincée à la maison. Je ne supporte plus ma mère, ces derniers temps – elle me rend folle.

— Désolée, mais j'ai peur de ne pas pouvoir. C'est journée famille, demain.

— Journée famille ? Depuis quand est-ce que vous avez des journées famille ? Je croyais que chaque jour de l'année était une "journée famille", chez les Stewart ?

— Ouais, je sais, c'est chiant. Mais papa veut qu'on aille faire une espèce de balade tous ensemble.

— Purée ! Le cauchemar ! »

Mais je trouvais l'idée plutôt sympa, en réalité. Le genre de choses pour lequel les papas étaient doués, enfin, je suppose : programmer des virées en famille ; se pencher sur des cartes et de la documentation sur des châteaux à visiter ou un truc du style.

« Je ne sais pas ce que les familles ont, en ce moment, mais j'ai comme l'impression qu'elles me cernent et qu'elles se sont liguées pour faire tomber à l'eau tous mes projets. Nat a une tante en ville qui lui prend tout son temps, et ton père fait foirer mon samedi ! Non, mais quel sans-gêne ! »

Sal a souri.

« Désolée, je me libérerais si je le pouvais. Tu sais combien Cam peut être chiant en voiture – ce n'est pas franchement ce que j'appellerais une sortie sympa. Tu sais quoi ? On n'a qu'à faire un truc dimanche…

— Non, je ne peux pas, désolée. Je dois voir Nat. Enfin ! J'ai l'impression que ça fait des siècles… Bon, depuis mardi disons.

— Pas de souci. »

Sal a haussé les épaules, mais je voyais bien qu'elle était contrariée. Nous passions toujours une journée du week-end ensemble, voire les deux.

« Mais on pourrait peut-être faire un truc tous les trois ? »

Une proposition plutôt généreuse de ma part, me suis-je dit. *S'il te plaît dis non s'il te plaît dis non s'il te plaît dis non. Je le veux pour moi toute seule.*

Sal a dû lire dans mes pensées.

« Non, vous serez bien mieux sans moi, mais merci. »

Je me sentais soulagée, or l'être à ce point m'a aussitôt fait honte. Pourtant, Nat et moi avions besoin de passer un moment ensemble. Et nous serions deux à nous en tenir au scénario prévu, cette fois. Je ferais tout pour, en tout cas.

Après le déjeuner, j'ai décidé d'aller faire un petit tour histoire de digérer mon poisson pané-frites. Le temps libre était la seule chose qui rendait le lycée supportable à mes yeux. Sal était en pause elle aussi, mais elle était censée récupérer un livre auprès de Devon. J'ai été flâner du côté du terrain de jeu, et j'ai ralenti un peu mon allure au niveau des élèves de terminale qui s'élançaient pour leur premier entraînement de cross. Je n'avais jamais vraiment compris pourquoi on nous obligeait à parader hors de l'enceinte du lycée en T-shirt et dans de minuscules shorts de sport. Il devait s'agir d'une sorte de rituel d'humiliation. Suffisant pour vous dégoûter à vie de toute activité physique. Mais, sans que je sache très bien comment, j'avais réussi à dépasser ce dégoût, car j'adorais faire du jogging. Même si

ce n'était pas vraiment flagrant par les temps qui couraient – je n'en avais pas fait depuis des siècles. Ce qui devait en partie expliquer ma mauvaise humeur.

J'étais plus que tentée de suivre ces types de terminale, mais a) je n'étais pas habillée pour (je portais des bottes de motard et une jupe courte) et b) ce serait vraiment bizarre de faire une chose pareille, même de ma part. Alors je me suis contentée de les regarder s'éloigner à petites foulées, trébucher, et disparaître dans les bois loin de moi.

Bientôt, le troupeau de coureurs n'était même plus audible. Je me retrouvais donc seule. L'endroit était paisible. J'ai repéré une souche d'arbre qui semblait relativement confortable et je me suis perchée dessus comme un gnome. Ensuite, j'ai sorti mon carnet de notes et j'ai commencé à mâchouiller le bout de mon stylo. J'avais envie d'écrire, ce qui ne m'était plus arrivé depuis des mois – mais je ne savais pas sur quoi.

Écrire et courir. Deux de mes occupations préférées. Le fait que je n'aie plus pratiqué l'une ou l'autre depuis que j'avais rencontré Nat m'a soudain frappée, et m'a même rendue triste. C'était comme si j'avais perdu une partie de moi-même. Ou que je l'avais gâchée. Ces activités me définissaient, ou du moins avais-je toujours pensé qu'elles le faisaient. Mais comptaient-elles vraiment pour moi, si j'étais capable de m'en détourner au pre-

mier mec qui passait par là ? À quoi renoncerais-je encore pour lui ?

Mon téléphone a sonné avant que j'aie eu le temps de trouver un sujet sur lequel écrire, me faisant sursauter et perdre mon crayon au passage. La sonnerie joyeuse a paru déplacée dans le silence des bois. Ne reconnaissant pas le numéro, j'ai failli ne pas répondre, mais la curiosité a bientôt eu raison de ma réticence.

« Grace ? Heu... salut, c'est moi. Heu... Devon, je veux dire. »

Il semblait improviser, comme si je l'avais appelé, et non l'inverse.

« Salut, comment ça va ?

— Heu, bien. Enfin... Pas vraiment, en fait. Écoute, je voulais savoir où tu es ?

— Dans le bois derrière l'école. Pourquoi ? Sal est avec toi ?

— Non, heu... non. Elle n'est pas là.

— Je croyais qu'elle devait te retrouver à la bibliothèque après déjeuner.

— Est-ce que je peux venir te voir ? Il faut vraiment que je te parle. »

Il marmonnait comme s'il avait été un agent secret terrifié que l'ennemi le découvre à n'importe quel moment. Ce type était décidément bizarre.

« Écoute, si c'est à propos de Nat et de toutes ces conneries comme quoi il ne me mérite pas, je n'ai pas envie de les entendre. Et comment est-ce que

tu as eu mon numéro, d'abord ? Je me suis déjà posé la question l'autre jour, après ton texto.

— Je l'ai… trouvé dans le téléphone de Nat.

— Je ne crois pas qu'il serait très content d'entendre ça – tu ne crois pas ?

— On s'en fout de ce qu'il pense ! » Je n'avais jamais entendu Devon parler de façon grossière auparavant, et cela ne paraissait pas du tout normal. « Grace, il faut que tu écoutes ce que j'ai à te dire. Il te…

— Non, vraiment pas. » J'avais parlé plus fort pour couvrir sa voix, ce qui ne m'avait pas empêchée de comprendre les mots « te mène en bateau ». J'étais carrément furieuse, désormais. « Je te remercierais de ne pas me mettre des idées pareilles en tête. Ce ne sont pas tes affaires, mais si tu veux tout savoir, tout va très bien entre ton frère et moi. Et ça irait encore mieux si tu ne t'en mêlais pas. Je ne laisserai personne gâcher cette histoire, d'accord ? Je vais parler à Nat dès que votre tante sera repartie. Je crois qu'il a le droit de savoir à quoi son petit frère joue dans son dos. »

Après ces paroles, je n'ai plus rien ajouté, bien plus sereine d'avoir pu évacuer mes sentiments. J'étais convaincue d'avoir raison. Jusqu'à ce que j'entende…

« Notre tante ? Quelle tante ? De quoi est-ce que tu parles ? »

Je suis allée dans la salle de bains me mettre de l'eau sur le visage. Tandis que je me séchais les mains, j'ai remarqué quelque chose de nouveau. Une chose incroyable.

Mes cicatrices avaient disparu. Chacune d'entre elles. Ce qui était impossible. J'ai observé mes cuisses, juste pour être sûre. Pas la moindre égratignure, rien que de la peau parfaitement lisse et laiteuse. Et bien réelle.

Mais d'une certaine façon, je comprenais ce qui se produisait. Je n'aurais pas pu dire comment, *mais je savais.*

Je me suis dirigée vers Ethan et j'ai soulevé les couvertures que j'avais enroulées autour de lui.

Ses bras étaient zébrés de lignes grises entrelacées. Mes cicatrices.

Deux d'entre elles ne ressemblaient pas aux autres : deux épaisses croûtes couleur rouille qui couraient à l'intérieur de ses deux poignets. Elles n'avaient pas encore guéri.

Les autres blessures m'étaient aussi familières que mon propre reflet. Mais ces deux-là… paraissaient différentes.

Elles étaient nouvelles.

J'ai l'impression que la respiration d'Ethan ralentit.

J'aimerais pouvoir faire quelque chose.

« Tante ? Quelle tante ? De quoi est-ce que tu parles ? »

J'ai interrompu la communication. Devon a rappelé aussitôt. Du coup, j'ai carrément éteint le téléphone. J'ai récupéré mon stylo tombé par terre et j'ai écrit un unique mot dans mon carnet de notes :

MENSONGES

Je l'ai souligné trois fois en appuyant un peu plus fort sur le papier à chaque trait. Mensonges. À moins que Devon n'ait été particulièrement dans la lune et qu'il n'ait pas remarqué la femme d'âge mûr qui avait dû traîner chez lui ces derniers jours. À moins que… à moins que… à moins que rien du tout.

Nat m'avait menti. C'était évident. J'étais surprise de ne pas l'avoir compris plus tôt – cela ne me ressemblait pas, de me montrer aussi naïve. Il m'en voulait encore pour l'autre nuit, c'était clair. Voilà pourquoi il m'évitait. Mon rejet avait dû le blesser plus que je ne l'avais cru. *C'est pas vrai, ce que les garçons peuvent être fragiles ! Un soir, ils cassent la gueule à quelqu'un, et le suivant, ils sont tout excités à l'idée que leur copine ne le soit pas pour une fois.*

Je me suis assise sur mon banc de bois en pleine forêt, et j'ai commencé à réfléchir à la meilleure façon de gérer la situation. *Que faire, que faire, que faire ?* Nat avait menti. Ce n'était pas bien. Mais il l'avait fait pour une bonne raison – parce qu'il était

énervé. Et nous avions convenu de nous retrouver dimanche. Alors était-ce vraiment mal qu'il souhaite faire une pause ?

Oui. Oui, ça l'était. Il n'aurait pas dû mentir. S'il m'avait simplement dit qu'il avait besoin de respirer quelques jours, j'aurais compris. *Qui ment, à présent ?*

J'aurais voulu l'appeler et le confronter à son mensonge, juste pour voir quel genre d'argument il avancerait. Mais ce serait mieux de le faire en direct. De cette façon, je verrais dans ses yeux s'il mentait ou non (ce dont j'étais certaine).

Dimanche. Il fallait attendre dimanche. C'était la meilleure solution. Je pourrais patienter jusque-là... Enfin, en faisant vraiment de gros efforts (et en cachant mon téléphone quelque part pour éviter la tentation). Dimanche. Tout se réglerait ce jour-là. Je me suis sentie beaucoup mieux, une fois cette décision prise.

C'était plus difficile que prévu – de ne pas l'appeler. J'ai séché les deux derniers cours de l'après-midi et j'ai flâné en ville en tâchant de ne pas penser à lui.

Maman m'a obligée à m'asseoir à table pour prendre un « vrai dîner ». Une véritable séance de torture. Elle a voulu me parler de Mick, mais j'ai refusé de répondre, ce qui l'a légèrement coupée dans son élan. Ensuite, j'ai engouffré la nourriture en un temps record, souhaitant battre en retraite dans ma chambre le plus vite possible.

J'ai passé le reste de la soirée à lutter contre l'indigestion, ce qui a au moins eu l'avantage de me faire penser à autre chose qu'à Nat. Lorsque j'ai rallumé mon téléphone, il y avait onze appels en absence, tous de la part de Devon, et cinq messages de lui, que j'ai effacés aussitôt. Je ne voulais pas les entendre. Je ne pouvais, voulais pas les écouter.

Je me suis couchée tôt pour ne pas réfléchir. Mais j'ai rêvé de lui.

Je me suis levée tard le samedi, et je suis partie courir. La première étape de mes retrouvailles avec moi-même : une Grace sifflante, transpirante et rouge betterave. Mais j'étais dans une forme si mauvaise que je n'ai pas apprécié le moment. Je me suis juré de ne plus laisser ce genre de faiblesse me gagner de nouveau.

Maman était partie faire des courses ; du coup, j'avais la maison pour moi – le silence était d'un réconfort absolu. D'autres appels manqués, encore de Devon. J'ai sorti mon ordinateur portable pour jeter un coup d'œil à ce que j'avais écrit : deux chapitres à propos d'une fille qui me ressemblait tant que ça m'a carrément donné froid dans le dos. *Nul.* Je l'avais même affublée de mon deuxième prénom. *Nul au carré.*

J'ai tout effacé et j'ai commencé à écrire une histoire à propos d'un gnome psychotique qui traînait dans les bois où il attendait que des écolières naïves

passent pour les tuer et les manger. Tout aussi nul. Mais plus marrant.

Je n'ai pas pensé à Nat une seule fois dans l'après-midi. C'était agréable, de se perdre dans une fiction. Tout semblait si simple, dans ce monde. Les personnages faisaient exactement ce que je leur demandais (enfin, pour la plupart). Je n'avais qu'à tirer sur leurs fils pour qu'ils s'exécutent aussitôt, telles des marionnettes. Je me sentais puissante, sereine et heureuse.

Aux environs de 21 heures, un SMS entrant a fait vibrer mon téléphone. Devon commençait vraiment à me soûler. Pourquoi ne me laissait-il pas tranquille ?

Mais ce n'était pas Devon cette fois. C'était Nat :

« Est-ce que tu pourrais passer chez moi maintenant ? J'ai besoin de te voir. »

C'était inattendu, mais aussi très rassurant. J'ai répondu que je partais immédiatement avant de changer de vêtements. J'ai jeté un coup d'œil à mon reflet dans le miroir avant de prendre une profonde inspiration : autant savoir de quoi il retournait dès ce soir. Pour commencer, Nat devrait me supplier que je lui pardonne d'avoir menti, et ensuite, il devrait me supplier de coucher avec lui. Et je ne dirais pas non, cette fois.

Devon attendait devant la porte de leur maison comme une espèce de garde professionnel. Il a

tenté de me parler, mais j'ai aussitôt levé la main pour le faire taire.

« Non. Je n'ai rien à te dire. Je suis seulement venue voir ton frère. »

Devon a secoué la tête et a dit d'une voix calme :

« J'allais juste te dire qu'il est là-haut dans sa chambre.

— Parfait. Bon eh bien, merci pour l'info. »

Je suis passée devant lui. Il sentait incroyablement bon.

J'ai senti qu'il me regardait au moment où j'ai commencé à gravir les marches, mais je me suis quand même retournée pour vérifier. Et en effet, il me contemplait bien, appuyé contre le chambranle de la porte. Son visage arborait une expression douloureuse.

Je me suis arrêtée un instant sur le seuil de la chambre de Nat. La musique était à fond. Une chanson que nous aimions tous les deux. Un sourire m'est monté aux lèvres.

J'ai posé la main sur la poignée de la porte avant de me demander si je devais frapper. *Je ne pense pas qu'il m'entendra, vu le bruit. Il m'attend, de toute manière, alors…*

J'ai ouvert la porte.

J'ai vu beaucoup de choses.

La fente dans le plafond, plus longue et plus profonde qu'auparavant.

Un cahier de textes étalé par terre avec le dos cassé.

Un verre d'eau à moitié plein sur le bureau.

Nat sur le lit.

Sal près de lui. Pas moi.

Mes yeux ne fonctionnaient pas plus que mon cerveau.

Nat adossé au mur. Sal allongée, la tête posée sur ses genoux. Sa tête, pas la mienne. Il ne portait qu'un jean. Elle était en jean et soutien-gorge. Et elle avait les pieds nus. Je portais des baskets.

Il lui caressait le bras. Son bras à elle, pas le mien.

Il la regardait et elle le regardait et je les regardais. J'ai cru que mon cœur sortirait par ma bouche et se déverserait sur le tapis.

Je les regardais et ils me regardaient. Nous nous observions, et personne ne disait rien.

La musique hurlait.

Une porte a claqué puis des pieds se sont mis à courir. Courir. Courir. Et encore courir.

Mes yeux n'y voyaient rien. Mon cerveau ne comprenait rien.

Mon cœur mort gisait sur le tapis.

Mes pieds se sont mis à courir plus vite, encore plus, ENCORE PLUS VITE.

Je me suis retrouvée au parc. L'abri en haut du mur d'escalade n'attendait que moi. Je me suis accroupie et j'ai serré mes genoux contre ma poi-

trine pour ne pas m'effondrer ni éclater en mille morceaux. Si je me laissais aller, personne n'arriverait plus jamais à les rassembler.

Je transpirais, j'avais froid, je n'éprouvais rien.

Mon téléphone a sonné. Sal. Mon téléphone a sonné. Nat. Mon téléphone a sonné. Sal. Sal. Sal. Sal. Sal. Sal. Un texto. Maman : « Où es-tu ? Je veux que tu sois rentrée pour minuit. » Moi : « Je dors chez Sal. À demain. »

Je ne voyais plus qu'eux. Ces deux *pourris.*

1 + 1 = 2.

1 + 1 +1 = moi brisée en mille morceaux.

Un texto de Sal : « Grace, JE T'EN PRIE, décroche. Il faut que je te parle. JE SUIS DÉSOLÉE. Ce n'était pas prémédité. C'est vraiment la merde. S'IL TE PLAÎT, rapl-moi. Où es-tu ? Je suis désolée. APL-MOI. ks. »

J'ai jeté le téléphone par la fenêtre. Je n'en aurais plus besoin.

Je n'arrêtais pas de penser au soutien-gorge qu'elle portait. Celui qu'elle avait acheté l'autre jour : des sous-vêtements tout neufs pour une occasion spéciale. L'occasion spéciale de se faire mon mec, oui…

Je ne pouvais pas m'empêcher de revoir Nat en train de lui caresser le bras avec cette tendresse caractéristique d'une intimité partagée.

Je n'arrêtais pas de les revoir en train de se regarder.

De se fixer.
Je ne pensais qu'à
couper dans ma chair
pour observer le sang couler
et me sentir, enfin, ivre
de soulagement.

Plus tard. Un café ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre bien trop éclairé. Encore en train de ressasser les mêmes idées, à boire des tasses et des tasses de café jusqu'à ce que je vomisse sur la table. On m'a virée. *Ne pleure pas, pas maintenant.*

La nuit a continué de défiler. Je redoutais l'aube. Je ne voulais pas voir le lendemain arriver. Mais le jour est quand même venu.

Dimanche matin. Des joggeurs, des chiens et des badauds armés de cappuccinos et de journaux. Tous levés tôt. Ignorant la fille fantôme en train d'errer parmi eux.

Hébétée. *Regardée, observant, touchante, en manque.*

Des toilettes publiques. La fille fantôme m'a fixée dans le miroir.

Qui es-tu ?
Personne.

La maison. Je suis restée devant un moment, les clés à la main. Plus qu'une porte à ouvrir.

Ma mère attendait sur le canapé.

« Où étais-tu passée ? » Doucement, mais j'ai perçu une sorte de métal dans sa voix.

« Je te l'ai dit – j'ai dormi chez Sal.

— Hmm… C'était bien ?

— Oui, oui. Nous avons été voir un film à la dernière séance. Je pensais que M. Stewart me ramènerait, mais il était à une conférence ou je ne sais quoi, et je n'avais pas assez d'argent sur moi pour prendre un taxi. Désolée.

— Vraiment ?…

— Ouais, vraiment. »

Je me dirige vers les escaliers.

« Assieds-toi. » Toute de métal, désormais.

« Je suis vraiment crevée. Je vais juste dormir un peu.

— ASSIEDS-TOI ! Maintenant. »

Rien d'autre à faire que d'obéir.

« Depuis quand es-tu aussi bonne menteuse, Grace Carlyle ? » Les lèvres retroussées, de la colère tout juste contenue.

Je n'ai même pas cherché à m'expliquer. Je m'en foutais complètement.

« Sal a appelé hier soir. Elle te cherchait. Elle était inquiète. Je suis restée debout toute la nuit à t'attendre et à me ronger les sangs. J'ai failli appeler la police. »

Un grognement cynique de ma part.

« Est-ce que tu peux m'expliquer ce que tu trouves si drôle, exactement ? Regarde dans quel état tu es ! ON DIRAIT UNE VRAIE LOQUE ! »

Elle criait et déversait sa rage sur moi. Elle m'a attrapée par le bras et m'a entraînée devant le miroir accroché au-dessus de la cheminée.

« Non, mais regarde-toi un peu ! On dirait un cadavre. »

J'ai jeté un coup d'œil à mon reflet : des cheveux gras, un visage pâle, des cernes noirs, et des yeux. Des yeux verts. Non, gris. Un regard brisé.

À moitié morte ? Ah non, pas à moitié, tout à fait ou presque.

« Grace, est-ce que tu te drogues ? »

Un gloussement de ma part, suraigu et dément.

« Alors ? Est-ce que tu te drogues ? Regarde-moi, Grace. » La poigne s'est faite plus ferme. On m'a secouée. Ma tête a ballotté contre mes épaules. « Tu vas me répondre, à la fin ?!

— Non, mère, je ne me drogue pas, mais je te remercie de me poser la question. C'est sympa de ta part de t'inquiéter.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, à ton avis ? » Aucune colère. Une voix détachée de mon corps.

« Évidemment que je m'inquiète pour toi, espèce de gamine débile. Mais tu ne me facilites vraiment pas les choses, parfois.

— Ce n'est pas mon boulot de te rendre les choses faciles. C'est toi, la mère, je te rappelle. »

Elle semblait furieuse, tout à coup. D'autant plus que je ne l'étais pas.

« Grandis un peu, Grace.

— Oh, mais j'ai grandi, et il y a très longtemps de ça. Dommage que tu n'aies pas été là pour le voir. Dommage que tu n'aies jamais pensé à me demander où j'étais, *toutes ces nuits.* »

Cette dernière remarque l'a littéralement clouée sur place pour quelques secondes.

« Quelles autres nuits ? » Vaincue, le caquet rabattu, lasse.

Un petit sourire narquois sur mes lèvres.

« Les nuits où j'étais avec des garçons, mère. Un tas de garçons. À coucher avec tout un tas de mecs, si tu veux savoir.

— Grace !

— Qu'est-ce que tu croyais que je faisais ? Que je jouais à la poupée ? Que j'organisais des pique-niques d'ours en peluche ?

— Tais-toi !

— Tu ne vas quand même pas la jouer surprise. Tu sais ce qu'on dit… telle mère, telle fille.

— Ça suffit ! Tais-toi IMMÉDIATEMENT ! » L'heure des larmes. Enfin, pas pour moi, pas encore. « Ton père n'aurait jamais toléré ce genre de comportement… Il aurait honte de toi.

— Et alors ? Il n'avait qu'à pas se suicider dans ce cas, tu penses pas ? S'il en avait vraiment quelque chose à faire de sa fille. »

J'ai ressenti pointer à ce moment de la conversation une émotion. Que j'ai aussitôt étouffée dans l'œuf.

« Monte dans ta chambre. Immédiatement.

— Tout ce que tu voudras, mère. »

Elle me détestait. J'étais ravie.

Des questions. Tout un tas de questions, qui réclamaient chacune mon attention. Je me suis cachée sous ma couette, mais elles ont trouvé le moyen de s'immiscer. De déverser leur poison dans mon cerveau.

Première goutte. Quand est-ce que c'est arrivé pour la première fois ? *Chut, n'écoute pas.*

Deuxième goutte. Qui a fait le premier pas ? *Cela n'a pas d'importance. Chut.*

Encore une goutte. Comment ont-ils pu me faire un coup pareil ? *C'est ce que les gens se font. Du mal.*

J'ai dormi. Un sommeil agité et pas très reposant.

Des rêvesetdesquestionsetdespensées tout mélangés, partant dans tous les sens, sans queue ni tête.

Coupe. Coupe-les. Plus profond. C'est la seule façon.

Le poison était plus fort que moi. Je n'ai pas pu résister. *Coupe.*

Je me suis réveillée avec une nouvelle question : pourquoi Nat m'avait-il demandé de venir le retrouver chez lui ? Quand même pas pour que je voie

ça... n'est-ce pas ? À moins qu'il n'ait pas trouvé d'autre moyen de me jeter ? *Mais non. Réfléchis.*

Et soudain, j'ai compris : ce n'était pas Nat qui m'avait suggéré de passer chez lui.

Plus tard. Maman est entrée dans ma chambre. J'ai fait semblant de dormir. Elle a caressé ma joue. Son contact m'a donné la chair de poule et chatouillée. Elle est restée quelques minutes, et avant de repartir, elle a murmuré : « Je t'aime. » *Menteuse.*

Lundi matin. La lumière radieuse du soleil pénétrait par la fenêtre. *C'était enfin le grand jour.* J'ai souri à la fille fantôme dans le miroir. Elle avait l'air différente. J'ai pris une douche avant de m'habiller et de me maquiller, puis je suis descendue.

Et maintenant, la partie délicate...

« Bonjour, maman. »

Elle était assise dans la cuisine, dos tourné. Elle n'a pas répondu.

Je me suis plantée derrière sa chaise et je l'ai serrée dans mes bras, comme d'habitude. J'ai murmuré :

« Je suis vraiment, vraiment désolée pour hier. Je ne pensais pas ce que j'ai dit. J'étais juste fatiguée et en colère – Sal et moi... Sal et moi nous sommes disputées samedi soir. » J'ai embrassé sa joue maquillée. « Je sais que ce n'est pas une excuse, mais je suis désolée. » *Voilà. C'est fait.*

Elle m'a tapoté le bras. J'ai réussi.

« Je suis désolée, moi aussi, Grace. Je ne voulais pas… à propos de ton père. C'est juste que… certaines de tes paroles m'ont tellement… »

Je me suis assise sur la chaise à côté d'elle et j'ai serré sa main dans la mienne.

« Je me suis emportée. J'ai simplement balancé les premiers mots qui me sont passés par la tête – c'était vraiment méchant de ma part. Désolée. »

Elle a plongé son regard dans le mien sans me voir. Elle ne me voyait jamais, dans ces cas-là. Elle croyait toujours ce que je voulais qu'elle croie. Toujours.

« Vraiment, Grace. Tu es un sacré numéro, tu sais. Mais bon, oublions cette histoire. Écoute, si on se faisait une soirée entre filles, demain soir ? Rien que toi et moi. Ce serait sympa de… parler un peu. Je sais que je n'ai pas été très présente, ces derniers temps, et on ne peut pas dire que les choses aient été faciles pour nous, depuis la mort de ton père… Nous devrions passer plus de temps ensemble, à partir de maintenant. Qu'en dis-tu ? »

L'expression de son visage a dégagé de l'espoir. Cela lui donnait l'air plus jeune.

« Maman, tout va bien. Je suis une grande fille – je peux veiller sur moi toute seule. Et tu as le droit de vivre ta vie. Tout va bien – ne t'inquiète pas pour moi. » Plus facile que je ne l'aurais cru. Les mots étaient simplement sortis les uns à la suite des

autres, portés par une voix légère, douce… celle d'une fille. « Mais ça me dit bien, pour demain. » *Mais oui, c'est ça. Demain.*

« Super ! Oh, j'ai failli oublier. Sal a appelé hier – plusieurs fois, même. Mais j'ai préféré te laisser dormir. J'ai l'impression qu'elle souhaite vraiment que les choses s'arrangent entre vous. »

J'ai arboré un sourire forcé.

« OK. Génial ! J'irai lui parler au lycée, tout à l'heure. Tout va s'arranger. »

Nous nous sommes souri. J'ai eu peur de ne pas pouvoir résister plus longtemps.

Après la récré, il y avait double dose de français. Sal était là, bien sûr. Son regard au moment où je me suis assise près d'elle a été pour le moins… spécial.

« Grace, salut. Je ne savais pas si tu allais venir. Je… je ne sais pas quoi dire. »

Comment est-ce que j'avais pu ne jamais remarquer à quel point elle était fade ?

« Est-ce que tu as ton exemplaire des *Contes de Canterbury* ? J'ai oublié le mien chez moi.

— Qu'est-ce que tu dis ? Tu es sérieuse ?

— Ben quoi ?

— Grace, il faut vraiment qu'on parle… »

Le professeur est arrivé et a commencé à débiter son cours comme un robot. J'ai pris des notes en écrivant du mieux possible, soulignant même tous

les titres à la règle. À côté de moi, Sal a griffonné quelque chose comme une folle avant d'arracher une page de son cahier et de la glisser discrètement vers moi : « Je suis désolée. Est-ce que nous pouvons parler ? Il faut absolument que nous discutions, toi et moi. Je suis tellement, tellement désolée pour samedi, mais la situation est compliquée. Il y a des choses que tu dois savoir. *(Ben oui, comme depuis quand tu couches avec mon copain, par exemple ?)* Rien de tout ça n'était censé arriver. Laisse-moi t'expliquer. Je veux que tu saches que tu es ma meilleure amie et que je t'aime, et que la dernière chose que je souhaite, c'est te faire du mal. »

Ma réponse : « Est-ce que tu as les *Contes de Canterbuy* ? »

Elle a soupiré, visiblement contrariée. Puis elle m'a repris le papier. « S'il te plaît. J'aimerais que tu écoutes ce que j'ai à te dire. Après ça, si tu estimes que tu n'as plus rien à faire avec moi, alors je respecterai ta décision. Mais il faudrait que je t'explique certaines choses d'abord – à propos de Nat, à propos de Pâques, à propos de toute cette histoire. Tu es libre pour déjeuner ? »

Moi : « Non, pas aujourd'hui. Désolée. »

Sal : « Ce soir, alors ? »

Moi : « Déjà quelque chose de prévu. Désolée. Demain soir. » *Ouais, demain soir, ce sera parfait.*

Sal : « Je crois vraiment que nous devrions parler aujourd'hui. »

J'ai commencé à en avoir marre de ce petit jeu. « Demain ou rien. »

Je l'ai regardée pour l'obliger à se soumettre. Elle a opiné. Un petit hochement de tête bien docile.

J'ai bondi hors de la salle de classe dès que la cloche a sonné. Je ne voulais vraiment pas qu'elle me suive. J'aurais préféré aller me cacher dans les bois, mais je me suis arrêtée avant d'atteindre la porte d'entrée. Je ne tenais pas à ce que quelqu'un me voie. La bibliothèque était ma seule option. Je me suis baissée dans le rayon des ouvrages de référence. Juste à temps avant que les larmes cèdent : une attaque massive de sanglots silencieux.

M'expliquer pour Pâques ? Quoi, Pâques ?

Réfléchis.

Non non non non non non non. Ce n'est pas possible. Ça ne peut pas être vrai. Non. Si.

N'y pense pas.

Arrête ça. Arrête ça immédiatement ! Ça ne fait pas partie du plan. Et ça ne change rien. Pense à autre chose, à n'importe quoi. Regarde les livres.

J'ai attrapé une encyclopédie des oiseaux anglais sur l'étagère la plus proche et je me suis assise par terre. *Regarde, c'est incroyable, toutes ces sortes de mouettes différentes… Compte-les, mémorise-les. Lis leurs noms latins… Encore, encore, encore, encore.*

Se regarder, se désirer, se toucher, coucher.

Des pas.

« Grace ? Grace, c'est toi ? »

J'aurais voulu que le livre m'engloutisse. Ce qu'il n'a pas fait.

Sophie, agenouillée devant moi.

« Grace ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien. Je vais bien. »

Des sanglots m'ont brusquement trahie.

Elle s'est assise près de moi et a passé un bras autour de mes épaules en murmurant : « Chut, ça va aller », encore et encore. Je me suis laissée aller contre elle.

D'autres pas ont approché. Je n'ai pas osé lever les yeux.

Sophie a sifflé après je ne sais qui.

« Allez, fous le camp ! »

Les pas se sont aussitôt éloignés. Je riais et pleurais toujours.

« C'est mieux. Plus de rires, moins de larmes. Est-ce que tu aimerais me dire ce qui ne va pas ? »

J'ai secoué la tête.

« Tu sais que tu peux me faire confiance, pas vrai ? » *On ne peut faire confiance à personne, jamais.*

Mais j'ai quand même opiné.

« Est-ce que tu veux que j'aille chercher Sal ? »

J'ai de nouveau secoué la tête, mais plus fort cette fois.

« Est-ce que je peux faire quoi que ce soit ?

— Non. Mais je te remercie. » *Très bien. Ressaisis-toi, maintenant.* J'ai pris une profonde inspiration. « Je crois que ça va, maintenant. » *Menteuse.*

Sophie ne semblait pas convaincue.

« Écoute, on n'a qu'à rester assises là encore un moment. On n'est pas obligées de parler. »

Je me suis sentie pathétique de reconnaissance, car je n'étais pas encore tout à fait prête à affronter le monde pour le moment – j'allais devoir passer mon armure avec plus de précautions, cette fois. Vérifier qu'elle n'avait pas de fêlure. J'ai appuyé ma tête contre la sienne et nous sommes restées assises là sans rien dire.

J'ai été sur le point de tout lui raconter. Vraiment. Mais je devais m'en tenir au plan.

La cloche a sonné. Je me suis mise debout péniblement. Une vague de vertige m'a obligée à me retenir à l'étagère.

Sophie s'est levée à son tour. Ses genoux ont craqué, ce qui nous a fait sourire toutes les deux. Elle a remonté ses lunettes sur son nez.

« J'espère… j'espère que tu te sens mieux. Si jamais tu… »

J'ai acquiescé.

« Merci. Tu as été géniale. Je me sens mille fois mieux, maintenant. »

Et soudain, je m'en suis rendu compte : c'était la dernière fois que je la voyais. J'ai eu du mal à respirer, tout à coup. Je l'ai serrée très fort contre moi.

« Tu es une vraie amie, tu sais ? » Sophie semblait perplexe. J'ai insisté. « Ce que tu as fait aujourd'hui…

ça m'a vraiment beaucoup aidée. Ne l'oublie jamais. Je suis désolée de m'être comportée comme une vraie garce avec toi. J'aurais aimé que les choses se passent autrement. » *Chut. Elle va se douter de quelque chose. Arrête de parler.*

« Hé, c'est bon. Nous pouvons être amies, Grace. Ça me dirait carrément, même. »

Je me suis sentie vide, tout à coup.

« À moi aussi. »

Je suis partie. En me détestant moi-même encore plus que je ne les haïssais, eux.

Ne te retourne pas. Sois forte… Il n'y en a plus pour longtemps.

L'après-midi s'est déroulé normalement. Mon armure me protégeait de tout et de tout le monde, et de moi plus particulièrement. J'ai écouté avec attention en classe et pris plein de notes à propos de batailles, de rois et de je ne sais quoi encore. J'ai même fait l'effort de mémoriser les dates et les noms.

Après ce cours, ce serait terminé. Le lycée serait terminé. Les élèves ont tous franchi les grilles à toute allure, contents qu'un autre lundi soit bel et bien envolé.

J'ai aperçu Devon. Il attendait à l'arrêt du bus. Il m'avait vue, lui aussi. J'ai marché dans sa direction. Il a paru inquiet, coupable, piégé. Le bus est arrivé. Devon s'est précipité vers l'avant de la queue, visiblement pour me fuir.

Je n'ai pas cherché à le retenir. Il ne comptait pas. Pas vraiment.

La maison. Une lettre pour moi, de Nat.

Une écriture terrible, comme la mienne.

Pas de timbre ni d'enveloppe – remise en mains propres. J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre pour voir s'il était là. Mais non.

Pourquoi n'avait-il pas attendu mon retour ?

Tu n'as aucune envie de le voir. Ça ne ferait aucune différence. C'est mieux comme ça.

Je me suis installée sur le canapé, la lettre posée près de moi.

Lis-la. Ne la lis pas. Lis-la. Ne la lis pas. Ne la lis pas. Ne la lis pas. Ne la lis pas. Tu n'y trouveras qu'un tissu de mensonges. Des mensonges et des excuses et encore d'autres mensonges.

On ne peut faire confiance à personne. Jamais.

Je l'ai déchirée en petits morceaux – tellement petits que personne ne pourra jamais les rassembler. Je les ai jetés dans la poubelle à recyclage.

J'ai dîné avec maman devant la télé. *Passe-moi le sel, s'il te plaît.*

Fait la vaisselle. Tout rangé à sa place.

Observé les couteaux dans leur case. En ai choisi un.

Il est temps d'aller au parc, Grace.
C'est l'heure.

Et voilà, c'était fait. Mission accomplie. Le lundi était passé.

C'en était bientôt fini de moi.

Enfin, c'est ce que j'ai alors pensé.

Ethan a disparu. Il n'était plus là à mon réveil.

Il m'a laissée. Exactement comme papa. Non... Pas comme papa.

Je n'ai plus peur. Je n'ai plus besoin de papa. Ni d'Ethan. Ni de Nat. Ni de Sal. Plus vraiment...

Je suis vivante et forte et lumineuse et nouvelle et je crois que ça va aller.

Tout ce que j'ai à faire, c'est sortir d'ici. Vite.

La porte n'est pas verrouillée. Je sais que la porte n'est pas verrouillée. Ethan ne m'aurait pas menti.

Un dernier petit somme, et après je m'en vais.

Juste un dernier somme.

Tu rêves, tu somnoles, tu es complètement shootée, espèce de dormeuse.

Je n'arrive pas à ouvrir les yeux. Pourquoi est-ce que je ne peux pas ouvrir les yeux ? Essaie encore... C'est pas bon. Pas bon du tout. Mes yeux ne fonctionnent plus. Écoute, dans ce cas. Du silence. Non, pas exactement du silence. Des bruits de bips, loin, très loin.

Des bruits de frottement, aussi, comme la marée : qui vont, qui viennent, qui vont, qui viennent. Encore, et encore, et encore. Chut. Rendors-toi. Le sommeil te fait du bien. Tu n'as qu'à dormir pour toujours.

Réveille-toi, dormeuse.

Oh, s'il te plaît, laisse-moi dormir. Je suis tellement fatiguée.

Non. Lève-toi. Ouvre les yeux. Bouge le bras, au moins.

J'essaie. Mon bras ne veut pas m'obéir. Enfin je crois, mais je ne sais pas très bien où il se trouve. Essaie encore. Trouve-le, sens-le. Il devrait être connecté à ton épaule, normalement. Là, le voilà, avec une main au bout, et des doigts aussi. Essaie de bouger un doigt. Non, je ne peux pas. Mais je sens quelque chose quand même. Qu'est-ce que c'est ? C'est familier, agréable. Une main dans la mienne : chaude, rassurante. Celle d'un garçon, je crois. Hmm, tu sens bon, toi.

Ethan, c'est toi ?

Qui est Ethan ?

Je ne sais pas. Je ne m'en souviens pas.

Des voix. Des gens avec des voix, disant des choses que je ne comprends pas. De longs mots. Demande-leur où tu es. Demande-leur pourquoi tu ne peux pas ouvrir les yeux. Demande-leur, demande-leur, demande-leur ce qui ne va pas. Parle. Maintenant. JE NE PEUX PAS. JE NE PEUX PAS. JE NE PEUX PAS. *Je hurle dans ma tête. Mes yeux ne fonctionnent pas et mon cerveau non plus.*

Chut. Ne t'inquiète pas. Tu t'es peut-être encore endormie devant Urgences.

Une nouvelle main. Plus petite, plus froide. Accompagnée d'une voix.

« Réveille-toi, dormeuse. Il est temps de te réveiller, maintenant. Allez, ouvre les yeux, fais-le pour moi. Je sais que tu peux le faire si tu essaies. Non ?.... Bon, serre ma main... Même un peu. S'il te plaît. » Ma main flotte plus haut. Toujours au bout de mon bras, je crois. Chut. J'essaie de dormir.

« Bon, nous ressaierons demain. Repose-toi. Oui, demain, tu seras plus forte. J'en suis sûre. J'en suis certaine. »

Du silence. Et puis : « Tu n'as pas intérêt à me laisser. N'y pense même pas. Je ne laisserai pas une chose pareille recommencer. JAMAIS, *tu m'entends ? Tu essaieras encore demain, d'accord ? Il faut juste que tu fasses l'effort... D'essayer... Encore. » La même voix, serrée et traversée de sanglots. Elle me fait suffoquer.*

Des bruits de bips encore et encore, de plus en plus longs et de plus en plus forts, qui ne veulent pas s'arrêter.

Pas de bruit de frottement, cette fois. Le bruit de la mer a cessé.

La main est comme arrachée de mon corps et je bouge très vite, enfin, je crois. Les choses tournent tout autour de moi. Des voix de plus en plus sonores. Des mains me touchent. Pas la sienne, cependant. Pas la sienne.

Qu'est-ce qui m'arrive ? Chut, contente-toi de dormir. Ne t'inquiète pas. Dors, dors. Endors-toi.

OK. Si tu le dis. Mais dis à tout le monde de faire un peu moins de bruit, tu veux ? Comment est-ce que je pourrais dormir avec un tel boucan ?

Un battement, un battement, un battement. Ma poitrine me fait mal.

Respire. Inspire, expire. Inspire, expire. Le bruit de frottement est revenu, et la main du garçon aussi.

Je souris. Mais à l'intérieur, seulement, pour que personne ne me voie. Un sourire caché, seulement pour moi.

Une autre voix. Je n'ai pas d'autre choix que de l'écouter. Une voix de fille. Elle semble contrariée. J'essaie de savoir s'il y a une main dans la mienne, mais en vain. Juste une banale sensation de palpitation au niveau de mes poignets, ce que je trouve curieux.

« J'espère que tu ne m'en veux pas d'être venue. Je n'ai pas pu faire autrement. Tout est ma faute. » Voilà qui pourrait être intéressant.

La voix poursuit. « Je n'en reviens toujours pas que tu aies fait ça. » Fait quoi ? Pourquoi tant de mystère ?

« Je ne sais pas si tu m'entends… Évidemment que tu ne m'entends pas ! Cette situation est tellement stupide, mais… j'ai besoin que tu saches que je suis désolée. Je suis tellement, tellement désolée. Toute cette histoire est un véritable enfer. Je ne peux pas m'empêcher de me dire que si je t'avais simplement dit la vérité dès le départ, rien de

tout ça ne serait arrivé. Je suis désolée. » Assez, avec tes « désolée » ! Dis juste ce que tu as à dire.

« Je l'ai rencontré la première, tu sais. Je ne dis pas ça pour faire ma salope. C'est la vérité. J'étais chez Devon, et il était là, lui aussi. Il m'a tout de suite plu et… c'était réciproque. Avant lui, je ne savais jamais si j'aimais bien un garçon ou pas, mais là, face à lui, j'ai su. Immédiatement. Certains de ses copains étaient venus faire la fête – la soirée était un peu déjantée. Au bout d'un moment, Devon en a eu marre et il est parti dormir chez son père. J'aurais mieux fait de m'en aller, moi aussi. Mais je suis restée. Il m'attirait trop. Nous avions beaucoup de choses en commun. Nous avons longtemps parlé. Désolée, si tu ne veux pas entendre tout ça, mais j'ai besoin que tu saches la vérité.

« J'ai trop bu. Je ne voulais pas, j'étais nerveuse mais… je m'amusais bien. J'avais l'impression d'être quelqu'un d'autre. Je savais qu'il se passerait quelque chose entre nous. Je le voulais tellement. Mais lui aussi a beaucoup bu – il avait joué à ces stupides jeux à boire. Du coup, il s'est endormi sur le canapé quand j'étais dans la cuisine. Idiot. Et ensuite j'ai… » Et ensuite tu as quoi ?

« Un de ses copains m'avait matée toute la soirée. Simon. Il a compris que j'allais partir et il m'a suppliée de rester. Ça a été plus facile de dire oui que l'inverse. Il a réussi à me faire danser, et on s'est plutôt bien amusés. Je me souviens avoir pensé que ça devait ressembler à ça, d'être toi – de faire ce qu'on veut, tout simplement, sans

se prendre la tête. Je me suis toujours demandé comment tu faisais ça.

« Simon n'arrêtait pas de remplir mon verre, mais je m'en foutais complètement. Nous avons dansé pendant des heures, et ensuite, il m'a embrassée. Je l'ai embrassé moi aussi. Je n'ai pas réfléchi. Ensuite, je pense que nous avons dû monter dans la chambre de Devon. Et je… Je ne me souviens pas de grand-chose après ça. Je ne revois pas la scène. Je ne crois pas avoir dit non, mais j'ai du mal à me dire que je ne l'ai pas dit. C'est barge, hein ? » Je n'en ai aucune idée.

« Je sais juste que je me suis réveillée en ne me sentant pas bien physiquement et mentalement. Je savais ce qui avait dû se passer, mais c'était comme si je n'arrivais pas à croire que je l'avais vraiment fait. Simon dormait à côté de moi. Je me suis habillée et je me suis enfuie. Je me sentais sale. Je ne sais pas pourquoi je ne t'ai rien dit. J'aurais dû t'en parler. Je voulais le faire, mais… je crois que je ne me pardonnerais jamais d'avoir… »

Le bruit d'une porte qui s'ouvre.

« Oh, désolé, je ne savais pas qu'il y avait encore quelqu'un. » Une voix de garçon.

« C'est bon. J'allais y aller, de toute façon.

— Ne pars pas, s'il te plaît. Je crois qu'on devrait parler.

— Pas ici. Pas maintenant. Tu devrais rester – tu devrais parler avec elle. » Elle ? Je crois que « elle » doit s'adresser à moi. Mais qui sont-ils ? Et qui est Simon ?

N'y pense pas, n'y pense pas, n'y pense pas…

« Je ne sais pas quoi lui dire. » Il a l'air de mauvaise humeur.

« Et qu'est-ce que tu penses de "désolé" ? Ça serait un bon début. » Aïe. Une porte vient de claquer en se refermant et le bruit me fait mal aux oreilles. J'essaie d'écouter attentivement la voix du garçon, mais mes oreilles ne perçoivent rien. Juste les bips et le bruit de vagues. Rassurant. Je commence à dériver vers le sommeil lorsqu'il prend la parole.

« C'est tellement bizarre. » J'entends une grande expiration. J'ai même l'impression de la sentir sur mon bras. « Juste entre toi et moi, je ne crois pas que tu puisses m'entendre. Je n'ai jamais rien lu de convaincant sur le sujet. » Ah… N'en sois pas si sûr, mon pote !

Un profond soupir. « Mais je suis sincèrement désolé, tu sais. Rien de tout ça n'aurait dû arriver. Tu comptais vraiment pour moi, mais la situation était compliquée dès le départ. Tu veux entendre une histoire drôle ? » Je sens qu'elle va être tout sauf drôle. Son intonation est amère.

« Tu te souviens la nuit où on s'est rencontrés. Je venais juste de rentrer de l'université… La première chose que j'ai faite, c'est d'aller chez elle. Je n'avais pas arrêté de penser à elle depuis que je l'avais rencontrée. Je lui avais envoyé plein de mails, de textos, je l'avais même appelée, mais elle m'a ignoré, et je ne comprenais pas pourquoi. J'étais carrément dégoûté. Merde, pourquoi est-ce que j'essaie de t'expliquer ? Tu n'entends rien de ce que je te dis. » MAIS OUI, JE T'ENTENDS !

« Elle a refusé de me voir cette nuit-là aussi. Et ensuite, je t'ai rencontrée à l'arrêt de bus. Je pensais que j'arriverais à l'oublier. Et ça fonctionnait plutôt pas mal, jusqu'à ce que je me rende compte que vous étiez amies, elle et toi. C'était vraiment nul, comme situation. Je sais que ce n'est pas une excuse, mais j'étais complètement paumé. Je… J'ai vraiment cru que j'étais en train de tomber amoureux de toi, mais je n'arrivais pas à me la sortir de la tête. Elle savait ce que j'éprouvais, mais elle a dit qu'elle ne ferait jamais rien qui puisse te faire du mal. Elle m'a fait promettre de ne rien dire – et même de faire comme si je ne l'avais jamais rencontrée. »

Sa voix s'est apaisée. « Lorsque tu m'as appris qu'elle était tombée enceinte… Je m'en suis voulu. Je savais que ça devait être Simon – ce mec est un gros enfoiré. Il a été super prétentieux, après la soirée, mais je ne savais pas pourquoi, à l'époque. J'ai supplié Sal de me voir. Je l'ai embrassée ce soir-là, mais elle m'a dit que si je te quittais, elle ne me le pardonnerait jamais. Elle t'aime vraiment, tu sais.

« Et ensuite, il y a eu cette fameuse nuit. Tu n'aurais jamais dû voir ça. Mais il ne s'est rien passé. Nous n'avons jamais… »

J'ai mal. Comme un coup de poing en plein cœur. Cette fameuse nuit. Je me rappelle Cette Fameuse Nuit.

Je n'entends plus rien de ce qu'il dit.

Nat. Sal.

N'y pense pas. Ne… pense… pas.

Mais je le dois. Je le veux. J'en ai besoin.

Endors-toi.

Non !

Tu n'as aucune envie de te souvenir. Laisse-toi dériver. C'est mieux comme ça. Fais-moi confiance.

Non !

Tu vas le regretter.

Nous verrons bien. Nous verrons.

Je me rappelle. De tout. Et ça fait mal. Plus que j'aurais cru cela possible.

Je sais où je suis, ce que j'ai fait, pourquoi je ne peux pas bouger ni parler ni ouvrir les yeux. J'ai peur.

C'était une terrible erreur.

J'aimerais ne pas être là. J'aimerais rentrer à la maison, maintenant.

S'il vous plaît.

S'il vous plaît.

La main est revenue serrer la mienne. La main droite. Ou la gauche. Mais au moins, cela me semble normal.

On a mis de la musique. La même chanson tourne encore et encore. Je l'ai déjà entendue auparavant, il me semble. Elle est magnifique.

La musique s'arrête. Ensuite, il parle. « J'espère que ça ne te gêne pas d'entendre ça. Je me suis dit… que tu te réveillerais peut-être, si tu l'entendais. C'est sûrement stupide de ma part. Je ne te l'ai jamais dit auparavant, mais

j'ai pensé à toi, la première fois que je l'ai entendue. Je ne sais pas pourquoi. »

Un silence, puis sa voix se rapproche – juste à côté de mon oreille. « Je suis là pour toi, si tu as besoin d'un ami. Je sais que tu ne penseras pas forcément à moi tout de suite, mais j'ai l'impression que nous avons beaucoup plus de choses en commun que tu ne le crois. Ne rigole pas. » Je ne rigole pas.

« Je suis désolé de ce que j'ai fait. Tu n'aurais jamais dû apprendre la situation de cette façon. Si j'avais imaginé une seule seconde qu'une chose pareille pouvait arriver, je n'aurais pas… Mais tu refusais d'écouter ce que j'avais à te dire, et je n'ai pas trouvé d'autre moyen. Ce que tu peux être têtue, des fois ! Je suis sûr que tu fais ta tête de mule, en ce moment même. À faire comme si tu ne m'entendais pas. À m'ignorer comme ça. C'est vraiment grossier, tu sais. »

Mais je T'ENTENDS ! Je crie à l'intérieur. Je ne t'ignorerai plus. Plus jamais. Je te le promets. J'aurais bien besoin d'un ami en ce moment. Un ami comme toi.

« C'est bon. Tu n'as pas besoin de dire quoi que ce soit aujourd'hui. Mais je reviendrai. Demain, et le jour suivant, et le suivant, jusqu'à ce que tu en aies tellement marre de moi que tu bondisses de ce lit et que tu te tires d'ici. C'est exactement ce qui va arriver. Fais-moi confiance. » Je crois que je te fais confiance.

Je sens le plus doux des baisers sur le dos de ma main. Et ensuite, il n'est plus là.

La petite main est de retour, mais je la trouve plus chaude, cette fois.

« Je suis désolée, ma petite Grace chérie. Je suis désolée. » Ma petite Grace chérie ? J'ai l'impression d'avoir déjà entendu ça auparavant. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? « Je sais que j'aurais dû te le dire il y a des années, mais j'étais repliée sur moi-même. Je n'étais pas là pour toi alors que tu avais besoin de moi… J'étais tellement mal. Je savais que tu souffrais, toi aussi, mais je n'arrivais pas à trouver la force de faire quelque chose. Je ne pouvais pas être la mère dont tu avais besoin. Il me manquait tellement. Il était tout pour moi. Je ne comprendrais jamais pourquoi il a fait ça. Pourquoi il nous a laissées. » La voix est toute petite et si poignante. La main serre la mienne. J'aimerais beaucoup la serrer, moi aussi. Je fais de mon mieux, mais je n'y parviens pas.

« Je me demandais comment j'allais faire sans lui. Je n'avais connu que lui. Je sais que ce n'est pas une excuse, mais il faut que tu comprennes… Les choses sont différentes, maintenant. Je suis là pour toi. Et je le serai toujours, même quand tu ne voudras pas de moi. C'est comme ça que c'est censé marcher. Je serai toujours là pour toi, je te le promets. Il suffit que tu te réveilles et que tu me laisses te le prouver. »

Je crois cette voix. Et je sais à qui elle appartient.

J'essaie, j'essaie, j'essaie de bouger la main, pour lui faire savoir que je l'entends. Mon cerveau surchauffe sous l'effort. Je me concentre sur mon petit doigt et je pense

très fort qu'il bouge. J'essaie, j'essaie, j'essaie... de le faire bouger.

Rien.

Mais je vais réessayer. Demain, et après-demain, et après-après-demain.

Je ne laisserai pas tomber.

Je ne renoncerai jamais.

Remerciements

Confusion a mis du temps à faire son chemin de mon cerveau jusqu'au papier, mais relativement peu des pages écrites au livre que vous tenez entre vos mains. Beaucoup de gens m'ont aidée en cours de route. J'aimerais particulièrement remercier :

Jan Sherwood, mon professeur d'anglais préféré, pour ne pas avoir ri à la lecture de mes premiers écrits ;

BWC. Nos rencontres m'ont engagée sur la voie du « il-faut-vraiment-que-j'écrive ». Non et Kate K., je vous dois tellement. Nonster, j'espère que tu sais que j'aurais été incapable de faire tout ça sans toi. Merci merci merci de m'avoir encouragée ou asticotée à chaque pas. Tu es un ange.

Merci à :

All-American Rejects, Fall Out Boy, Cute Is What We Aim For, Elliot Minor et Jack's Mannequin

pour le fond musical qui m'a accompagnée dans l'écriture de ce récit ;

Chris (Kissyfur), Ed, mon incroyable cousine Sarah, Liz (Frodders), Dan, Laura, Smoo, JNT, Stephanie K., et Megan L. Chacun d'entre vous m'a soutenue, par son enthousiasme, son excitation dans les moments où j'en ai eu le plus besoin ;

l'incroyable Sar, pour avoir reconnu cette première ligne insaisissable cachée au milieu de mon manuscrit, et pour être… enfin, vous voyez, juste incroyable ;

mon agent, la merveilleuse Victoria Birkett, et la tout aussi extraordinaire Nancy Miles, de l'agence Miles Stott Children's Literary Agency. Notre rencontre en ce jour ensoleillé à Marylebone a vraiment été un temps fort de ce voyage. Vous avez parié sur Grace, et pour ça, je vous serai ÉTERNELLEMENT reconnaissante ;

Roisin Heycock (éditrice extraordinaire), Parul Bavishi (gourou publicitaire), Talya Baker (génie de la préparation de copie) et à toute l'équipe de Quercus. Je n'aurais pas pu rêver de meilleure maison pour *Confusion* ;

mes nouveaux amis sur les blogs et Twitter, pour avoir partagé mon excitation et pour avoir compris qu'on peut être terrifié le jour où son rêve se réalise !

Pour finir, et en premier lieu, pour toujours et à jamais, merci à mes parents, Elspeth et Rob, pour.. eh bien, *pour tout.* Et pour votre patience (relative !) lorsque je ne vous laisse pas lire mes écrits.

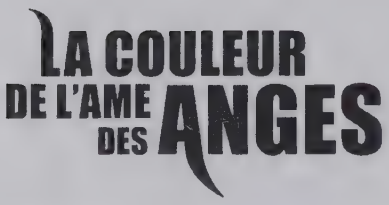
Entrez
dans un
nouvel



avec d'autres romans
de la collection

www.facebook.com/collectionr

DÉJÀ PARUS



de Sophie Audouin-Mamikonian

Laissez-vous porter par les ailes du désir...

Sauvagement assassiné à 23 ans, Jeremy devient un Ange... et réalise avec effroi que l'on peut mourir aussi dans l'au-delà. Pour ne pas disparaître, en effet, tout Ange doit se nourrir des sentiments humains et même... les provoquer ! Invisible et immatériel, Jeremy décide d'enquêter sur sa mort et tombe amoureux de la ravissante Allison, une vivante de 20 ans, témoin de son meurtre. Or l'assassin de Jeremy traque la jeune fille... Jeremy parviendra-t-il à sauver Allison ? Sera-t-il capable de sacrifier ses sentiments et de vivre à jamais séparé d'elle ?

Le premier tome de la série événement de Sophie Audouin-Mamikonian.



de Rae Carson

Le Destin l'a choisie, elle est l'Élue, qu'elle le veuille ou non.

Princesse d'Orovalle, Elisa est l'unique gardienne de la Pierre Sacrée. Bien qu'elle porte le joyau à son nombril, signe qu'elle a été choisie pour une destinée hors normes, Elisa a déçu les attentes de son peuple, qui ne voit en elle qu'une jeune fille paresseuse, inutile et enveloppée... Le jour de ses seize ans, son père la marie à un souverain de vingt ans son aîné. Elisa commence alors une nouvelle existence loin des siens, dans un royaume de dunes menacé par un ennemi sanguinaire prêt à tout pour s'emparer de sa Pierre Sacrée.

La nouvelle perle de l'*heroic fantasy*.

Le premier tome d'une trilogie « unique, intense... À lire absolument ! » (Veronica Roth, auteur de la trilogie *Divergent*).

Tome 2 à paraître début 2013



de Lissa Price

Vous rêvez d'une nouvelle jeunesse ?
Devenez quelqu'un d'autre !

Dans un futur proche : après les ravages d'un virus mortel, seules ont survécu les populations très jeunes ou très âgées : les Starters et les Enders. Réduite à la misère, la jeune Callie, du haut de ses seize ans, tente de survivre dans la rue avec son petit frère. Elle prend alors une décision inimaginable : louer son corps à un mystérieux institut scientifique, la Banque des Corps. L'esprit d'une vieille femme en prend possession pour retrouver sa jeunesse perdue. Malheureusement, rien ne se déroule comme prévu… Et Callie prend bientôt conscience que son corps n'a été loué que dans un seul but : exécuter un sinistre plan qu'elle devra contrecarrer à tout prix !

Le premier volet du thriller dystopique phénomène aux États-Unis.

« Les lecteurs de *Hunger Games* vont adorer ! », Kami Garcia, auteur de la série best-seller, *16 Lunes*.

Second volet à paraître en novembre 2012



de Kiera Cass

35 candidates, 1 couronne, la compétition de leur vie.

Elles sont trente-cinq jeunes filles : la « Sélection » s'annonce comme l'opportunité de leur vie. L'unique chance pour elles de troquer un destin misérable contre un monde de paillettes. L'unique occasion d'habiter dans un palais et de conquérir le cœur du prince Maxon, l'héritier du trône. Mais pour America Singer, cette sélection relève plutôt du cauchemar. Cela signifie renoncer à son amour interdit avec Aspen, un soldat de la caste inférieure. Quitter sa famille. Entrer dans une compétition sans merci. Vivre jour et nuit sous l'œil des caméras... Puis America rencontre le Prince. Et tous les plans qu'elle avait échafaudés s'en trouvent bouleversés...

Le premier tome d'une trilogie pétillante, mêlant dystopie, téléréalité et conte de fées moderne.

Tome 2 à paraître en avril 2013

Night School

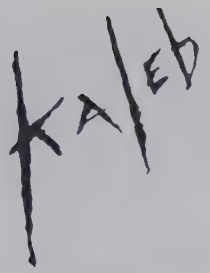
de C.J. Daugherty

Qui croire quand tout le monde vous ment ?

Allie Sheridan déteste son lycée. Son grand frère a disparu. Et elle vient d'être arrêtée. Une énième fois. C'en est trop pour ses parents, qui l'envoient dans un internat au règlement quasi militaire. Contre toute attente, Allie s'y plaît. Elle se fait des amis et rencontre Carter, un garçon solitaire, aussi fascinant que difficile à apprivoiser… Mais l'école privée Cimmeria n'a vraiment rien d'ordinaire. L'établissement est fréquenté par un fascinant mélange de surdoués, de rebelles et d'enfants de millionnaires. Plus étrange, certains élèves sont recrutés par la très discrète « Night School », dont les dangereuses activités et les rituels nocturnes demeurent un mystère pour qui n'y participe pas. Allie en est convaincue : ses camarades, ses professeurs, et peut-être ses parents, lui cachent d'inavouables secrets. Elle devra vite choisir à qui se fier, et surtout qui aimer…

Le premier tome de la série découverte par le prestigieux éditeur de *Twilight*, *La Maison de la nuit*, *Nightshade* et Scott Westerfeld en Angleterre.

Tome 2 à paraître en novembre 2012



de Myra Eljundir

SAISON 1

C'est si bon d'être mauvais...

À 19 ans, Kaleb Helgusson se découvre empathe : il se connecte à vos émotions pour vous manipuler. Il vous connaît mieux que vous-même. Et cela le rend irrésistible. Terriblement dangereux. Parce qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer. À la folie. À la mort.

Sachez que ce qu'il vous fera, il n'en sera pas désolé. Ce don qu'il tient d'une lignée islandaise millénaire le grise. Même traqué comme une bête, il en veut toujours plus. Jusqu'au jour où sa propre puissance le dépasse et où tout bascule... Mais que peut-on contre le volcan qui vient de se réveiller ?

La première saison d'une trilogie qui, à l'instar de la série Dexter, offre aux jeunes adultes l'un de leurs fantasmes : être dans la peau du méchant.

Déconseillé aux âmes sensibles et aux moins de 15 ans.

Saison 2 à paraître en janvier 2013

LES CENDRES DE L'OUBLI

-Phœnix-

Livre 1

de Carina Rozenfeld

Elle a 18 ans, il en a 20. À eux deux ils forment le Phœnix, l'oiseau mythique qui renaît de ses cendres. Mais les deux amants ont été séparés et l'oubli de leurs vies antérieures les empêche d'être réunis...

Anaïa a déménagé en Provence avec ses parents et y commence sa première année d'université. Passionnée de musique et de théâtre, elle mène une existence normale. Jusqu'à cette étrange série de rêves troublants dans lesquels un jeune homme lui parle et cette mystérieuse apparition de grains de beauté au creux de sa main gauche. Plus étrange encore : deux beaux garçons se comportent comme s'ils la connaissaient depuis toujours...

Bouleversée par ces événements, Anaïa devra comprendre qui elle est vraiment et souffler sur les braises mourantes de sa mémoire pour retrouver son âme sœur.

La nouvelle série envoûtante de Carina Rozenfeld, auteur jeunesse récompensé par de nombreux prix, dont le prestigieux prix des Incorruptibles en 2010 et 2011.

Second volet à paraître début 2013

GLITCH

de Heather Anastasiu

L'amour est une arme

Dans une société souterraine où toute émotion a été éradiquée, Zoe possède un don qu'elle doit à tout prix dissimuler si elle ne veut pas être pourchassée par la dictature en place.
L'amour lui ouvrira-t-il les portes de sa prison ?

Lorsque la puce de Zoe, une adolescente technologiquement modifiée, commence à glitcher (bugger), des vagues de sentiments, de pensées personnelles et même une étrange sensation d'identité menacent de la submerger. Zoe le sait, toute anomalie doit être immédiatement signalée à ses Supérieurs et réparée, mais la jeune fille possède un noir secret qui la mènerait à une désactivation définitive si jamais elle se faisait attraper : ses glitches ont éveillé en elle d'incontrôlables pouvoirs télékinésiques...

Tandis que Zoe lutte pour apprivoiser ce talent dévastateur tout en restant cachée, elle va rencontrer d'autres Glitchers : Max le métamorphe et Adrien, qui a des visions du futur. Ensemble, ils vont devoir trouver un moyen de se libérer de l'omniprésente Communauté et de rejoindre la Résistance à la surface, sous peine d'être désactivés, voire pire...

La trilogie dystopique de l'éditeur américain des séries best-sellers *La Maison de la Nuit* et *Éternels.*

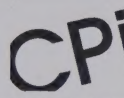
Tome 2 à paraître début 2013

Retrouvez tout l'univers de
Confusion
sur la page Facebook de la collection R :
www.facebook.com/collectionr

Vous souhaitez être tenu(e) informé(e)
des prochaines parutions de la collection R
et recevoir notre newsletter ?

Écrivez-nous à l'adresse suivante,
en nous indiquant votre adresse e-mail :
servicepresse@robert-laffont.fr

Cet ouvrage a été imprimé
en septembre 2012 par



27650 Mesnil-sur-l'Estrée
N° d'édition : 52609/01
N° d'impression : 113374
Dépôt légal : octobre 2012

Imprimé en France

Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq

« Les mêmes questions
n'arrêtent pas de tourner dans ma tête :
Qu'est-ce qu'il me veut ?
Comment ai-je pu laisser une chose pareille arriver ?
EST-CE QUE JE VAIS MOURIR ? »

Grace, 17 ans, se réveille enfermée dans une mystérieuse pièce sans fenêtres, avec une table, des stylos et des feuilles vierges. Pourquoi est-elle là ? Et quel est ce beau jeune homme qui la retient prisonnière ? Elle n'en a aucune idée. Mais à mesure qu'elle couche sur papier les méandres de sa vie, Grace est frappée de plein fouet par les vagues de souvenirs enfouis au plus profond d'elle-même. Il y a cet amour sans espoir qu'elle voue à Nat, et la lente dégradation de sa relation avec sa meilleure amie Sal. Mais Grace le sent, quelque chose manque encore. Quelque chose qu'elle se cache.

DE DANGEREUX ET INAVOUABLES SECRETS,
UNE AMITIÉ INTENSE ET EXCLUSIVE,
UNE ATTIRANCE FATALE...

Un roman qui a bouleversé l'Angleterre.

17,90 € - FRANCE 2012 - X
9 782221 127179
www.laffont.fr

Traduit de l'anglais (Angleterre)
par Alexandra Maillard

/COLLECTIONR

ROBERT LAFFONT

KR-022-628

Couverture : © Brooke Shaden